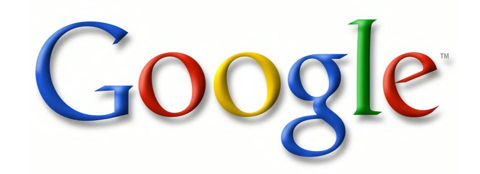
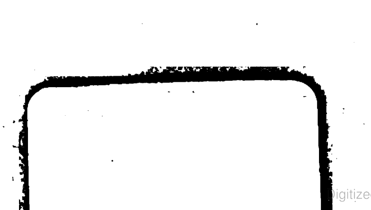
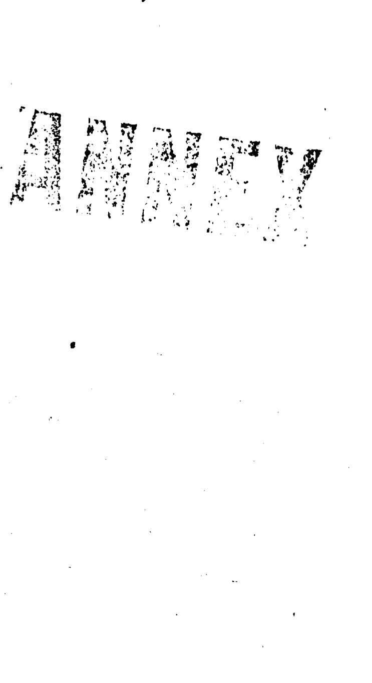






Nouvelle

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

Dixième année.

(AVRIL, MAI, JUIN 1828.)

TOME 38 DE LA COLLECTION.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH, RUE MONTMORENCY, N° 16.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;
ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

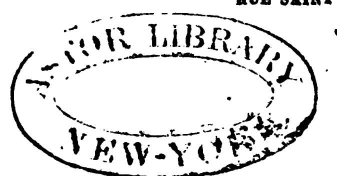
PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARÉNAUDIÈRE ET KLAPROTH.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VIII.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1828



NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES ET DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

RELATION D'UN VOYAGE DANS LES PROVINCES SUPÉRIEURES DE L'INDE, DE CALCUTTA A BOMBAY;

PAR R. HÉBER, ÉVÊQUE DE CALCUTTA (1).

(EXTRAIT.)

Nous avons déjà publié des extraits de lettres du feu évêque de Calcutta (2). Le Voyage de ce prélat vient de paroître. Nous nous empressons de présenter à nos lecteurs divers morceaux de ce livre intéressant qui a reçu en Angleterre l'ac-

(1) *Narrative of a journey through the upper provinces of India, from Calcutta to Bombay.* — Londres, 1828, 2 vol. in-4°.

(2) Tom. IV, p. 376, et Tom. V, p. 72 des Nouvelles Annales des Voyages (nouvelle série).

cueil flatteur que lui méritoient la perspicacité et la sagacité de son auteur, la pureté et le charme de son style, la variété et la justesse de ses observations, enfin ce ton de candeur et de vérité que l'on aime à trouver dans les récits d'un homme parlant des pays étrangers.

Arrivé dans les eaux du Hougly, le prélat débarqua, dans le courant de l'après-midi, devant un petit village qui, suivant ce qu'on lui dit, étoit rarement visité par les Européens; puis on le conduisit au temple de Mahadeo.

« La température et l'odeur de l'atmosphère, semblables à celles d'une serre chaude, l'aspect étranger des plantes et des hommes, la verdure des champs, l'ombrage sombre des arbres, la fertilité prodigieuse du terrain, quoique négligée, produisant en abondance les choses nécessaires à la vie, et négligée, à ce qu'il sembloit, à cause de sa fécondité, ne pouvoient manquer de paroître des phénomènes surprenans, surtout à des personnes qui, comme nous, venions de débarquer après une traversée de trois mois, et à moi, quand je les unissois dans ma pensée au souvenir de l'objet qui m'a amenné dans l'Inde : la douceur des manières et de la physionomie du peuple, opposée à leur idolâtrie absurde et dégradante dont j'étois témoin pour la première fois, m'inspirèrent le désir le plus vif et le plus sincère de pouvoir, en quelque manière, quoique bien foi-

blement, travailler à l'avantage spirituel de créatures si bonnes, si douces, et actuellement si aveuglées et si mal guidées. « *Angeli forent, si essent Christiani.* » Quand le soleil s'abaissa sur l'horizon, une quantité de chauve-souris monstrueuses, plus grosses que les plus grandes corneilles que j'eusse jamais vues, et que l'on peut surtout distinguer de ces oiseaux par leurs ailes dentelées, sortirent de leur repaire de dessous les palmiers, et voltigèrent lentement autour de nous. On auroit pu les prendre pour les génies gardiens du temple.

« Deux remarques firent sur moi une forte impression : d'abord, c'est que la teinte de bronze foncé est naturellement plus agréable à la vue de l'homme que la peau blanche des Européens ; car elle ne nous déplaît pas, même au premier aspect ; tandis qu'au contraire on sait bien que, pour les peuples fortement hâlés par le soleil, un teint blanc leur donne une idée de mauvaise santé, et de cette sorte de difformité qui, pour notre œil, appartient à un albinos. Il y a, j'en conviens, dans un nègre quelque chose à quoi l'on ne s'accoutume que par une longue habitude ; mais cela tient beaucoup plus aux traits qu'à la couleur. La seconde remarque, c'est combien l'idée d'indécence qui s'attacheroit naturellement aux figures dont nous sommes environnés, si elles étoient blanches, s'efface absolument, parce qu'elles sont

d'une couleur différente de la nôtre. Tant nous sommes les enfans de la société et de l'habitude, et tant nos sensations s'adaptent avec promptitude à un changement total de circonstances : ce n'est que le changement partiel et défectueux qui nous affecte.

La grande différence de couleur entre les indigènes me surprit beaucoup : dans la foule qui nous environnoit, les uns étoient aussi noirs que des nègres, d'autres simplement cuivrés, d'autres enfin seulement un peu plus basanés que les Tunisiens que j'avois vus à Malte. M. Mill, principal du collége épiscopal, qui, avec M. Corrie, un des chapelains de la compagnie, étoit venu au-devant de moi, et qui a plus vu de l'Inde que beaucoup d'autres Européens, me dit qu'il ne peut rendre raison de cette différence qui est générale dans tout le pays et frappante partout; elle ne vient pas seulement de ce que tels individus sont plus exposés que d'autres aux rayons du soleil, puisque cette variété de teinte est visible chez les pêcheurs, qui tous sont également nus. Cela ne dépend pas non plus de la caste ; car les brahmines de la classe la plus élevée sont quelquefois noirs, tandis que des parias sont comparativement blancs. Il semble donc que cette différence est accidentelle, de même que celle des teints clairs et foncés en Europe; mais, de même que dans les contrées où une partie considérable du corps est exposée à la

vue, elle devient plus frappante ici que dans notre pays.

« La plupart des idoles des Hindous sont en argile, et ressemblent beaucoup, par leur composition, leur peinture et leur exécution, mais naturellement point par leur forme, à ces méchantes figures que les habitans des environs du lac de Come viennent vendre en Angleterre. A certaines époques, on voit des gens qui en portent de même sur leur tête dans les rues de Calcutta. C'est avant qu'elles aient été consacrées, ce qui a lieu lorsqu'elles sont solennellement lavées dans le Gange par un pandit brahmine. Jusque-là, ces figures n'ont aucun caractère sacré, et sont données comme jouets aux enfans, ou bien employées pour orner les appartemens; ce qui ne pourroit être, après qu'elles ont été sanctifiées, sans donner un grand scandale à tout Hindou qui verroit qu'on en fait un tel usage. J'ai trouvé remarquable que, bien que la plupart des divinités du sexe masculin fussent représentées d'une couleur brune foncée, semblable à celle des indigènes, les divinités du sexe féminin ne sont ordinairement pas moins rouges et blanches que les figures de femme en faïence que l'on montre en Angleterre. Il est évident, par le langage de la plupart des Hindous et par le style de leurs poésies amoureuses, qu'ils considèrent la blancheur du teint comme une partie de la beauté et la preuve d'une origine dis-

tinguée. Ils n'aiment pas qu'on les appelle noirs; et, quoique les Abyssins que l'on rencontre quelquefois dans ce pays ne soient qu'un peu plus foncés qu'eux, leurs livres de plaisanteries sont remplis de quolibets sur le teint charbonné des Habchis. Cela doit en grande partie provenir de ce qu'ils ont été si long-temps sujets des Mogols et d'autres conquérans originaires de climats plus septentrionaux, et qui conservèrent la blancheur comparative de leur race par une importation fréquente de femmes du nord.

« L'Inde a toujours été, long-temps même avant que les Européens y vinssent, le théâtre que choisirent par préférence les aventuriers persans, grecs, tartares, turcs et arabes, tous hommes blancs, et tous s'emparant à leur tour de la richesse et du pouvoir. Ces circonstances ont dû contribuer beaucoup à rendre les teints blancs à la mode. Toutefois il est facile d'observer comme toutes les classes d'hommes, même sans se mêler par des mariages avec les Hindous, prennent la teinte d'olive foncée, un peu moins sombre que la couleur du nègre, qui semble naturelle à ce climat. Les Portugais de ce pays ne forment des alliances qu'entre eux, ou, s'ils le peuvent, avec des Européens; et cependant, durant un séjour de trois cents ans dans l'Inde, ils sont devenus aussi noirs que des Cafres. Certainement le fait est loin de détruire l'assertion énoncée quelquefois

que le climat seul ne suffit pas pour expliquer la différence entre un nègre et un Européen. Il est vrai que le nègre offre des particularités que l'Hindou n'a pas, dont le colon portugais ne montre nul symptôme de s'approcher, et qui sans doute ne paroissent pas être une conséquence aussi naturelle du climat que cette noirceur de teint, seule distinction entre l'Hindou et l'Européen. Mais si la chaleur produit un changement, d'autres particularités du climat peuvent causer d'autres changemens plus nombreux; et, quand ces parttcularités ont trois ou quatre mille ans pour agir, il n'est pas aisé d'assigner des limites à leur puissance. Après tout, je suis enclin à croire que notre vanité européenne nous induit en erreur en nous faisant supposer que notre couleur est celle qui a été primitivement propre au genre humain : je soupçonnerois plutôt que c'étoit celle des Hindous, qui est le terme moyen entre les deux extrêmes, et peut-être le plus agréable à l'œil et à l'instinct de la majorité de la race humaine. Un climat plus froid et l'usage constant des habits peuvent avoir blanchi la peau aussi efficacement qu'un soleil brûlant et la nudité peut l'avoir hâlée; et je suis confirmé dans cette hypothèse par l'observation que, chez les animaux, les couleurs naturelles sont généralement sombres et uniformes, tandis que la blancheur et la variété des teintes sont des résultats presque invariables de la domesticité, de

la vie à l'abri des élémens, et d'une nourriture peu naturelle. Ainsi, pendant qu'une vie dure, une exposition plus fréquente à l'air, un plus haut degré de chaleur et d'autres circonstances que nous pouvons ignorer, ont peut-être fait descendre l'Hindou vers le nègre, des causes contraires lui ont peut-être donné progressivement les teintes plus claires du Chinois, du Persan, du Turc, du Russe et de l'Anglois.

LEVER DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL.

« Le gouverneur général devoit tenir son *derbar* ou lever pour les indigènes; les principaux de ceux qui demeurent à Calcutta, et les *vakil*, ou ambassadeurs de plusieurs princes de l'Inde, devoient s'y trouver. Quand j'arrivai au palais, le lever étoit commencé. Lord Amherst, accompagné de ses aides de camp et de son secrétaire persan, avoit déjà parcouru tout un côté de la salle où se tenoient les personnes les plus distinguées qui devoient recevoir des *khelât* ou habits d'honneur. Je ne vis donc pas cette cérémonie; m'étant joint à lui, je le suivis quand il parla à ceux auxquels il n'avoit pas encore adressé la parole; il y avoit parmi eux des personnes d'un rang et d'une fortune considérables, et des hommes doctes, des voyageurs de différens pays de l'Orient;

chacun présenta ses complimens, sa demande ou ses plaintes au gouverneur. Quelques-uns parloient l'anglois non seulement avec facilité, mais aussi avec grâce. De ce nombre étoient Bêbou-Ramtchander et ses quatre frères, tous jeunes, grands, bien faits et robustes : l'aîné doit construire sur le Caramnasa un pont en cordes.

« Lord Amherst, ayant achevé sa tournée, se tint debout sur les degrés inférieurs du trône, et les assistans s'avancèrent un à un pour prendre congé de lui. Le premier étoit un jeune radjah du Radjpoutana, qui avoit, ce jour-là, reçu l'investiture du territoire de son père par le don magnifique du khelât et d'un turban en brocart : c'étoit un enfant de douze ans, petit, pâle, qui avoit l'air timide. A ces vêtemens superbes, lord Amherst ajouta une grande aigrette de diamans qu'il plaça dans son turban, lui plaça autour du cou un collier de perles d'un grand prix, puis lui donna une petite bouteille d'*attar* ou d'essence de roses, et un morceau de pân ou betel enveloppé d'une feuille de bananier.

« Ensuite vint le vakil du Mâharâdjah Scindiah, jeune homme âgé de seize ans au plus, mais vif, ayant des manières aisées et l'air d'un petit maître, le khelât et les présens qu'il reçut n'étoient que peu et même très-peu inférieurs en magnificence à ceux du jeune râdjah. Après lui parurent les râdjah d'Aoude, de Nagpour et du Nipâl, tous représentés

par leurs vakil ; chacun fut honoré de semblables marques d'attention, mais moins riches. Ensuite se présenta un khan persan, bel homme, ayant l'air martial, un peu gras, et dont le teint ne différoit pas de celui d'un Turc ou d'un habitant de l'Europe méridionale ; il avoit une belle barbe noire et un maintien très-agréable et animé. Le vakil du Sindhy, avec un haut bonnet rouge, lui succéda, et fut suivi d'un Arabe très-bien vêtu et presque aussi blanc, mais ayant moins bonne mine que le Persan. Tous ces personnages, étant de haute distinction, reçurent chacun quelque marque de faveur : ceux qui vinrent après ne furent gratifiés que de quelques gouttes d'attar versé sur leur mouchoir et d'un peu de betel.

« Ce lever étoit en général un spectacle intéressant et frappant, quoique moins magnifique que je ne m'y étois attendu, et moins, je le pense, que le lever d'un monarque européen. L'uniformité de la plupart des vêtemens, qui étoient de mousseline blanche, n'étoit pas assez rehaussée par l'éclat d'un petit nombre de khelât, et même ceux-ci, faits de brocart d'or et d'argent, étoient en grande partie éclipsés par les uniformes écarlates et rouges, les galons d'or et les plumes des Anglois.

« Une des figures les plus remarquables étoit celle de l'aide de camp indigène du gouverneur général, homme grand, robuste et d'une beauté peu

commune, à la fleur de son âge, et l'air à la fois doux et hardi. Il portoit un riche uniforme de hussard; il vint le dernier, en faisant le salut militaire d'usage; puis, au lieu de donner, comme les autres, des pièces d'argent monnoyé, il tira hors du fourreau une petite partie de la lame de son sabre et la présenta au gouverneur; il reçut l'attar non sur son mouchor, mais sur ses gants de coton blanc. La grande taille, l'air remarquable et le riche uniforme de ce militaire avoient précédemment fixé mon attention : c'est un homme très-recommandable, et il a la réputation d'un bon officier.

RÉUNION CHEZ L'ÉVÊQUE.

« Je suis entré aujourd'hui dans ma quarante-deuxième année. Que Dieu, s'il le trouve bon, daigne m'accorder à l'avenir une existence aussi heureuse, et mieux, bien mieux employée que celle qui est passée! Nous avons eu un grand dîner et ensuite une soirée. Le gouverneur et lady Amherst, et presque toutes nos connoissances de Calcutta, s'y trouvoient. J'invitai également à la soirée plusieurs indigènes des plus riches; ils furent très-flattés de cette marque d'attention, puisque c'étoit la première que leur donnoit un Européen occupant une place éminente à Calcutta. Herri-Mohun-Thakour ayant observé que la

présence des femmes rendoit nos réunions extrêmement intéressantes, je lui rappelai que l'introduction des femmes dans la société étoit une coutume ancienne chez les Hindous, et n'avoit discontinué que depuis la conquête de leur pays par les Musulmans. Il convint, en souriant, de la justesse de ma remarque; « mais, ajouta-t-il, maintenant » il est trop tard pour reprendre notre ancienne » coutume. » Radacant-Deb, qui nous entendit, nous dit d'un ton plus sérieux: « Il est très-vrai » que nous ne renfermions pas nos femmes avant le » temps des Musulmans; mais, pour leur laisser la » même liberté qu'aux Européens, il faudroit » qu'elles fussent mieux élevées.... » Je présentai ces bêbous au grand-justicier, ce qui leur fit beaucoup de plaisir; mais probablement ils en éprouvèrent davantage à recevoir de la main de ma femme du betel, de l'eau de roses et de l'attar, suivant l'usage du pays, avant de s'en aller. »

Le 15 juin suivant, l'évêque de Calcutta partit de cette ville pour sa tournée longue et difficile dans les provinces supérieures. Durant plusieurs mois, il voyagea principalement par eau, ne débarquant que dans les lieux où il avoit des devoirs à remplir, ou bien où un objet intéressant appeloit son attention.

« 16 juin. — Un bateau bengali, et de la cons-

truction la plus grossière; le pont, dans toute sa longueur, est formé de bambous, sur lesquels est élevée une petite et légère barraque en bambous et en paille, absolument semblable à une petite chaumière sans cheminée : c'est la chambre et le magasin pour les bagages, etc. Les passagers s'y tiennent assis et y dorment; et, si c'est dans un bateau destiné à faire la cuisine, on y place deux ou trois petites rangées d'ouvrages en briques ressemblant à de petits foyers, mais élevés seulement de quelques pouces au-dessus du pont; ils sont percés de petits trous ronds, coniques, comme ceux d'un four à chaux, et arrangés de manière à faire cuire les mets avec du charbon. Le toit de cet appartement étant trop fragile pour que des passagers puissent s'y tenir debout ou s'y asseoir, et cet appartement occupant à peu près les deux tiers de la longueur du bâtiment, des bambous sont fixés perpendiculairement de chaque côté pour soutenir une sorte de grillage fait des mêmes matériaux, et placé immédiatement au-dessus du pont : c'est là qu'à une élévation probablement de six ou huit pieds au-dessus de la surface de l'eau, les bateliers se tiennent assis ou debout pour diriger la marche du vaisseau. Au lieu d'avirons, ils ont de longs bambous garnis à leurs extrémités de planches circulaires; un bambou pareil remplace le gouvernail; un long bambou brut supplée le mât, qui porte une ou quelquefois deux voiles carrées, ou

plutôt plus larges par en haut que par en bas, d'une toile grosse et très-claire. Rien ne peut paroître plus lourd et moins sûr que ces bateaux; je crois qu'ils sont dangereux; mais, par un bon vent, ils vont très-vite à la voile. Ce matin, la brise nous a fait parcourir avec promptitude une longue distance; et cependant notre brig, équipé à la manière angloise, pouvoit tout au plus marcher de conserve avec le bateau de la cuisine.

Le caractère bienveillant du prélat le porta, dans son voyage, à donner toutes les marques d'attention qui étoient en son pouvoir à ces princes détrônés, dont les tristes restes de pompe et de grandeur sont au nombre des objets les plus intéressans que puisse contempler un Européen voyageant dans l'Inde. Néanmoins ce fut par un pur hasard, car il étoit descendu à terre pour voir une pagode, qu'il eut l'occasion d'être présenté à un de ces personnages. C'étoit le 18 juin, à Sibnibachi (1), qu'un prêtre de Rama, mis de bonne humeur par un joli présent qu'il venoit de recevoir, pour avoir montré le temple de ce dieu, demanda au prélat s'il ne voudroit pas voir aussi le palais du radjah.

(1) *Sibnibas* de Rennel, qui, sur sa carte, la place à droite de la rivière, tandis qu'elle est sur la rive opposée: cette petite ville du Bengale, district de Moddé, est à 64 milles au N. N. E. de Calcutta; lat. N. 23° 25′; longit. E. de Greenwich, 88° 49′.

« J'y consentis, dit l'évêque, et l'on me conduisit à un portail gothique vraiment imposant, que couvroit un lierre magnifique à larges feuilles, mais il étoit très-bien conservé, et réellement plus beau que la porte sainte du Kremlin de Moscou, quoique d'une architecture passablement semblable. Il paroissoit qu'il avoit été jadis la porte de la ville : au-delà s'étendoit une avenue interrompue, mais encore majestueuse, de grands arbres, et de chaque côté des monceaux de bâtimens en ruine sur lesquels croissoient des arbres et des broussailles, vue qui rappela à mon compagnon Stowe les bains de Caracalla, et à moi la partie haute de la ville de Caffa. Je demandai qui avoit détruit ce lieu ; on me répondit : Seraïah-Doula, nom qui me fit soupçonner heureusement que c'étoit celui du râdjah Kissen-Khound, car les monumens étoient évidemment hindous. M'étant informé s'il y avoit résidé, un des paysans me dit qu'oui ; et ajouta qu'un des petits-enfans du radjah demeuroit à une très-petite distance. Je supposois que c'étoit dans le voisinage, puisque rien de ce que j'apercevois ne promettoit un abri qu'à des bêtes sauvages : cependant je ne marchois qu'avec la plus grande précaution, de crainte que quelque reptile ne s'élançât du milieu de ces décombres.

« Notre guide, tournant brusquement à droite,

nous mena au travers de ruines qui avoient certainement fait partie d'un très-vaste palais ; on y voyoit des tours, de longs portiques d'architecture gothique ; mais les toits étoient tombés, le lierre et les broussailles croissoient partout ; c'étoit l'image de la désolation. Toutefois, dans une cour dont le portail étoit encore garni de ses deux battans, tournant sur leurs gonds ; deux jeunes gens, que nous avions déjà vus sur la plage, s'avancèrent à notre rencontre, et on nous les annonça comme les petits-fils du radjah Kissen-Khound ; ils nous invitèrent, en persan, de la manière la plus polie, à entrer dans la demeure de leur père. Frappé de surprise, je regardai autour de moi ; il n'y avoit pas plus d'apparence d'habitation que dans un vieux château absolument bouleversé. Quelques vaches paissoient parmi les ruines ; il y en avoit une perchée sur le sommet d'une tour délabrée, où elle avoit grimpé pour brouter le lierre. La culasse d'un canon brisé et un fragment d'une inscription mutilée étoient étendus sur l'herbe que la dent du bétail empêchoit seule de s'élever ; les chacals, dont les jappemens commençoient à se faire entendre autour de nous, car la nuit approchoit, sembloient être les maîtres naturels de ce lieu. Je cachai donc mon étonnement, et je répondis aux jeunes gens que j'avois un profond respect pour leur famille, dont je connoissois

bien l'ancienne splendeur, et que je m'estimerois très-heureux de rendre mes devoirs au radjah leur père.

« Aussitôt, en nous assurant que le chemin étoit très-bon, ils nous firent monter par un escalier peu élevé, roide et étroit, pratiqué dans l'épaisseur du mur d'une des tours. A la porte d'une petite chambre voûtée et nue ; nous fûmes reçus par le radjah Omikhound, homme de petite stature, gras, âgé d'environ quarante-cinq ans, et comparativement blanc : il n'avoit d'autre habit que son vêtement autour des reins et le cordon de brahmine; il ne distinguoit de ses vassaux que parce que son front étoit entièrement marqué de lignes parallèles blanches, rouges et dorées. Il étoit clair que les jeunes gens avoient couru lui annoncer notre venue, et il avoit fait des préparatifs pour nous recevoir dans son dorbar. Son mesned ou trône étoit arrangé ; c'étoit une sorte de matelas étendu à terre, et sur lequel, avec une ostentation bien innocente, il avoit étalé quelques bagatelles, une montre d'or, une boîte pour le betel, etc. : deux vieux fauteuils étoient placés vis-à-vis, un pour Stowe, l'autre pour moi. Les jeunes radjahs s'assirent à droite de leur père ; ses domestiques, nus, se rangèrent sur une ligne derrière lui, leurs mains jointes respectueusement. De l'autre côté, le sotaberdar se tint debout derrière moi ; le domestique de Stowe prit place derrière lui, et

Abdallah entre nous, comme interprète, fonction dont il s'acquitta très-bien, et qui étoit d'autant plus nécessaire, que, conformément à la stricte étiquette de la cour, la conversation eut lieu en persan.

« J'avoue que je fus ému du spectacle de la pauvreté du représentant d'une maison jadis si puissante, et que je témoignai peut-être plus d'égards à ce prince déchu que si son salon de réception eût été plus conforme à sa haute naissance. Il fut extrêmement flatté de ce que je l'appelois « maha radjah (grand roi) », comme s'il eût encore été un souverain tel que ses ancêtres, et il me remercia de ce compliment par un sourire et par un profond salut. Toutefois il eut l'air très-embarrassé pour se rendre raison de ma dignité, n'ayant jamais, dit-il, entendu parler d'un autre seigneur Sahib (1) que le gouverneur général; et il fut encore plus embarrassé du titre de seigneur-évêque-sahib, que, par des motifs quelconques, mes domestiques préférèrent toujours à celui de seigneur-padré. Il s'excusa très-poliment de son ignorance, observant qu'il n'étoit pas allé depuis long-temps à Calcutta, et que très-peu de sahibs venoient dans le canton où il vivoit.

« Je lui dis que j'irois à Dacca, à Benarès, à Delhi, et peut-être à Herdouar; que je reviendrois

(1) *Sahib* ou *Saheb* signifie chef.

dans neuf à dix mois, et que, s'il retournoit à Calcutta, je serois charmé qu'il voulût bien me rendre visite. Il me répondit qu'il sortoit rarement de chez lui; mais, à ces mots, ses fils le regardèrent d'un air si expressif et si animé, qu'il ajouta : « Mes fils seront enchantés de voir Calcutta et de vous y rendre visite. » Puis il questionna soigneusement Abdallah sur la rue et la maison où je demeurois.

« Après une courte conversation de ce genre et quelques mots de ma part sur ses ancêtres, sur leur opulence et leur grandeur, mots qui furent très-bien reçus, nous nous retirâmes. Nous fûmes reconduits jusqu'à la porte par les deux jeunes gens, et ensuite, le long d'un chemin plus court, à travers les ruines, jusqu'à notre penniche, par un vieillard qui nous dit qu'il étoit le mouktar ou chambellan du radjah. La politesse attentive de ce brave homme, son respect profond pour la famille du radjah, et ses nombreuses excuses de ce que la cour avoit été peu préparée pour nous recevoir, nous touchèrent infiniment.

« 22 juin. — Nous avons trouvé sur la rive un mûrier nain; c'étoit le premier que nous eussions vu dans l'Inde. Un jeune taureau, beau et luisant, marqué à la hanche de l'emblême de Chiven, paissoit dans les champs de riz verdoyans; il traversa tranquillement, et sans la moindre crainte, la route que nous suivions, et, voyant

dans la main de Stowe une poignée d'herbe, il s'approcha paisiblement pour la flairer. Ces taureaux, encore jeunes, sont mis en liberté par de riches Hindous, dans diverses occasions solennelles, comme une offrande agréable à Chiven ; ce seroit un péché mortel de les frapper ou de leur faire du mal. Ils mangent quand la fantaisie leur en vient ; les personnes dévotes prennent plaisir à les régaler. Ce sont de vrais fléaux dans les villages voisins de Calcutta ; ils brisent les haies des jardins, fourrent leur mufle dans les étalages des fruitiers et dans les boutiques des pâtissiers, et prennent sans cérémonie ce qui leur convient. De même que tous les animaux trop choyés, ils sont quelquefois malfaisans, et on dit qu'ils se vengent par un coup de leur corne de tout retard apporté à l'accomplissement de leurs désirs.

« 27 juin. — A ma grande surprise, je vis en passant au moins une dizaine de loutres fort belles et fort grandes attachées, par des colliers de paille et de longues cordes, à des pieux de bambous sur la rive. Quelques-uns de ces animaux nageoient jusqu'à l'extrémité de l'espace que leur corde pouvoit atteindre, ou bien étoient à moitié dans l'eau ; d'autres se rouloient au soleil sur le sable en poussant un sifflement aigu, comme s'ils eussent joué. On m'apprit que la plupart des pêcheurs de ce canton ont un ou plusieurs de ces animaux, qui sont presque aussi apprivoisés que des chiens, et

leur rendent de grands services pour prendre les poissons ; tantôt ils poussent les troupes dans les filets, tantôt ils saisissent les plus gros avec les dents. Cette vue me plut et m'intéressa beaucoup. J'ai toujours imaginé que les pauvres bêtes que nous détruisons et que nous poursuivons jusqu'à la mort, sans autre motif que celui de satisfaire notre cruauté, pourroient, par un traitement raisonnable, devenir pour nous une source d'amusement continuel et d'avantage pour nous. L'Hindou, dans sa simplicité, montre ici un goût et un jugement meilleur que la moitié des chasseurs anglois qui chassent les loutres et forcent les blaireaux dans leurs tanières.

« 28 juin. — Le fleuve continue à être magnifique, et le pays qui le borde est d'une fertilité et d'une beauté tranquille dont je n'ai pas vu d'exemple auparavant. Certainement il a des beautés, quoiqu'il manque de montagnes, de cascades et de rochers, objets qui entrent tous dans l'idée que nous nous formons d'un beau paysage en Angleterre. Mais la largeur du fleuve, la rapidité de son courant, à la surface de ses eaux une foule de petites pirogues pittoresques et de pêcheurs qui ne le sont pas moins, traversant des champs de grain verdoyant ; des prairies naturelles couvertes de bestiaux ; une suite non interrompue de plantations de coton, de cannes à sucre et de betel ; des villages et des mâts de bateaux remplissant tous les

enfoncemens et tous les coins, et derrière lesquels s'élèvent, quoique d'une manière moins continue et moins serrée que sur les bords du Hougly, des figuiers, des banians et des pagodes, des bambous, des cocotiers et des hotels : tous ces objets offrent une suite de tableaux les plus rians que j'aie jamais vus, et surpassent infiniment ce que je m'étois attendu à contempler dans le Bengale.

« Pour ajouter au plaisir que nous éprouvions, un vent assez fort nous fit remonter avec vitesse le courant du fleuve dont il soulevoit les eaux : nous parcourions cinq milles par heure. . . . . . .

« 1er juillet. — Le bruit que fait le Gange ressemble réellement à celui de la mer. Pendant que nous passions près d'une partie de ses rives, qui est creuse et escarpée, et sur laquelle le fleuve donnoit, il rappela parfaitement à mon oreille celui de la marée montante ; et, le soir, quand la lune se réfléchissoit sur cette vaste étendue d'eau, qui alors sembloit être sans bornes, nous aurions pu nous imaginer que nous nous trouvions dans une des petites chambres d'un vaisseau de la compagnie des Indes, si celle où nous étions n'avoit pas été si près de l'eau. . . . .

« Dacca, 6 juillet. — Le carrosse du nabab passe, vieux landau tiré par quatre chevaux, cocher et postillon en livrée rouge, des gardes à cheval très-mal montés également en rouge, coiffés de grands bonnets fort laids, semblables aux anciens bonnets

de grenadiers, avec des plaques de cuivre par-devant. Les grands personnages de l'Inde perdent évidemment, par l'effet qu'ils produisent, en adoptant sans jugement et imparfaitement les modes européennes. Un cavalier de l'Orient, avec son turban et ses longs vêtemens flottans, est un objet remarquable; et un prince de l'Orient à cheval, accompagné de son cortége ordinaire, de janissaires à bâton blanc et à bonnets élevés, est un objet encore plus imposant que le précédent; mais un prince de l'Orient, dans un méchant carrosse, gardé par des hommes habillés comme des écuyers qui figurent aux foires, n'est qu'un objet que l'on voit avec peine. Mais n'est-il pas naturel que ces malheureux princes cherchent à imiter, autant qu'ils le peuvent, le costume que l'exemple de leur vainqueur a associé dans leur esprit, à leurs idées les plus récentes de puissance et de splendeur?

« Conformément à sa promesse, le nabab est venu me voir ce matin avec son fils aîné. C'est un homme d'un certain âge, de bonne mine et d'une blancheur qui prouvent le soin avec lequel les descendans des conquérans musulmans ont conservé leur sang septentrional : ses mains, entre autres, étoient presque aussi blanches que celles d'un Européen. Il s'assit, et, en fumant son houka, conversa assez couramment en anglois : il citoit des livres d'histoire anglois; il me parut assez

instruit des événemens de la guerre d'Espagne. Son fils est âgé d'une trentaine d'années; il a le teint plus foncé : son éducation a été négligée ; il ne peut faire la conversation en anglois. Le nabab nous parla d'un bel éléphant sauvage que ses gens poursuivoient à quelques milles de Dacca, ajoutant que rarement ces animaux venoient si près de la ville. Il m'avertit de ne pas me promener au milieu des ruines, à moins d'être monté sur un éléphant, parce que des tigres y sont souvent nombreux et qu'il y a toujours beaucoup de serpens. Il m'adressa plusieurs questions judicieuses sur la longueur et l'objet de mon voyage, et me parla d'un certain prêtre grec qui désiroit m'être présenté, et dont il me fit l'éloge comme étant un homme très-recommandable et très-instruit. Je le questionnai sur les antiquités de Dacca; il me dit que cette ville n'étoit pas très-ancienne, puisqu'elle avoit été fondée par les Mahométans.

« Il étoit vêtu de mousseline unie; un petit croissant d'or étoit attaché à son turban. Son fils avoit un turban de soie violette brochée en or et ornée de pierreries. Tous deux avoient aux doigts de riches bagues de diamant. J'eus l'attention d'appeler leur père « Son Altesse, » marque de distinction dont M. Master, résident près de sa personne, m'avoit prévenu qu'il étoit très-jaloux, et qu'il avoit soin de lui donner. Le betel et l'attar m'ayant été apportés, je me levai pour les présen-

ter à mes hôtes : alors le nabab me dit, en souriant : « Eh quoi ! Votre Seigneurie a déjà appris nos usages ! » M. Master lui donna le bras pour descendre l'escalier, qui étoit bordé de domestiques avec des bâtons d'argent à la main ; les gardes à cheval entouroient le carrosse. On reconnoissoit que cette voiture avoit auparavant appartenu à une autre personne, dont les armoiries étoient encore peintes sur les panneaux : tout ce cortége n'avoit rien de magnifique. Les cipayes de la compagnie sortirent pour présenter les armes au nabab ; et, quand ce prince entra dans son carrosse, les gens de sa suite firent entendre des acclamations qui me semblèrent singulières ; tous les titres de sa famille furent énoncés : « Lion » de guerre ; prudent et sage dans les conseils ; haut et puissant prince, etc., etc. » ; mais ces acclamations manquoient d'élan ; elles ressembloient plus à ces proclamations que fait un huissier dans une cour de justice européenne qu'à une cérémonie à laquelle tout le monde prenoit de l'intérêt. Cependant je fus très-satisfait, pendant tout le temps que je fus chez le nabab, en voyant l'humanité, car c'étoit réellement plus que de la bonté, le respect, la déférence et la complaisance que M. Master montra dans ses discours et ses actions envers ce pauvre potentat déchu. Ses égards n'auroient pu être plus grands ni plus délicats en-

vers un prince du sang d'Angleterre. Comme ces princes indigènes adoptent graduellement plusieurs des usages, des habitudes, et surtout de l'éducation, ainsi qu'on l'appelle des nobles d'Angleterre, leur sort futur, il faut en convenir, est un sujet qui excite un grand intérêt et n'est pas d'une moindre importance. »

L'évêque, à son débarquement, avoit été accompagné par des officiers portant des bâtons d'argent, marque d'honneur usitée chez les indigènes pour les personnes d'un rang éminent, et qui jadis étoit adoptée par plusieurs officiers supérieurs de la compagnie, mais qui est réservée aujourd'hui, dans le Bengale, au gouverneur général ou commandant en chef, au grand-justicier et à l'évêque de Calcutta. Ces signes d'honneur sont accordés ou refusés aux princes indigènes, selon le jugement que le gouvernement porte de leurs prétentions ou de leur mérite, et sont aussi ardemment demandées et briguées que le sont dans une cour d'Europe les étoiles et les rubans. Du palais du radjah de Dacca, l'évêque alla à celui de Mir-Esraf-Ali, principal habitant mahométan de ce canton.

« 20 juillet. — M. Master me dit que ce Mir-Esraf avoit été aussi malheureux qu'extravagant : c'est pourquoi il est aujourd'hui passablement gêné. Cependant ses propriétés territoriales se montent encore à plus de 300,000

bighâ de terre (1), et sa famille est une des plus considérables de l'Inde dans la classe des particuliers. Il étoit absent; mais ses deux fils avoient été très-polis et avoient exprimé l'espoir que je leur rendrois leur visite : d'ailleurs, je n'étois pas fâché de voir l'intérieur de cette sorte de bâtiment. La maison de Mir-Esraf-Ali, construite autour d'une cour, ne ressemble pas mal à un couvent sécularisé et occupé par un corps de houlans. On y voit une grande quantité de beaux chevaux, des troupes de domestiques d'apparence mesquine, vêtus de livrées riches, mais fanées, et en tout un singulier mélange de magnificence et de négligence.

« Les deux jeunes gens et un de leurs parens, suivant ce qu'ils me dirent, qui sembloit être leur précepteur et l'homme d'affaires de leur père, me reçurent d'un air un peu surpris : ils étoient excessivement sales, et dans un état peu convenable pour voir de la compagnie. Toutefois, ils parurent très-flattés et enchantés de ma venue, et montrèrent leurs bonnes manières en ne m'adressant pas d'excuses; puis me conduisirent, par un très-chétif escalier, dans leurs appartemens ordinaires, qui étoient bien meilleurs et mieux meublés que je ne l'aurois supposé, d'après l'apparence des choses au rez de chaussée. Après les premiers complimens, j'eus recours aux services de l'inter-

(1) Un *bighâ* équivaut à 20 kattha ou 120 pieds carrés.

prète Abdallah ; ils parlèrent très-naturellement, et même avec beaucoup de volubilité, de la belle chasse que leur père pourroit me faire voir la première fois que je viendrois dans le pays, parce qu'il avoit des réduits très-convenables pour les tigres, les léopards, et même pour les éléphans sauvages. Enfin, ils exprimèrent le désir des bâtons d'argent : leur père, dirent-ils, n'avoit pas l'habitude de solliciter des faveurs du gouvernement ; mais c'étoit une honte que de simples *bêbous* (1) de Calcutta obtinssent des marques d'honneur, tandis que de vrais seyds qui descendoient du prophète, et dont les ancêtres n'avoient jamais su ce que c'étoit que le commerce, mais avoient, avec leur épée, arraché aux idolâtres les terres pour lesquelles ils payoient actuellement des impôts à la compagnie, fussent négligés. Je ne pus pas leur promettre de les aider dans cette affaire, et je leur rappelai qu'une famille ancienne, n'importe qu'elle eût ou n'eût pas des bâtons d'argent, étoit toujours respectée, et qu'un parvenu étoit un objet de risée, malgré des décorations qui ne trompoient personne. « Oui, répliqua le plus jeune, » mais nos ancêtres avoient les bâtons d'argent, et » nous les avons encore à la maison. » Je répondis que, s'ils pouvoient prouver ces faits, je pensois que le gouvernement seroit favorable à leur requête ; mais je leur conseillai de consulter

(1) Ce nom désigne les gens comme il faut.

M. Master, qui étoit ami intime de leur père. Alors nous nous levâmes, et les jeunes gens nous apportèrent du betel et de l'eau de rose dans une bouteille antique et élégamment sculptée qui remontoit peut-être aux jours où leurs ancêtres défirent les idolâtres. M. Master me dit ensuite que si Mir-Esraf-Ali eût été chez lui, je n'aurois pas été ennuyé d'une telle conversation ; que c'étoit un homme de très-bon ton et fier qui désiroit les bâtons d'argent, mais n'auroit jamais demandé qu'un étranger s'intéressât pour les lui faire obtenir.

« 23 juillet.—Aujourd'hui, durant notre halte, je vis un objet qui me fit de la peine : c'étoit un fakir musulman, jeune homme beau et bien fait, de bonnes manières et parlant bien l'hindoustani, mais dont les yeux et le visage présentoient des signes évidens de folie. Il étoit presque entièrement nu, avoit un mouchoir noué comme ornement autour de son bras gauche, un chiffon jaune brillant pendant négligemment sur l'autre, un petit joyau en cornaline enchâssé dans un collier d'argent qu'il portoit au cou, un grand chapelet à grains noirs et une petite tasse de bois à la main. Il me demanda la permission de s'asseoir sur le banc pour veiller à ce que nous faisions, et me dit que son cœur étoit charmé de voir des Anglois; qu'il étoit un grand voyageur, qu'il avoit été à Bombay, à Caboul, etc., et qu'il avoit envie de connoître le monde

entier, où il étoit obligé d'errer pendant tout le temps qu'il subsisteroit. Je lui offris une aumône ; mais il la refusa, en disant qu'il avoit eu son repas ce jour-là, et qu'il n'avoit besoin de rien. Il parla un peu plus long-temps, d'une manière incohérente, avec les domestiques ; ensuite je dis de nouveau à Abdallah de lui demander si je pourrois faire quelque chose pour lui : alors il fit un saut et répondit, en riant : « Pas de pièce de monnoie. » Puis il fit un profond salut et s'en alla bien vite en chantant : « *La illah el Allah !* »

« 31 juillet. — Dans un village voisin, je vis un singe en liberté, mais extrêmement privé, le favori, peut-être la divinité, et bien certainement l'animal sacré des villageois. Quand nous nous arrêtâmes pour que les bateaux des domestiques pussent aborder, il étoit dans un buisson ; je crois que l'odeur de mon dîner que l'on apprêtoit l'en fit sortir, en s'avançant gravement jusqu'au bord de l'eau. Il étoit à peu près de la taille d'un grand épagneul, extrêmement gras, couvert de longs poils soyeux généralement de couleur de plomb sale, mais bleuâtre clair à la poitrine, et prenant graduellement une teinte d'orange foncé vers les fesses et les cuisses ; il n'avoit pas de queue, ou bien elle étoit si courte que les poils la cachoient ; il ne marchoit qu'à quatre pattes. Je lui donnai des tartines de beurre ; et le chef des porteurs, qui étoit un Hindou, lui envoya une feuille remplie de

riz. Je suppose qu'il étoit habitué à recevoir fréquemment sa pitance dans ce lieu, qui est celui où l'on s'arrête ordinairement pour traverser une baie profonde du fleuve ; certainement je n'ai jamais vu de fakir humain si bien nourri. Grimper sur un arbre doit être, pour un ermite de sa dimension, un travail pénible. Je suppose cependant qu'il prend ce parti pour la nuit; car, autrement, il seroit une proie excellente pour les chacals. »

Le voyageur arrive à Benarès, la grande capitale ecclésiastique de l'Hindoustan. « C'est, dit-il, de toutes les villes que j'avois vues auparavant, celle qui a le caractère oriental le plus fortement marqué.

« Aucun Européen n'y demeure; les rues ne sont pas assez larges pour les voitures à roues; le gigue dans lequel j'étois s'arrêta presque à l'entrée de la ville, et le reste du trajet se fit dans des tonjons, qui sont des espèces de litières portées par des hommes; mais il fallut passer par des ruelles si remplies de monde, si étroites et si tortueuses, que même un tonjon n'y pénétroit quelquefois qu'avec difficulté. La plupart des maisons sont hautes, aucune n'a moins de deux étages; presque toutes en ont trois, et plusieurs cinq ou six, chose que je voyois pour la première fois dans l'Hindoustan. Les rues sont beaucoup plus basses que le rez de chaussée des maisons, dont les façades ont généralement des arcades derrière lesquelles sont de petites boutiques. Au-dessus, les maisons

sont ornées de verandahs, de galeries, de fenêtres en saillie, et de grands pignons qui avancent et que supportent des crampons sculptés.

« Le nombre des temples est considérable, la plupart sont petits et placés au coin des rues ou à l'ombre des maisons : cependant leur forme est gracieuse ; quelques-uns sont entièrement couverts de figures d'animaux, de fleurs et de branches de palmiers sculptées avec beaucoup d'élégance et de délicatesse, et égalant, par les détails et la richesse du travail, les plus beaux morceaux d'architecture gothique ou grecque que j'eusse vus. Ces édifices sont construits en pierre de Tchenor qui est très-bonne ; mais les Hindous de cette ville semblent prendre plaisir à la barbouiller en rouge foncé, et en général à peindre, sur la partie la plus visible de leurs maisons, en couleurs vives, des pots de fleurs, des figures d'hommes, de femmes, de taureaux, d'éléphans, de dieux et de déesses, dans leurs formes divines, avec plusieurs têtes et avec plusieurs bras armés.

« Les taureaux de tout âge consacrés à Chiven sont aussi privés et aussi familiers que des chiens, se promènent nonchalamment dans ces rues étroites, ou bien se couchent en travers de leur largeur : à peine peut-on les pousser du pied pour qu'ils fassent place au tonjon ; il faut que le coup qu'on leur donne soit le plus doux imaginable, ou malheur au misérable qui braveroit les préjugés de

cette population fanatique. Les singes consacrés à Hanoumâm, singe divin, qui fit la conquête de Ceylan pour Rama, sont également nombreux dans d'autres parties de la ville; ils grimpent sur les toits et sur les petites saillies des temples, fourrent impudemment leurs mains et leur tête dans toutes les boutiques de fruitiers et de confiseurs, et enlèvent les mets que mangent les enfans.

« A chaque coin l'on rencontre des maisons de fakirs; elles sont ornées d'idoles, et il en sort sans cesse un vacarme et un tintamarre terribles que causent toutes sortes d'instrumens discordans; des religieux mendians de toutes les sectes offrant tous les genres de difformité que la craie, la bouze de vache, les maladies, les cheveux mal arrangés, les membres tordus, et des attitudes de pénitence dégoûtantes et hideuses peuvent présenter, bordent les deux côtés des rues principales. Le nombre des aveugles est très-considérable; j'allois dire que celui des lépreux l'est également; mais je ne puis dire si l'apparence de la peau chez ces individus n'est pas due à la craie et à la malpropreté. J'ai vu ici des exemples multipliés de cette pénitence dont j'avois beaucoup entendu parler en Europe; celle d'hommes qui ont volontairement estropié leurs bras et leurs jambes en les tenant sans cesse dans une position, et d'autres qui sont restés les poings fermés jusqu'à ce que les ongles soient sortis par l'autre côté. Leurs exclamations lamentables,

quand nous passâmes devant eux, « *Agha Sahib !* » *Topi Sahib !* donne-moi quelque chose à man- » ger ! » m'eurent bientôt arraché la petite quantité de pièces de monnoie que j'avois sur moi, mais c'étoit une goutte d'eau dans l'Océan ; et les importunités des autres, à mesure que nous avançâmes dans la ville, furent presque entièrement absorbées par le tapage qui nous entouroit.

« Tels sont les objets qui frappent les yeux et les oreilles d'un étranger lorsqu'il entre dans la ville la plus sainte de l'Hindoustan, le lotus du monde, qui est fondée non sur la terre ordinaire, mais sur la pointe du trident de Chiven, lieu de bénédiction telle que quiconque y meurt, n'importe sa secte, fût-il même un mangeur de bœuf, est sûr de son salut, *pourvu seulement qu'il soit charitable pour les pauvres brahmines*. C'est aussi cette sainteté extraordinaire qui rend cette ville le réfuge de tous les mendians, puisque, indépendamment du nombre des pélerins qui est immense, et qui viennent de toutes les parties de l'Hindoustan, ainsi que du Tibet et de l'empire birman, beaucoup de personnes riches, au déclin de leurs jours, et presque tous les grands personnages qui sont de temps en temps disgraciés ou bannis par les révolutions si fréquentes dans les états hindous, se retirent à Benarès pour laver leurs péchés ou pour remplir leurs heures de loisir par les cérémonies pompeuses de leur religion, et donnent réellement

de grosses sommes par leurs charités faites sans mesure et sans choix. . . . . . .

« Dans tous les temples, le parvis, quoique peu étendu, est rempli, comme la cour d'une ferme, de taureaux très-gras et très-privés qui fourrent leur mufle dans les mains et dans les poches de tout le monde pour avoir du grain et des confitures; leurs coreligionnaires ne les en laissent pas manquer. Les cloîtres sont également garnis d'une foule de dévots nus, hideux par la craie et la bouze de vache dont ils sont barbouillés, et répétant sans cesse; « *Ram! Ram! Ram! Ram!* » Il y en a assez pour étourdir un étranger. Toutefois ce lieu est tenu très-propre: les prêtres semblent ne faire autre chose que verser de l'eau sur les images et sur le pavé. Ils montrèrent non seulement de la complaisance, mais aussi de l'empressement à me faire voir chaque chose, me répétant sans cesse qu'ils étoient aussi des *padrés*; mais il est vrai qu'ils profitoient de la circonstance comme d'un motif pour que je leur fisse un présent. »

(La suite au cahier prochain.)

COLONIE DE FERNANDO-PO.

Maidstone-bay. Fernando-Pô, 17 novembre 1827.

Nous sommes arrivés ici le samedi 27 octobre; et, à quatre heures après midi, nous avons laissé tomber l'ancre dans la baie Maidstone; le *Diadême*, bâtiment de transport, et la goëlette l'*Horatio*, y avoient mouillé avant nous. Quand nous arrivâmes près de l'île, chacun fut ravi de son aspect agréable, et ensuite du tableau que nous eûmes sous les yeux à notre mouillage.

A peine étions-nous en place, que le lieutenant Woodman, agent du *Diadême*, arriva dans son canot, suivi de quatre pirogues portant un grand nombre d'indigènes qui avoient déjà trafiqué avec le bâtiment de transport. Toutefois ils ne s'approchèrent du nôtre qu'avec défiance, et laissèrent voir beaucoup de timidité en faisant leurs échanges. Ils craignoient de placer leurs pirogues le long du bord et vouloient rester sous la poupe; un homme à l'avant étoit chargé du trafic. Rien ne put les déterminer à monter à bord, et cependant nous ne négligeâmes rien pour les y engager; mais ils

nous montroient leur fétiche, en disant qu'il le leur avoit défendu. Ils échangèrent volontiers des ignames et des lignes à pêcher, faites avec des tiges de plantes herbacées ou des fibres de palmier, contre des cercles de fer. Un morceau, long de quatre pouces et large de deux, étoit reçu pour quatre ou cinq ignames, dont le poids varioit de six à douze livres. Nous sûmes ensuite qu'avec ce fer ils faisoient des couteaux à deux tranchans, grossièrement fixés dans un manche court en bois; ils le portent à l'arrière-bras gauche tout près de l'épaule.

Ces gens étoient robustes, bien faits et de taille moyenne, ils avoient de bonnes figures; leurs corps étoient enduits ou barbouillés d'un mélange d'huile de palme et d'ocre; quelques-uns étoient frottés de peinture jaune. Leurs pirogues avoient quinze à trente pieds de longueur, et contenoient chacune de trois à douze individus. Le bruit des fusils qui furent tirés au coucher du soleil, sembla les alarmer extrêmement; ils s'éloignèrent aussitôt, hissèrent leur voile, et nous dirent adieu pour cette soirée. Leur voile est une espèce de natte, faite de rotins fendus; elle est en forme de parallélogramme; le plus long côté est perpendiculaire à l'horizon; plusieurs pirogues portent à l'avant une perche droite dont le haut est garni de plumes.

25 octobre. — Ce matin, il a beaucoup plu jusque vers dix heures; ce qui n'empêcha pas les pirogues

de sortir en grand nombre. Indépendamment des ignames et des lignes à pêcher, les indigènes nous apportèrent des poules, du vin de palme dans des calebasses, quelques peaux de singes et de serpens, et de petites boîtes rondes, faites avec des éclats de roseaux fendus et entrelacés très-artistement : ces gens s'approchèrent de nous avec moins de crainte ; quelques-uns même se hasardèrent à monter à bord, tout en donnant des signes de peur. Le capitaine Harrison conduisit, dans différentes parties du navire, un jeune garçon d'une douzaine d'années. Dans la chambre des armes, les officiers lui firent examiner divers objets. Un miroir et le bruit d'une sonnette semblèrent lui causer, ainsi qu'à ses compatriotes, la plus grande surprise.

On débarqua aujourd'hui sur différens points de la baie, et l'on fit des dispositions pour comparer la marche des chronomètres. Plusieurs naturels, portant des ignames, vinrent près du lieu que le lieutenant Robinson avoit choisi pour cette opération; mais ils n'osèrent s'avancer vers lui, en voyant, à peu de distance, des soldats avec leurs fusils; ce qu'ils donnèrent à entendre, en leur faisant signe, de déposer leurs armes. Afin de leur inspirer de la confiance, M. Robinson dit à ses gens de faire ce que les nègres désiroient, et lui, avec M. Jeffery qui l'accompagnoit, marcha vers eux. Quoiqu'il eût son épée au côté, ils ne furent pas alarmés, mais ils

étoient armés de leurs lances. Alors, toute leur anxiété sembla se borner à la vente de leurs ignames. Ils firent entendre par signes qu'ils les avoient apportées de très-loin ; enfin, ils feignirent d'être très-fatigués de la course, et par conséquent contrariés de ce qu'il n'avoit pas le moyen de les acheter.

Lundi 29. — Aujourd'hui, les pirogues sont venues en plus grand nombre qu'hier ; les naturels semblent devenir plus confians, et même au point d'être incommodes, de sorte qu'il est difficile de les éloigner du navire. Ce matin, à sept heures, nous avons quitté notre mouillage dans l'anse de Bullen, et nous sommes allés de l'autre côté de la baie près des îlots d'Adélaïde, qui sont tout contre la pointe William. Nos canots, partis pour faire du bois et de l'eau, bien loin de rencontrer des obstacles de la part des naturels, ont reçu d'eux de l'assistance.

Mardi 30. — Durant une grande partie de la journée il a plu abondamment. Le premier lieutenant est descendu à terre, à six heures, avec une troupe de cent Kroumen et d'autres ouvriers nègres, afin d'ouvrir un chemin à travers les broussailles sur la pointe William. Un peu après midi, je débarquai à Barracouta avec M. Morisson et Anderson, soldat du corps africain qui servoit d'interprète, afin d'inviter Koukoulakou, que l'on nous a dit être le roi de l'île, à venir à bord ; cependant je suppose qu'il est simplement le chef d'une

tribu. Il y étoit assez disposé ; mais les autres chefs et les naturels l'entourèrent et s'opposèrent à son désir ; néanmoins il promit de venir le lendemain.

Mercredi 31. — On a continué les travaux sur la pointe William, que l'on regarde comme le lieu le plus convenable pour l'établissement projeté. A onze heures du soir, l'*African*, bâtiment à vapeur, est arrivé avec deux navires brésiliens que l'on avoit arrêtés et détenus, parce que l'on soupçonnoit fortement qu'ils faisoient le commerce des noirs.

En conséquence de la promesse du roi, le capitaine Owen avoit envoyé Anderson à terre, afin qu'il passât la nuit dans la maison du roi, et l'accompagnât à bord. Vers neuf heures du matin, Koukoulakou, son frère, et six autres chefs, suivis de l'interprète Anderson, arrivèrent dans une pirogue. Ils montèrent à bord du navire sans témoigner la moindre appréhension ; nous les conduisîmes aussitôt à la chambre du capitaine, où ils furent régalés de vin et de biscuit ; de leur côté, ils firent venir de leur pirogue du vin de palme. Ils eurent l'air de boire notre vin et de manger notre biscuit avec quelque plaisir, après qu'à leur demande, nous leur eûmes donné l'exemple. Par égard pour eux, nous goûtâmes de leur vin de palme ; quelques-uns en mêlèrent avec le vin de Madère. Tous, sans en excepter le roi, étoient accoutrés de la manière la plus bizarre et la plus sauvage : ils avoient le corps entièrement barbouillé d'un mélange d'ocre et d'huile

de palme ; mais le roi, par exception, avoit, comme la famille impériale de la Chine, choisi la couleur jaune. Leurs cheveux, partagés sur le front et arrangés en petites boucles alongées, pendoient par derrière, et étoient enduits d'ocre rouge et d'huile de palme ; le front étoit absolument dégagé ; ils l'ont généralement arrondi, et il paroît qu'ils se le rasent à un ou deux pouces par derrière ; la tête des jeunes gens étoit rasée tout à l'entour, la couronne seule restant garnie de cheveux. Quelques-uns avoient une demi-douzaine de filières de grains de verroterie, ajustées avec beaucoup de soin sur le devant de la tête, et prolongées séparément derrière les oreilles ; les extrémités atteignoient généralement les épaules, et présentoient des boucles. Leurs chapeaux, à forme basse et à bords étroits, étoient en rotins fendus assez mal rapprochés, et ornés de feuilles, d'os de singe et d'autres animaux, et de plumes blanches et quelquefois rouges ; ces dernières paroissoient avoir été teintes avec le sang d'un animal ; elles sont fixées à une touffe de cheveux du milieu de la tête, par une épingle qui la traverse des deux côtés. Ces nègres étoient parés de colliers, de bracelets au poignet et au bras, et d'une ceinture qui est appuyée sur les hanches ; elle soutient le seul vêtement qui les couvre, et qui consiste en une peau d'animal, sur laquelle est posée par devant une touffe d'herbes ; par distinction, le roi a par der-

rière le même ajustement. La ceinture est faite soit d'un cordon de vertèbres de serpens, soit des noyaux d'un fruit dur; il en est de même des bracelets.

Pendant que ces nègres étoient dans la chambre, les musiciens, placés sur le gaillard d'arrière, se firent entendre; et le son de leurs instrumens sembla plaire à nos hôtes. On les fit ensuite promener le long du pont, et on leur fit voir les chevaux, les ânes, les bœufs, les cochons, etc. Ces derniers animaux et les chevaux les frappèrent le plus; mais les vaches, et notamment leur queue, parurent les charmer particulièrement; chacun à son tour la mania, en tira les poils et la secoua en exprimant hautement sa satisfaction et son étonnement.

Ayant fait le tour du pont, nous conduisîmes nos hôtes dans l'entre-pont, où les musiciens jouèrent pour les divertir; ils en semblèrent extrêmement contens, et voulurent absolument aller au milieu de la bande. Le frère du roi surtout étoit dans un tel enchantement, qu'il ne put s'empêcher de sauter et de gesticuler de la manière la plus grotesque en entendant l'air de ces paroles: « C'est ainsi qu'Orphée jouoit et que les bêtes dansoient. »

Quand nous les eûmes laissés suffisamment jouir de ce divertissement, nous commençâmes la partie difficile de notre besogne, qui étoit de les rendre contens de nos présens. Nous offrîmes d'abord au roi un grand cercle de fer dans toute sa longueur,

que l'on avoit redressé pour cette occasion; son frère en reçut la moitié d'un, et l'on en distribua un morceau long d'un pied à chaque chef; le roi eut de plus une demi-douzaine d'hameçons. Il s'éleva, durant cet arrangement, de petites altercations, qui furent heureusement terminées à leur satisfaction complète; et, quand ils sortirent du bâtiment, ils avoient l'air très-satisfait de nous et très-joyeux du résultat de leur visite.

J'ai oublié de remarquer que le roi et les autres chefs paroissoient très-jaloux de frotter leur longue barbe contre celle des personnes de notre compagnie qui en avaient une semblable. Ils donnèrent des signes de satisfaction évidente quand on leur donna des chaises pour s'y asseoir; nous avons observé ensuite que, dans leurs cabanes, ils s'asseyent sur des blocs de bois, coutume qui diffère de celle des autres Africains, habitués à s'accroupir sur leur derrière ou sur leurs talons.

Jeudi 1er novembre. — Le temps a été nuageux dans la matinée; l'après-midi, il a plu abondamment; nous avons été bien contrariés de ne pas pouvoir aller à terre pour rendre visite aux chefs.

Vendredi 2. — Le temps a été nuageux et pluvieux par intervalles; je suis allé à terre avec MM. Galley et Morrison, Anderson l'interprète et mon domestique, afin de prendre des arrangemens avec le roi et les chefs, relativement à l'établissement d'un marché près de notre colonie. En débarquant,

nous avons été entourés par les naturels qui nous ont traités avec plus de bienveillance qu'à notre précédente visite ; ils ne manquèrent pas de nous importuner pour des cercles de fer ; tous s'en mêlèrent depuis les vieillards et les vieilles femmes, jusqu'aux petits garçons et aux petites filles ; si nous faisions quelque attention à l'un deux, il sembloit qu'aussitôt un présent dût s'ensuivre ; car les importunités devenoient plus pressantes.

N'ayant pas trouvé le roi et les chefs sur le rivage, nous dîmes à Anderson de les envoyer chercher ; nous attendîmes plus de deux heures avant que ce prince daignât paroître. Dans l'intervalle, M. Galler s'amusa à tirer des singes, ce qui sembla beaucoup amuser les indigènes ; car ils indiquoient constamment du doigt l'endroit où étoient ces animaux, et rioient aux éclats lorsqu'il manquoit son coup.

A la fin, le roi et les chefs étant arrivés, nous leur expliquâmes le sujet de notre visite ; ils nous écoutèrent avec une grande attention, et s'empressèrent de nous faire une proposition pour que la bonne intelligence ne fût pas troublée ; c'étoit que, si quelqu'un de leurs gens nous causoit du désagrément en commettant quelque infraction à la bonne foi, ils nons prioient de vouloir bien en instruire les chefs, qui auroient soin de faire punir les délinquans ; et de même, si quelqu'un des nôtres se conduisoit mal envers un des naturels,

ils le feroient connoître à nos chefs. Après une discussion sérieuse entre eux, on convint respectivement des propositions, et le traité fut scellé par une libation de vin de palme et par un échange de présens: nous donnâmes au roi une hache, et nous reçûmes de lui une poule.

Lui ayant alors proposé de l'accompagner à son village, il se montra d'abord très-disposé à y consentir, et me prit par la main comme pour me conduire; mais, au lieu de marcher à travers les bois, comme nous nous y étions attendus, il se dirigea vers le rivage où étoient nos canots. Nous crûmes qu'il alloit nous faire passer le long de la côte, puis débarquer sur un point d'où un chemin plus court menoit à son village. Cependant, lorsque nous lui proposâmes d'entrer dans un canot, il recula et refusa positivement, disant que sa maison n'étoit pas assez bonne, et qu'il n'y avoit rien pour nous régaler, aucun préparatif n'ayant été fait pour nous recevoir. Toutefois, étant décidés à faire la course, et l'interprète connoissant le chemin, nous continuâmes notre marche avec M. Jeffery et le capitaine Smith qui s'étoient joints à notre troupe. Nous pensâmes que le roi avoit de bonnes raisons pour désirer que nous n'allassions pas chez lui, car ni sa cabane ni la route qui y conduisoit n'étoient disposées pour une visite de cérémonie ou de plaisir. Le sentier étoit extrêmement glissant et embarrassé par de nombreuses flaques d'eau et

beaucoup de racines d'arbres qui nous gênoient, indépendamment des broussailles touffues et de myriades de fourmis et d'autres insectes qui nous tourmentoient. La maison du roi ne consistoit qu'en un toit en paille dont l'extrémité inférieure n'étoit pas à plus de trois pieds de terre; il étoit soutenu par des piliers en bois; il n'y avoit qu'une des extrémités à couvert des intempéries de l'air. Le mobilier consiste en un plan incliné en bois qui n'a que cinq pieds de long, c'est le lit; un bloc cylindrique en bois, de deux à trois pieds de diamètre, retenu par deux grosses chevilles, sert d'oreiller; des blocs de bois tiennent lieu de chaise; une quantité de calebasses étoient suspendues le long des poutres grossièrement taillées.

Le frère du roi qui étoit exprès arrivé avant nous, nous reçut fort gaiement, en nous exprimant ses regrets de ce qu'il n'avoit rien pour nous régaler; cependant, peu d'instans après, on apporta une calebasse de vieux vin de palme; et, après en avoir goûté, conformément à la coutume africaine, afin de nous assurer qu'il n'étoit pas empoisonné, il nous en offrit: nous étant un peu reposés, nous retournâmes au rivage par le même chemin.

Tous les hommes dont la présence n'étoit pas nécessaire à bord furent, comme dans la journée d'hier, occupés à dégager le terrain du bois qu'ils couvroient. Ayant trouvé, pour arriver à la pointe William, une montée plus aisée du côté de l'est, un

détachement nombreux fut employé à abattre les broussailles et le bois, afin d'ouvrir une large route menant à notre établissement projeté.

Samedi 3.—Très-belle journée; le temps est chaud; des détachemens sont allés à terre, comme hier, pour y travailler. Nous avons approché davantage le navire de la pointe William et des îles Adélaïde, afin de débarquer plus commodément nos gens et nos munitions. On n'a pas vu une seule pirogue dans la baie, et très-peu de naturels sur le rivage, jusqu'à l'après-midi; alors il en parut quelques-uns. Notre interprète nous a dit qu'ils étoient occupés de l'enterrement d'un chef; mais nous avons supposé qu'il y avoit eu une assemblée des tribus pour discuter le sujet de notre arrivée et notre intention de former un établissment.

Dimanche 4.—La matinée a été nuageuse, il a plu vers le milieu du jour. Vers dix heures du matin, plusieurs chefs, partis d'une baie à l'est, dans une très-grande pirogue, sont venus à bord; ils ont été présentés au capitaine, qui déjeûnoit. Un jeune garçon avoit été précédemment mené dans la chambre, où il avoit mangé du riz, du poisson, des ignames. Quand les chefs entrèrent, ils s'assirent tous sur des chaises, avec des marques évidentes de satisfaction; le capitaine leur fit présent de couteaux, de petits miroirs, etc.; ils en furent si contens, qu'ils se mirent à frapper des mains et à chanter, d'un ton de voix très-haut,

des phrases courtes et en baissant la tête très-fréquemment. Anderson nous dit qu'ils *chantoient* nos louanges ; les paroles signifiant « vous êtes venus pour nous faire du bien. » Ils furent régalés de vin de palme, et de vin de Madère, de biscuit, de poisson, d'ignames, etc. Nous avons remarqué qu'ils préfèrent à tout le vin de palme et les ignames ; ce sont les choses auxquelles ils sont le plus habitués. Ils restèrent à peu près deux heures à bord, puis retournèrent à l'est.

Lundi 5. — Anderson, l'interprète, est revenu à bord vers trois heures après-midi, dans une grande pirogue conduite par dix-sept rameurs ; il étoit avec les chefs qui nous rendirent visite hier, et le fils du roi. Avant de monter, ils firent le tour du bâtiment en chantant très-haut et très-gaîment ; ils furent menés dans la chambre du capitaine, et régalés jusqu'à son retour, qui ne tarda pas. Lorsqu'ils s'en allèrent, il leur fit à tous un présent ; mais le chef principal, ayant fixé ses regards sur une hache, montra un si vif désir de la posséder, qu'il sembloit avoir entièrement oublié les présens qu'on lui avoit donnés auparavant. Toutefois le capitaine, bien décidé à ne pas satisfaire son avidité, mais en même temps à la rendre utile à nos relations amicales, lui promit de l'offrir au roi lorsqu'il le verroit.

Dans l'après-midi, il s'éleva un tornado ou ouragan qui éloigna du bâtiment la plupart des

pirogues, mais les chefs restèrent à bord jusqu'à ce qu'il fut passé; alors ils s'en allèrent, en convenant avec nous que le capitaine iroit, le mercredi suivant, faire une visite au roi.

Mardi 6. — Matinée humide et belle journée. Il y a eu beaucoup de pirogues le long du bâtiment et de naturels à bord, pendant toute la matinée. Vers midi, le maître des armes découvrit une hache dans la possession d'un naturel; il l'avoit cachée sous un morceau de toile à voile qu'il avoit ramassée et nouée autour de son corps comme un tablier. On la lui ôta, et aussitôt il descendit le long du bord dans une pirogue, puis passa par dessus plusieurs autres pour arriver à la sienne; mais il fut arrêté en chemin, et il s'éleva entre les chefs qui étoient dans leurs pirogues une discussion violente, relativement à la punition qu'il méritoit, car l'affaire avoit été sur-le-champ annoncée à ses compatriotes. Le capitaine, pour témoigner son déplaisir de ce vol, ordonna à tous les naturels de sortir du navire et aux pirogues de s'éloigner.

Alors une autre dispute très-vive commença entre les naturels, et le coupable fut attaqué de divers côtés à coups de pagayes : un jeune homme, qui étoit dans la même pirogue que lui, le blessa grièvement à la tête, à l'épaule droite et à la poitrine : malgré ces blessures, dont quelques-unes étoient très-graves, il fut obligé de se jeter dans la mer pour laver le sang dont son corps étoit cou-

vert ; personne ne vouloit le laisser passer pour arriver à son canot. Enfin l'ayant atteint, il se dirigea, avec ses camarades, vers le rivage ; on voyoit bien que c'étoit pour éviter l'indignation de ses compatriotes : plusieurs pirogues se mirent à sa poursuite ; ceux qui les montoient sembloient vouloir l'exterminer. Ils débarquèrent près de notre marché, saisirent le coupable, et le conduisirent à une petite distance de la plage, où ils furent bientôt entourés d'une foule immense.

M. Jeffery ayant pénétré au milieu d'un rassemblement pour en connoître la cause, les naturels l'arrêtèrent et lièrent une de ses mains à celle du prisonnier sanglant, ce qui inquiéta beaucoup notre compatriote ; il crut que les blessures avoient été faites par quelqu'un des nôtres, et que les indigènes vouloient user de représailles sur lui. Par bonheur, il vit passer un de nos soldats ; celui-ci alla donner l'alarme au camp, et un petit détachement, ayant à sa tête le capitaine Harrison, vint au secours de M. Jeffery. Déjà ce dernier avoit dégagé sa main ; les indigènes eurent alors l'air satisfait de ce qu'un plus grand nombre des nôtres seroit témoin du châtiment de leur compatriote pour nous avoir fait du tort ; ils l'attachèrent par la tête et les mains à un arbre, la face en avant. Après une délibération entre les chefs et un homme que nous supposâmes être un prêtre, un des premiers s'avança froidement du prisonnier, les autres chefs et

le reste des indigènes se tenant à genoux; ce chef alloit couper, avec son couteau, la gorge au prisonnier; mais MM. Harrison et Jaffery lui retinrent le bras, et lui firent signe que notre chef s'approchoit. En effet, il venoit de débarquer, et marchoit vers le rassemblement. Après quelques explications par signes, avec le chef armé du couteau, le capitaine Owen leur fit comprendre qu'il ne désiroit pas que le coupable fût puni si sévèrement; il le délia, le prit par la main, le conduisit hors de la foule, et le délivra par-là de la vengeance sanguinaire de ses compatriotes. Ce qui nous parut fort singulier, c'est que, pendant toute la durée de la procédure, le prisonnier ne montra pas le moindre signe de crainte, et ne recula pas devant les coups qu'on lui donnoit.

Nous fûmes très-surpris de rencontrer dans les bois, derrière notre petit camp, des débris indiquant la venue antérieure des Européens dans ce lieu, et donnant lieu de supposer que les Espagnols avoient leur établissement sur la même pointe.

M. Galler ayant tué deux singes, les Kroumen les écorchèrent et les firent cuire avec des ignames au lieu de pommes de terre. M. Galler en mangea, et trouva que c'étoit un mets excellent.

Mercredi 7.—Très-beau temps. A neuf heures du matin, Anderson est venu à bord avec deux chefs, et nous dit que le roi attendoit sur le rivage que

nos canots vinssent le prendre. A onze heures, le capitaine emmena les chefs, et embarqua des présens pour le roi et pour son monde. Nous débarquâmes dans une petite anse, à trois milles à l'est du navire : les chefs nous conduisirent à un petit espace ouvert au milieu des bois, à 300 pieds environ de la plage rocailleuse, où les naturels ont placé dans l'eau une grande quantité de pierres, afin qu'une seule pirogue pût aborder à la fois.

Le capitaine s'étant assis, on déposa devant lui un petit vase et plusieurs calebasses de vin de palme; après que nous eûmes attendu près d'une heure, le roi arriva ; le capitaine Owen lui fit mettre sur les épaules un manteau d'écarlate, et sur la tête un chapeau de velours ; mais ce prince ne pouvant pas convenablement ôter celui qu'il portoit, le chapeau de velours fut placé sur la forme de celui-ci, et percé du même os qui le fixoit sur la tête en traversant les cheveux. La vue de ces présens, et surtout du fer, avoit tellement excité les sentimens impétueux de ces sauvages, dont les passions étoient aiguillonnées au plus haut degré, que le bon ordre observé jusqu'alors ne put être maintenu davantage. Ils s'avancèrent de tous les côtés en caquetant si haut, que le bruit du canon auroit été un soulagement pour nos oreilles, en comparaison des clameurs longues et bruyantes de ces êtres grossiers ; mais il faut leur rendre justice : malgré toute cette confusion, ils ne mirent une main violente, ni sur

les personnes, ni sur les objets de leur convoitise. Nous remarquâmes que le roi donna plusieurs petits morceaux de fer à quelques-uns de ceux qui l'entouroient; ce qui, en faisant croire à chacun qu'il pourroit plus tard être choisi pour recevoir des marques de la faveur royale, empêcha peut-être cette foule de s'emparer de force de ce qu'elle désiroit, et le prince s'assura ainsi les présens qui lui appartenoient.

Durant ce tumulte, nous retournâmes au rivage, suivis par la foule; et, quand nous fûmes embarqués, plusieurs individus firent après nous quelques pas dans l'eau.

Samedi 17. — Le capitaine Owen est infatigable; le capitaine Harrison l'aide puissamment dans ses travaux pour hâter les progrès de la petite colonie. A notre arrivée, l'emplacement étoit couvert d'une quantité considérable de grands arbres et de halliers impénétrables; presque toutes ces broussailles ont été coupées et plusieurs arbres abattus; c'est réellement dommage, car il est difficile de voir de plus beaux bois : plusieurs cabanes sont déjà élevées sur l'emplacement défriché; on y a dressé des tentes, établi des forges, creusé des fosses pour des scieries, etc.

M. Park, fils de Mungo-Park, et disposé à voyager en Afrique, est parti d'Acra le 29 septembre; il a passé par Mampong dans l'Acquapim, où il est arrivé le 2 octobre; le 5, il étoit à Acra-

pong, capitale de l'Acquapim ; il en est sorti le 10, et, le 16, est entré à Acquamba.

Une lettre du cap Corse, en date du 4 décembre 1827, annonce que ce fils de Mungo-Park est mort dans le pays d'Akimbou, à peu de distance d'Acra. On rapporte qu'ayant voulu grimper sur un arbre afin de mieux observer la contrée voisine, le roi essaya de l'en dissuader, en lui disant que cet arbre étoit consacré au fétiche, qui certainement se vengeroit du mépris que l'on montreroit pour ce qui lui appartenoit. Le voyageur ne tint aucun compte de ces remontrances ; le lendemain il fut trouvé sans vie.

(La suite à un cahier prochain.)

VOYAGE DE M. SIDON,

CITOYEN DES ÉTATS-UNIS,

Dans la partie occidentale de la Pennsylvanie; les états d'Ohio, Kentucky, Illinois, Missouri, Tennessee, le territoire d'Arkansa, les états du Mississipi et de Louisiane; 1826.

(Suite.)

Louisville peut passer pour la clef du Haut et du Bas-Ohio; c'est sans contredit le lieu d'entrepôt le plus important qu'il y ait sur cette rivière. Toutes les marchandises qui y arrivent des états du Sud ou qui y doivent être expédiés au printemps, en été et en automne, y sont débarquées, ce qui est très-avantageux pour cette ville; et c'est pourquoi on a toujours négligé de creuser un canal, quoique les autres états l'aient constamment demandé avec instance; enfin, le congrès a décidé qu'on s'occuperoit de cette entreprise si importante pour toute l'Union. Ce canal n'aura que deux milles et demi de longueur; sa largeur et sa profondeur permettront d'y faire passer des navires de 600 tonneaux. Par ce moyen, les bateaux à vapeur éviteront les chutes, et pourront naviguer

dans toutes les saisons. La dépense est estimée à 200,000 dollars.

Louisville est de moitié moins grand que Cincinnati; mais ses habitans sont plus riches, et ses commerçans sont regardés comme très-solides. Il y a un chantier de construction et cinq banques : les fabriques sont pour la plupart mises en mouvement par des machines à vapeur; elles sont considérables et apportent de grosses sommes dans le pays. Le commerce est très-étendu, et se fait presque tout par des bâteaux à vapeur qui vont à la Nouvelle-Orléans en six jours. Louisville en occupe 50 sur les 100 qui font la navigation du Missisipi et de l'Ohio. Cette ville est tracée sur un plan très-vaste; la rue principale a près d'un mille de long; ses maisons ont deux étages. La population est de 4,500 âmes.

Au-dessous de Louisville sont les deux petites villes de Shippinport et de Portland, qui n'ont pas une population très-forte; les habitans tiennent presque tous des cabarets que fréquentent des matelots; l'établissement du canal sera très-profitable à ces deux endroits qui, dans une vingtaine d'années, ne formeront qu'une ville avec Louisville. Quoiqu'il règne dans cette dernière plus de luxe que dans aucune de celles qui sont situées à l'ouest des montagnes Bleues, il n'y faut chercher ni la sociabilité ni les belles manières. La population est composée de Nord-

Américains, de François et d'Allemands; les Anglois ne s'y sont pas fixés. Les environs sont charmans et bien cultivés; on commence à y voir des cultures parfaitement ordonnées; les forêts sont presque entièrement disparues.

On traverse un canton très-fécond pour aller à Boonerstown, petite ville fondée par des Allemands américains venus de la Caroline du Nord; dans son voisinage, presque tout est allemand. Il y a beaucoup de richesses chez les planteurs; ils traitent leurs esclaves avec humanité.

Le Kentucky n'est plus un pays dans lequel on puisse proposer aux émigrans de s'établir; l'esclavage, le peu de sûreté des titres de propriété et un papier-monnoie déprécié doivent en détourner : quoique cet état ait été admis à l'Union en 1792, il le cède, pour l'instruction des habitans, à l'état d'Ohio, qui est bien plus récent; il ne fait pas des progrès comparables à ceux des autres états. La religion y est traitée comme un objet secondaire; les conséquences d'une telle indifférence ne sont que trop visibles.

Quant au pays, c'est un vrai paradis; sa situation est la plus heureuse que l'on puisse désirer, entre les 36° 30' et les 39° 10' de latitude nord; partout on aperçoit des paysages pittoresques; le sol est fertile; le climat ressemble à celui de la France méridionale; le terrain est généralement calcaire; ce qui, dans les États-Unis, est l'indice

le plus sûr d'une fécondité inépuisable. L'Ohio et le Missisipi, qui forment les limites de cet état, assurent un débouché étendu à ses productions. Sa surface est de 40,000 milles carrés; cependant sa population n'est que de 570,000 âmes, et sur ce nombre il y a 5,000 esclaves; il renferme plus de cent villes bâties avec goût. Sa constitution, démocratique par la forme, est réellement aristocratique par son application. Les productions de ce pays magnifique sont celles des zones tempérées, et pourroient devenir la source d'une richesse intarissable. Le tabac est la principale; quand il est bien préparé, il l'emporte sur celui de Virginie. Le coton réussit dans les cantons du sud et du sud-ouest; le sorgho rapporte quatre-vingts grains pour un; le froment, soixante. Les fruits y sont excellens. Un objet important pour le commerce est le chanvre qui s'y récolte abondamment, et dont la préparation occupe plusieurs manufactures.

L'Ohio n'étant pas encore parvenu à la hauteur convenable, je résolus de m'embarquer pour la Nouvelle-Orléans sur un navire à quille, quoique la navigation du fleuve soit moins agréable de cette manière : ces navires ont 50 pieds de long, 10 pieds de large, et sont fermés de tous les côtés. Les deux tiers de l'espace sont pris par les cabanes des passagers. Ces navires ont fait place aux bateaux à vapeur, et on ne s'en sert plus que lorsque

les eaux sont trop basses pour que ceux-ci puissent naviguer.

Le pays des deux côtes de l'Ohio est montagneux ; cependant on rencontre aussi des espaces ouverts assez considérables et cultivés. Le peuplier blanc est l'arbre le plus commun, quoiqu'il n'atteigne pas en grosseur et en hauteur à la dimension du platane ; néanmoins, parmi ceux qui sont parvenus à toute leur croissance, il est rare d'en trouver qui n'aient pas cent quarante pieds de longueur. Les forêts prennent en général un caractère méridional, les plantes parasites deviennent plus nombreuses, les chardons et les épines ont plus de force, les vignes acquièrent une grosseur prodigieuse. Dans beaucoup d'endroits, les voyageurs ne peuvent débarquer, parce que ces forêts impénétrables s'avancent jusqu'au bord de l'eau. On aperçoit en plusieurs endroits des pigeons volans par milliers : quand une de ces troupes s'abat sur des arbres, elle en brise les branches et les rameaux.

Sur la rive droite de l'Ohio, on voit Troy, capitale du comté de Crawford : la ville me sembla florissante, le pays est fertile, les fermes deviennent plus rares et ressemblent aux établissemens nouvellement formés. Les maisons sont en solives, et mettent imparfaitement à couvert des injures de l'air ; mais l'hiver étant très-doux dans ces cantons, cela n'est pas très-nécessaire. Les ours me

paroissent très-communs dans cette contrée. Leur chair nous coûta cinq cents (25 centimes) la livre; au contraire, la volaille étoit fort chère. La viande des oursons est excellente; elle a un goût douceâtre de gibier et beaucoup de fumet......

Owenborough, capitale du comté de Davis, est à 150 milles au-dessous de Louisville et à 34 milles au-dessus du confluent de Green-River, dont les bords sont célèbres par leurs beaux pâturages. Les vignes forment sur ses rives des berceaux et des haies impénétrables: on récolte les raisins, qui donnent un vin d'un goût agréable; perfectionnés par l'agriculture, leur produit seroit excellent. Dans le voisinage de cette rivière, il y a plusieurs sources de pétrole dont on se sert pour les lampes, et des sources salées dont on extrait du beau sel; encore plus haut, les rives sont imprégnées de salpêtre, et l'on en tire des quantités considérables de ce sel......

Henderson, à 60 milles au-dessous d'Owenborough, sur la rive gauche de l'Ohio, est le chef-lieu du comté du même nom, et a 500 habitans. Entre cette ville et Owenborough, l'Ohio décrit un coude immense: par terre, ces deux villes ne sont éloignées l'une de l'autre que de 20 milles.

Le cinquième jour de notre navigation, nous arrivâmes au confluent de l'Ouabache, qui fait la limite entre les états d'Indiana et d'Illinois: à son embouchure, il a 840 pieds de largeur; il est navi-

gable à 400 milles de distance de ce point; les fermes situées sur ses rives sont les plus belles et les plus fertiles des Etats-Unis; elles ont surtout des prairies magnifiques. L'éducation du bétail commence à être importante, quoique les produits ne forment pas encore des objets d'exportation. L'embouchure de l'Ouabache est très-convenable pour devenir l'entrepôt de la plus grande partie de l'Indiana méridional.

A dix milles au-dessous de l'embouchure de l'Ouabache se trouve Shawanee-Town, petite ville de 300 habitans. Un de mes compagnons de voyage avoit une négresse esclave qui s'enfuit dans cet endroit. Les habitans ne voulurent la rendre que lorsqu'il leur eut promis une récompense de vingt dollars. Ce propriétaire étoit un docteur étique qui cherchoit un climat méridional pour rétablir sa santé. Trois jours après son arrivée à la Nouvelle-Orléans, il mourut: certainement il auroit maltraité cette malheureuse, si ses forces le lui avoient permis.

Au-dessous de l'embouchure du Saline-River, vis-à-vis de l'île Cove-in-Rock, s'élève un rocher perpendiculaire haut de 220 pieds et long de plus d'un demi-mille. A son extrémité s'ouvre une caverne très-remarquable; l'entrée en est peu éloignée du rivage. La voûte la plus élevée a 60 pieds, la profondeur est de 120 pieds: de nombreuses traces de coquillages marins y sont encore visibles; la

curiosité et la nécessité y amènent des milliers de voyageurs qui, dans les orages et en hiver, y ont fréquemment trouvé un refuge et une demeure.

Les volées d'oies et de canards sauvages commencèrent à devenir nombreuses; elles augmentent à mesure que l'on s'approche du Mississipi, et l'on en voit des centaines de mille. Cette chasse est ici très-productive : l'habitant du Kentucky y est d'autant plus disposé, que, lorsqu'il possède deux esclaves, il a honte de travailler, et aime mieux passer son temps à la taverne ou à la chasse que dans les champs. Dans l'état d'Illinois, au contraire, l'introduction des esclaves est défendue : c'est à cette circonstance qu'il doit ses progrès rapides.

Il a été admis dans l'Union en 1818: il renferme 180,000 habitans qui sont principalement François, Nord-Américains et Anglois d'origine. Les Allemands ne sont pas nombreux. Les maisons et les usages annoncent que l'on se trouve dans un pays où l'on n'a pas encore songé à se procurer les agrémens et les commodités de la vie, et où la culture n'est pas encore avancée. La position de l'état d'Illinois est, sous tous les rapports, plus avantageuse pour le commerce que celle des autres états de l'ouest : quatre grandes rivières, le Mississipi, l'Ohio, l'Ouabache et l'Illinois, l'arrosent et offrent partout des communications faciles au commerce. Cet état occupe une surface de 58,000

milles carrés ; il est sous une zone tempérée, entre 36° 57′ et 42° 50′ de latitude nord ; il comprend l'extrémité septentrionale de la vallée du Mississipi. Il est plus fertile que les états d'Indiana et d'Ohio ; et, pour l'agrément et la variété du paysage, ainsi que pour la fécondité, il peut soutenir la comparaison avèc les plus beaux pays du monde : ses vallées basses sont d'une richesse incroyable.

Les productions de ce beau pays sont celles des zones méridionale et tempérée. Le coton pourroit devenir un objet d'exportation, s'il y avoit assez dè bras pour le cultiver. Le tabac, soigné convenablement, l'emporte sur celui de Kentucky et de Virginie. Il réussit principalement dans les terres basses : le manque d'ouvriers s'oppose seul à ce que sa culture soit plus répandue. Le sorgho rend cent grains pour un ; les terres hautes conviennent au froment. Le pacanier, le riz et l'indigo croissent naturellement. Les arbres des forêts atteignent à une hauteur et à une grosseur étonnantes ; les bois sont habités par l'élan et de nombreux troupeaux de cerfs. Les fermes les plus considérables sont situées le long des rivières : quoiqu'il y ait beaucoup de marais et d'eaux stagnantes, le climat est salubre pour les colons, surtout quand ils ont la précaution de s'établir sur les hauteurs plutôt que dans les fonds.

L'état d'Illinois a déjà cinquante villes, bâties la plupart sur des rivières ; elles fourmillent d'aven-

tariers de tous les genres, notamment de ceux qui, trop paresseux pour travailler, achètent pour une centaine de piastres un fonds de menues marchandises sur lesquelles ils gagnent communément trois capitaux pour un : ils vendent tout exorbitamment cher.

Dans le nord et sur les rives du Mississipi, la population est pricipalement composée de François ; ils ont hérité de leurs pères beaucoup de légèreté, et de leurs mères, qui sont généralement des Indiennes, l'indifférence et la saleté qui caractérisent ce peuple. C'est à ces colons que les villes de Kaskasia et Cahekia, et plusieurs établissemens sur le Mississipi, doivent leur fondation. Les Nord-Américains et les Anglois sont nombreux sur le Grand et le Petit-Oubache, sur le Kaskakias et entre cette rivière et l'Illinois ; c'est un des plus beaux pays de la terre. L'agriculture, l'éducation du bétail et l'instruction y ont fait des progrès rapides. Les colons les plus recommandables s'y sont établis ; une quantité de jolies villes s'y sont élevées en peu de temps ; de ce nombre est Vandalia, capitale de l'état ; elle a 1,000 habitans. Depuis trois ans, le gouvernement de l'état y a été installé : 35,000 acres de terre ont été assignés pour l'entretien d'une université. Les environs de cette ville sont très-beaux.

J'arrivai par eau à Cumberland, petite ville située au confluent de la rivière de ce nom avec

l'Ohio ; elle a 720 pieds de largeur à son embouchure : je passai devant Smithland : à 11 milles de l'embouchure du Tennessee, on voit le fort Massac sur la rive droite de l'Ohio. Cette rivière a plus d'un mille de largeur et décrit une courbe de 40 milles de longueur, l'aspect en est ravissant. Sur ses deux rives on aperçoit de hautes forêts, et, dans l'éloignement, des îles couvertes de très-beaux bois qui semblent sortir du sein des eaux.

Le fort Massac a pour garnison une compagnie de troupes régulières : derrière le fort il y a des marais qui rendent ce canton très-malsain et occasionnent des fièvres. Probablement on ne tardera pas à évacuer ce poste, les Indiens, contre l'invasion desquels il étoit principalement destiné, ayant peu à peu disparu de cette contrée.

Le dernier lieu de l'état d'Illinois baigné par l'Ohio est Trinity, où j'arrivai heureusement après neuf jours et demi de navigation. Fatigué de mon voyage sur le navire qui m'avoit porté jusque-là, je pris, ainsi que quelques-uns de mes compagnons, le parti d'attendre un bateau à vapeur venant de Saint-Louis. Celui que nous venions de quitter continua sa route, avec le reste des passagers, vers le Mississipi.

Trinity ne consiste encore qu'en une auberge et un magasin. Les débordemens réguliers de l'Ohio qui, tous les ans, s'élève de 4 à 12 pieds au-des-

sus de ses rives, ont jusqu'à présent empêché les établissemens sur ce point. Les inondations forcent seulement les habitans à se réfugier, avec leurs effets, aux étages supérieurs de leurs maisons. La rivière monte lentement, ses sinuosités et les gros arbres du rivage brisant son impétuosité. Depuis cet endroit jusqu'à la Nouvelle-Orléans, les maisons sont construites de manière à résister au torrent; elles s'élèvent sur des fondemens massifs consistant en gros troncs d'arbres et hauts de trois à quatre pieds; l'eau peut ainsi s'écouler par les intervalles qu'ils laissent, cependant elle remplit ordinairement le rez-de-chaussée.

On ne peut penser, au moins actuellement, à border de digues ces rivières immenses; leurs eaux bouleversent et arrachent d'un côté le rivage et même des portions très-considérables de terre, et les transportent sur un autre. Le Missisipi a enlevé ainsi, près de Pointe-Coupée, une étendue de 20 milles, et à Homochito une masse immense qui aujourd'hui forme quatre îles de 15 milles de tour. La vase que ce fleuve dépose est extrêmement fertile.

On compte 4 milles et demi de Trinity à l'embouchure de l'Ohio. Plus on s'approche du Missisipi, plus le terrain s'abaisse, plus le paysage devient magnifique. L'Ohio perd peu à peu sa couleur brune, et, refoulé par la force du grand fleuve, prend une teinte laiteuse qui passe au bourbeux

à mesure que l'on s'avance vers le confluent. Le point de jonction offre un spectacle vraiment majestueux. Le Mississipi, large d'un mille et un quart, roule, avec la rapidité de l'éclair, ses flots puissans dans un lit profond: plus bas s'étendent à perte de vue des forêts dont les arbres, à cause du grand éloignement, paroissent rapetissés, et dont on ne peut deviner la hauteur colossale que par la forme diminutive de quelques maisons de colons qui se présentent sur le premier plan. L'observateur, placé sur la terre-ferme, craint à chaque instant que le terrain ne cède à la fougue de l'élément dont la masse énorme, resserrée dans un espace si étroit, s'avance bruyamment avec une force irrésistible. Cette perspective est aussi imposante que celle du Niagara.

La quantité prodigieuse des rivières que le Mississipi reçoit, et qui lui a valu le nom de *Père des rivières*, le maintient toute l'année à une grande hauteur. Ses affluens s'étendent sur une surface qui occupe 20 degrés de longitude et 30 degrés de latitude. Ordinairement, il monte en janvier, et baisse en juin ou juillet. En septembre commencent les pluies d'automne qui le gonflent de nouveau; et, pendant tout l'hiver, il conserve ordinairement sa hauteur. S'il déborde, il inonde le pays de chaque côté à 25 milles de distance, et forme un lac qui s'étend à perte de vue. Du confluent de l'Ohio aux coteaux de Wallun, dans l'état de Mississipi, la diffé-

rence de niveau des plus hautes aux plus basses eaux est de 80 pieds : plus le fleuve s'approche de la mer, plus il perd de son volume ; car les eaux qui s'échappent par dessus sa rive droite ne reviennent plus dans son lit, et produisent des marais et des lacs : sur sa rive gauche, des terres hautes l'empêchent de s'épancher. Au-dessus de Natchez, la largeur du Mississipi, à l'époque des plus hautes eaux, est de 30 milles ; et, dans les grandes crues, il ne monte pas à plus de 50 pieds. Au-dessous de Bâton-Rouge, sur la rive gauche, le fleuve envoie le surplus de ses eaux aux marais et aux lacs, et ne monte qu'à 30 pieds. Plusieurs bayous, qui sont des canaux d'écoulement faits par la nature, emportent la surabondance de ses eaux ; de sorte qu'à la Nouvelle-Orléans, son point extrême d'élévation n'est que de 12 pieds, et, à son embouchure, il est à peine perceptible.

Le Mississipi est moins remarquable par sa largeur que par la longueur de son cours, par sa profondeur et par la vitesse prodigieuse avec laquelle la masse de ses eaux s'avance. Au confluent de l'Ohio, sa largeur est d'un mille et demi ; à la Nouvelle-Orléans, elle n'est que d'un mille ; mais, en revanche, sa profondeur augmente à mesure qu'il s'approche de son embouchure ; au confluent de l'Ohio, elle est de 30 à 40 pieds ; au-dessous de l'embouchure de l'Hinkansa, de 60 à 100 ; au-

dessous de Natchez, de 100 à 150, et de la Nouvelle-Orléans à la mer, de 200 à 250.

L'eau du Missisipi, bien loin d'être claire, dépose, quand on la laisse reposer dans un verre, un sédiment qui est du dixième de son volume; alors elle est excellente à boire.

Je fis sur un bateau à vapeur une excursion à Saint-Louis, ville principale de l'état de Missouri, le plus récemment admis dans l'Union; elle est à 169 milles au-dessus du confluent de l'Ohio.

Sur la rive gauche du grand fleuve, et à douze milles au-dessus du confluent de l'Ohio, se trouve Hambourg, dans une situation très-favorable pour le commerce; mais ce lieu n'a encore que 19 maisons; sur la rive droite, on voit Cap-Girardeau, chef-lieu du comté. Les établissemens s'étendent à 50 milles le long du Missisipi; ils ont été formés par des Allemands et des François. Les premiers sont ce qu'on appelle des engagés ou rachetés qui arrivèrent de 1812 à 1817. Les capitaines des navires qui ont amené d'Europe ces étrangers, hors d'état de payer les frais de leur traversée, en vendent les services pour un certain nombre d'années à des cultivateurs, et se trouvent ainsi remboursés. D'après le prix élevé de la main d'œuvre et le bon marché des denrées dans les États-Unis, on calcule qu'en quatre ans un homme peut se libérer, et avoir épargné une somme suffisante pour s'établir avec sa famille sur une ferme de

160 acres qu'il achète, et qu'il garnit de bestiaux et d'instrumens aratoires.

Sainte-Geneviève est à 106 milles au-dessus du confluent de l'Ohio ; la moitié de la population est composée de François. Un bien communal de 7,000 acres, dont les habitans partageoient auparavant le produit, a été assigné aux dépenses de l'instruction publique.

A 24 milles au-dessus de Sainte-Geneviève on trouve Herculaneum, ville fondée en 1810, et qui a aujourd'hui 300 habitans. Il y a une fabrique considérable de balles et de plomb à tirer, et un chantier de construction. Des deux côtés du grand fleuve on voit plusieurs hameaux et de grandes fermes. L'exploitation des mines de plomb, le soin du bétail et le commerce des denrées sont les principales branches d'industrie de ces lieux ; mais les habitans ont la réputation d'être trop dissipés.

Saint-Louis est sous les 38° 39' de latitude N., dans une situation pittoresque, sur la rive droite du Mississipi, où il s'étend, sur une longueur de plus de deux milles, en trois rues parallèles qui s'élèvent en terrasse les unes au-dessus des autres. Le bord du fleuve, à l'abri de toute inondation, est composé de couches calcaires. Saint-Louis est tracé sur un plan vaste ; quelques-uns de ses édifices sont beaux, notamment l'église, le théâtre et la cour de justice ; il y a deux imprimeries de jour-

naux, un muséum, avec un collége et une bibliothèque. La plupart des 800 maisons de cette ville sont bâties en pierre, entourées de portiques et de jardins, et ont un aspect fort gai. La population est de 5,000 âmes.

Cette ville est très-commerçante. Le Mississipi est navigable toute l'année pour les plus grands bâtimens. L'année 1807, durant laquelle d'autres rivières considérables furent entièrement à sec, fit une exception. Les habitans de Saint-Louis ont des occasions continuelles d'envoyer leurs productions au marché; ordinairement ils choisissent pour cela les époques où les eaux ne permettent pas aux états baignés par l'Ohio de faire le commerce avec le Sud. Alors la Nouvelle-Orléans est approvisionnée seulement par les états que le Missouri arrose, et communément le prix des marchandises devient quatre fois plus considérable. Les fermiers expédient les productions de leurs terres sur des bateaux plats construits en troncs d'arbres et en planches massives, et vendent ces matériaux à la Nouvelle-Orléans.

Saint-Louis est une miniature de cette ville; on y trouve également une quantité de cafés et de salles de danse; car le François aime à danser et à se livrer aux plaisirs des sens autant et plus que la créole de la Louisiane; ici, il est grossier; la fréquentation des Indiens le rend dissimulé et faux: les liaisons avec les aventuriers américains et étran-

gers qui s'établissent dans cet état ne sont pas propres à favoriser la civilisation.

L'esprit entreprenant des Américains se montre ici comme partout ailleurs. Depuis vingt-cinq ans que les États-Unis ont acquis la contrée arrosée par le Missouri, elle a fait plus de progrès que durant les soixante ans qu'elle avoit été possédée par les François, puis par les Espagnols. De toutes parts, des chemins, des villes et des fermes ont été établis : sa population a quadruplé. Si l'esclavage disparoissoit, l'amour du travail et les mœurs y gagneroient.

Saint-Louis est entouré de très-grandes prairies qui s'étendent à une distance de 18 milles ; on y voit des fermes considérables ; des troupeaux innombrables de bœufs y paissent ; cependant ils y sont plus chers que dans les autres états de l'Union, excepté en Louisiane ; un bœuf coûte 20 à 30 dollars, tandis qu'en Pennsylvanie son prix n'est que de 8 à 10 dollars.

Quoique Saint-Louis soit sous la même latitude que Washington, le climat y est cependant beaucoup plus froid. Le Missouri et le Mississipi, qui viennent tous deux du nord, occasionnent cet abaissement de la température. Le tabac, qui croît très-bien dans les états d'Illinois et d'Indiana, ne réussit pas auprès de Saint-Louis ; mais, plus au sud, le climat devient plus doux, et le coton, ainsi que le riz, y sont cultivés.

L'état de Missouri, qui est le plus récemment admis dans l'Union, a une surface de 60,000 milles carrés; mais il n'a encore que 84,000 habitans, dont 10,000 sont esclaves. Les principaux établissemens sont sur le Mississipi ; ceux du Missouri ont été fondés les premiers. Le commerce, notamment celui des pelleteries avec les Indiens, l'agriculture, le soin du bétail et l'exploitation des mines de plomb sont les principales branches d'industrie. En 1825, ces mines n'ont rendu que 25,000 quintaux. En général, cet état est fertile ; mais sous ce rapport, de même que sous tout autre, il le cède à l'état d'Illinois.

De Saint-Louis je revins à Trinity, d'où je retournai au Mississipi : nous passâmes devant l'île aux Loups, qui est du côté du Kentucky : le bâtiment prit un chargement de bois à New-Madrid, petite ville sur le Mississipi, au-dessous du confluent de l'Ohio ; elle ne consiste qu'en deux rangées de cabanes parallèles au fleuve, et posées sur des troncs d'arbres. Le nombre des habitans françois, espagnols et italiens, est de 150, et celui des maisons de 15 : cependant c'est le chef-lieu du comté de même nom. On dit que le tremblement de terre de 1811 a fait baisser de 8 pieds la rive où se trouve cette ville : le Mississipi emporte constamment des terres, et oblige les habitans à se rapprocher de plus en plus des marais. Mais les environs sont fertiles, et derrière la ville on voit

plusieurs fermes où l'on cultive avec assez de succès le riz et le coton.

Il est remarquable que la rive droite du Missisipi est en général plus élevée et plus saine que la gauche de l'état de Tennessee. La nature des arbres l'annonce : le long du Missouri et de l'Arkansa on rencontre principalement des peupliers et des platanes, et, de l'autre, des cèdres blancs et des canebrack, qui demandent un bon terrain, mais marécageux. Le sédiment que le Mississipi dépose tous les ans finira aussi par rendre habitable cette rive, où l'on ne voit aujourd'hui qu'un marais non interrompu. On reconnoît évidemment que la vallée du Mississipi est d'origine récente ; ce n'est que graduellement que les pierres se forment de couches solides qui augmentent régulièrement. Les cimes des forêts sont couvertes de caragate (*tilandsia usneoïdes*). Cette plante, qui consiste en longues fibres de la grosseur d'une aiguille, croît sur l'écorce des branches et présente l'aspect d'une barbe touffue : dans les colonies françoises de l'Amérique, on la nomme *barbe espagnole ;* elle pend au faîte et aux branches des arbres, ce qui feroit croire qu'une inondation prodigieuse les a couverts de vase. On se sert de ce végétal en guise de crins de cheval, auxquels il ressemble parfaitement ; il est aussi élastique, et les matelas qui en sont bourrés ne se distinguent pas facilement de ceux que l'on a remplis de crin ;

mais, avant d'employer la caragate, il faut la faire rouir pour la débarrasser de son écorce, et, au bout d'un an d'usage, la nettoyer; elle est moins chaude que le crin, c'est pourquoi je la préfère.

L'état de Tennessee, que le Mississipi baigne également, a 40,000 milles carrés de surface : les monts Cumberland le partagent en occidental et oriental; celui-ci ressemble plus à la partie orientale des Carolines qui sont sablonneuses; l'autre, à la vallée marécageuse du Mississipi : la partie intermédiaire est la meilleure. Dans les enfoncemens le long du fleuve croissent des génevriers et des canebrack; dans les terrains plus élevés, des platanes et des peupliers; plus loin, vers le Tennessee et dans les vallées des monts Cumberland, des noyers, des acacias visqueux, des érables et des platanes; dans les cantons plus hauts, des hêtres et des acacias, et, dans les montagnes, des chênes. Le coton, le tabac et le riz sont les principales productions de cet état, ensuite le sorgo, et, dans les terres hautes, le froment. Les récoltes rendent cinquante à quatre-vingt-dix grains pour un. Les figues, les melons, les pêches et les châtaignes réussissent très-bien; ces derniers fruits parviennent à une grosseur remarquable.

Le Tennessee est un pays fertile : il compte 440,000 habitans, dont 90,000 hommes de couleur : sa population vient de la Caroline du nord; il s'y est joint des colons allemands et françois; elle

se distingue par son caractère hospitalier et rangé : elle est aisée : on trouve même sur la table du plus pauvre fermier des faisans, des cailles, des daims et toute sorte de gibier. Nulle part l'esclavage n'a produit un effet moins fâcheux sur les mœurs des habitans. Cet état a été admis dans l'Union en 1796 ; son gouvernement tient le milieu entre la démocratie et le fédéralisme : quiconque ne possède pas 2,000 acres de terre ne peut aspirer à être élu représentant.

(La suite au cahier prochain.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Narrative of an attempt, etc.—*Relation d'une tentative pour atteindre au pôle boréal dans des canots arrangés à cet effet, et attachés au vaisseau de S. M. B. l'*Hécla, *faite, en* 1827, *sous le commandement de W.-E. Parry, capitaine de la marine royale, membre de la société royale*, etc.—Londres, 1828; un vol. in-4°, avec cartes et planches.

Déjà nous avons plusieurs fois donné des détails sur le voyage du capitaine Parry. Nous les avions empruntés à divers journaux anglois, et surtout à ce qui est intitulé *The Literary Gazette*, etc. Voici comme il s'exprime sur le livre dont on vient de lire le titre.

« Quoiqu'il soit extrêmement satisfaisant de lire des particularités de cette entreprise aventureuse, écrites par le brave et hardi capitaine qui la commandoit, nous avons tant de raisons d'être contens de ce qui a paru de temps en temps dans notre gazette, qu'en vérité nous pouvons offrir peu de choses nouvelles à nos lecteurs après avoir parcouru ce volume. En les renvoyant à ce que nous en avons dit, il se trouve que tous les principaux événemens de l'expédition, depuis l'heure de son départ jusqu'au jour de son retour, ont été soigneusement et amplement décrits d'après des

sources d'information telles, que nul autre ouvrage périodique n'en possédât jamais, nous osons le dire. Ayant satisfait notre vanité par cette vanterie, ce seroit prodiguer un espace qui nous est nécessaire que de répéter quelques-uns des faits contenus dans nos cahiers; car nous y avons noté fidèlement les dates du départ et de l'arrivée du navire, les dates des jours où les canots le quittèrent, de leur progrès vers le nord et de leur marche rétrograde, etc.; mais il ne peut qu'être agréable au lecteur de voir avec quelle clarté et quelle modestie le capitaine Parry raconte ce qui lui est arrivé; et nous choisissons exprès un passage très-convenable à cet effet. Il parle de sa campagne sur la glace après avoir quitté l'*Hécla*.

« Notre plan de voyage ayant presque toujours été le même après que nous fûmes entrés sur la glace, je puis donner une seule fois un tableau de notre manière ordinaire d'avancer. C'étoit mon intention de voyager pendant toute la nuit et de dormir pendant le jour, parce que, durant l'été, il fait constamment clair dans ces régions. Ce plan, dérangé quelquefois par les circonstances, offroit l'avantage, d'abord de nous faire éviter l'éclat intense et fatigant de la neige pendant le temps de la plus grande hauteur du soleil, et de nous préserver par-là, jusqu'à un certain point, de la pénible inflammation des yeux, nommée *aveuglement de la neige*, et commune dans tous les pays neigeux. Nous jouissions ainsi d'une plus grande chaleur durant les heures du jour, et nous avions une meilleure chance de sécher nos habits; et, de plus, la neige étoit plus dure pendant la nuit pour voyager. Un seul désavantage résultoit de ce plan, c'est que les brouillards étoient plus fréquens et plus épais dans la nuit que dans le jour, quoique même, sous ce rapport, il y avoit moins de différence qu'on n'auroit pu le sup-

poser, la température, durant les vingt-quatre heures, ne subissant que peu de variations.

« Cette marche pendant la nuit et ce sommeil pendant le jour intervertirent si complétement l'ordre naturel des choses, qu'il nous fut très-difficile de nous persuader de la réalité ; même les officiers et moi, qui étions tous pourvus de chronomètres de poche, nous ne pouvions pas toujours nous rappeler à quelle époque des vingt-quatre heures nous nous trouvions, et plusieurs de nos gens déclarèrent, et je crois avec vérité, que, durant toute l'excursion, ils ne reconnurent jamais la nuit du jour. Quand nous nous levions le soir, nous commencions notre journée par la prière, nous ôtions nos habits de sommeil et mettions ceux de voyage : les premiers étoient de camelot, doublé de peau de raton, et les derniers de drap bleu très-fort. Nous avions soin de toujours porter les mêmes bas et les mêmes bottes pour voyager, n'importe qu'ils eussent ou n'eussent pas séché durant le jour : je crois que cinq ou six fois au plus ils ne se trouvoient pas mouillés ou bien gelés. Ce n'étoit réellement de nulle conséquence, après le désagrément de les mettre dans cet état; car, au bout d'un quart d'heure de voyage, ils étoient complétement mouillés; tandis que, d'un autre côté, il étoit pour nous d'une importance vitale de conserver des vêtemens secs pour notre sommeil.

« Tout étant prêt pour la route, nous déjeûnions avec du chocolat chaud et du biscuit; et, après avoir arrimé nos effets dans les canots et sur les traîneaux pour les préserver de l'humidité autant qu'il étoit possible, nous commencions notre course de la journée; ordinairement nous voyagions pendant cinq à cinq heures et demie; alors nous faisions halte pour dîner, puis nous marchions encore pendant quatre, cinq et même six heures, selon les cir-

constances; ensuite nous nous arrêtions pour la nuit, ainsi que nous le disions, quoiqu'il fût ordinairement de très-grand matin; choisissant la plus grande surface de glace de laquelle nous étions proches pour pouvoir y tirer les canots, afin d'éviter le danger d'être en contact avec d'autres masses, et en même temps de prévenir la dérive autant que c'étoit possible. Les canots étoient placés à côté les uns des autres, leur arrière tourné vers le vent; on les débarrassoit de la neige ou de l'humidité; les voiles, soutenues par des mâts de bambous et trois avirons, étoient placées au-dessus comme des tendelets; on laissoit une ouverture du côté de l'avant. Alors chaque homme mettoit immédiatement des bas secs et des bottes fourrées; après quoi on commençoit à faire les réparations nécessaires aux canots, aux traîneaux ou aux habits, puis on distribuoit les provisions du lendemain et on soupoit.

« La plupart des officiers et des matelots fumoient alors la pipe, ce qui servoit beaucoup à sécher les canots et leurs abris, et ordinairement élevoit la température de nos logemens de 10 à 15 degrés. Cette partie des vingt-quatre heures étoit souvent un temps, et le seul de jouissance réelle pour nous : les matelots racontoient leurs histoires, et figuroient de nouveau à toutes les batailles; leurs fatigues de la journée, quoique fréquemment inutiles, étoient oubliées. Durant notre sommeil, un homme faisoit régulièrement la garde pour veiller à l'approche des ours ou à la rupture des glaces autour de nous, et aussi à ce que nos vêtemens séchassent bien : chacun étoit de service à son tour pendant une heure.

« Nous terminions la journée par la prière; et, après avoir mis nos habits fourrés, nous nous couchions pour dormir; nous jouissions d'un sommeil tel que peu de

personnes imagineroient que ce soit possible dans des circonstances pareilles. Notre principal inconvénient venoit de ce que nous étions un peu gênés pour la place, et par conséquent obligés de nous rapprocher un peu trop pour l'agrément. Pendant que nous dormions, la température étoit ordinairement de 36 à 45° (1° 78 à 5°77), suivant l'état de l'atmosphère extérieure; mais, dans une ou deux occasions, par un temps calme et chaud, elle monta jusqu'à 60 et 66° (12° 43 à 15°10), et nous contraignit de nous débarrasser d'une partie de nos vêtemens fourrés. Après que nous avions dormi pendant sept heures, l'homme désigné pour faire cuire le chocolat nous éveilloit quand il étoit prêt, en donnant d'un cornet à bouquin : alors nous commencions notre journée de la manière décrite précédemment.

« La ration journalière de chaque homme étoit de dix onces de biscuit, neuf onces de pemmican, une once de chocolat en poudre sucré pour en faire une pinte de liquide, un petit verre de rum; de plus, chacun avoit trois onces de tabac par semaine.

« Nous n'avions pour toute matière combustible que de l'esprit-de-vin : on en consommoit deux pintes par jour; le chocolat cuisoit dans un pot de fer posé sur une lampe basse de fer à sept mèches, appareil très-simple et qui remplissoit parfaitement notre objet. Une pinte d'esprit-de-vin suffisoit ordinairement pour préparer notre déjeûner, c'est-à-dire pour chauffer vingt-huit pintes d'eau, quoique, en commençant, elle fût toujours à la température de 32° (zéro du thermomètre de Réaumur). Si le temps étoit calme et beau, cette quantité de chauffage faisoit bouillir l'eau à peu près en une heure et un quart; mais ordinairement les bouillons commençoient à se montrer avant qu'elle fût parvenue à 200°;

c'étoit un repos fort agréable pour des personnes dans notre position. Tel a été, à très-peu de variations près, notre train de vie durant toute cette excursion. »

Voici comment le capitaine décrit les difficultés qu'il eut souvent à surmonter. « Le brouillard s'étant dispersé avant midi, nous eûmes un autre jour clair et beau; mais, comme à l'ordinaire, nous payâmes cher cet agrément par l'accroissement de la mollesse de la neige et par l'éclat fatigant qu'elle renvoyoit. Partis à sept heures et demie du soir, nous trouvâmes le soleil plus incommode pour nos yeux qu'il ne l'avoit encore été; il défioit nos voiles de crêpe et nos garde-vues en gaze métallique; enfin, vers neuf heures après midi, des nuages qui couvrirent le soleil nous procurèrent un préservatif plus efficace.

« Notre route passoit encore sur de petites masses de glaces détachées; nous y étions si accoutumés, que nous nous attendions à peine à en rencontrer d'autres; car il est évident que, sous ce rapport, les choses s'amélioroient à mesure que nous avancions vers le nord. A neuf heures et demie, nous arrivâmes à un endroit où le trajet étoit très-difficile entre les glaçons détachés : cependant nous fûmes encouragés dans notre tentative, en apercevant au-delà un glaçon d'une certaine étendue. Il falloit faire passer d'un côté les traîneaux et les provisions, et, d'un autre, tirer les bateaux par dessus la glace. Un des glaçons commença à rouler pendant qu'un des canots s'y trouvoit; ce qui nous donna sujet de craindre qu'il ne chavirât, événement qui auroit été suivi de conséquences très-sérieuses. Heureusement, cette masse conserva son équilibre assez long-temps pour nous permettre d'y faire passer le canot en sûreté; mais plusieurs matelots tombèrent par dessus bord, à

cause des longs sauts que nous avions à faire et des bords de la glace qui craquoient sous leur poids. »

Dans toute cette relation, l'on ne peut s'empêcher d'admirer la simplicité avec laquelle le narrateur s'exprime et décrit sa conduite généreuse et sa persévérance au milieu des privations les plus dures.

Voici une idée nouvelle sur la neige rouge.

2 août. — « Dans le courant de la journée, nous rencontrâmes beaucoup de neige teinte, à la profondeur de plusieurs pouces, d'une matière colorante rouge : nous en conservâmes une portion dans une bouteille pour l'examiner. Cette circonstance nous rappela que, dans le cours de ce voyage, nous avions fréquemment remarqué que les traîneaux chargés, en passant sur la neige durcie, y laissoient une légère teinte rouge que nous attribuâmes dans le temps à la matière colorante extraite par la pression du bois de bouleau dont ces voitures étoient faites. Cependant aujourd'hui nous remarquâmes que les traces des canots, et même nos vestiges, offroient la même apparence; ensuite, en l'examinant de plus près, nous trouvâmes que le même effet étoit produit à un degré plus ou moins grand par une forte pression sur presque toute la glace où nous passions, quoiqu'une loupe ne pût faire découvrir rien qui lui donnât cette teinte. La couleur de la neige rouge que nous mîmes en bouteille, et qui ne se rencontra que dans deux ou trois endroits, paroissoit un peu différente de celle-là, elle ressembloit plutôt à celle de la chair du saumon qu'à celle de la rose; mais l'une et l'autre étoient si frappantes, qu'elles faisoient constamment le sujet de nos remarques. »

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Ile Galéga.

Le 13 décembre 1824, à huit heures du matin, nous avons vue de terre : c'étoit l'île de Galéga qui se présentoit ainsi à nous. L'immobilité du vaisseau qui nous portoit, à cause du calme complet qui régnoit parmi les vents, nous engagea à mettre le canot à la mer pour aller visiter cette terre sur laquelle aucun géographe que je sache, même Malte-Brun, n'a donné aucun détail. A peine nous étions à deux ou trois milles du navire, que nous fûmes entourés d'une nuée d'oiseaux aquatiques de l'espèce des frégates et des fous : nous en fîmes d'abord la chasse à coups de fusil ; mais bientôt ces derniers, dont le nombre augmentoit à mesure que nous approchions de terre, devinrent tellement audacieux, qu'ils s'approchoient de nous en poussant des cris horribles à la distance de cinq à six pieds, et que quelques-uns même venoient pour se reposer sur nos têtes ; nos armes à feu ne suffisoient point pour nous en débarrasser ; le bruit qu'elles faisoient sembloit au contraire les appeler en plus grande quantité ; avec nos avirons, avec les crosses de nos fusils, nous en fîmes alors un carnage épouvantable, et nous en eussions rempli notre embarcation si nous l'eussions voulu.

Nous avions jugé être beaucoup plus rapprochés de la terre. Nos rameurs travailloient depuis trois heures ; ils

étoient épuisés, et je crois qu'ils n'eussent pu résister encore long-temps. Mais nous touchions presque à notre but, côtoyant l'île pour chercher un endroit propre à débarquer : dans quelques lieux, les brisans étoient tellement forts, qu'il eût été dangereux d'y aborder : partout ailleurs il existoit un plateau de corail recouvert tout au plus de dix-huit lignes à deux pieds d'eau, qui s'étendoit jusqu'au rivage à environ une cinquantaine de pas ; il étoit taillé carrément du côté de la mer ; et, chose étonnante, la profondeur de la mer en cet endroit étoit tellement grande, qu'aucun de nos plombs de sonde ne put l'apprécier. Tout navire pourroit donc sans risque s'approcher de l'île jusqu'à cette distance : or, jugez de l'importance de ce fait, si Galéga venoit à être cultivée ; il faudroit, du reste, le vérifier avec plus d'attention que le temps nous permit d'en mettre.

Le plateau de corail dont nous avons parlé étoit troué dans divers endroits ; le malheureux qui fût tombé dans un de ces trous se fût infailliblement noyé, puisque, semblable au patineur sous la glace, il n'eût pu briser l'épaisseur du corail qui dominoit sa tête : j'ajoute cette réflexion, parce que la quantité d'eau qui recouvre ce plateau n'étant pas assez grande pour permettre la manœuvre d'un canot, nous avions été obligés de l'échouer, et de franchir à pied, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, la distance qui nous séparoit du rivage, choisissant avec attention les lieux où nous pouvions en sûreté poser nos pas.

Curieux de visiter l'intérieur de l'île, nous nous enfonçâmes aussitôt dans les bois. L'art n'avoit point ici ménagé des sentiers pour avancer ; nous étions obligés de briser les branches d'arbres qui obstruoient notre passage, trop heureux quand des racines rampantes, que nous ne pou-

vions toujours apercevoir, ne nous faisoient pas trébucher. Les rayons du soleil tomboient alors perpendiculairement sur nos têtes; aucun souffle ne venoit rafraîchir l'atmosphère; le sable sur lequel nous marchions étoit brûlant: arrêtés à chaque pas par les entraves d'une nature sauvage, nous étions réduits aux plus grands efforts pour continuer notre course; la terre où nous nous reposions étoit arrosée de la sueur qui couloit de tout notre corps; une soif extrêmement vive nous dévoroit; tous nos désirs se portoient vers des cocotiers élevés, que nous avions aperçus du rivage; et encore arrivés à ces arbres bienfaisans, nos peines n'étoient point finies... C'étoit au milieu de leurs feuilles que les frégates avoient déposé leur couvée; elles venoient défendre leur famille, tandis que nous voulions seulement cueillir les fruits qui avoient alors bien plus de prix à nos yeux. Leur courage fut vain; elles furent réduites par la victoire que nous remportâmes sur elles.

Notre soif venoit de s'appaiser un peu; nous eussions pu nous persuader à la fin de nos misères; mais avant de gagner le bord de la mer, que de souffrances à endurer!... Nous errions sans boussole; le soleil cessoit d'être un signe pour nous, puisque souvent l'épaisseur du feuillage le cachoit à nos yeux; long-temps, nous parcourûmes l'île en différens sens, sans trouver une sortie de ce bois, la chaleur et la fatigue nous accabloient; enfin, nouveau Robinson, l'un de nous grimpa sur un arbre élevé, et aperçut de loin notre vaisseau qui, dans ce moment, étoit pour nous ce que la colombe fut pour l'arche de Noé. Il nous indiqua la direction qu'il falloit prendre pour arriver à notre canot. Quelques efforts nouveaux nous y conduisirent.

L'île Galéga ou A Galéga est au nord des îles de France et

de Bourbon et au nord-est de Madagascar, latitude 10° 30′ sud, longitude 55° 25′ est. Elle n'est pas unique, comme l'ont prétendu quelques voyageurs; elle est double, les deux îles étant séparées par un petit bras de mer. On prétend que l'îlot, situé au N. E. de celui que nous visitâmes, recèle quelques habitans. Je ne le nierai point. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce dernier n'offrit aucun homme à notre vue. Seulement, la quantité de cocos ouverts qui étoient jetés aux pieds des arbres, nous porta à conjecturer que cette île est quelquefois explorée par les équipages des navires caboteurs qui se rendent des îles Seychelles à Maurice et à Bourbon. Nous n'aperçûmes aussi ni quadrupèdes ni reptiles; ce dont nous nous trouvâmes fort bien, parce que, forcés d'abandonner nos fusils et nos bâtons pour être plus lestes, nous eussions été livrés sans défense à eux : nous rencontrâmes sur le rivage une tête de tortue de mer qui nous fit croire que l'île n'en est point dépourvue. Les oiseaux qui l'habitent sont en quantité considérable; au milieu d'eux, nous ne pûmes distinguer que des frégates, des fous d'une dimension considérable, et quelques hirondelles de mer. A en juger par la quantité de poissons que nous trouvâmes desséchés sur le sable, nous pouvons dire que la mer qui borde cette île est assez poissonneuse. Les arbres que nous remarquâmes principalement étoient des citronniers sauvages, des cocotiers, et de ces autres palmiers qui donnent naissance au fruit remarquable par l'image qu'il représente de deux cuisses, et nommé noix matoire ou coco de mer. La liane enchaînoit tous ces arbres de ses longs rameaux. Le sol ne nous offrit qu'un sable blanc répandu uniformément partout, et couvert çà et là d'un grand nombre de madrépores.

L'île Galéga, ou avec l'article A Galéga (la Galicienne),

porte ce nom, parce qu'elle fut découverte en 1501 par Jean de Nova, galicien, au service de Portugal, qui commandoit une flotte destinée pour les Indes. En revenant en Europe, ce même navigateur découvrit les îles de l'Ascension et de Sainte-Hélène. A. Lec...

Extrait d'une lettre datée de Saint-Louis du Sénégal.

« Ce que j'avois pu épargner a servi à délivrer deux malheureux captifs détenus dans les fers, l'un depuis deux ans, et l'autre depuis neuf mois : ce dernier se nomme *Saër*, et l'autre *Dhiambo*. Saër est fils d'une veuve; son pays est à 200 lieues de Saint-Louis du Sénégal, où nous sommes établis. C'est un nègre d'un caractère très-doux, d'une famille de marabous (prêtres du pays), et sachant écrire l'arabe. Il fut pris dans une guerre et conduit à Saint-Louis, où on le vendit, comme esclave, au directeur de l'école. Depuis long-temps je le voyois traîner ses fers dans la cour de l'école; et, dans la saison de janvier où il fait froid le soir, la nuit, et surtout le matin, il étoit nu et excitoit la compassion. Je lui donnai une pagne de toile de coton pour se couvrir, mais la femme du directeur la lui ôta et me la renvoya. Peu de temps après, cette femme mourut, et Saër me dit : Celle qui n'a pas voulu que tu me fisses la charité d'une pagne est morte maintenant; si tu veux encore me soulager, elle ne t'en empêchera plus. Je lui donnai la pagne, et il s'en couvrit avec empressement. Sa mère vint pour le racheter; la pauvre veuve n'avoit, pour le rachat de son fils, qu'un sac de mil apporté sur sa tête, de la valeur de 86 fr.; cette mère désolée, après avoir laissé à compte tout ce qu'elle possédoit, fut réduite à s'en retourner seule dans son pays, laissant son fils dans les fers.... Chers parens! mettez-vous, je vous

prie, à la place de cette veuve affligée : si Dieu permettoit que je fusse un jour, comme son fils, réduit à l'esclavage, et qu'en me voyant vous éprouvassiez la douleur de ne pouvoir me délivrer, ne béniriez-vous pas mille fois le Seigneur, s'il vous présentoit une main charitable pour briser mes fers ? Eh bien ! c'est ainsi que j'ai fait, comme j'aurois voulu qu'il nous fût fait à nous-mêmes ; vous ne m'accuserez certainement pas d'avoir eu le cœur trop sensible..... Pour achever la rançon exigée par le directeur de l'école, je m'adressai à une personne de confiance qui s'en acquitta fidèlement. Ce fut le dernier trafic de sang humain que fit notre directeur, car bientôt après il fut emporté par une maladie violente.

« Saër, ayant appris que c'étoit moi qui l'avois racheté, vint s'offrir à moi comme mon esclave : Non, lui dis-je, tu es libre, je te regarde comme mon frère malheureux, dont Dieu a brisé les fers par ma main ; c'est pour te rendre à ta mère affligée. Toutefois, si tu veux rester quelque temps avec moi, tu pourras travailler dans l'île et gagner quelque chose avant d'aller rejoindre ta mère. Ma proposition lui fit plaisir, et il demeura quelque temps chez moi. Sa mère, ayant su que son fils étoit libre, fit encore une fois le voyage pour venir le chercher, et ce ne fut qu'avec peine qu'il me quitta, me promettant de venir me retrouver un jour pour ne plus me quitter. Les adieux de sa mère ne furent pas moins affectueux ; elle ne savoit comment m'exprimer sa reconnoissance. Je lui dis que c'étoit à Dieu qu'elle devoit rendre grâces du service qu'il m'avoit mis dans le cas de rendre ; elle me répondit : « *Dhieredhieuf y Alla ak yo;* je remercie Dieu avec toi. »

» Dhiambo, esclave depuis deux ans, étoit un des serviteurs de Hamet Ibrahim, roi de Cayor. Lorsque ce roi nègre eut appris que j'avois rendu la liberté à son servi-

teur, il désira me voir, et il envoya une ambassade au gouverneur de l'île, afin d'obtenir qu'il me fût permis d'aller le trouver. Cette permission me fut accordée; je m'embarquai sur le fleuve (1), accompagné de trois nègres de Cayor, de Saër, de Dhiambo et du jeune Dixi qui me servit d'interprète; c'est le fils des anciens maîtres de Dhiambo. Je ne vous dirai rien de mon voyage, qui dura vingt jours. Avant d'entrer dans la ville, qui me parut assez considérable, mais très-mal bâtie, nous fûmes reçus avec des cérémonies très-extraordinaires; je vous en parlerai dans une autre lettre. Le roi nous retint dans son palais, qui, en France, seroit tout au plus une maison bourgeoise. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand et bien fait. Il me combla d'amitiés, me fit asseoir à ses côtés; et, après une audience assez longue, il me fit présent d'une peau sur laquelle il couchoit. En me reconduisant, il me dit: François! je suis content de toi. Si tu veux t'établir ici, tu seras le bienvenu; je te fournirai une maison et du couscou en abondance.....» EPINAT (2).

Vitesse des bateaux à vapeur sur le lac de Genève.

La vitesse moyenne des bateaux à vapeur sur le lac de Genève, en temps parfaitement calme, est:

Pour le Léman..	672	pieds de roi	dans une minute.
Le Winkelried....	568	*id.*	*id.*
Le Guillaume-Tell.	503	*id.*	*id.*

Après déduction du retard aux différens endroits de

(1) Le royaume de Cayor est près de l'embouchure du Sénégal.

(2) M. EPINAT est un jeune homme de Liancourt qui s'est voué à l'instruction des nègres.

débarquement, retard qui pourtant nulle part ne se prolonge au-delà de cinq minutes, ils parcourent les distances dans l'espace de temps suivant; savoir :

		Léman.		Winkelried.		Guill.e Tell.	
	pieds de roi.	H.	M.	H.	M.	H.	M.
De Genève à Nyon..	65,110	1	37	1	52	2	10
De Nyon à Rolle....	35,640	—	53	1	3	1	11
De Rolle à Morges..	41,690	1	2	1	13	1	23
De Morges à Ouchy (1)..........	30,480	—	46	—	54	1	—
D'Ouchy à Vevay...	53,970	1	21	1	35	1	47
De Vevay à Villeneuve..........	27,600	—	42	—	49	—	55
De Villeneuve à Saint-Gingolph...	27,310	—	41	—	49	—	55
De Saint-Gingolph à Evian............	52,380	1	18	1	33	1	44
D'Evian à Thonon..	32,700	—	49	—	58	1	5
De Thonon à Genève.	109,140	2	43	3	13	3	37
Total....	476,020	11	52	13	59	15	47
De Genève à Ouchy directement......	158,040	3	56	4	39	5	15
Avec le retard aux points intermédiaires de débarquement, les bateaux à vapeur mettent, pour aller de Genève à Ouchy..	172,920	4	30	5	15	6	—
ou de Genève à Vevey............	226,890	6	—	7	—	8	—

Choléra-morbus.

La gazette officielle de Calcutta, après avoir parlé des ravages affreux que le *choléra-morbus* a faits l'an passé dans le Radjpoutana, ajoute : «Tout le pays compris

(1) Port de Lausanne.

entre Rowa et Djebelpore a été également désolé par ce fléau : en allant de Sagor à Djebelpore, il ne se passe pas un jour sans que l'on rencontre de grands villages entièrement abandonnés, les survivans ayant fui la contagion qui n'a permis qu'à un bien petit nombre d'habitans de s'échapper. Les Hindous ont observé que jadis les femmes et les enfans n'en étoient que rarement attaqués; mais que, dans la circonstance actuelle, ni le sexe ni l'âge n'ont exempté de ce mal. Ses ravages ont été surtout désastreux pendant les vents chauds; sa violence fut arrêtée par les premières pluies, et, à la fin de juillet, la funeste maladie étoit totalement disparue.

« Les Hindous, conformément à leurs idées superstitieuses, disent que la rigueur de ce mal est due à la nécessité dans laquelle s'est trouvée la déesse Kali d'obtenir des victimes humaines par l'intermédiaire de la maladie, depuis qu'elle a été privée des ressources en ce genre que lui fournissoient habituellement la guerre civile et les incursions des Pindari. »

Marche de l'esprit humain.

On a déjà parlé en France et en Angleterre d'un journal hebdomadaire qui devoit paroître à New-Echota, chez les Cherokis, et être intitulé *le Phenix Cheroki*. Une partie du journal doit être imprimée dans la langue des Cherokis, d'après un alphabet récemment inventé par un homme de cette nation.

Hauteur du Mont-Blanc.

Un Mémoire de M. Alexandre Roger, officier du génie au service de la Confédération suisse, relatif à la déter-

mination de la hauteur du Mont-Blanc au-dessus du lac de Genève, et de celle du lac de Genève au-dessus de la mer, a été présenté à l'académie des sciences.

Il résulte, tant des mesures de M. Alexandre Roger que de celles prises antérieurement par M. Coraboeuf, que la hauteur du Mont-Blanc au-dessus du lac de Genève est de 4,435 mètres à très-peu près; que l'élévation du lac de Genève au-dessus du niveau de la mer est de 376 mètres, et que, par conséquent, la hauteur du Mont-Blanc au-dessus du niveau de la mer est de 4,811.

Amélioration des bateaux à vapeur.

Les journaux anglois apprennent que M. André Skene, lieutenant de vaisseau de la marine royale d'Angleterre, a récemment fait sur la Tamise des expériences avec un bateau à vapeur poussé par une nouvelle espèce de roue à avirons qui évite le frottement, et fait obtenir une prodigieuse augmentation de vitesse.

On dit que ce même officier a également inventé un thermomètre amélioré, dont le principe est fondé sur les différentes températures auxquelles l'eau et le mercure gèlent, au lieu de celles de la congélation et de la vaporisation de l'eau.

Monts Altaï.

Le docteur Ledebuhr a présenté au sénat de l'université de Dorpat un rapport sur le résultat des voyages botaniques qu'il a faits, en 1826, avec les docteurs Meyer et Bunga, par ordre du gouvernement russe, aux monts Altaï. Le nombre des espèces de plantes qu'ils y ont trouvées se monte à 1,800, parmi lesquelles il y en a près de 500 entièrement nouvelles. Ils ont aussi rapporté

700 espèces d'animaux. M. Ledebuhr a le projet de publier une flore de l'Altaï.

Population des vingt-deux cantons de la Suisse, à la fin de 1827.

	Protestans.	Catholiques.	Juifs.	Total.
1. Zurich.	223,240	910	—	224,150
2. Berne..........	309,740	47,920 (1)	50	357,710
3. Lucerne.	530	105,070	—	105,600
4. Uri............	—	13,930	—	13,930
5. Schwytz........	—	36,040	—	36,040
6. Unterwald.				
a. Obwald.....	—	13,540	—	23,150
b. Nidwald.....	—	9,610		
7. Glaris.	25,090	3,870	—	28,960
8. Zoug...........	—	14,710	—	14,710
9. Fribourg........	5,220	72,440	—	77,660
10. Solcure........	4,340	50,040	—	54,380
11. Bâle..........	49,590	5,760	—	55,350
12. Schaffhouse....	27,840	210	—	28,050
13. Appenzell......				
a. Rhodes extre.	42,830	—	—	57,510
b. Rhodes intre.	—	14,680		
14. Saint-Gall......	58,400	99,300	—	157,700
15. Grisons........	60,620	37,470	—	98,090
16. Argovie........	79,800	71,400	1,700	152,900
17. Thurgovie......	62,870	17,670	—	80,540
18. Tessin.	—	103,950	—	103,950
19. Vaud..........	175,850	3,030	—	178,880
20. Valais.........	—	77,570	—	77,570
21. Neuchâtel......	54,450	2,190	—	56,640
22. Genève........	37,700	15,860	60	53,560
	1,218,110	817,110	1,810	2,037,030

(1) Y compris une dizaine de Grecs.

Explosions dans les houillères.

Dans le milieu du mois de mars dernier, une explosion eut lieu dans la houillère de Sarrou, près de Newcastle; elle a coûté la vie à une dizaine d'ouvriers. Il est fort singulier que, malgré l'invention de la lampe de sûreté, ces accidens funestes soient actuellement aussi fréquens qu'ils l'étoient avant qu'on eût adopté ce moyen de les éviter. (*Literary Gazette.*)

Climat du Chili.

Dans le courant de l'année 1827, les pluies ont été d'une abondance et d'une continuité extraordinaires; il en est résulté des torrens qui ont emporté tout ce qui se trouvoit sur leur passage, et enseveli de vastes étendues de terrain fertile sous des tas de cailloux et de débris. Des milliers d'hommes ont perdu la vie; le bétail a souffert prodigieusement; le pis de tout cela est que le climat même semble avoir subi une altération considérable. D'après diverses observations, il paroît évident que, dans le nouveau monde, le climat ne montre pas la même constance et la même uniformité que dans l'ancien. M. de Humboldt nous apprend que, dans la vallée de Quito, la température est de plusieurs degrés plus basse qu'en 1740 : le bassin du Mississipi est moins salubre qu'il ne l'étoit quand les Européens en firent la découverte, et les Bermudes, jadis considérées comme un séjour délicieux, sont maintenant insalubres et désagréables. (*Literary Gazette.*)

Cours et chute du Rhône depuis sa source jusqu'à Lyon.	Audessus de la mer.	Distance d'un endroit à l'autre.	Largeur moyenne.
	p de roi.	pieds de roi.	p. de roi.
Source au pied du glacier...........	5,130		4
Embouchure du Géren dans le Rhône, près Oberwald...........	4,370	19,820	12
— de l'Eghinen, près Im-Loch	4,060	22,560	16
— du Fiesch, près de Fiesch..	3,460	77,220	20
— de la Binne, près Grengiols.	3,120	16,740	25
— de Massa, près l'église des Itantes-Roch (Hochflue)..	2,340	34,269	50
— de la Saltine, près Brigg...	2,050	16,566	70
— de la Viège, près Viège...	1,910	38,520	140
— de la Lonza, près Gampel..	1,860	29,940	160
— de la Tourtemagne, près Tourtemagne...........	1,820	14,880	220
— de la Dala, près Louëche..	1,740	23,160	240
— de la Navisenze, près Chippis.....................	1,650	34,980	270
— de la Raspille, près Saint-Léonard..............	1,610	48,780	380 370
— de la Borgne, près Bramois.	1,590	12,840	450
— de la Morge, près Vétroz..	1,560	22,920	430
— de la Prinze, près Nenda..	1,550	4,560	680
— de la Liserne, près Ardon..	1,540	5,200	410
— de l'Isérable, près Riddes..	1,510	17,370	560
— de la Dranse, près Martigny.	1,430	68,250	590
— du Trient, près Vernaz...	1,420	8,740	660
— de la Sallenche ou Pissevache, près Mieville.....	1,400	16,220	660
— de l'Avençon, près Bex...	1,320	52,610	480
— de la Vièze, près Monthey.	1,290	13,270	540
— de la Grand'Eau près Aigle.	1,220	20,740	500
— du Rhône dans le lac Léman, près Boveret.......	1,160	31,110	470
Sortie du Rhône aux chaînes de Genève	1,150	213,000	1,110
Embouchure de l'Arve, près Genève.	1,110	4,860	280
— de la London, près Russin.	970	45,120	360
— de la Laire, près Chancy (limites de la Suisse)....	950	18,420	270
— de la Valserine, au-dessous de l'ancienne perte du Rhône, près Bellegarde..	810	51,730	30
— des Usses, près Bassy.....	760	52,280	180
— du Fier, près Châteaufort.	730	13,240	770
— du canal de Savière (du lac de Bourget), près Chanaz.	700	43,570	1,280
— du Seran, près Cressin...	990	11,120	910
— du Furand, près Folaterre.	660	45,140	730
— du Guier, près Saint-Genis.	620	45,540	960
— de l'Ain, près Saint-Maurice-de-Gourdan........	540	187,500	740
— de la Saône à Lyon......	490	95,480	990
		1,476,230	

Additions à la table qui precède.

Le cours entier du Rhône, depuis sa source (à 5,134 pieds au-dessus de la mer) au glacier du Rhône (1) jusqu'à son embouchure dans la mer Méditerranée, est de 2,499,570 pieds, ou de 147 lieues géographiques (208 lieues 1/2 ordinaires), et sa chute est de 3,130 pieds, ou, par estimation moyenne, d'un pied sur 487 pieds 1/4 de distance.

Depuis sa source jusqu'à Brigg, direction S. O., sur une distance de 187,180 pieds, ou de 11 lieues géographiques (15 lieues ordinaires), la chute du Rhône est de 3,080 pieds, ou d'un pied sur 61 pieds de distance.

De Brigg jusqu'à Martigny, direction à l'O. S. O., sur une distance de 321,400 pieds, ou de 19 lieues géographiques (26 lieues 3/4 ordinaires), la chute est de 620 pieds, ou d'un pied sur 518 1/2 pieds de distance.

De Martigny jusqu'au lac Léman, direction N. O. N., sur une distance de 152,690 pieds, ou de 8 1/2 lieues géographiques (12 lieues ordinaires), la chute est de 280 pieds, ou d'un pied sur 509 1/2 pieds de distance.

La surface du lac Léman est partout du même niveau. Il n'y a point de courant visible. Néanmoins, à cause de l'accumulation des eaux à l'embouchure du Rhône et du courant très-sensible aux *chaînes* près Genève, on peut estimer la différence du niveau de l'eau à 10 pieds; par conséquent, il y auroit un pied de pente sur 21,300 pieds de distance, direction à l'O. S. O.

(1) Quelques personnes ont prétendu reculer la source du Rhône jusqu'à un endroit marécageux sur la montagne de Saas (à 5,420 pieds au-dessus de la mer), d'où sortent trois filets d'eau bien maigres et bien chétifs, qui, après leur réunion, sont bientôt engloutis par l'eau du glacier, dont la masse est au moins cinquante fois plus considérable.

Depuis les *chaînes* de Genève jusqu'à Bellegarde, direction à l'O. S. O., sur une distance de 120,130 pieds, ou de 7 lieues géographiques (10 lieues ordinaires), la chute est de 340 pieds, ou d'un pied sur 353 1/2 de distance. (*Voyez* plus loin, page 107.)

De Saint-Genis jusqu'aux Loyettes (embouchure de l'Ain), direction N. O. et S. O., sur une distance de 187,500 pieds, ou de 11 lieues géograph. (13 3/5 lieues ordinaires), la chute est de 80 pieds, ou d'un pied sur 2,344 pieds de distance.

De l'embouchure de l'Ain jusqu'à l'embouchure de la Saône à Lyon, direction à l'O., sur une distance de 95,480 pieds, ou de 5 3/5 lieues géograph. (7 22/24 lieues ordinaires), la chute est de 50 pieds, ou d'un pied sur 1,909 3/5 pieds de distance.

De Lyon jusqu'à la mer, direction au S., sur une distance de 1,023,340 pieds, ou de 60 1/5 lieues géographiques) (85 1/9 lieues ordinaires), la chute est de 490 pieds, ou d'un pied sur 2,088 1/2 pieds de distance.

Méthode facile d'étudier le françois.

Une dame angloise, âgée de soixante-quinze ans, écrivit de Londres à son fils, à Paris: « Mon cher Guillaume, je me suis enfin décidée à t'aller rejoindre à Paris: comme je ne veux pas avoir l'air d'une sotte à mon arrivée, j'ai l'intention, avant mon départ, de consacrer trois mois à apprendre le françois par principes. La reine Élisabeth, selon ce que nous dit Ascham, apprit complétement le latin entre Pâques et Noël: pourquoi n'apprendrois-je pas, dans le même temps, une langue plus aisée? »

Réponse. — « Ma chère mère, conformément à votre

demande, je vous envoie les meilleurs écrivains sur la langue françoise : ce sont *Grammaire* de Dufief, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire* de Lavaux, 2 vol. in-4°; *Traité des difficultés de la langue françoise*, par le même, 2 vol. in-8° en 1,400 pages à double colonne; je suis fâché que le caractère en soit si menu, mais il n'y en a pas d'autre; *Dictionnaire des Synonymes*, par Lavaux, 2 vol. in-8°, même caractère. Ainsi, vous voyez que vous n'avez qu'à étudier la grammaire, parcourir les dictionnaires, et apprendre par cœur 2,800 pages de difficultés et à peu près 2,000 pages de synonymes. Il y a beaucoup d'autres bons livres sur cette matière; mais ce petit nombre suffira pour remplir vos vues.

« Dans le vif espoir de vous voir dans trois mois, je suis votre fils affectionné.—*Signé* G. Durham. »

(*Literary Gazette*.)

Ville de Potosi.

Cette ville est bâtie sur un terrain inégal, au pied de rochers. L'air y est si rare et si subtil, qu'il est impossible de parcourir une distance de cinquante pas sans éprouver de la difficulté à respirer, de sorte que les étrangers y marchent toujours lentement, et les personnes qui y sont nées ne sont pas même exemptes de cette incommodité. Le climat est extrêmement rigoureux et variable. Les quatre saisons y ont lieu le même jour en été. Il n'y a à Potosi ni promenades ni diversions : cette ville est entourée de très-près de pierres et de rocs. Les fruits, les herbes potagères, le bois, le fourrage viennent d'une distance d'au moins trente lieues. D'après le dénombrement de 1826, la population n'excède pas 11,200 âmes : il y a une cinquantaine d'années, elle étoit

de 52,000 âmes, diminution qui montre les tristes effets des ravages de la guerre. Potosi est un lieu très-pauvre, malgré ses mines, qui, faute de bras et d'argent pour les exploiter, sont presque abandonnées.

Sacrifice volontaire.

A Djaïpour, dans le voisinage de Goualior, un vieux baïraghi, âgé d'environ cent ans, et chef d'un établissement, assembla une réunion de mendians de son ordre, composée de sept à huit mille individus, et les nourrit pendant deux jours; le troisième, il creusa une fosse, dans laquelle il plaça le siége de son prédécesseur, et donna son oreiller à Sivinath, son successeur spirituel; puis il annonça à haute voix que cette année (1827) seroit agitée par des calamités publiques; ensuite il descendit dans la fosse, et, à sa demande, tous les baïraghi présens l'enterrèrent tout vif. (*Asiatic Journal.*)

La Jettatura.

C'est nne superstition très-commune à Naples; elle y a remplacé l'ancien pouvoir de jeter des sorts, de prédire les destinées futures, etc., dont on croyoit jadis que les sorciers et les sorcières étoient doués. L'influence en est si forte que, lorque Ferdinand, dernier roi de Naples, fut instruit de l'insurrection qui venoit d'éclater en faveur de la constitution des cortès, il s'écria : « Je savois » bien qu'il devoit m'arriver quelque malheur; car, ce » matin, à la chasse, j'ai rencontré une *jettatore.* »

Hommage à la cuisine françoise.

Un journal de Londres apprend à ses lecteurs que récemment la société d'horticulture de Paris s'étant adressée au préfet de police de cette ville pour obtenir un état officiel et détaillé des fruits et autres produits du règne végétal qui se vendent dans les marchés, ce magistrat s'empressa de satisfaire à la demande.

« Ces objets, disent les rédacteurs du journal, peuvent paroître assez intéressans pour mériter régulièrement une place dans notre journal, parce que leur énumération détaillée établira des points de comparaison sur l'influence du climat et les différentes méthodes de culture, choses intéressantes pour le physicien, et de plus on aura une liste de tous les ingrédiens employés dans une cuisine françoise. Un cuisinier françois est redevable de ses sauces délicieuses entièrement aux produits du jardin potager. Le gingembre, le piment et la quantité de plantes exotiques chaudes qui, en Angleterre, font du palais de l'homme une fournaise enflammée, sont absolument exclus de la cuisine françoise. Le vin, l'huile, le beurre et le bouillon forment la base de toutes les soupes et de tous les jus auxquels on donne du goût avec des herbes potagères. On peut, en conséquence, déclarer que la cusine françoise est extrêmement saine, au lieu d'être le contraire, comme on le suppose en Angleterre. Il est à espérer que les listes de ces choses engageront à cultiver en grand, en Angleterre, diverses plantes potagères et d'autres qui y sont entièrement négligées ; par exemple, la raiponce et la bourrache pour salades. En donnant de l'attention à ces objets et supprimant la mou-

tarde, nos tables présenteroient bientôt ces salades délicieuses qui à présent ne se trouvent qu'en France. »

Après avoir offert la liste détaillée des fruits, plantes potagères, racines, fleurs, etc., vendus dans les marchés de Paris, et la note de leur prix moyen dans le mois de janvier 1828, les auteurs terminent leur article par ces mots : « Comme voici la saison de semer la plupart des plantes culinaires, les propriétaires et les jardiniers sont invités à cultiver toutes les espèces énumérées ci-dessus : dans un des numéros prochains du journal, leur usage sera expliqué, et ainsi la cuisine angloise pourra faire des progrès rapides..... »

Tremblement de terre à Luçon.

Durant le mois d'octobre 1824, on avoit éprouvé plusieurs secousses légères de tremblement de terre dans l'île de Luçon. Le 26 de ce mois, on ressentit à Manille et dans les faubourgs une secousse très-forte qui renversa plusieurs églises, un pont et beaucoup de maisons. A peu près à quatre milles au-dessus de la ville, et tout près de la rivière, la terre s'ouvrit avec une explosion terrible, et, un instant après, on vit de grandes quantités de poissons morts que les eaux du fleuve emportoient à la mer. Tous les habitans aisés quittèrent la ville et se retirèrent dans la campagne, de sorte que Manille fut déserte. Les casernes ayant été renversées de fond en comble, on dressa pour les soldats des tentes dans une plaine peu éloignée. Ce camp fut entièrement détruit par un ouragan qui arriva le 1er novembre. Les toits de plusieurs maisons restées debout furent emportés, et six des navires mouillés sur la rade firent côte.

Ce tremblement de terre est le plus fort qui se soit fait sentir à Manille depuis le fameux de 1796. On ne connoît pas encore avec précision le nombre d'hommes qui ont perdu la vie dans cette catastrophe, mais on le croit très-considérable.

Ancienne perte du Rhône.

On sait que le Rhône se perdoit à Bellegarde, sous un rocher qui interceptoit la navigation : ce rocher a été coupé ; il a fait place à un canal dans lequel flotte maintenant une grande quantité de bois de construction. Cet important travail a été suspendu pendant quelque temps, parce que la compagnie qui l'a entrepris avoit omis de consulter les ingénieurs des ponts et chaussées de Savoie. Elle a adressé une demande au roi de Sardaigne, qui, après avoir fait examiner les forêts du duché de Savoie, a permis de continuer les travaux commencés, et a accordé à cette compagnie l'autorisation d'extraire pendant vingt ans des bois de construction du Faucigny, et de les faire flotter sur l'Arve, puis sur le Rhône.

Ignorance d'un journaliste anglois.

Depuis plus de cent ans, on sait en Europe que la partie orientale du Tubet qui est contiguë à la Chine, et qui, par conséquent, est située à l'occident de cet empire, porte, en chinois, le nom de *Si-fan*, c'est à-dire *les Fan occidentaux* (relativement à la Chine). Le mot *fan* désigne en général un *étranger*, mais communément un Tubétain. Toutes les cartes, même les plus médiocres, montrent le nom de *Si-fan* au sud du lac Koko-

noor et à l'ouest de la Chine. Dans un *Mémoire sur les sources du Brahmapoutra*, inséré dans le dernier cahier des *Nouvelles Annales des Voyages*, l'auteur (p. 274), en parlant du pays nommé, en chinois, *Si-fan*, le détermine par les mots *Tubet oriental*, qu'il met en parenthèses. Croiroit-on qu'un des rédacteurs de l'*Asiatic Journal*, de Londres (avril, p. 474), s'est amusé à le corriger et à mettre en note : « *Si-fan signifie le Tibet occidental.* » — Il paroit que cet écrivain n'a jamais jeté les yeux sur une carte de l'Asie.

Errata du Mémoire sur les sources du Brahmapoutra et de l'Irraouaddy (T. VII).

P. 263, lig. 5, au lieu d'Yaou, *lisez* Yarou-Dzangbo.
P. 275, lig. 24, *lisez* Djamdjouk-kabab.
P. 286, lig. 19, au lieu de qui vient de Seddiya, situé à l'est, *lisez* qui arrive à Seddiya en venant de l'est.
P. 295, lig. 24 et 29, au lieu de Dihong, *lisez* Dibong.

Note oubliée à la suite de l'article Découvertes d'anciennes monnoies, p. 390 du tome précédent.

Les monnoies de la dynastie des Sassanides n'ont pu être frappées 800 ans avant la naissance de J.-C., puisque Ardechir, fondateur de cette dynastie, usurpa le pouvoir vers l'an 225 de J.-C. Les Sassanides cessèrent de régner en 651. On peut observer, de plus, que les médailles de cette dynastie sont assez communes en Géorgie. Les habitans de ce pays supposent que ces pièces sont les sicles que Judas Iscariote reçut en paiement du sang de

N.-S.; et, en conséquence, ils les gardent avec un respect religieux.

Monts Oural.

M. Engelhardt, professeur à l'université de Dorpat, a récemment fait un voyage géognostique dans les monts Oural; il a examiné, avec l'attention la plus grande, les nombreuses mines de fer, de cuivre, d'or, etc., qui abondent dans cette vaste chaîne de hautes montagnes.

Eruption volcanique.

Les journaux de Naples, des 21, 22 et 24 mars dernier, annoncent que, le 14 du même mois, une nouvelle bouche d'environ quinze pieds de circonférence s'est ouverte dans le fond du cratère du Vésuve; une quantité considérable de lave brûlante s'est échappée par cette ouverture. Le 17 et le 18, les mêmes phénomènes se sont manifestés avec des symptômes plus remarquables... Les détonations étoient plus fréquentes, la bouche s'étoit agrandie jusqu'à 60 pieds; les matières vomies par le volcan formoient déjà une pyramide haute de cinquante pieds. Bientôt cette éruption fut accompagnée de secousses parties des profondeurs de la montagne, et qui se firent sentir dans tous les terrains adjacens. Le 21, les phénomènes avoient pris un caractère plus effrayant. Deux autres bouches, plus considérables que la première, s'étoient ouvertes. Le lendemain, les trois bouches n'en formoient plus qu'une seule qui ne cessoit de lancer des pierres à une hauteur extraordinaire. Sur les deux heures de l'après-midi, une explosion plus violente eut lieu avec un bruit épouvan-

table ; la montagne entière fut ébranlée. Vers les trois heures, la force de l'éruption commença à se ralentir, et la foule des curieux se porta de Naples vers le Vésuve, poussée par le désir d'observer de près le terrible phénomène. A huit heures, l'explosion s'affoiblissoit de plus en plus, mais le bruit intérieur et les secousses redoubloient. Les personnes, instruites par une longue expérience, en tiroient la conjecture d'une explosion prochaine.

Le 25, les secousses étoient devenues plus fortes, mais moins fréquentes. Le volcan ne cessoit de lancer dans l'atmosphère des nuages de cendre mêlés à beaucoup de fumée.

Daoulét-Rao-Sindiah.

Ce chef mahratte est mort, le 21 mars 1827, à Goualior, d'une maladie dont il souffroit depuis long-temps. Son corps fut transporté au bûcher avec les cérémonies usitées chez les castes martiales de l'Hindoustan. Il étoit assis dans son palanquin, comme s'il eût encore été en vie, le visage découvert, sa personne richement parée. Ses éléphans de parade et ses chevaux de main accompagnoient le cortége ; presque toutes les personnes qui faisoient partie du camp, s'étoient réunies pour rendre le dernier hommage à leur prince. Une de ses femmes avoit annoncé l'intention de se brûler avec lui ; mais le résident anglois réussit, par ses représentations fermes et respectueuses, à la faire changer de résolution.

La douleur sincère, témoignée par les sujets de Sindiah et par sa famille, est le plus beau tribut qui ait pu être payé à sa mémoire. A l'âge de quinze ans, il avoit été maître de plus de la moitié de l'Hindoustan ; il dut ses malheurs à ses

liaisons avec Sardji-Rao-Gatka. Enveloppé, durant plusieurs années, dans le labyrinthe tortueux de la politique mahratte, il eut ensuite le chagrin de voir sa puissance réduite à être comparativement insignifiante, et lui-même ne plus jouer qu'un rôle subalterne et presque nul sur le vaste théâtre où il avoit été le principal acteur. Il étoit naturel que ces circonstances exerçassent une influence défavorable sur sa conduite et son caractère ; mais ce qui fait honneur à sa mémoire, c'est que les exemples de ce genre sont rares, et n'ont eu lieu que dans la première partie de sa carrière, et sont moins atroces que plusieurs de ceux dont l'histoire contemporaine de l'Inde est remplie.

Ses dernières années n'ont été marquées par aucune violation criante de propriété, ni par un exercice arbitraire du pouvoir. Le caractère de Sindiah étoit doux et bienveillant ; il a donné des preuves incontestables de courage et d'activité ; son principal défaut étoit l'indolence, qui l'empêcha de s'acquitter des devoirs que son haut rang lui imposoit. Ses manières étoient agréables, sa conversation animée ; il a donné des preuves de la bonté de son jugement, en conservant son existence politique après la chute des princes qui avoient été si longtemps ses compagnons dans la carrière politique, et ses alliés par l'identité de nation et la conformité des intérêts. Le peichoua, Holkar et le radjah de Bérar, chefs de la confédération des Mahrattes, passèrent ; il resta seul pour s'apitoyer sur la folie qui avoit accéléré leur destin fâcheux.

Gisement du gypse dans l'Himalaya.

Le capitaine Herbert l'a observé dans trois endroits différens : 1° à un mille et demi au-delà de la caverne à stalactites (*Sançar-dhara*), dans le Doum; 2° dans le lit d'une rivière qui se jette dans le Sansar-dhara-nellah; 3° dans la montée qui va du village de Radjpour au hameau de Djera-Pani. M. Herbert a ensuite découvert le gypse dans la montée au nord, de laquelle s'élèvent plusieurs pics, entre autres le Maseri-Tiba. On le trouve en certaine quantité dans la formation argilo-schisteuse, succédant au mica-schiste; il se présente à la surface en une masse anomale, et il est accompagné de calcaire sulfuré, quelquefois d'une couleur noire qui, dans son contact immédiat avec le gypse, passe à une roche noire fragmentaire qui ne fait pas effervescence, et cependant répand une odeur d'hydrogène sulfuré quand on le frotte ou qu'on le frappe. Le gypse de l'Himalaya se montre sous des circonstances particulières à cet égard, ce qui le rend plus intéressant.—*Asiatic Journal*, mai 1827.

Séance de la societé asiat. de Calcutta, 6 sept. 1826.

Nouvelle route de Chittagong à l'Arracan.

Pendant la guerre avec les Birmans, on éprouva plusieurs fois l'inconvénient de n'avoir pas une route plus directe pour communiquer avec l'Arracan. On vient d'en établir une qui facilitera la marche des troupes et des courriers, et en même temps donnera occasion de cultiver et de peupler le pays à l'est de Naaf, qui, jusqu'à présent, étoit presque entièrement désert.

La route ancienne part de Tcheckeriêh et passe par

Doubo-Hazarah, Edgong, Ramou, Cox's-bazar, Petton-tek, Meni-Kalli, Barradil, Teek-Naaf, et aboutit à Mengdou; il y a des bacs pour traverser le Bockolli et le Raiidjou, plusieurs petits torrens où la marée remonte, et qui ne sont guéables que de mer basse; enfin, le Naaf. Cette dernière rivière, au point où on la franchit pour arriver à Mengdou, a près de quatre milles de largeur; elle est si exposée au vent de S. O., qu'il est impossible aux canots de la traverser lorsque le temps est incertain. On ne peut s'approcher de la rive droite ou occidentale que de mer haute. Il faut transporter par terre des vivres à chacune des stations qui se trouvent le long de la côte, toute la ligne que suit la route étant inhabitée et inaccessible pour des embarcations.

La nouvelle route passe à l'est de Weyladong et à l'ouest des monts Mengdou; le terrain est généralement uni: elle ne consiste qu'en sept journées marquées par les stations de Tcheckeriëh, Edgor, Gordjiniëh, Tchaloudong, Mourousey, Ousi-prang, Phowen-keou, Mengdou; il est possible de construire des ponts sur tous les nellah ou torrens qui la traversent; tous sont facilement guéables et presque entièrement à sec pendant huit à neuf mois. Ainsi, les troupes ne rencontreront pas d'obstacle dans leur marche de Chittagong aux rives du Myou: là, il y a toujours en station une flotte qui peut les transporter en deux heures à l'île d'Akyab.

Le Dâk, ou messager, qui, jusqu'à présent, a employé neuf à dix jours, pendant la saison des pluies, pour aller de Chittagong à Akyab, n'en mettra dorénavant que trois à cinq. Ainsi, dans la saison sèche, il pourra parcourir en huit jours la distance entre Calcutta et Akyab, et en dix jours dans la saison des pluies; tandis que, jusqu'à

ces derniers temps, il lui falloit onze jours dans le premier cas, et quinze jours dans le second.

Il paroît que le pays au sud de Chittagong est extrêmement peuplé, et que beaucoup d'habitans ont l'intention de s'établir dans les plaines vastes et fertiles, mais aujourd'hui désertes, qui sont au-dessous des monts Mengdou, à l'est du Naaf. Lorsqu'ils voyageoient par la route actuelle pour aller voir leurs familles, ils étoient sujets à payer des droits très-forts pour passer en bac les rivières, tant en allant qu'en revenant, ce qui les retenoit souvent chez eux. Depuis que la nouvelle route a été ouverte en partie, de nombreuses demandes de concession de terres ont été faites, et des troupes de voyageurs vont et viennent depuis qu'ils n'ont d'autre dépense à supporter que celle de leur entretien. Sans doute, en peu d'années, les déserts de l'Arracan seront aussi bien cultivés que les autres territoires soumis à la domination britannique; et ce pays, bien loin d'être un fardeau pour l'état, trouvera dans les monts de l'Arracan, qui sont la limite naturelle des possessions de la compagnie au sud, une barrière qui pourra être gardée avec peu de dépense, et qui mettra bien à l'abri des incursions de leurs voisins demi-barbares les cultivateurs des provinces méridionales: ainsi, ceux-ci jouiront d'un repos qui ne sera jamais troublé. (*Calcutta John Bull*, 11 avril 1827.)

Nouveaux détails sur la colonie du Sénégal.

La colonie françoise du Sénégal se compose de plusieurs petites îles et de portions de territoire sur le continent africain. Elle peut être considérée comme divisée en deux arrondissemens principaux : le premier comprend l'île Saint-Louis, les îles de Babaghé, Sifal et Gheber,

qui en sont voisines, les divers établissemens formés sur les rives du fleuve, les escales ou lieux de marché où se traite la gomme, et la partie de côtes comprise entre le cap Blanc et la baie d'Iof : le second arrondissement comprend l'île de Gorée et toute la côte depuis la baie d'Iof jusqu'aux points où peuvent s'étendre nos relations avec le sud, notamment le comptoir d'Albréda.

L'île Saint-Louis, siége principal des établissemens françois sur la côte d'Afrique, est un banc de sable formé par le Sénégal, et dont la distance de la mer varie de trois à cinq lieues, l'embouchure du fleuve étant mobile. Cette île est située par 16° 0′ 48″ de lat. N. et 18° 53′ 6″ de longit. O. de Paris, à 750 lieues marines de Brest. Sa longueur, du N. au S., est de 2,300 mètres, sur une largeur moyenne de 180 mètres. Sa côte, vers l'E., sur le bras le plus profond et le plus large du fleuve, est d'un accès facile aux navires; à l'O., les abords de l'île sont envasés; l'extrémité N. forme, dans son prolongement, un gué étroit presque à sec dans les basses marées, et qui communique, sur une largeur de 1,180 mètres, à Bop-N'Kior, pointe S. de l'île de Thionk. L'île Saint-Louis est aujourd'hui défrichée, assainie, et entièrement dégagée des palétuviers dont elle étoit originairement couverte.

La ville de Saint-Louis, située sur l'île de ce nom, est le chef-lieu de la colonie ; elle présente une superficie de 1,500 mètres de longueur du N. au S., sur une largeur moyenne de 180 mètres; elle se compose de 217 maisons en briques et de 177 en paille. Sur ces maisons, 116 n'ont qu'un rez de chaussée, 123 ont un premier étage, et quelques-unes seulement en ont un deuxième. Les magasins réservés au commerce, non compris ceux du gouvernement, sont au nombre de 572. Les rues sont bien

percées, coupées à angle droit et assez bien alignées. Les édifices publics sont l'hôtel du gouvernement, les casernes et l'hôpital. Il n'y a à Saint-Louis ni ruisseau, ni fontaines, ni promenades publiques. La rivière fournit l'eau nécessaire aux usages domestiques : lorsqu'elle devient salée, on creuse dans le sable à trois ou quatre pieds, et l'on y puise une eau légèrement trouble et saumâtre, mais qu'on peut boire sans inconvénient après qu'elle a été filtrée. On a soin de renouveler ces trous, dont l'eau se détériore promptement. On a remarqué que cette eau devient d'autant plus saumâtre ou salée, que celle du fleuve devient plus douce. C'est à Saint-Louis que réside le préfet apostolique de la colonie. Cette ville est aussi le siége de deux tribunaux : le tribunal de première instance, qui connoît des affaires civiles et commerciales, et étend sa juridiction sur les dépendances de son chef-lieu ; le conseil d'appel, qui juge en dernier ressort toutes les affaires civiles et criminelles.

Saint-Louis, dont le port offre aux bâtimens un excellent mouillage dans les deux bras du fleuve, surtout dans celui de l'est, est très-bien placé pour le commerce, à cause de ses communications faciles avec la mer. Les navires peuvent être amenés à quai du côté de l'E. ; la salubrité de la ville est sans cesse entretenue par des brises régulières, souvent assez fortes, venant de la mer, et qui rendent la température moins chaude que dans l'intérieur du pays.

L'île de Babaghé, dont la longueur est de 3,700 mètres, sur une largeur moyenne de 220, est située à quelque distance au-dessous de Saint-Louis. Son sol plat, sablonneux comme celui de cette dernière île, offre cependant quelques buttes de 4 à 5 mètres d'élévation qui en détruisent l'uniformité. La partie de l'O., bordée par le

fleuve dans sa plus grande largeur, est d'un accès facile; l'autre bras du Sénégal, en cet endroit, n'a que très-peu de profondeur et 330 mètres de largeur. Une partie de Babaghé est encore couverte de palétuviers; dans l'autre, on récolte un peu de mil et de coton.

L'île de Safal est de même nature que la précédente. Sa longueur, du N. au S., est de 3,500 mètres; sa largeur moyenne, de 310. On y a commencé une plantation de cotonniers.

L'île de Ghéber est située dans le marigot ou petit bras du fleuve, derrière Babaghé. Sa forme est circulaire, et son diamètre est de 180 mètres; elle est peu susceptible de culture.

L'établissement de Bakel est situé au-dessus du village de ce nom, sur la rive gauche du Sénégal, à 104 lieues en ligne droite de Saint-Louis. Ce poste, fondé en 1818, consiste en une enceinte murée et bastionnée de forme irrégulière, d'une superficie d'un demi-hectare à peu près, et en un enclos de 40 mètres situé au N. E. du fort. Cet enclos est destiné au commerce, pour la protection duquel le gouvernement entretient en cet endroit une force militaire. Ce petit territoire a été cédé à la France, en 1817, par un traité conclu avec le thunka ou prince de Tuabo. Il est resté convenu que le droit de la France s'étend sur le terrain qui se trouve sous le canon de Bakel.

Le village de Makana, ancien emplacement du fort Saint-Joseph, situé à 18 ou 20 lieues du poste de Bakel, doit être considéré aujourd'hui comme un établissement assez important. On y a construit, en 1825, un comptoir auquel on a donné le nom de *Saint-Charles*. Les constructions consistent dans des magasins entourés d'une muraille crénelée; elles ont été élevées par une société à

laquelle le privilége du commerce du haut pays a été concédé pour quatre ans, à compter de 1824. Ce point de Makana, vers lequel déjà le commerce se portoit avant les constructions actuelles, étoit le centre de beaucoup d'affaires. Le nouvel état de choses ne peut que contribuer à accroître la prospérité et l'utilité de ce comptoir. Le chef aborigène de ce pays témoigne au commerce françois les intentions les plus amicales. L'accroissement du comptoir de Makana rend désormais inutile tout projet ultérieur sur celui que la France possédoit autrefois sur les bords de la Falemé, qui se jette dans le Sénégal, à 15 lieues de l'embouchure de ce fleuve. Ce poste, abandonné aujourd'hui, et qui portoit le nom de *Fort-Saint-Pierre*, n'est qu'à 10 lieues de Makana.

(*Extrait des rapports adressés au ministère de la marine.*)

Mexique.

Pendant le mois d'octobre 1827, les recettes de la douane de Vera-Cruz se sont élevées à 326,183 piastres.

On frappe annuellement à Mexico pour 13 millions de piastres.

Les compagnies, à l'exception de celle d'Allemagne, dont le capital est employé dans les mines, et dont l'intérêt, quoique évalué à 10 pour cent, ne forme pas le dixième de cette somme, n'ont encore payé aucun dividende à leurs actionnaires.

Cependant les métaux ne manquent pas dans ce pays. Sans doute la compagnie de Real del Monte pourroit couvrir une partie de ses dépenses, si elle se départissoit du système qu'elle a adopté d'épuiser complétement l'eau des mines avant de commencer à les exploiter. Lorsque les travaux de cette compagnie seront terminés, celles-ci présenteront une quantité de filons dont l'ex-

ploitation sera aussi facile que productive. M. de Humboldt n'a pas eu des renseignemens bien précis sur le Real del Monte, puisqu'il dit qu'il ne s'y trouve que trois filons d'or, tandis qu'il en existe un nombre incroyable. La mine d'Omitlan, d'après le plan qu'en a fait M. Rule, mineur très-intelligent, en renferme plus de vingt qui sont déjà connus.

Voici un aperçu des sommes dépensées jusqu'à présent par les différentes compagnies :

	liv. sterl.
Compagnie anglo-mexicaine..........	800,000
———— unie du Mexique...........	800,000
———— Real del Monte et Bolaños ..	600,000
———— Talpaxabua - Catorce, mexicaine et allemande........	500,000
	2,700,000

M. de Humboldt a compté près de 800 *réales* (*y realitos*) ou districts de mines. A l'époque où il publia son ouvrage sur le Mexique, on ne connoissoit ni la mine de Jesu-Maria récemment découverte, ni les mines de l'état de Chiapa qui fait partie de la confédération mexicaine, ni la riche mine de cuivre du Nouveau-Mexique, ni la plus importante des mines d'argent du Texas.

Canal de Velland.

On annonce que ce canal, qui doit traverser le Haut-Canada, et unir l'Erié à l'Ontario, pourra être ouvert au mois de juin 1828. Tous les curieux qui vont visiter le saut du Niagara ne manquent pas de pousser leur course à huit milles plus loin pour voir le grand bassin, qui est la partie la plus imposante du travail effectué jusqu'à présent.

Le canal qui sera navigable pour les plus gros navires, aura environ 35 milles de longueur; il partira du lac Erié, à près de 30 milles à l'O. au-dessus de Buffalo, et ira joindre l'Ontario, à 12 milles à l'O. de l'embouchure du Niagara, dans ce dernier lac. La largeur du canal à sa surface est de 50 pieds, la profondeur de l'eau sera de dix pieds; au grand bassin, on a été obligé de faire, sur une longueur de plusieurs milles, une excavation beaucoup plus considérable; la profondeur du canal est là de 50 pieds, et les bords supérieurs sont éloignés l'un de l'autre de 150 à 200 pieds. Placé à cette hauteur, le spectateur peut suivre au loin la ligne des travaux. Les Nord-Américains comptent retirer autant d'avantage que les Canadiens de cette nouvelle communication.

Saint-Martinville, 10 novembre 1827.

La section orientale du grand canal, entre l'Ohio et la baie de Chesapeak, doit être commencée bientôt. On s'attend avec confiance à recevoir pour 3,000,000 de dollars de souscriptions, somme que l'on regarde comme suffisante pour ouvrir le canal, depuis le fort Cumberland jusqu'au nord du Maryland.

Nous sommes convaincus que, dans notre pays, nous parviendrions aisément, avec un peu d'énergie et de patriotisme, à rendre Plaquemines et le Bayou-Pigeon navigables en tout temps. Des personnes recommandables s'occupent sérieusement de notre navigation, leur exemple influera sans doute sur leurs concitoyens.

Un canal, long de cinq milles, depuis le moulin de Duplessis jusqu'au Mississipi, n'est pas une entreprise au-dessus des moyens de notre district; dans les états de l'est, elle paroîtroit de peu d'importance : il en résul-

teroit des avantages incalculables. Malheureusement tous les plans d'amélioration ont éprouvé une opposition très-marquée ; il seroit temps, pour la prospérité du pays, que l'orgueil des préjugés cédât enfin à l'intérêt public. Les travaux que l'on exécute à Plaquemines empêcheront les bois de dérive d'entrer dans le Bayou. Nous espérons que, dans quelques années, soit le Bayou, soit un canal, nous assurera, pendant toute l'année, une navigation libre ; alors les Attakapas et les Opeloussas verront augmenter leur population et leur richesse.

Malacca.

Indépendamment de sa position qui est la plus favorable pour commander la navigation du détroit qui porte son nom, Malacca possède plusieurs avantages locaux qui sont très-importans. Le climat y est agréable et salubre ; le terrain, fertile et arrosé par de nombreuses rivières ; l'aspect du pays, agréablement diversifié. Le thermomètre y marque, pendant toute l'année, entre 72 et 85° (17° 76 et 23° 53) ; le baromètre n'y varie que d'un cinquième de pouce, le maximum étant 30° 3, et le minimum 29° 83. Les provisions pour les navires sont abondantes et à bon marché. Lorsqu'en 1811, la flotte destinée à l'expédition de Java mouilla devant Malacca, 30,000 Européens et naturels, en y comprenant leur suite, furent approvisionnés journellement de vivres frais. Pendant sept ans, les maladies n'ont enlevé annuellement, parmi les soldats de la garnison, que deux hommes sur cent ; il seroit difficile de donner une meilleure preuve de la salubrité du climat. (*Asiatic Journal*, 1828.)

États-Unis de l'Amérique septentrionale.

On va construire dans le voisinage de Harlem (*New-York*) un nouveau canal qui établira une communication entre les rivières du nord et celles de l'est. Il aura 60 pieds de largeur; un quai, bordé de maisons, sera construit de chaque côté sur toute sa longueur; de vastes bassins, des marchés, des places, etc., se trouveront à des distances convenables. La compagnie qui doit l'établir a acheté 5,500 lots de terrains pour les constructions à élever, et s'est formé un capital de 550,000 dollars. Les souscriptions sont de 50 dollars par action; le propriétaire de deux actions a droit à un lot de terre.

III.

NOUVELLES.

Le capitaine Franklin.

On mande d'Angleterre que le capitaine Franklin va entreprendre un nouveau voyage à la côte septentrionale de l'Amérique; afin de compléter la reconnoissance qu'il en a faite, il traversera l'espace qui reste à parcourir entre le point où il s'est arrêté et celui où le capitaine Beechey l'a attendu.

Le capitaine Beechey.

Des lettres particulières, reçues en Angleterre, annoncent que le *Blossom*, commandé par le capitaine Beechey, est arrivé au port de San Blas sur la côte occidentale du

Mexique. Les troubles, qui agitent cette nouvelle république, faisoient penser au capitaine Beechey qu'il pourroit bien rester quelques jours à San Blas, parce qu'il y trouveroit probablement des marchandises à prendre à frêt pour l'Angleterre. Tout son équipage étoit en bonne santé.

M. Rüppel.

M. Edouard Rüppel, déjà connu par ses voyages en Afrique, va partir pour l'Abyssinie, afin de visiter les parties de ce pays qui n'ont pas encore été parcourues par des Européens. Le sénat de Francfort, par une résolution prise à l'unanimité, lui a accordé 1,000 florins par an pour un terme de sept à huit années, autant pour reconnoître ses services précédens que pour le mettre en état, conformément à ses désirs, de continuer ses recherches et ses courses scientifiques.

Mort de Laing, de Clapperton et de Rousseau.

Il paroît trop certain que l'on ne peut plus douter de la mort de Laing et de Clapperton; des lettres adressées à la société de géographie par M. Rousseau, consul de France à Tripoli de Barbarie, contiennent les tristes détails du meurtre de ces deux intrépides voyageurs, morts victimes de leur zèle persévérant pour les progrès de la science.

Déjà Laing avoit été blessé par des Hangar brigands dans le territoire de Touat (1). Grâce aux soins chari-

(1) Les Hangar forment une tribu indépendante et nomade que les Fellâh n'ont pu assujettir jusqu'à présent : leurs nombreuses familles sont disséminées entre Touat et Timbouctou; ils attaquent les caravanes.

tables du Cheikh-il-Mokhtar Marabout, il étoit échappé à ce premier danger : cet homme hospitalier l'avoit reçu chez lui, sur le bord du Nil des nègres, puis l'avoit récommandé à un des chefs de Timbouctou, cette ville fameuse, objet de la vive curiosité des Européens. Mais, peu de temps après l'arrivée de Laing, une troupe de Fellâh ou Fellatás dont on fait monter le nombre à 30,000, vint impérieusement demander que ce blanc lui fût livré. Cette nation puissante et belliqueuse exerce aujourd'hui un empire absolu sur les immenses contrées de l'ouest de l'Afrique centrale. Ces Fellâh annonçoient hautement qu'ils vouloient mettre à mort le voyageur blanc ; « par-là, » disaient-ils, nous empêcherons que les peuples chrétiens, » profitant des renseignemens que ce voyageur pourroit » leur donner sur le Soudan, n'y pénètrent quelque jour » pour en réduire les habitans en esclavage. »

Vingt-quatre chefs, au nombre desquels étoit une femme nommée *Nana-Beira* (princesse-mère), commandoient à la fois dans Timbouctou. Othman-Vould-Naïd-Aboubekr, l'un d'eux, accueillit Laing dans sa maison. Aussitôt que les Fellâh se présentèrent devant Timbouctou pour demander la tête de Laing, son hôte le fit évader de nuit sous l'escorte de plusieurs domestiques affidés, au nombre desquels se trouvoit un certain Rehbal, de la tribu des Barabiches, vendu secrètement aux Fellâh. Ce fut ce même Rehbal qui, ayant donné avis à ceux-ci de la fuite de Laing, lui porta le premier coup de poignard.

M. Rousseau ajoute que l'on doit la connoissance de ces faits à un négociant maure, natif de Gadhamès, établi depuis long-temps à Timbouctou. Au mois de djamari-il-aval de l'an 1242 (décembre 1826), il les a mandés à son cousin, demeurant à Gadhamès. La lettre de ce

dernier, datée du mois de moharren 1243 (août 1827), est parvenue, en septembre 1827, à Tripoli, accompagnée de celle de son parent. Le négociant de Timbouctou dit à son cousin que les renseignemens qu'il lui transmet ont été recueillis sur le témoignage de plusieurs habitans de cette ville et de tous les marchands qui avoient fait partie de la caravane avec laquelle Laing y étoit arrivé : il avoit cru devoir lui envoyer tous ces détails, afin de constater l'innocence de Gadhamétains, sujets du pacha de Tripoli. Ce prince lui-même avoit protesté à M. Rousseau qu'il ne pouvoit être responsable du meurtre de Laing, puisqu'il avoit eu lieu à plus de quatre-vingt-dix journées de marche au-delà de Gadhamès : il désiroit vivement que tous les détails relatifs à cette catastrophe fussent rendus publics, afin que les gouvernemens, comme les sociétés savantes de l'Europe qui s'intéressoient au succès de la courageuse entreprise de ce voyageur, fussent bien persuadés de la vérité.

M. Rousseau attendoit une relation détaillée de ce funeste accident; il pensoit qu'elle contiendroit des renseignemens positifs sur les principaux événemens du voyage de Laing depuis son départ de Gadhamès.

Clapperton a été assassiné à Sakatou, capitale des états du sultan Bello, qui avoit fait le meilleur accueil à ce voyageur lorsqu'il vint pour la première fois dans cette ville. Il paroît que ce meurtre a été commandé, ou du moins permis par Bello : des avis secrets lui avoient inspiré de la méfiance sur les motifs qui conduisoient les voyageurs dans le Soudan. On les représentoit comme des espions chargés d'y recueillir des renseignemens propres à en assurer la conquête.

Bello avoit été représenté par Clapperton, dans sa relation, comme un homme qui avoit des connoissances remarquables. Des lettres de Timbouctou, vues par M. Rousseau, disent également que Bello est un prince lettré qui a composé plusieurs ouvrages sur la politique, l'histoire et la jurisprudence.

Ahmed-Labhou, parent de Bello, s'est emparé de Timbouctou à l'occasion du mouvement que la venue de Laing y avoit occasionné. Il a mis fin à l'espèce d'oligarchie qui y régnoit, et a donné le gouvernement de cette ville à ce même Othman-Vould-Quaïd-Aboubekhr qui avoit reçu chez lui le voyageur européen; ensuite il s'est mis en marche, avec ses Fellatâs, pour les pays de l'ouest, afin d'envahir le Bambara.

On peut donc croire que Bello n'a pas été étranger non plus à la mort de Laing.

M. Rousseau a terminé sa carrière à Tripoli. Son père étoit oncle de J.-J. Rousseau, et mourut comme consul de France dans l'Orient. M. Rousseau a successivement rempli les mêmes fonctions à Bagdad, à Hhaleb, à Tripoli. On lui doit plusieurs ouvrages fort intéressans sur la géographie, entre autres : *Description des pachaliks de Bagdad; Notice historique sur la Perse ancienne et moderne; Carte des pachaliks de Bagdad, Orfa et Hhaleb* (insérée dans le Tome II des Mémoires de la Société de Géographie). Enfin, il avoit conçu l'idée d'un livre dont il n'a publié que le prospectus et quelques extraits, et qui étoit intitulé : *Encyclopédie orientale* ou *Dictionnaire universel, historique, mythologique, geographique et littéraire des divers peuples et pays tant anciens que modernes de l'Asie et de l'Afrique*. M. Rousseau avoit ras-

semblé des matériaux immenses pour exécuter cette vaste entreprise.

Les relations des voyages que Laing et Clapperton avoient faits précédemment en Afrique ont été traduits en françois par MM. Eyriès et la Rénaudière. En voici les titres :

Voyage dans le Timanni, le Kouranko et le Soulimana, contrées de l'Afrique occidentale, fait en 1822 par le major Laing. Paris, 1826, un vol. in-8°, avec cartes et figures.

Chez Laforest, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 7, et chez Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique, exécutés en 1822, 1823 et 1824, par le major Denham, le capitaine Clapperton et le docteur Oudney. Paris, 1826, 3 vol. in-8°, avec atlas.

Destruction de la ville de Popayan (1).

Le 16 novembre dernier, à six heures précises du soir, une violente secousse se fit sentir dans la ville de Popayan, et fut suivie immédiatement d'un mouvement ondulatoire, dans la direction de S. E. à N. O. qui dura trois à quatre minutes. Pendant toute la nuit, la terre parut sensiblement agitée, et des secousses, plus ou moins vives, continuèrent à avoir lieu toutes les 40 à 50 minutes jusqu'à cinq heures du matin. Le choc alors fut encore plus fort que celui du soir, et l'agitation continua. A dix heures 45 minutes du matin, elles furent si vives, qu'une grande partie de la ville fut détruite.

(1) A 80 lieues de Bogota, par 2° 26′ 17″ de latitude nord.

Les malheureux habitans avoient abandonné la ville et s'étoient réfugiés sur les bords du Cauca; mais le débordement de cette rivière, qui sortit de son lit, les força de quitter cet asile.

Le même jour 17, une nouvelle secousse se fit sentir à cinq heures du soir; et une autre eut lieu le 18, à quatre heures et demie du matin. Ce fut la dernière, car le Puracé fit alors éruption, et la lave se fit jour par le revers occidental du cône; d'énormes crevasses s'ouvrirent en même temps de tous les autres côtés. Non seulement le Cauca, mais toutes autres rivières des environs, le Pinaigre, l'Ipsala, etc., sortirent de leur lit et ravagèrent les campagnes.

Le joli village de Puracé, bâti au sommet du volcan, à 2,655 mètres d'élévation, a été totalement détruit, ainsi que plusieurs hameaux et les fermes voisines.

M. Hansten, professeur à l'université de Christiania, va entreprendre un voyage scientifique au Spitzberg aux frais du gouvernement suédois. Il sera accompagné du lieutenant de marine Due.

RELATION D'UN VOYAGE

DANS LES PROVINCES SUPÉRIEURES DE L'INDE, DE CALCUTTA A BOMBAY;

PAR R. HÉBER, ÉVÊQUE DE CALCUTTA.

(SUITE.)

Notre voyageur passa par Mirzapour, ville importante, qui ne remonte qu'à l'établissement du gouvernement anglois, et dont la population est aujourd'hui entre 200,000 et 300,000 âmes : elle fait un très-grand commerce; les habitans paroissent jouir d'une grande aisance et d'un sort heureux; elle est entourée de bâtimens en tout genre, aussi magnifiques que ceux des environs de Calcutta.

« C'est réellement un pays très-fertile et surprenant, dit le prélat. Dans une étendue d'un peu plus de deux cents milles, le long du même fleuve, j'ai traversé six villes, toutes non moins peuplées que Chester : deux, Patna et Mirzapour, le sont plus que Birmingham, et une autre compte plus d'habitans qu'aucune ville de l'Europe, excepté Londres et Paris; et, de plus, les

villages sont innombrables. Je dis à M. A. Corrie que je m'étois attendu à trouver dans l'Hindoustan l'agriculture florissante, mais les grandes villes ruinées, comme une conséquence de la chute des nobles Musulmans. Il me répondit qu'effectivement beaucoup de familles anciennes étoient déchues : cependant il ne croyoit pas que le vide qui en avoit pu résulter eût jamais été sensible de son temps dans cette partie de l'Inde, puisqu'il avoit été plus que rempli par un nouveau corps qui s'élevoit dans la classe moyenne, dont la richesse, depuis l'époque dont il gardoit le souvenir, s'étoit considérablement accrue. Aussi, bien loin que les villes où nous avions passé eussent décliné, le nombre des maisons avoit considérablement augmenté dans la plupart ; et, ce qui est un signe certain de prospérité dans l'Inde, les temples et les chapelles s'y étoient multipliés et étoient plus propres depuis son dernier voyage. L'augmentation prodigieuse de toutes sortes d'améliorations de ce genre, de petits temples, d'édifices en partie dans le goût européen, mais évidemment habités par des indigènes, lui prouvoit positivement que la richesse devenoit plus commune dans la classe moyenne, et que les personnes de cet ordre qui acquièrent de la fortune ne craignent pas de le montrer. Quant aux grandes villes du Douâb, M. Corrie convint qu'elles présentoient une scène de déso-

lation. Tout le pays autour de Delhi et d'Agra, lorsqu'il le vit pour la première fois, étoit rempli de ruines en marbre de maisons de campagne, de mosquées et de palais, de débris de réservoirs et de canaux, de vestiges d'enclos; mais cette dévastation étoit arrivée avant que les armées britanniques se fussent avancées dans cette contrée, et pendant qu'elle gémissoit sous la tyrannie et les invasions sans cesse renouvelées des Persans, des Afghans et des Mahrattes. Néanmoins, une grande amélioration s'y étoit même effectuée avant que M. Corrie partît d'Agra, et il espéroit en trouver une plus grande quand il y retourneroit. Il pensoit qu'en général tout l'Hindoustan avoit gagné sous la domination britannique, excepté peut-être Dacca et ses environs, dont les manufactures avoient été presque ruinées. »

Plus haut, sur le Gange, à Allahabad, M. Ward, receveur du district et homme d'esprit, présenta à l'évêque le zemindar du district mahométan, d'une famille distinguée et d'un caractère recommandable.

« Ayant parlé de la grande quantité de djengles qui se trouvoient dans ce canton, dit l'évêque, je demandai s'il y avoit des tigres. — Non, répondit le zemindar; et, quant aux djengles, il y a actuellement trois fois autant de terres cultivées qu'il y en avoit sous le gouvernement des visirs. Alors des tigres étoient communs, et plus que com-

muns; maintenant, il y a des choses qui valent mieux que les tigres, ce sont des champs cultivés, des villages et des habitans...... N'est il pas curieux et intéressant à la fois de trouver les progrès visibles de l'amélioration du pays sous le gouvernement britannique, mis en contraste avec son état antérieur, et en même temps de voir avec quelle facilité et quelle promptitude, dans un pays tranquille, les animaux sauvages les plus formidables disparoissent devant la puissance de l'homme. Bientôt le tigre deviendra une aussi grande rareté dans nos possessions de l'est que dans celles de l'ouest; mais le serpent s'y maintiendra plus long-temps. »

L'évêque arriva ensuite à Caunpour, qui est encore plus haut, sur le Gange. « La journée étoit belle; et, quoique la route fût en très-mauvais état, il étoit extrêmement agréable d'entendre les félicitations mutuelles de nos porteurs et des habitans des villages où nous passions : ces bonnes gens étoient également pénétrés de reconnoissance envers Dieu, et se regardoient avec raison comme délivrés de la famine et de toutes ses horreurs. M. Corrie fut d'autant plus flatté d'un de ces discours, que ceux qui le tenoient ne supposoient pas qu'ils fussent entendus, et que c'étoit une des preuves les plus fortes de la satisfaction que les Hindous éprouvent de vivre sous leurs dominateurs actuels. « Voici une bonne pluie pour le

» pain, dit un villageois à un autre. — Oui, répondit » celui-ci, et un bon gouvernement aussi, sous » lequel on peut manger son pain avec sécurité. » Tant que ces sentimens prévaudront, nous pouvons compter sur la stabilité de nos possessions dans l'Inde. »

Le sujet le plus pénible pour un Anglois dans ce livre, et le prélat y revient fréquemment, et il en parle d'une manière très-touchante, est la légèreté, pour ne pas user d'un mot plus fort, avec laquelle ses jeunes et imprudens compatriotes se jouent souvent des sentimens des indigènes. Le danger d'une telle conduite n'est pas moins manifeste que sa messéance. En voici un exemple : Le prélat rencontra un officier qui remontoit le Gange dans son bateau, et qui, toutes les fois que son bateau de cuisine restoit en arrière, lui tiroit un coup de fusil à balle. Sans doute ce militaire visoit en l'air; mais de pareilles badineries ne peuvent avoir lieu sans exciter dans le moment une indignation amère et sans laisser une impression de dégoût durable.

Il est plus satisfaisant de laisser de côté ces sortes d'incidens, et de s'occuper des nombreux exemples que cite le prélat de la gratitude des pauvres Hindous pour les marques de bonté qu'ils reçoivent de leurs supérieurs. En parlant en général des gens attachés à sa suite en grand nombre, il dit qu'il les a trouvés susceptibles à un haut degré de

ces sentimens vifs que, sans doute, la conduite habituelle et les manières d'agir de leur excellent maître étoient naturellement propres à faire naître. Un jour, un jeune homme apporta près de l'évêque, qui étoit à cheval, un petit levraut : le prélat l'ayant grondé de ce qu'il avoit dérangé un pauvre animal qui étoit trop jeune pour pouvoir être servi sur la table, et ayant dit à un des propres domestiques de veiller à ce qu'il fût rapporté aussi près qu'il seroit possible du lieu où il avoit été enlevé, la troupe entière des valets et des porteurs appela tout haut les bénédictions célestes sur la tête du prélat.

Une autre fois, il interposa son crédit pour empêcher qu'on ne coupât la queue à un cheval, observant à ce sujet que Dieu n'avoit donné à aucun animal un membre de trop ou qui lui fût nuisible. « Ce discours, dit-il, sembla s'accorder merveilleusement avec les sentimens de la plus grande partie de mes auditeurs; et un homme très-avancé en âge observa que, depuis vingt-deux ans que les Anglois possédoient ce canton, il n'avoit jamais entendu aucun d'eux proférer des paroles si judicieuses et si divines. Je pensai alors à Sancho Pansa, ajoute le modeste prélat, et à ses sages discours, et je regrettai beaucoup que ma connoissance actuelle de la langue de ces braves gens ne me permît pas de leur tenir un discours qui méritât leur attention. »

Mais ces choses furent probablement entendues avec autant de profit qu'auroient pu l'être des leçons plus formelles. Pendant que l'on remontoit le fleuve, les gens de la suite de l'évêque venoient souvent lui demander la permission de s'absenter pendant un ou deux jours, afin d'aller voir leurs parens ou leurs amis qui demeuroient à une petite distance. Il se fit singulièrement aimer par la promptitude avec laquelle il consentoit à ces requêtes : il paroît que jamais on n'abusa de sa bonté : une fois, il eut la satisfaction de s'assurer qu'une avance d'un mois de gages à un de ses valets avoit été employée uniquement à l'usage et au soulagement du père et de la mère de ce domestique, qui étoient extrêmement vieux.

Dès les premiers momens de son voyage, le prélat raconte un fait extrêmement touchant. Un coutelier mettoit de côté, chaque jour, une partie de sa ration de riz et la donnoit aux oiseaux, en disant : « Ce n'est pas moi qui vous nourris, c'est » mon fils. » Quelques années auparavant, ce pauvre homme avoit perdu son fils unique; et, comme celui-ci avoit la coutume de nourrir les oiseaux de cette manière, son père n'oublioit jamais d'en faire autant en son nom au moment du coucher du soleil. Ce n'est pas là un peuple dont on peut impunément traiter les sentimens avec légèreté.

Un grand nombre d'exemples répandus dans le journal de l'évêque prouve que ce peuple sait bien

apprécier et se rappeler sans cesse les bienfaits qu'il reçoit des fonctionnaires publics qui unissent la bonté au jugement. C'est ainsi qu'à Allahabad l'évêque, par un mouvement de curiosité bien naturel, ayant demandé quel étoit celui des gouverneurs de l'Inde dont le peuple avoit conservé la meilleure opinion, il trouva qu'à la vérité lord Wellesley et M. Hastings étoient honorés comme les deux plus grands hommes qui eussent gouverné ce pays; mais que le peuple, sans exception, parloit avec une affection singulière de M. Jonathas Duncan. « Le jeune frère de M. Duncan, ajoute l'évêque, est toujours l'expression employée ordinairement pour faire l'éloge d'un homme public qui paroît animé d'une bienveillance peu commune pour leur nation. » A Boglipour, le prélat reconnut que la mémoire du juge Cleveland, mort en 1784, à l'âge de vingt-neuf ans, étoit encore en honneur. Cet homme habile et respectable avoit fait beaucoup de bien à ce district; il en avoit amélioré l'agriculture, y avoit établi des bazars, et surtout y avoit établi une police dont les bons effets se sont perpétués dans un pays connu auparavant pour les désordres dont il étoit le théâtre. A sa mort, les chefs des pays montueux et des Mahométans de la plaine contribuèrent volontairement pour élever un monument magnifique sur son tombeau. « Comme il est consacré à la mémoire d'un chrétien, on le nomme un *griège*,

c'est-à-dire une église ; tous les ans, le peuple se réunit en grand nombre pour assister à un *poudjah*, ou spectacle religieux, en honneur de la mémoire de Cleveland. »

Depuis cette époque, les Hindous et les Musulmans ont fourni des contributions considérables pour rendre des honneurs semblables à Héber; et son nom aussi, quoiqu'il fût un évêque chrétien, sera rappelé dans des poudjah institués pour lui.

Il est incontestable que les préventions des Hindous contre le christianisme s'évanouissent sensiblement. On en trouve plusieurs preuves dans le journal de l'évêque. Une fois, un brahmine d'un rang élevé, et, ce qui n'est pas moins remarquable, très-riche, pria M. Corrie de lui accorder une entrevue, afin qu'il pût recevoir de lui des instructions sur la religon chrétienne : le prélat ayant témoigné quelque surprise de cette demande, l'archidiacre lui répondit : « Ce n'est pas le premier indice que j'observe, dans ce canton, de personnes qui ne semblent pas être éloignées de chercher à acquérir des lumières sur des sujets religieux. »

« Un des montagnards venant à l'école a déclaré, de son plein gré, son intention de consacrer le dimanche à l'adoration de Dieu, et plusieurs Hindous et Musulmans ne montrent nulle répugnance à manger des mets préparés par des chrétiens, disant qu'ils regardent ceux-ci comme aussi purs qu'eux-

mêmes, et que certainement les chrétiens sont plus sages qu'eux. »

A Benarès, l'évêque visita l'école établie pour les enfans du pays, et où l'évangile est employé comme livre élémentaire. Le gouverneur de la ville, qui accompagnoit le prélat, lui dit : « Nous avons de fortes raisons de croire que tous les grands garçons élevés à ces écoles, et beaucoup parmi les petits, apprennent à mépriser l'idolâtrie et la doctrine du brahmisme moins par aucun précepte direct, puisque leurs instituteurs ne les entretiennent jamais de ce sujet, et que, dans les évangiles, seuls livres strictement religieux qu'on y lise, il n'en est que peu, et même pas du tout question, que par les disputes des enfans mahométans et hindous entre eux, par la comparaison qu'ils apprennent à faire entre le système de religion qu'ils suivent et le nôtre; enfin, par l'agrandissement des idées qu'une connoissance générale et la morale pure de l'évangile tendent à produire. Beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles ont demandé le baptême; mais on a pensé qu'il convenoit de leur conseiller d'attendre qu'ils eussent obtenu la permission de leurs parens, ou qu'ils fussent assez âgés pour juger par eux-mêmes. Beaucoup ont, de leur plein gré, commencé à réciter journellement l'oraison dominicale et à cesser d'honorer les images. Leurs parens paroissent très-indifférens pour leur conduite sous ce rapport. La

prière ni l'adoration extérieure ne sont pas des devoirs essentiels pour conserver sa caste. Un homme peut croire ce qui lui fait plaisir, sans courir le risque de la perdre; et tant qu'il n'est pas baptisé, et qu'il ne mange ni ne boit en compagnie de chrétiens ou de parias, tout est bien, suivant l'opinion de la grande majorité, même à Benarès. »

« Dans tout le pays que j'ai parcouru depuis Calcutta jusqu'à Mirat (1), dit l'évêque, j'ai observé que, dans plusieurs lieux, les indigènes, et même des brahmines, sembloient montrer une sorte de respect pour le dimanche.

« Un bhât ou barde m'ayant demandé une gratification, je le priai de me donner d'abord un échantillon de son art. Alors il répéta quelques vers en hindou si pur que je n'en compris presque rien, excepté « *Bhadrinâth, doccum,* » et d'autres mots exprimant une étendue immense et les différens points de l'horizon. Sa poésie célébroit les vastes conquêtes des Anglois. Après avoir récité ces vers, il ne sembloit pas disposé à continuer : alors une des personnes présentes, c'étoit un dâkpeon, lui reprocha sa paresse, et répéta vingt vers dans la même langue en style pompeux et d'un

(1) Mirat est une ville de la province, et à 36 milles à l'O. de la ville d'Adjimer; elle appartient au radjah de Djoudpour.

ton très-animé ; c'étoit comme une sorte de défi tel que ceux des idylles des anciens. Il parloit si rapidement, que je pus saisir encore moins le sens de son récit que celui du barde ; mais je fus frappé de la mesure du vers, qui ressembloit beaucoup à celle de l'hexamètre. Le barde répliqua avec une grande véhémence ; et je m'aperçus que, de même que dans les combats poétiques des bergers de Théocrite et de Virgile, l'épreuve d'habileté dont j'étois témoin dégénéreroit bientôt en une lutte d'injures ; en conséquence, je les congédiai.

« Les bhât composent, chez les Radjpouts, un ordre sacré ; ils ont été spécialement créés par Mahadeo pour garder son taureau chéri ; mais leur lâcheté leur a fait perdre cet emploi honorable. Le dieu avoit aussi un lion favori, et ces deux animaux étoient tenus dans la même loge : le taureau étoit mangé presque tous les jours, malgré le bruit que les bhât pouvoient faire ; ce qui causoit un grand chagrin à Chiven, et un embarras toujours croissant, puisqu'il falloit qu'il créât un taureau pour remplacer chaque fois celui qui étoit devenu la proie de la férocité de son compagnon.

« Dans cette circonstance, le dieu forma une nouvelle race d'hommes, les kherouh, égaux par leur piété et par la force de leurs poumons aux bhât, mais plus courageux qu'eux, et en fit les gardiens de sa ménagerie. Néanmoins les bhât con-

servèrent leurs fonctions de chanter les louanges des dieux et des héros : comme gardiens héréditaires de l'histoire et des généalogies, ils sont plus considérés que les brahmines chez les fiers et farouches Radjpouts ; mais, dans les cantons du sud-ouest, qui sont encore plus sauvages, les kheroun, plus belliqueux, ont plus de droits qu'eux aux égards du peuple. »

Il y a quelques années, les négocians et les voyageurs qui traversoient le Malwah et le Guzerate prenoient à leur solde un kheroun pour les protéger ; son nom étoit généralement suffisant. Si des voleurs se montroient, il marchoit en avant, agitant son long vêtement blanc et s'exprimant en vers, menaçoit de l'infamie et du malheur quiconque causeroit du tort aux voyageurs placés sous la sauve-garde d'un saint ménestrel de Chiven. S'il échouoit dans cette tentative, il se frappoit de son poignard, généralement au bras gauche, déclarant que son sang retomberoit sur leur tête ; et si tout cela étoit inutile, il étoit obligé, par honneur, de se percer le cœur ; catastrophe qui n'étoit guère à redouter, puisque la mort violente d'un tel personnage auroit suffi pour vouer tout le pays à une stérilité éternelle, et, tous les hommes qui l'auroient occasionnée, à un séjour perpétuel dans le Padalou. Les bhât ne protègent personne, mais en tuer ou battre un seroit regardé comme un acte honteux et de

mauvais augure. Se fiant à cette immunité et à l'importance attachée à l'espèce de renom qu'elle donne, on dit que souvent ils extorquent de l'argent de leurs voisins riches, en leur promettant de répandre l'illustration de leur nom et les menaçant de les rendre infâmes, et même de faire avorter leurs projets. Un riche négociant d'Indore eut, il y a quelques années, une dispute avec un bhât qui fit une figure en argile, à laquelle il donna le nom de cet homme; et, tous les jours, au bazar et dans différens temples, il lui adressoit des reproches amers qu'il entremêloit des malédictions les plus terribles qu'un poète irrité puisse inventer. Il n'y avoit pas de réparation à attendre; et le négociant, quoique jouissant de pouvoir et de crédit à la cour, reçut le conseil d'acheter le silence du bhât par des présens; il refusa de le faire, et les choses continuèrent sur le même pied pendant plusieurs mois; enfin, les amis du négociant réunirent, par leurs souscriptions, une somme considérable, et supplièrent humblement le bhât de l'accepter. « Hélas! répondit celui-ci, pourquoi cela ne s'est-» il pas fait plus tôt? Si je m'étois réconcilié à temps » avec votre ami, il auroit pu prospérer. Mais à » présent, quoique je garde le silence à l'avenir, » j'en ai déjà trop dit contre lui. Les imprécations » d'un barde, proférées pendant si long-temps, ont-» elles jamais manqué de produire leur effet? » Le

négociant fut accablé de plusieurs malheurs, et la croyance du peuple dans la puissance du ménestrel est aujourd'hui confirmée plus que jamais.

A Hirsoli, nous nous amusâmes à voir passer le cortége d'une noce magnifique, à l'occasion des fiançailles du fils d'un radjah voisin avec la fille d'un thêkour. Le petit garçon étoit monté sur un éléphant précédé d'une longue suite de timbaliers, de trompettes et d'étendards, ainsi que d'un très-beau palanquin dans lequel étoient ses deux frères plus jeunes que lui. Quand il traversa la ville, on tira, par intervalles, des feux d'artifice; les toits des maisons et les remparts du fort étoient couverts de spectateurs. Les habitans nous réservèrent très-obligeamment une bonne place, et parurent satisfaits du plaisir que j'eus l'air de prendre à ce spectacle, et du souhait que j'énonçai tout haut pour le bonheur du jeune époux. On me dit que le soir il iroit chez son futur beau-père, où la cérémonie des fiançailles auroit lieu, mais que la jeune fille et lui resteroient encore, pendant quelques années, chez leurs parens respectifs, et qu'ensuite le mariage s'accompliroit.

A Oumer, ancienne capitale du Djeypour, j'allai visiter le temple. Je passai sous une arcade obscure et basse pour entrer dans une petite cour où, à ma grande surprise, le premier objet qui frappa mes yeux fut un amas de sang sur le pavé, et, tout auprès, un homme qui se tenoit debout, une épée

ensanglantée à la main. Tout ce que j'avois vu jusqu'alors étoit si extraordinaire, que mon imagination étoit en quelque sorte montée au point d'attendre quelque aventure; et j'avoue que, pendant un instant, je sentis ma main serrer plus fortement un fouet hindoustani assez fort, et dont le gros bout, en dernière ressource, n'auroit pas été une arme méprisable. Mais, en ce même moment, mon guide me dit de prendre garde de mettre mes pieds dans le sang, et ajouta que tous les matins on sacrifioit une chèvre dans ce lieu. Un second coup d'œil me fit effectivement apercevoir le corps sans tête du pauvre animal étendu devant les degrés d'un petit autel consacré vraisemblablement à Kali. Le brahmine récitoit sa prière en agitant sa sonnette; mais il étoit évident, en voyant l'embarras de notre guide, que nous étions arrivés dans un moment inopportun; ainsi nous nous bornâmes à jeter un coup d'œil autour de la cour, sans nous approcher davantage de l'autel et de ses mystères.

Quand nous sortîmes, le guide nous raconta que, suivant la tradition, jadis l'on sacrifioit ici un homme tous les jours; qu'ensuite, cette coutume fut abandonnée, mais que Djey-Singh eut un songe terrible dans lequel la déesse de la destruction lui demanda pourquoi ses images n'étoient plus arrosées? Le radjah, effrayé de l'idée de désobéir, mais éprouvant de la répugnance à se conformer entièrement aux horreurs des anciennes pratiques, prit

conseil et substitua une chèvre à une victime humaine ; la déesse daigna être satisfaite de l'échange.

« A Djeypour, on nous montra une demi-douzaine d'éléphans que l'on préparoit à combattre ; chacun de ces animaux étoit tenu à part dans une petite cour privée, avec très-peu de litière et fort sale. Tous étoient nourris avec des substances stimulantes, afin d'être rendus furieux ; leurs yeux étincelans, leurs bouches ouvertes, le mouvement continuel de leurs trompes indiquoient chez eux un état de fièvre et d'agitation intérieures. Leurs mohouts ou gardiens sembloient ne s'approcher d'eux qu'avec beaucoup de précaution : quand les animaux entendoient le bruit d'un pas, ils se tournoient aussi loin que la longueur de leur chaîne le leur permettoit, et lançoient fièrement leur trompe en avant. Je fus ému et dégoûté de voir ces nobles animaux ainsi réduits à devenir enragés et malades par la cruauté absurde de l'homme, afin que, pour le divertir, ils pussent se blesser et chercher à se détruire les uns les autres. Deux de ces éléphans étoient très-grands, et tous gras et luisans.

« A Djeypour, quand je fus présenté au nabab, on fit entrer des danseuses, dont les exercices furent absolument les mêmes que ceux que j'avois vus à Bellenghour. On m'apporta, de la part de la rany, un présent consistant en châles communs,

un turban, un collier, etc. Ces objets furent suivis de deux chevaux et d'un éléphant que la princesse me prioit également d'accepter. Un peu embarrassé, je regardai le colonel pour savoir ce que je devois faire. Il me tira bien vite de peine, en me disant que tout cela étoit conforme à l'étiquette ; que je n'en serois pas plus riche, et que la rany n'en seroit pas plus pauvre. Toutefois, je témoignai ma reconnoissance au moukhtar en aussi bon hindoustani qu'il me fut possible. Des souhaits mutuels furent exprimés pour la santé, le bonheur et la continuation de l'amitié entre la compagnie et la cour de Djeypour ; et, après avoir embrassé tous les ministres une seconde fois, nous prîmes congé ; puis, montant sur nos éléphans, nous retournâmes chez nous, précédés par le cortége des présens de la rany.

« En les examinant, il se trouva que l'éléphant étoit boiteux, et de plus si vicieux, que peu de personnes osoient s'approcher de lui ; un des chevaux étoit d'un très-beau noir, mais on reconnut bientôt qu'il boitoit aussi ; quant à l'autre, il ne valoit pas grand'chose, et mes gens déclarèrent qu'il avoit au moins trente ans. Cependant le colonel Raper me dit que ces animaux couvriroient, et au-delà, les gratifications qu'il seroit convenable de donner aux domestiques de la rany, et que la compagnie, conformément à l'usage, paieroit pour moi. Dans le fait, les princes de ce pays savent

très-bien que des présens d'une assez grande valeur, dans ces occasions, seroient autant de perdu. Ils ont soin de faire insérer dans les *acbar* ou journaux que tel ou tel personnage distingué est venu à la cour de Djeypour pour rendre ses devoirs, et que la rany a témoigné le plaisir que lui causoit son arrivée en lui donnant un éléphant, deux chevaux magnifiques et deux plateaux couverts de châles et d'autres ornemens ; de cette manière on remplit son objet, qui est de faire connoître le rang des étrangers, de déployer la générosité de la rany, et surtout de notifier à tous les sujets et à tous les voisins que l'on est en très-bons termes avec le gouvernement britannique ; mais on est naturellement satisfait d'obtenir ces choses avec la moindre dépense possible.

« Les radjah de Djeypour ont été pendant longtemps les plus riches et les plus puissans de tous les princes radjpouts. Leur territoire est encore le plus grand ; on évaluoit leur revenu à un crore de roupies ; ce qui, au taux actuel, est un peu moins d'un million de livres sterling. Les conquêtes des Mahrattes ont beaucoup réduit cette puissance.

« Pendant que nous retournions chez nous, le colonel Raper me dit qu'il avoit reçu du palais des nouvelles désagréables. La nuit précédente, la rany, sans la moindre procédure, ou sans alléguer le moindre motif, avoit fait assassiner une femme de sa suite : femme jouissant d'une bonne réputa-

tion et d'une grande fortune, et qui précédemment passoit pour posséder entièrement la confiance et les bonnes grâces de sa maîtresse. On supposa que sa richesse avoit fait tout son crime ; aussi, cette catastrophe avoit excité une terrible alarme dans le zénana et dans la ville, et huit autres femmes principalement des épouses et des concubines du radjah se crurent également vouées à la mort. Cette atrocité avoit été exécutée par l'ordre même de la rany, et en sa présence. Le colonel Raper fit l'observation que, si le moukhtar n'avoit pas été un scélérat, il n'auroit pas dû souffrir une pareille atrocité, et que jamais un ordre semblable n'auroit pu être exécuté, si on l'avoit supposé capable d'en être indigné.

« Ma mémoire encore toute fraîche de cette histoire, on peut juger si j'éprouvai une sensation agréable en recevant dans le courant de la matinée un présent de fruits, de confitures et de fleurs, accompagné des vœux de la rany pour mon heureux voyage, de ses protestations que ses gens avoient tout disposé pour ma commodité sur la route, et de l'expression de son espoir que notre amitié dureroit long-temps ; je la fis remercier de ses bons sentimens, ce qui n'étoit que juste pour sa bienveillance et son hospitalité envers moi, et je la fis assurer que je prierois pour elle ; mais je n'ajoutai pas, pour qu'elle pût s'amender. »

« Je m'aperçus aujourd'hui que l'attention de

la rany ne s'étoit pas bornée à moi; elle avoit envoyé un excellent dîner composé de confitures, de ghi, de riz, de chevreau, de farine et d'autres friandises hindoustanies; on me dit qu'il y en avoit assez pour cent personnes; c'étoit pour être partagé entre mes gens et mon escorte. »

« Je m'attendois à trouver plus de simplicité et de rudesse chez les Radjpouts et les tribus de l'Inde centrale, que chez celles qui avoient été sujettes de l'empire mogol: même à la cour de Djeypour, je fus frappé de l'absence de cette espèce de politesse que j'avois observée à Lacknau et à Delhi. Partout où les Hindous sont laissés à eux-mêmes et soumis à des souverains indigènes, ils m'ont paru un peuple qui a des goûts simples et modérés, du penchant pour la frugalité et de l'indifférence pour la pompe et les cérémonies. Le sujet du prince mahratte le plus puissant s'assied en sa présence sans le moindre scrupule; on ne remarque pas dans leur conversation la moindre trace de ces termes d'adulation que les Musulmans ont introduits dans les provinces du nord et de l'est: les Européens y sont très-peu connus. Quand nous traversions les villages, j'entendois les petits enfans qui nous crioient sans relâche: Féringhi oé Féringhi! Cependant, il est assez bizarre qu'avec cette simplicité de langage, le titre de maha-radja ou souverain soit donné par les Radjpouts à la plupart de leurs supérieurs. »

L'évêque rencontra le radjah de Benaïra, qui est un radjpout : il étoit vêtu magnifiquement ; un turban resplendissant coiffoit sa tête ; un bouclier pendoit sur son dos, un sabre très-élégant et un poignard étoient attachés à sa ceinture. Deux écuyers, assez bien habillés, conduisoient son cheval ; quant aux vêtemens des domestiques qui portoient sa canne d'argent et son étendard, ils n'étoient pas en très-bon état ; quant à sa canne particulière, un jeune homme de quatorze ans, tout nu, en étoit chargé. Ce radjah, déjà avancé en âge, avoit perdu plusieurs de ses dents ; c'est pourquoi je ne le comprenois que très-difficilement. Cette infirmité ne semble pas être très-commune dans l'Inde ; mais les yeux rouges et la figure maigre et effilée du radjah annonçoient suffisamment qu'il étoit un mangeur d'opium.

« Heureusement, dans cette contrée, la coutume des personnes d'un rang très-élevé est de ne converser que par l'intermédiaire d'un domestique affidé : je profitai avec plaisir de cette étiquette, me servant du dâk-djemantdar, dont je comprenois assez bien l'hindoustani pour converser avec le vieux radjah marmotant. Mais l'effet de ce procédé fut réellement très-plaisant : « Dites au radjah-sahib que je suis heureux de le rencontrer, et » que j'espère qu'il se porte bien. » Voici comme ces expressions furent rendues : « Le seigneur-sahib décrète qu'il est heureux de voir votre révé» rence, et espère que vous êtes en bonne santé. » —

« Dites au seigneur-sahib que je suis en très-bonne » santé, que, ravi de son arrivée et de ses provisions, je le remercie, et que j'espère qu'il est bien. » Cela fut rendu ainsi : « Le radjah-sahib représente » qu'il est très-bien, remercie de l'arrivée de Huz- » zour, etc. » Nous parlâmes ainsi de divers sujets en allant à la maison. »

Voici une nouvelle manière de prendre le poisson : « Les poissons vivoient dans un grand étang qui est contigu au coteau du château, et qui, dans les temps de pluie, paroissoit couvrir une surface d'environ quatre-vingts acres, parce qu'il est alors alimenté par le Benass. Ordinairement, il gardoit son eau durant toute l'année ; mais l'extrême sécheresse de la saison l'avoit déjà beaucoup diminué, et on calculoit que, dans un mois, il seroit entièrement à sec. En conséquence, tout le monde étoit alors employé à prendre le poisson pendant qu'il vivoit encore, et des gens de tout le pays d'alentour s'étoient assemblés, soit pour la pêche, soit pour l'achat du poisson, puisqu'on pouvoit avoir un très-gros poisson pour une petite pièce de monnoie.

« M. Gerard, capitaine au corps des ingénieurs, que je rencontrai en ce lieu, alla voir la pêche, et me dit qu'elle étoit fort curieuse. Le poisson étoit poursuivi dans toutes les directions par des gens armés de bâtons et de lances, ou se servant seulement de leurs mains; mais on ne fit pas

grand'chose jusqu'à l'arrivée de quatre Bhils qui étoient au service du gouverneur d'Oudeypour : alors toute la populace fut renvoyée, et les Bhils, avec leurs arcs et leurs flèches, firent parmi les poissons un ravage qui produisit une abondance extrême dans le camp ; ils choisissoient les plus gros, et les frappoient avec autant de sûreté que si c'eussent été des moutons dans un parc. Leurs arcs étoient en bambous fendus, faits avec beaucoup de simplicité, mais forts et élastiques, et même l'emportant sous ce rapport sur ceux de corne de buffle qui sont d'un usage général dans l'Hindoustan. Ils avoient à peu près quatre pieds six pouces de long, et de la forme de ceux d'Europe. Les flèches étoient également en bambou, avec une pointe grossièrement faite en fer et une seule barbe fort longue. Celles qui étoient destinées à frapper le poisson étoient arrangées de manière que le fer s'en détachoit en perçant le poisson, mais y restoit attachée par une longue ligne absolument d'après le principe du harpon. En conséquence, la hampe restoit flottante sur l'eau, et ainsi non seulement contribuoit à fatiguer l'animal, mais montroit aussi de quel côté il fuyoit, et facilitoit le moyen de le saisir.

« Ce fut à Bhilwara que je rencontrai le capitaine Gerard. Je ne tardai pas à m'apercevoir que, sous un extérieur modeste, c'étoit un homme très-éclairé et très-instruit ; il a été une des per-

sonnes les plus occupées à mesurer et à explorer les monts Himalaya ; il étoit allé à Ladak, et avoit plus d'une fois franchi les limites de l'empire chinois, quoique repoussé chaque fois par la cavalerie tartare, après y avoir parcouru quelques milles. Il avoit monté à la hauteur de 19,600 pieds, c'est-à-dire à 400 pieds au-dessus du point le plus élevé auquel M. de Humboldt étoit parvenu dans les Andes. La dernière partie de la montée, pendant près de deux milles, avoit été sur un plan incliné de 42 degrés, par conséquent plus rapproché de la perpendiculaire que M. de Humboldt n'avoit cru qu'il fût possible d'y gravir dans une distance quelconque. Il me dit que rien ne pouvoit l'emporter sur le soin avec lequel le major Hodgson, M. Frazer et lui avoient constaté la hauteur de ces montagnes de l'Inde.

Pour se faire une idée des princes indigènes de l'Inde centrale, il faut lire les détails suivans sur le radjah d'Odeypour. « Il a un territoire très-étendu, et, dans les années ordinaires, très-fertile, s'il y avoit du monde pour le cultiver. Mais Bapou-Seindiah et Djemchid-khan l'avoient entièrement ruiné et réduit à la mendicité. La moitié au moins de ses revenus est engagée par hypothèque à des banquiers et à des prêteurs d'argent, et son peuple est misérablement tourmenté pour payer l'intérêt exorbitant de ses dettes. Le malheur de sa famille a été d'être la plus ancienne et la plus pure de l'Inde ;

de descendre en droite ligne du soleil, sans aucun mélange dégradant, d'avoir résisté à toutes les tentatives des empereurs de Delhi pour effectuer un mariage entre les deux maisons; je crois qu'elle compte dans sa généalogie un ou deux awatar ou métamorphoses de la divinité. En conséquence, cette famille étoit en général à demi folle d'orgueil, se mariant constamment entre elle, aimant la représentation et la magnificence au-delà de ses moyens ou des usages ordinaires des souverains hindous, et d'ailleurs d'une médiocrité remarquable sous le rapport des connoissances et de l'intelligence. Le radjah actuel joint à tous ces avantages un goût excessif pour l'opium.

Pendant que nous traversions la ville, en revenant chez nous, un homme me demanda l'aumône, en me disant qu'il étoit aveugle. Cependant, l'ayant appelé, il vint à moi, guidé par la lumière des torches, si promptement, que je pensai qu'il voyoit clairement, et je lui demandai quelle étoit son intention, en me disant un mensonge si grossier? Il me répondit qu'il étoit aveugle de nuit (*rat unda*); comme je ne comprenois pas le sens de cette phrase, et que j'avois été tourmenté, durant une grande partie de la journée, par des mendians, le fort en contenant une fourmilière, je répliquai, d'assez mauvaise humeur: « L'obscurité est faite pour dormir et non pour voir. » Les auditeurs se prirent à rire, comme d'un bon mot; mais ensuite

je fus très-mortifié, en apprenant que ma réponse avoit été celle d'un homme insensible. La maladie de la cécité de nuit, c'est-à-dire du besoin de la lumière entière du jour pour y voir, est très-commune dans l'Inde, me dit le docteur Smith, dans la classe inférieure et très-incommode pour certaines professions; par exemple, pour celle de soldat. Les cipayes l'attribuent à la nourriture insuffisante et de mauvaise qualité, et l'on ajoute qu'elle règne surtout dans les temps de disette. Il paroît que c'est la même maladie dont sont attaqués les yeux des gens qui mangent du riz gâté ou de sorte inférieure, et par conséquent très-peu nourrissant; elle provient probablement d'une foiblesse dans les organes de la digestion. Je fus affligé en pensant que j'avois insulté un homme qui peut-être étoit dans la détresse.

Peu de temps après, le voyageur rencontra des ivrognes : « J'avois, dit-il, vu auparavant peu de gens ivres dans l'Inde; mais le temps du houli arrive, c'est le carnaval des Hindous, et les habitans de l'Inde centrale surtout s'y livrent à toutes sortes de divertissemens et de désordres. Les cipayes de ma garde ont commencé à attaquer, de chansons et de paroles indécentes, les femmes qu'ils trouvent sur leur route, chose qui arrive rarement dans d'autres temps; c'est également l'époque pendant laquelle les gens se jettent, les uns aux autres, de

la poudre rouge, comme je l'avois remarqué à Calcutta. »

Dans son voyage, le prélat vit des Bhils, peuple qui est actuellement dans un état de grand abaissement, quoiqu'il ait été, sans contredit, maître du pays avant les Radjpouts.

« Quand nous approchâmes pour la première fois des villages des Bhils, un homme sortit de la cabane la plus voisine, courut au sommet d'un coteau, et poussa un cri aigu qui fut répété du hameau le plus éloigné que nous avions en vue, et de deux autres que nous ne pouvions pas apercevoir. J'en demandai la raison; mes serdars m'assurèrent que c'étoient les signaux de ce peuple, pour donner l'alarme sur notre arrivée, et faire connoître quel étoit notre nombre, et que nous avions des chevaux avec nous. Par ce moyen, ils savoient tout d'un coup s'il convenoit de nous attaquer, de fuir ou de rester tranquilles; en même temps, si quelqu'un d'eux avoit des raisons particulières de ne pas se montrer aux troupes et aux magistrats du pays bas, ils avoient, par-là, un avertissement de se tenir à l'écart. Ce bruit ressemble à celui dont parlent les récits relatifs aux montagnards écossois du moyen âge; mais les pauvres Bhils ne sont pas aussi formidables ennemis que ces hommes si fameux.

« L'après-midi, nous marchâmes vers un des co-

teaux voisins où il y avoit quelques huttes de cette nation infortunée; elles étoient toutes fermées : un vieillard, qui vint à notre rencontre, nous dit qu'elles étoient vides. Il étoit resté seul dans ce lieu avec un jeune homme qu'il nous dit être son neveu. Le reste des habitans s'étoit enfui dans les djengles avec le bétail. Le docteur Smith, qui a l'oreille excellente et qui comprend très-bien l'hindoustani, put converser avec ces gens plus facilement qu'aucun de nous; il nous dit que c'étoit principalement par l'accent et le ton que le langage de ce peuple diffère du dialecte qui est employé ordinairement dans le Malwah. Quand ils parlent, on croiroit entendre un récitatif que le docteur Smith imita, et il reconnut qu'ils saisissoient bien mieux sa pensée que lorsqu'il s'énonçoit autrement.

« Le vieillard dit qu'ils avoient beaucoup souffert du manque de pluie, que leur récolte avoit été très-médiocre, qu'il restoit très-peu de pâturages pour le bétail, et, ce qui étoit bien pis, qu'ils appréhendoient que les flaques d'eau des torrens voisins ne séchassent avant la fin du temps chaud. « Quand cela arrive, ajouta-t-il avec beaucoup de résignation, nous sommes obligés de descendre à Doungorpour ou bien à tel autre lieu où il y a de l'eau, et de nous tirer d'affaire comme nous pouvons. » Ces deux hommes étoient évidemment en proie à la peur; ils trembloient. Ils montroient une grande inquiétude que nous n'al-

lassions près de leurs cabanes, et de la répugnance à se confier à nous jusqu'à nos tentes, quoiqu'ils comprissent très-bien ma promesse qu'ils auroient quelque chose à manger. Je pressai le jeune homme de tirer une de ses flèches à un point désigné ; mais il n'en avoit que deux, et nous regardoit tous comme s'il eût craint que nous attendissions qu'il se défît de ses moyens de défense. Néanmoins je parvins à le rassurer ; il tira, et atteignit un arbre éloigné de 300 pieds : je donnai des éloges à son adresse, et alors il fit partir son autre flèche, qui vola assez droit, mais alla frapper la terre près de la racine de l'arbre. Il tenoit son arc et sa flèche à la manière angloise, différant en cela des Hindoustani, qui placent la flèche du mauvais côté, comme nous le dirions, et tirent la corde avec le pouce : ses flèches n'étoient pas mal faites ; mais son arc étoit ce qu'un archer anglois appelleroit médiocre. Les applaudissemens que ce jeune homme reçut et la sécurité qu'il éprouva alors le rendirent familier. Il s'assit à terre pour nous montrer la manière dont ses compatriotes tiroient du milieu des longues herbes en tirant l'arc avec leurs pieds, et me proposa de viser à divers objets ; mais je lui dis qu'il n'y avoit pas besoin de plus d'épreuve. »

Voici un accident qui en rappelle un du même genre arrivé à Mungo-Park dans son second voyage. « On compte de Kalinghera environ sept milles à travers les djengles jusqu'à Tambresra, vil-

lage près duquel nos tentes étoient dressées à l'ombre de beaux arbres, et près d'une citerne qui contenoit encore un peu d'eau. La position étoit délicieuse; mais un accident la rendit moins agréable qu'elle ne l'eût été. Notre petit troupeau de brebis et de chèvres se reposoit de la marche sous un arbre au feuillage étendu, quand un singe, qui en étoit descendu pour dérober le déjeûner d'un berger, et que celui-ci avoit chassé, tomba, dans sa fuite précipitée, sur un nid d'abeilles qui étoit suspendu en l'air; le singe fut piqué, et, de plus, fit sortir tout l'essaim en furie qui fondit sur les pauvres animaux couchés sous l'arbre et bien innocens du dégât. La plupart furent traités cruellement, firent entendre des bêlemens lamentables; mais la manière différente dont se conduisirent dans cette occasion les brebis et les chèvres fut réellement curieuse. Les premières se rapprochoient les unes des autres, enfonçant leur museau dans le sable, mais sans donner le moindre signe de fuite ou de résistance; les chèvres, au contraire, s'enfuirent aussi vite qu'elles purent, et cherchèrent un abri parmi nos tentes, se pressant d'y trouver leur sûreté comme auroient fait les chiens; mais elles entraînoient après elles une si grande quantité des insectes qui les poursuivoient en s'attachant à leur peau et les harcelant de très-près, que nous n'étions pas du tout désireux de leur venue, et que nous fûmes forcés de refuser à ces

pauvres bêtes l'hospitalité qu'elles auroient reçue dans tout autre occasion. En effet, ma tente fut en un instant remplie d'abeilles, et plusieurs de mes gens furent piqués. Néanmoins nous eûmes sujet de nous féliciter de ce que ces insectes avoient attaqué les brebis et les chèvres, et non les chevaux. Dans ce dernier cas, les conséquences auroient pu être très-sérieuses. Ce que j'ai vu dans cette occasion me fait penser que la piqûre de l'abeille commune de l'Inde n'est pas aussi fâcheuse que celle de l'abeille d'Europe. »

Les extraits que l'on vient de donner du journal d'Héber suffisent pour en faire concevoir une idée très-avantageuse. L'ouvrage original est orné de dessins pleins de vérité; ils sont du crayon du prélat, un petit nombre à celui de sa femme. Depuis long-temps nulle relation de l'Inde n'avoit produit un effet si remarquable en Angleterre, où cependant il paroît tous les ans au moins un livre sur cette contrée lointaine; mais peu de voyageurs l'ont parcourue dans des circonstances aussi favorables que l'évêque. Son caractère public, tout en inspirant le respect, ne faisoit naître ni la crainte ni la défiance, et les qualités rares de cet homme excellent lui aplanissoient toutes les difficultés qui auroient empêché d'autres voyageurs d'examiner convenablement tout le pays.

EXCURSIONS DANS L'AVA.

Le 2 janvier 1827, le détachement partit à huit heures du matin; et, après avoir traversé en canot une quantité de petites criques, on arriva au village de Neoun-khoua-keon, situé sur la rive gauche du Praveng-nellah. Ce village, qui renferme une centaine de cabanes, est le séjour du chef de la division, et habité principalement par des Moghs qui sont presque tous pêcheurs. On ne cultive pas la terre dans son voisinage immédiat; mais les champs sont à peu de distance.

Le 4, à trois heures après midi, le détachement atteignit Mring-kan, village habité par des Khayens ou montagnards qui, par la langue, le costume et les usages, diffèrent essentiellement du peuple des plaines. Les femmes ont un air grotesque: elles sont vêtues d'une tunique et d'une jupe bleues ornées de broderies en fil jaune et rouge, et ont le visage tatoué d'une manière uniforme. Le tatouage commence par un cercle sur le front; il est coupé par une ligne droite qui se prolonge jusqu'au bout du nez; des lignes courbes sont tracées sur chaque joue et convergent vers le menton, où elles se terminent en un cercle, tandis que les lignes extérieures, formant une bordure

singulière, donnent au visage l'apparence d'être couvert d'un masque.

Le 5, le détachement parvint à Talak, lieu situé sur la rive droite d'une rivière limpide, dont le fond est couvert de cailloux. Elle vient des montagnes du nord-est, autour desquelles elle tourne; elle coule d'abord au S. O., puis tourne au S. E., retourne à l'O., et envoie un petit bras au S. Le village renferme une centaine de cabanes peuplées principalement de Birmans; ils y ont établi un bazar et un marché qui promettent d'être très-fréquentés. Les habitans de l'autre côté des monts Yôu-ma-dong commencent à y apporter du coton en laine et filé, de la cire d'abeille, des dents d'éléphant et des dhoti birmans en soie; ils échangent ces marchandises contre des noix de betel, du tabac, du napi, du baloutchong et des objets de fabrique angloise. Au N. E. du village, et à peu près à quatre milles des bords de la rivière, s'étend une chaîne de hautes montagnes; la partie la plus remarquable est le Phoun-ghi-dong, sur lequel passe le chemin que prirent les Birmans lorsqu'ils envahirent l'Arracan, et que depuis la plus grande partie de leur armée suivit en faisant retraite en 1825. Ces montagnes sont couvertes d'une petite espèce de bambous et garnies de petits bouquets d'arbres. La hauteur des monts Phoun-ghi, au point où l'on fait halte ordinairement, est de 1,700 pieds.

De Talak, le détachement se dirigea vers Aeng. La rivière est si basse, au-dessous du village, que les bateaux très-chargés ne peuvent la remonter que de mer haute. On trouva à Aeng plusieurs grands bateaux des Moghs, qui étoient venus de Ramri avec des cargaisons de noix de betel et des toiles. Un commerçant arrivoit en ce moment par terre, de Salem-Mieou, dans le territoire birman, avec cinquante bœufs chargés : c'étoient des animaux robustes et en très-bon état; ils avoient été amenés du Pegou. Les éléphans sauvages sont si nombreux dans les environs d'Aeng, qu'ils interrompent la culture; elle est par conséquent bornée aux bords de la rivière. Le tabac et le coton réussissent dans ce canton; le gingembre y est abondant; le poivre y croît spontanément en grande quantité, et est de bonne qualité.

La route suivie est décrite comme étant d'un caractère uniforme; elle conduit d'une crique ou d'un ruisseau sinueux à un autre, c'est à n'en pas finir; les rives de ces courans d'eau sont couvertes de broussailles épaisses de palétuviers, de soundry, de djeroul et de gherdjea, entremêlés de roseaux et de bambous. La rivière coule entre de vastes chaînes de collines basses, derrière lesquelles s'élèvent des montagnes plus hautes, sur lesquelles les djengles de bambou se prolongent. La surabondance de végétation rend le pays insalubre; mais Talare et Aeng étant situés sur des points élevés

et sur les bords de rivières claires et rapides, sont des lieux très-secs, même durant la mousson qui sans doute les rendroit comparativement plus salubres.

En partant d'Aeng, le détachement reprit la route de la côte. Il alla ensuite visiter le port de Kheâk-Phéo, qui se trouve à l'extrémité septentrionale de l'île de Ramri, et que l'on représente comme assez vaste pour recevoir toute la marine de la Grande-Bretagne; il y a partout huit à quinze brasses de fond; et comme il est fermé de trois côtés, à l'O., à l'E. et au S., il est parfaitement sûr dans la mousson du S. O. La plage est couverte d'un beau sable dur, parsemé de cailloux très-blancs qui ont donné leur nom au port et à l'une des îles : *Kheâk*, signifiant pierre, et *phéo*, blanc. A l'extrémité méridionale de cette île, il y a une chaîne de collines basses, parmi lesquelles on rencontre des volcans qui, dit-on, jettent quelquefois des flammes, et vomissent des quantités de pyrites martiales. Dans leur état de tranquillité, on y voit en ébullition une boue grasse, mêlée avec un peu de pétrole. Dans ce canton, l'on a remarqué un grand nombre de petits volcans. Les Moghs adorent les montagnes volcaniques, ils les regardent comme des lieux par lesquels le naga ou serpent, sur la tête duquel repose le monde lorsqu'il est fatigué et courroucé, exhale son mécontentement par de la fumée et des flammes.

(*Calcutta Government Gazette.*)

EXCURSION LE LONG DE LA COTE D'ARRACAN.

Le 26 janvier 1827, on mouilla devant Chedoba, et l'on visita l'emplacement des cantonnemens qui est actuellement couvert d'herbe très-haute, quoique les barraques soient en bon état. La population de l'île a beaucoup augmenté depuis peu de temps : on pense qu'elle est à peu près de 12,000 âmes ; car on y compte 2,300 maisons.

Le 31, on alla aux volcans qui sont à 14 milles des cantonnemens. On traversa un pays extrêmement pittoresque, et l'on passa par plusieurs villages. Dans la dernière moitié du voyage, on parcourut cinq milles dans un djengle touffu, où l'on rencontra de temps en temps des espaces herbeux et arrosés par des ruisseaux qui descendoient des montagnes, et le long desquels s'étendoient des champs de tabac, de piment et de coton ; le tabac étoit d'une végétation magnifique. Le bananier croissoit partout abondamment.

En approchant du cratère, on suivit, pendant deux milles, une crête stérile située entre deux ravins profonds, et qui n'avoit guère que la largeur nécessaire pour qu'un éléphant pût y passer :

à mesure que l'on avance, ce sentier s'élargit, et les ravins deviennent plus raboteux. Les deux principaux volcans sont sur le sommet de la montagne et à trois quarts de mille l'un de l'autre: le diamètre du cratère que l'on visita étoit à peu près de 300 pieds; la boue qu'il avoit rejetée étoit fortement imprégnée de soufre; les pyrites étoient nombreuses.

Il n'y a pas d'éléphans dans Chedoba: quand les habitans virent ces animaux s'approcher du temple de Naga, ils supposèrent que cette nouveauté ne seroit nullement agréable à la divinité. Les Moghs honorent le cratère du volcan, comme le sanctuaire du dieu-serpent, ou plus probablement comme un des ventilateurs du Padalou, région qui est immédiatement au-dessous de la terre, et qui, selon les Hindous, est le domaine de la famille Naga.

Les voyageurs passèrent la nuit dans le village qui est au bas de la colline, puis revinrent aux cantonnemens par un pays bien cultivé et bien peuplé, mais en suivant une route différente de celle qu'ils avoient tenue en venant. Les villages étoient entourés de champs de chanvre, de tabac, de coton et de cannes à sucre; le riz venoit d'être coupé sur un vaste espace. Ce grain est foulé aux pieds par les buffles pour le faire sortir de l'épi; mais on le débarrasse de son enveloppe au moyen d'un moulin de bois généralement employé par les Bir-

mans; il est mis en mouvement par deux hommes, et peut nettoyer en un jour à peu près 30 mânds de paddy (grain dans sa balle).

On partit de Chédôba le 2 février, et, dans la soirée, on laissa tomber l'ancre devant les Hayes : on débarqua à l'ancien poste de Djoggao, qui est un lieu très-vivant. Les employés du gouvernement demeurent dans des bongalôs agréablement situés sur un coteau élevé à un mille du rivage. Ce côté de l'île est très-bien cultivé; le bétail et la volaille y abondent.

Après avoir visité les îles situées entre Ramri et le continent, et après avoir navigué jusqu'à l'entrée de la baie de Combermère, les voyageurs allèrent à Sandoway : cette ville s'est beaucoup agrandie; les cantonnemens sont situés sur la rive droite d'une rivière, et le terrain ayant été bien éclairci et séché, l'air est salubre. Sur un détachement de 600 hommes, il n'y en avoit que quinze à l'hôpital.

De Sandoway, on alla par terre à Ghôa, ville principale de la division de Tongkhvîn, et à une distance de 112 milles. On marcha presque constamment dans des forêts épaisses d'arbres très-hauts, ou le long du rivage de la mer; quelquefois on suivit le lit de torrens, quelquefois on traversa des plaines couvertes d'herbes hautes. On vit beaucoup de bêtes fauves à pelage uni ou moucheté, et fréquemment des traces d'éléphans sauvages. La côte, à perte de vue, étoit bordée d'écueils et

d'îlots qui doivent la rendre dangereuse dans toutes les saisons, et inaccessible dans la mousson du sud-ouest. La route étoit coupée de plusieurs criques qui n'étoient pas guéables, et qui, dans le temps des pluies, doivent rendre les communications par terre extrêmement précaires. La division de Tongkhvin s'étend des environs de Sandoway au cap Negrais. Ghôa étoit jadis une ville considérable; mais, depuis quelques années, elle a déchu; aujourd'hui, elle ne renferme guère que quatre-vingts maisons. Les habitans de Basseyn et ceux de l'autre rive du You-ma-dong commencent à y venir; tout fait présumer qu'elle sera de nouveau florissante. Tout ce canton est le plus mal peuplé de l'Arracan; mais il ne manque pas de ressources; et, sous un gouvernement doux et protecteur, il ne tardera pas sans doute à attirer des colons.

Après avoir visité la limite méridionale de l'Arracan, les voyageurs retournèrent par mer à Ramri. Le nombre prodigieux d'écueils et d'îlots le long de la côte, ainsi que la force du courant qui porte sur la côte sud, rendent cette navigation difficile et périlleuse. Dans le voisinage de l'île Foul, il n'y a pas de mouillage à moins de cinquante brasses. Ramri est une ville très-peuplée et très-commerçante: aujourd'hui on y compte au moins 8,000 habitans.

COLONIE DE FERNANDO-PO.

(Suite.)

Jeudi 8 novembre. — Journée belle et chaude. Le capitaine Owen a envoyé un jeune homme à terre, où il doit rester quelques jours avec un des chefs, afin d'apprendre, s'il est possible, la langue de l'île. Il a fixé un emplacement pour la maison qu'il compte faire bâtir près d'un village abandonné; il a nommé *Paradis* le terrain que l'on nettoie pour en faire un jardin.

Vendredi 9. — Pendant la nuit, beaucoup de tonnerre dans le lointain, pluie abondante dans la matinée; elle a cessé pendant près de trois heures, et a recommencé à deux heures après midi, avec quelques fortes bouffées de vent; vers quatre heures, le temps s'est de nouveau éclairci. Le fou-fou se fait avec des ignames bouillies que l'on broie dans un mortier. Pendant toute la journée, on a vu à peine une pirogue ou un indigène.

Samedi 10. — Très-beau temps. On n'a aperçu aujourd'hui que peu de pirogues ou de naturels : aucun n'est venu au vaisseau, ce qui nous a fait

soupçonner que quelqu'une de nos actions ne leur ont pas plu. L'après-midi, cette supposition fut confirmée par l'arrivée d'une députation de sept chefs qui allèrent à New-Market, l'après-midi, se plaindre à M. Jeffery de ce que nos gens avoient coupé des palmiers, afin d'en prendre les feuilles pour en couvrir leurs cabanes; ils leur reprochèrent aussi de tirer trop souvent des coups de fusil. Quant à ce dernier point, on leur fit comprendre que ce n'étoient que les officiers qui tiroient sur les singes; et ils en eurent la preuve à l'instant; car le trésorier du navire se fit voir très à propos avec un homme portant un grand singe qui venoit d'être tué, et aussi un très-petit cerf. Les indigènes n'eurent pas cependant l'air satisfait de cette explication; car ils secouèrent la tête, et nous firent entendre par signes que nous ne devions ni couper leurs palmiers pour les empêcher d'avoir du vin, ni détruire leurs bois, ni continuer à tirer des coups de fusil dans l'île. Le capitaine Harrison, désirant arranger l'affaire et les convaincre que notre intérêt étoit de les contenter, les mena de là au lieu où nos gens nettoyoient le terrain; puis il plaça à terre une certaine quantité de fer, et leur offrit, par signes, tout ce métal pour l'étendue de terre comprise dans la ligne de cette limite; ils firent connoître qu'ils le comprenoient en fichant en terre, à égale distance les unes des autres, des baguettes sur cette ligne. M. Jeffery marqua un

arbre. Toutes les parties paroissant satisfaites, nous retournâmes tous à New-Market; nous nous assîmes en rond, et nous bûmes ensemble du vin de palme, comme pour confirmer le marché.

Dimanche 11. — Il a plu depuis minuit jusqu'à huit heures du matin; beau temps le reste du jour. A une heure et demie, le capitaine lut le service divin: quatre naturels y assistèrent et s'y comportèrent très-convenablement. Du port, ils firent également signe à leurs compatriotes, dans des pirogues près du vaisseau, de s'y tenir tranquilles.

Lundi 12. — Très-beau temps. Une nombreuse députation de chefs, vêtus gaîment, est venue à notre camp, à Clarence, pour terminer définitivement l'affaire relative à la terre que nous avions achetée le samedi. Le capitaine Owen alla avec eux jusqu'à la ligne de limite, et entra dans une explication plus particulière et plus satisfaisante, en marquant un certain nombre d'arbres sur cette ligne et en leur promettant d'autres présens; ensuite il amena quatre de ces indigènes à bord, et conclut la négociation en leur donnant leurs présens et en buvant avec eux du vin de palme. Cette transaction paroît avoir rétabli la confiance des naturels en nous, car ils avoient montré beaucoup de crainte de nous depuis deux ou trois jours; mais, aujourd'hui, hommes et femmes sont revenus en grand nombre.

Mardi 13. — Nous avons eu ce soir une nouvelle

preuve de leur confiance ; un homme et un jeune garçon ont insisté pour passer la nuit à bord ; peut-être leur principal motif étoit l'espoir d'un présent. Quoi qu'il en puisse être, je n'ai jamais rencontré, ni connu, par mes lectures, des sauvages plus traitables et plus benins que ceux-ci nous le paroissent ; car, lors même qu'ils sont le plus incommodes, nous pouvons toujours les faire aller du côté que nous le désirons, en les prenant par la main ou seulement par le doigt. Je suis fâché de n'avoir pas à présent de détails plus nombreux à vous donner sur leur caractère ou sur le pays. Réellement, notre séjour n'a pas été assez long pour nous mettre en état de fournir des notions circonstanciées sur ces objets. Une autre raison puissante, c'est que nous ignorons le langage de ces gens, et que nous n'avons qu'un mauvais interprète.

Jeudi 15. — Les chefs ont ramené aujourd'hui le jeune homme que le capitaine leur avoit confié, pour qu'il passât la semaine avec eux. On a débarqué des briques pour monter la forge. Les naturels s'étant aperçus qu'elles pouvoient servir à affiler leurs couteaux, montrèrent le désir le plus vif de les posséder ; mais le fer est leur idole ; ils semblent l'adorer pour son utilité ; des morceaux de cercles de fer, des couteaux, des haches, tels sont les objets qu'ils convoitent le plus ; ils présentent leur menton aux rasoirs ou aux ciseaux quand

ils peuvent avoir les premiers; mais trois pouces d'un vieux cercle de fer ont plus de valeur pour eux que le meilleur rasoir dont on puisse leur faire présent. Ils ne connoissent pas l'usage des habits; les femmes ne sont pas plus vêtues que les hommes.

Vendredi 16. — Les naturels sont venus en foule si nombreuse dans nos limites, que nous avons enlevé les piquets entourant notre dernière place de marché, ayant dessein de le tenir dorénavant au-dehors de notre ligne; cette affluence est en partie de la faute de nos gens qui veulent vendre leurs outils, et en partie de celle des naturels qui sont très-avides de les acheter. On peut échanger un mouton pour une hache; deux à quatre poules, pour trois à quatre pouces d'un cercle de fer; et huit à douze ignames ou deux ou trois calebasses de vin de palme, contenant chacune un gallon, pour la même quantité de fer.

Le journal anglois, auquel nous empruntons ces détails, ajoute, après les avoir donnés: « Nous avons pensé qne nous pouvions restreindre tout ce qui est intéressant pour le public aux faits que nous avons fait connoître et qui représentent la nouvelle colonie comme établie convenablement et définitivement sur cette île importante. Ce n'est pas cependant qu'un lieu, dont la circonférence n'est que de 60 milles, malgré sa fertilité et l'abondance de ses productions, puisse être un objet d'une grande conséquence pour la politique britannique;

mais, considéré sous un point de vue humain et moral, nous pensons qu'il n'est aucune colonie dont on doive faire autant de cas que de celle de Fernando-Po. Par sa position, elle commande presque tout le commerce des esclaves; on ne pouvoit choisir sur toute la surface du globe un point mieux placé pour surveiller et anéantir ce trafic. Toutes les parties du continent voisin, depuis Benin jusqu'à Biafra, sont les principaux entrepôts de la traite des noirs; mais il est difficile qu'un navire y arrive ou en parte sans être exposé à être aperçu de notre nouvelle colonie. Nous espérons les résultats les plus utiles et les plus satisfaisans de cette circonstance.

(*London Literary Gazette*, 3 mars 1827.)

VOYAGE DE M. SIDON,

CITOYEN DES ÉTATS-UNIS,

Dans la partie occidentale de la Pennsylvanie, les états d'Ohio, Kentucky, Illinois, Missouri, Tennessee, le territoire d'Arkansâ, les états du Mississipi et de Louisiane; 1826.

(SUITE ET FIN.)

La ville la plus considérable du Tenesssee est Nashville, bâtie sur un rocher haut de 200 pieds, sur la rive gauche du Cumberland. On y compte 550 maisons, la plupart jolies et bien bâties, et 4,000 habitans. Il y a une bibliothèque publique et plusieurs établissemens d'éducation; il y paroît trois journaux quotidiens. Nashville est entourée de belles propriétés; on dit que celle du général Jackson lui rapporte 50,000 dollars: les productions sont expédiées par eau à la Nouvelle-Orléans en automne et au printemps. Les environs de Nashville sont très-agréables; les habitans y trouvent un abri contre l'air étouffant que produit la chaleur brûlante réverbérée par les rochers nus; mais les fermes situées à leur pied sont malheureusement inondées tous les ans.

Knoxville, seconde ville de l'état pour l'importance, est située de l'autre côté des monts Cumberland, sur la rive droite du Holston et au-dessous de son confluent avec le French-broad-River, à 180 milles à l'est de Nashville ; elle a 400 maisons et 2,500 habitans. Ses environs sont bien moins fertiles que ceux de Nashville. La capitale de l'état est Murfreesborough, à 23 milles au S. E. de Nashville et à 160 à l'O. de Knoxville; elle a 240 maisons et 1,500 habitans, et ne fait que peu de commerce : sa situation n'est pas très-bien choisie.

De tous les peuples, le Nord-Américain est celui que les voyages dérangent le moins ; il regarde le bateau à vapeur, de même que l'auberge, comme sa propriété pendant qu'il les habite, et fait ses dispositions en conséquence. Il voyage beaucoup, et ses courses durent long-temps ; de sorte qu'il cherche à les débarrasser des désagrémens qu'elles auroient pour un Européen. Tout ce qui tient à la manière de voyager est en général plus commode et mieux réglé chez lui que dans les autres pays, l'Angleterre même comprise. Les bateaux à vapeur surtout ne laissent rien à désirer; la mécanique est à l'avant ; les chambres pour les passagers sont à l'arrière : celle des hommes a ordinairement de 25 à 40 pieds de longueur et 20 pieds de largeur ; de chaque côté sont rangées les cabanes fermées par des rideaux de soie rouge ;

dans les nouveaux bateaux, elles le sont par des portes; deux passagers en occupent une. Les meubles sont en bois d'acajou et très-propres.

L'Amérique a des obligations infinies à Fulton, inventeur des bateaux à vapeur : les habitans du Mississipi surtout devroient élever des statues de marbre à un homme qui a donné une activité si étonnante à leurs relations commerciales. Il y a à peine quinze ans, l'habitant de l'ouest étoit obligé, comme une bête de somme, de tirer lui-même son misérable bateau, et de parcourir ainsi 18 milles au plus dans la journée en remontant le fleuve. En 1802, on regarda comme une chose extraordinaire qu'un navire fût allé de la Nouvelle-Orléans à Nashville en 87 jours.

Le Mississipi forme une quantité d'îles de différentes dimensions qui ont souvent 2 à 6 milles de long, mais peu de largeur, et que souvent la violence de son courant détruit et emporte. Sur les bancs de sable qui le bordent de chaque côté, et souvent réduisent sa largeur d'un demi-mille, on aperçoit des quantités innombrables d'oiseaux aquatiques qui, effrayés du bruit épouvantable que fait en s'approchant le bateau à vapeur, vomissant une fumée épaisse et mêlée de flammes, s'envolent en troupes qui ressemblent à des nuages.

Le pays des deux côtés du fleuve est encore peu habité; des fermes isolées devant lesquelles sont

entassées des piles de bois pour les bateaux à vapeur, des cabanes construites sur des troncs d'arbres, et à travers lesquelles le vent et la pluie passent librement, sont les principaux objets qui s'offrent à l'œil. On rencontre rarement des plantations importantes : l'économie rurale se borne presque entièrement à l'entretien du bétail : on voit tout au plus un petit champ de coton auprès de la maison. Des peaux de cerfs, d'ours, d'opossum, qui sont étendues devant la maison, des dindons et des cochons qui errent dans les champs de sorgho, sont les indices ordinaires d'une habitation.

Le bateau à vapeur s'arrêta un instant devant Hopefield, petite ville naissante, et atteignit en deux heures l'embouchure de la rivière au Loup et le fort Pickering, aujourd'hui démantelé, qui est vis-à-vis de Memphis, dont on voit les fondemens; un peu plus bas on arrive à l'île du Président, longue de 19 milles. Le fleuve a là deux milles de largeur, et présente l'aspect d'un lac, duquel s'élève l'île avec ses groupes de beaux arbres; il y en a dans les environs plusieurs petites.

Sainte-Hélène, capitale du comté, est à 95 milles au-dessus de l'embouchure de l'Arkansâ. Elle se bâtit, et ne tardera pas à devenir importante par sa situation, qui la met à l'abri des débordemens du fleuve; elle est à un mille et un quart du rivage

et sur plusieurs petits coteaux ; par conséquent elle n'offre pas de régularité, elle est entourée de plantations de cotonniers.

C'est dans ce canton que se trouvent les 150,000 acres des terres militaires de l'Arkansâ, concédées aux soldats qui ont servi dans la dernière campagne. Seulement un petit nombre de ceux-ci s'y est établi, parce qu'elles sont trop éloignées du reste de la population, et que le soldat américain est trop accoutumé à bien vivre (1) pour avoir beaucoup de penchant à s'enfoncer dans des forêts reculées. Ce sont jusqu'à présent les seuls terrains que le congrès ait donnés.

Le lendemain, le bateau à vapeur atteignit l'embouchure du White-River et celle de l'Arkansâ, rivière large et profonde, qui ne le cède guère à l'Ohio sous ces rapports, mais dont le cours est plus long que le sien ; car on compte 2,500 milles de sa source à son confluent avec le Mississipi, et es gros navires peuvent le remonter à 900 milles. On trouve sur ses bords les villes d'Arkansâ, Acropolis et Littlerock, qui toutes sont naissantes.

Le territoire d'Arkansâ, qui auparavant faisoit partie de la Louisiane, et ensuite du Missouri, en a été séparé en 1819. Il s'étend du 30[eme] au 36[eme]

(1) Le soldat américain, indépendamment de ses habits et d'une très-bonne nourriture, reçoit une paye de 60 dollars par an ; ce qui fait 5 dollars par mois et plus de 16 cents (80 centimes par jour).

degré de latitude nord; sa surface est de plus de 100,000 milles carrés. Il offre une grande diversité de terrains; ce sont des marais, des plaines, dont de vastes espaces sont couverts de sel, et communiquent leur goût aux rivières qui les traversent; des montagnes, des vallées aussi fertiles que celles du Mississipi; des coteaux longs de plusieurs milles, et où les vignes croissent en si grande abondance et donnent de si bons raisins, qu'on peut les comparer aux meilleurs d'Espagne et du Cap, et ils ont une saveur plus aromatique; ailleurs, ce sont des savanes où ne croît qu'une herbe courte, et des prairies où l'on ne voit que des buissons ou des arbres nains.

Dans l'intérieur de l'Arkansâ, on trouve des sources thermales dont la chaleur va jusqu'à 136° (46° 21). Les Indiens y viennent chercher la santé: sans doute elles ne tarderont pas à être fréquentées; ce sont, dit-on, les plus énergiques que l'on connoisse dans les États-Unis.

La population de l'Arkansâ est encore bien foible, car on n'y compte que 18,000 habitans, et, sur ce nombre, il y a 2,000 esclaves. Il ne faut pas chercher dans ce pays la culture intellectuelle; le colon nord-américain n'a que sa Bible avec lui, et quelquefois il a l'occasion d'entendre une fois l'an un missionnaire méthodiste; quant au colon françois, il est très-indifférent. Il n'existe des écoles que dans les villes d'Arkansâ, Acropolis et Little-

rock ; mais que peut-on attendre de plus d'un pays où les maisons, à peu près isolées, sont situées à dix et vingt milles de distance les unes des autres, et quelquefois plus ?

L'Arkansâ n'est guère l'asile que de colons pauvres ; les riches ne vont pas s'enterrer dans un pays où il faut renoncer à tant de choses. L'état est en général très-salubre, à l'exception de la partie comprise entre la rivière Françoise et le White-River, à cause d'un marécage situé à l'ouest ; et cependant c'est là que la plupart des établissemens ont été placés. Un planteur m'a assuré que, pendant dix ans de suite, il a cultivé du tabac dans le même champ qu'il ne fumoit jamais, et toujours il y a obtenu une récolte abondante : le terrain est composé de sable mêlé d'argile : les plantations augmentent actuellement à droite et à gauche du Mississipi. Des îles innombrables et de grandes troupes de pélicans, de grues et de cygnes animent le fleuve, qui reçoit à gauche l'Ya-ou, large de 300 pieds à son embouchure : la source de cet affluent est en Virginie.

Au bout de trois jours de navigation, pendant lesquels il avoit parcouru près de 600 milles, le bateau à vapeur atteignit Vixburgh : là, on commence à voir une suite peu étendue de collines sur lesquelles l'œil, fatigué de la longue uniformité du pays, s'arrête avec plaisir. Vixburgh, fondé depuis quatre ans, compte 50 maisons et 250 habitans. Ce lieu

fait un commerce actif avec la Nouvelle-Orléans ; il ne peut tarder à devenir important.

Le lendemain nous arrivâmes à Natchez, situé à 104 milles au-dessous de Vixburgh. La gelée et les pluies venoient de faire disparoître la fièvre jaune, ce fléau des états du sud-ouest ; les habitans reviennent chez eux. La ville basse est remplie de cabarets et de boutiques fournies de marchandises pour les matelots : il seroit difficile de trouver dans tout autre lieu des États-Unis autant de mauvais sujets qu'ici. On ne sait si l'on doit plus s'étonner des mœurs dissolues des habitans ou de leur insouciance qui les porte à s'entasser au-dessous d'une colline argileuse perpendiculaire, dont un éboulement écrasa, en 1805, plusieurs maisons avec les gens qui les occupoient, et qui menace les autres d'une catastrophe semblable toutes les fois qu'il pleut.

Pendant plusieurs années, la fièvre jaune prit naissance dans ce faubourg, et se répandit de là dans la ville. Celle-ci est à 300 pieds au-dessus du Mississipi par 31° 33′ de latitude N. et 16° 33′ de longitude O. de Washington. De cette élévation on jouit d'une perspective ravissante. Quoique l'on fût déjà au mois de novembre, la végétation étoit encore verdoyante. Natchez est bâtie régulièrement. Presque toutes les maisons sont en briques ; plusieurs sont ornées de colonnes : tout annonce un haut degré d'aisance. On remarque la maison de justice, deux banques, la bibliothèque publique,

trois églises et une école ; on y publie trois journaux et une gazette littéraire intitulée l'*Oracle;* tous les établissemens publics sont entretenus avec beaucoup de libéralité. On y compte 3,540 habitans : il n'y a que peu d'artisans et d'étrangers, excepté quelques familles allemandes qui sont dans une position très-heureuse ; quelques-uns ont acquis de la fortune.

Le coteau sur lequel Natchez est bâti se prolonge, du nord au sud, dans une étendue de 130 milles le long du Mississipi. Les cotonniers y croissent, mais moins bien que dans les enfoncemens. Le sorgho, les prunes, les pêches et les figues y réussissent à merveille. Depuis deux ans, la fièvre jaune désole ce lieu, qui auparavant en étoit exempt, et offroit un refuge aux habitans de la Nouvelle-Orléans. Natchez est considéré comme un port: le congrès a fourni les fonds nécessaires pour y élever un phare.

Voulant faire une excursion au nord, je partis avec un ami : après avoir passé à Gibsonport, éloigné de 6 milles du Mississipi, j'arrivai à un établissement de 6,500 acres d'étendue que les deux frères Davis ont fondé à cinq milles au-dessous de Palmyra ; le terrain leur a coûté 2 dollars l'acre. La culture est difficile, à cause du grand nombre de plantes parasites, de chardons et d'épines qui forment des touffes impénétrables, et des serpens, des moustiques et des alligators qui sont de véri-

tables fléaux ou menacent de dangers réels. On fait mourir les arbres par une simple incision dans l'écorce ; on brûle les broussailles, puis on sème du coton et du sorgho. La culture de la première de ces plantes est aussi pénible que sa récolte ; le travail se fait par des esclaves. A la fin de la troisième année de leur établissement, les frères Davis avoient 200 acres en culture ; ils possédoient vingt-cinq esclaves. Ils récoltoient 200 balles de coton valant ensemble 10,000 dollars ; ce qui leur donnoit peut-être un profit de 6,000 dollars.

La culture du coton est la principale occupation de la plupart des plantations du Mississipi moyen ; en général, on n'élève du bétail et on ne sème du sorgho que pour les besoins de la plantation. Le bétail trouve en toute saison, dans les forêts, du fourrage en abondance ; on l'engraisse avec les graines du cotonnier. La volaille est commune, et se vend aux bateaux à vapeur, que l'on fournit également de bois à brûler. Les planteurs tirent de la Nouvelle-Orléans les vêtemens et d'autres objets. L'habillement ordinaire consiste en une veste et un pantalon de toile de lin ou de coton ; en hiver, ces objets sont en drap. Les esclaves n'ont qu'une chemise et un pantalon de grosse toile de lin et des souliers ; en hiver, un surtout de gros drap. Le planteur du sud est plus adonné que celui du nord aux boissons spiritueuses ; il abandonne le travail à ses esclaves ;

il vit honorablement, parce que son revenu le lui permet. Les voyages au nord sont sa principale dépense : plusieurs planteurs économisent pendant toute l'année ; ils se refusent même quelques commodités, afin de pouvoir dépenser davantage à New-York ou à Boston, où ils vont passer l'hiver.

L'esclave commence son travail à cinq heures du matin ; à sept heures, il mange une soupe de graine de sorgho rôti, avec de la viande ou du lard ; à dîner, il a une soupe semblable, du pouding, de la viande salée ou du lard ; la viande soutient les forces de l'esclave : le soir, il a du pain de sorgho et de la soupe sans viande : on ne le régale que très-rarement de whisky ; il est défendu aux cabaretiers des villes d'en vendre aux esclaves, sous peine d'amende et de perte de leur état en cas de récidive. Les esclaves ont le dimanche entièrement à eux, et peuvent, ce jour-là, travailler pour leur compte : ce qu'ils trouvent dans les plantations de cotonniers, après que la récolte est faite, leur appartient ; quelquefois un nègre peut, de cette manière, ramasser 60 livres de coton un jour de dimanche. En général, les esclaves ne sont pas traités aussi bien ici que dans le nord ; il ne paroît pas un journal qui ne contienne le signalement d'un nègre échappé. Cependant le Nord-Américain est moins dur que le François pour ses esclaves ; celui-ci les considère comme des bêtes de somme, et pense que, dans les trois premières années,

ils doivent, par leur travail, l'indemniser du prix qu'ils lui ont coûté.

Au-dessus de Natchez, les maisons des planteurs sont bâties dans le goût américain, et, au-dessous de cette ville, dans le goût espagnol, avec de larges toits peu inclinés; elles sont commodément distribuées et d'une manière appropriée au climat; on les place sur des plateaux hauts de trois pieds, afin qu'elles soient à l'abri des inondations. Les cases à nègres sont en troncs d'arbres bruts; mais, plus près de la Nouvelle-Orléans, en bois taillé en solives.

Dans les états du sud-ouest, le planteur est l'habitant le plus considéré et le plus riche; il mène une vie agréable, quoique sa satisfaction soit souvent troublée par les désagrémens inséparables de la possession des esclaves. Quand il possède les connoissances nécessaires, il a le moyen d'acquérir en peu de temps une grande fortune; les productions de sa terre sont constamment recherchées; quoique le prix du coton soit diminué de moitié, cependant il suffit encore pour assurer des profits considérables; mais les plantations en pleine culture sont très-chères.

Dans la Louisiane, le Mississipi, et en général dans le sud-ouest, les villes, et principalement les plus commerçantes, à l'exception de la Nouvelle-Orléans et de Natchez, ne sont ni aussi belles ni aussi riches que dans le nord; mais il ne faut pas

tirer de ce peu d'aisance des petites villes une conséquence fâcheuse pour la culture des campagnes. La plupart de ces villes sont principalement peuplées de gens arrivés avec peu d'argent : quiconque a des fonds achète des terres et se fait planteur, parce qu'il peut compter sur des profits certains, et qu'en cinq ans il est remboursé du capital qu'il a avancé. Voilà d'où vient la richesse des planteurs et l'empressement à émigrer vers le sud. Une intelligence remarquable n'est pas nécessaire pour établir une plantation; plusieurs sont gérées par des femmes ; les gens qui ne peuvent supporter les chaleurs de l'été vont alors dans le nord, et laissent leurs biens aux soins d'un inspecteur. Le voyage est agréable, et les frais en sont suffisamment couverts par l'achat des choses dont le planteur a besoin pour sa famille.

Le gibier est très-abondant; on tue beaucoup d'ours; leur chair est excellente. La qualité du terrain varie beaucoup : le meilleur offre un fond d'un rouge brunâtre sur lequel repose une terre d'alluvion profonde de trois à quatre pieds. La croissance des arbres est toujours la mesure la plus exacte pour juger de la nature du sol. J'ai vu plusieurs platanes déracinées par des coups de vent; ils avoient 200 pieds de long.

L'état de Mississipi est admis dans l'Union depuis 1817. En y comprenant les esclaves, sa population est actuellement de 84,000 âmes; sa surface

est de 45,000 milles carrés. Le capital considérable qui est nécessaire pour former un établissement dans cet état a jusqu'à présent opposé des obstacles à l'accroissement de la population. Les classes moyenne et pauvre ne peuvent pas espérer d'y prospérer, parce que des esclaves noirs peuvent seuls supporter la chaleur du climat ; les blancs qui n'y sont pas accoutumés y succombent; c'est pourquoi les émigrans ne consistent ordinairement qu'en habitans des états occidentaux ; ceux des états du nord émigrent rarement.

Revenu à Natchez, j'y passai quelques jours, puis je m'embarquai sur un bateau à vapeur destiné pour la Nouvelle-Orléans. La communication entre ces deux villes n'a lieu que par eau ; les voyageurs préfèrent ordinairement cette voie, car les bateaux à vapeur offrent bien plus de commodités que les auberges.

La Nouvelle-Orléans, jadis le repaire du rebut de la France et de l'Espagne, d'où l'on ne pouvoit s'éloigner sans enfoncer jusqu'aux épaules dans des marais, ou sans courir le risque d'être dévoré par un crocodile, est aujourd'hui une des plus belles villes des États-Unis, et montre une preuve frappante de ce que l'homme peut faire quand son énergie n'est point paralysée par le pouvoir arbitraire. Cette cité compte maintenant 40,000 habitans, et fait le commerce avec la moitié des pays de la terre. Ici, le Mississipi a un demi-mille de

largeur et 200 pieds de profondeur ; ses deux rives sont couvertes de plantations magnifiques : au milieu s'élève la belle maison du propriétaire ; dans le fond l'on aperçoit les cases à nègres et les bâtimens d'exploitation ; le tout est entouré d'orangers, de citronniers, de bananiers. La ville présente un coup d'œil superbe ; son port fourmille de navires de toutes les dimensions qui chargent les produits de tout le pays, et portent à ses habitans toutes les choses dont ils ont besoin. Quoique ce fût un dimanche, les boutiques des François, des Créoles et de quelques Américains étoient ouvertes comme aux jours ouvrables ; les cafés et les cabarets étoient pleins ; les sons de la musique se faisoient entendre au milieu du tapage de la foule, phénomène extraordinaire et même peu agréable pour un Américain des états du nord ; car, pour lui, le dimanche, selon la coutume angloise, doit se passer dans le plus profond silence.

La Nouvelle-Orléans est située par les 29° 57′ de latitude N. et les 13° 6′ de longitude à l'O. de Washington ; elle est sur la rive gauche du Mississipi et presque entièrement pavée ; ses rues sont bordées partout de trottoirs et éclairées pendant la nuit. Elle est beaucoup plus basse que le niveau du Mississipi ; des digues la mettent à l'abri des débordemens. Le nombre des maisons est de 6,000 : dans plusieurs rues, et dans le faubourg supérieur habité en grande partie par des Américains, elles

sont solidement bâties en briques ; il y en a de fort belles à trois étages et ornées de balcons. Les bâtimens en bois disparoissent graduellement, et les toits larges à l'espagnole font place à ceux des états du nord. Quoique l'on rencontre l'eau à deux pieds de profondeur, et qu'une partie des matériaux soit apportée d'Europe, et surtout de France, en guise de lest, tout est construit de manière à durer.

Cependant les édifices publics ne peuvent, ni sous le rapport du goût, ni sous celui de l'exécution, soutenir la comparaison avec ceux des états du nord; mais leur extérieur est imposant. Le principal est la cathédrale : l'intérieur, peint en couleur, ne répond pas à la majesté de l'extérieur; d'ailleurs, il n'est pas surchargé d'ornemens.

Les protestans ont trois églises. Dans le cimetière du temple anglican, les habitans de la ville ont élevé un monument à la mémoire du général Clayborne. L'église des presbytériens a coûté 55,000 dollars; comme elle étoit endettée, elle fut vendue à l'enchère en 1824. Adjugée à un juif pour 20,000 dollars, elle est restée sa propriété; il en laisse l'usage à la communauté pour une somme de 2,000 dollars par an; mais il se réserve les souterrains qu'il loue pour y mettre des marchandises. L'église des méthodistes n'est qu'en clayonnage.

L'hôpital a une salle pour les opérations chirur-

gicales et des salles particulières pour les diverses maladies, des bains et une apothicairerie. En 1824, il mourut 500 individus sur 1,842 malades : l'année suivante, la mortalité fut un peu moindre : sur 1,400 malades, 271 seulement succombèrent. Toutefois, cet établissement est très-bien tenu.

Il se trouve quatre banques dans cette ville ; savoir : un comptoir de la banque des États-Unis, la banque de l'état de Louisiane, les banques de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans, chacune avec un fonds d'un million de dollars. Il y a cinq compagnies d'assurances et un comptoir de la compagnie du Phénix de Londres ; toutes assurent contre les risques d'eau et de feu.

La Nouvelle-Orléans a six loges de francs-maçons et deux théâtres, un anglois et l'autre françois ; il y a dans celui-ci une salle de redoute, la seule des États-Unis où, dans le temps du carnaval, on donne des bals masqués. La place d'armes devant la cathédrale sert de promenade publique ; elle est entourée d'une magnifique grille en fer qui a coûté plus de 50,000 dollars. Le couvent d'Ursulines, autrefois renfermé dans la ville, est actuellement situé trois milles plus bas.

Les établissemens pour presser le coton en laine méritent une mention particulière : il s'en trouve neuf dans la ville ; l'un d'eux peut recevoir 20,000 balles de coton ; il en presse 500 par jour par le moyen de machines mises en mouvement,

soit par la vapeur, soit par des chevaux, soit par une machine hydraulique; cet établissement a coûté 150,000 dollars. On doit remarquer aussi le moulin à scie mu par la vapeur; il livre par jour 80,000 pieds cubes de planches. D'ailleurs, il n'y a pas de fabriques. Tous les objets manufacturés se tirent des états du nord et de l'Europe.

Le canal de Carondelet, derrière la ville, du côté des marais, est un bassin qui peut recevoir 50 petits navires, et qui unit la Nouvelle-Orléans avec la baie Saint-Jean: les bâtimens qui ne tirent pas plus de six pieds d'eau, abrègent leur route des trois quarts en venant de la mer par cette voie.

Lorsqu'en 1803, les États-Unis acquirent la Louisiane, la Nouvelle-Orléans n'avoit que 8,000 habitans; maintenant, ainsi que je l'ai déjà dit, elle en a 40,000, dont 11,800 esclaves et 4,200 hommes de couleur libres. Cette ville a pendant long-temps beaucoup souffert; les gouvernemens européens ne faisoient rien pour profiter de sa position avantageuse pour le commerce avec toutes les parties du monde; on poussa même la folie au point de vouloir en faire une place de guerre. Les Américains ont détruit ces misérables fortifications qui pouvoient tout au plus imposer aux Indiens; et aujourd'hui cette ville, malgré la fièvre jaune, malgré ses marais empestés et malgré ses innombrables moustiques, a plus prospéré qu'au-

cune autre ville de l'Union; il est certain qu'elle deviendra la plus commerçante de l'Amérique. La richesse extraordinaire de la Louisiane, qui est l'Egypte de ces régions, et la fertilité de la vallée du Mississipi, dont on ne peut se faire une idée que lorsqu'on en a été convaincu par le témoignage de ses yeux, doivent contribuer à rendre la Nouvelle-Orléans une des villes les plus grandes et les plus riches du monde. Le commerce avec l'immense bassin du Mississipi lui est ouvert; elle est l'entrepôt naturel d'un territoire dont la surface est de plus d'un million de milles anglois carrés. Des bâtimens à vapeur de 300 tonneaux partis de la Nouvelle-Orléans remontent la rivière Rouge jusqu'à 1,000 milles; l'Arkansâ, jusqu'à 1,500; le Missouri et ses affluens, jusqu'à 3,000; le Mississipi, jusqu'à 1,700; l'Ouabache, jusqu'à 1,200; le Tenessee, jusqu'à 1,300; le Cumberland, jusqu'à 1,200; l'Ohio, jusqu'à 2,000. Quoique les états baignés par le Mississipi et ses affluens, pays, sans contredit, les plus beaux de l'Amérique septentrionale, ne comptent encore que 3,000,000 d'habitans, le commerce intérieur qu'ils font avec la Nouvelle-Orléans emploie 1,400 grands bateaux à quille et à fond plat, et 131 bâtimens à vapeur portant 28,982 tonneaux. La valeur seulement des bâtimens à vapeur excède deux millions de dollars. Le nombre moyen des navires expédiés pour le dehors est de plus de 1,000; ils exportent 200,000

balles de coton, 17,000 boucauts de tabac, et 27,000 barriques de sucre. Indépendamment de ces marchandises, il s'expédie, pour la Havane, les ports du Mexique et de l'Amérique méridionale, des cargaisons de farine, eau-de-vie et viande fumée; et, pour les ports septentrionaux de l'Union, des pelleteries et du plomb. Nécessairement, le commerce de cette ville s'accroîtra en même temps que la culture et la population des contrées dont elle est le débouché augmenteront.

La richesse qui en résulte pour le pays n'est nullement proportionnée au nombre de ses habitans; presque tous sont, sinon riches, du moins aisés; une fortune de 100,000 dollars ne passe pas ici pour remarquable : plusieurs familles ont 50,000 dollars de revenu, beaucoup de planteurs en ont 25,000 : nulle part on n'acquiert la richesse aussi promptement et aussi aisément qu'à la Louisiane; les plantations et le commerce y conduisent infailliblement : voilà pourquoi des milliers d'émigrans arrivent de tous les côtés dans cette province et à la Nouvelle-Orléans, et pourquoi d'autres encore viennent remplacer ceux que la fièvre jaune a emportés.

Le fond de la population de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane en général est composé de créoles descendans des François venus dans le courant du dix-septième siècle : lorsque leur pays eut été cédé à l'Union, ils participèrent à tous les

droits dont jouissoient les autres habitans de la république; mais l'acquisition de cet avantage fut accompagnée de beaucoup de circonstances désagréables pour eux. Les Nord-Américains, dont l'abord envers les étrangers a quelque chose de repoussant, qui étoient pleins de prévention contre les créoles, et trop fiers pour apprendre leur langue, se répandirent sur les côtes du Mississipi, et les créoles se retirèrent. D'un autre côté, les suites d'un régime colonial oppressif, et l'influence d'un climat humide et énervant, ont donné au caractère des habitans quelque chose de passif: le créole est aussi peu capable de passions violentes que d'efforts considérables; tout, chez lui, annonce la douceur. Les disputes et les cris lui sont étrangers, et il n'a recours aux procès si communs dans le nord que dans les cas de la plus extrême nécessité. Il est sobre; l'ivrognerie et la gloutonnerie lui sont odieuses: il n'est ni faux ni dissimulé: son œil noir est expressif, mais il manque de feu. Les traits de son visage pâle manquent de vivacité; et, dans le fait, il n'y a parmi cette population que peu d'hommes de génie. Ses défauts sont le goût des divertissemens, un penchant dominant pour les plaisirs des sens, la dureté envers les malheureux. Jadis le créole ne faisoit que végéter; un troupeau d'esclaves étant à sa disposition, il ne songeoit nullement à développer ses facultés intellectuelles ni les forces de son corps; mais déjà

l'esprit mâle et agissant des Nord-Américains a influé sur le sien; il ne se fait plus servir autant en sybarite; mais on ne peut l'exciter à apprendre une profession manuelle; il la regarde comme indigne de lui.

A peu d'exceptions près, les femmes de la Louisiane sont charmantes; un œil noir, un teint d'une blancheur éblouissante et presque trop blanc, une taille moyenne très-bien prise, mais peu élevée, les distinguent; leurs traits n'ont pas l'expression des femmes du nord; mais, de même que celles-ci, elles ont un sentiment délicat de l'honnêteté: légères en apparence, elles ne blessent jamais les convenances. Comme épouses, mères et maîtresses de maison, elles méritent beaucoup de considération. Quoique toujours parées avec élégance, elles sont modérées dans leurs dépenses, et d'ailleurs capables de grands sacrifices; elles s'occupent peu de cultiver leur esprit; en revanche, elles excellent à la danse.

Les Américains des autres états de l'Union ne composent qu'une huitième partie de la population blanche de la Louisiane. Le Nord-Américain est partout dans sa patrie, et par conséquent n'est nulle part chez lui. A peine il s'est établi dans un lieu, y a abattu les forêts et y a élevé une demeure, qu'il se hâte de la quitter, s'il trouve une meilleure chance à 2,000 milles plus loin. C'est un véritable aventurier; il règne entre lui et le créole

une dissemblance qui tourne presque toujours au détriment de celui-ci. Comme le créole ne comprend pas l'anglois, le premier occupe les places les plus importantes; mais les plaidoiries ont lieu en anglois ou en françois. Les Américains ne tardent à s'enrichir par la culture des terres et par le commerce de commission : tous les ans, il arrive ici de nouveaux essaims du nord qui viennent tenter fortune.

Il y débarque un assez grand nombre de François : la plupart sont des aventuriers, des perruquiers, des maîtres de danse, des parfumeurs, des dentistes, des musiciens : ces gens-là ne valent pas grand'chose, comme colons, dans un état jeune encore ; leur exemple ne peut pas contribuer à l'amélioration des mœurs; le créole est, sans contredit, bien plus rangé.

Les colons allemands qui, dans les états du nord, ont laissé une postérité si recommandable, n'offrent pas, dans les états du sud, un tableau satisfaisant. Sans posséder la moindre chose ni connoître le pays, ils s'embarquoient, de 1813 à 1820, au nombre de 200 à 300, dans un navire destiné pour la Nouvelle-Orléans. Ordinairement il en mouroit la moitié, et souvent les deux tiers, des fatigues de la traversée : les services des autres étoient, comme je l'ai dit plus haut, vendus par le capitaine pour l'indemniser de leur passage. Mis à peu près au même niveau que les nègres, ils n'étoient

guère mieux traités. Ceux qui ne s'enfuyoient pas de chez leurs maîtres en étoient chassés à cause de leur ivrognerie; et, à peu d'exception près, on étoit généralement satisfait de se voir débarrassé d'une telle canaille. Les services les plus vils sont remplis par des Allemands, et leur manière déréglée de vivre les rend fréquemment, dès le premier été, victimes de leurs excès. De 1819 à 1822, sur 2,500 Allemands émigrés il en mourut 1,000 : la plupart ne sont pas mariés, vivent avec des négresses, et quelques-uns ont quatre et cinq enfans.

Les Anglois, les Ecossois et les Irlandois trouvent à bien faire leur chemin à la Nouvelle-Orléans; ils y forment quelques-unes des meilleures maisons de commerce.

Le reste de la population se compose de gens de couleur libres et d'esclaves. Les premiers consistent en esclaves affranchis et en bâtards des blancs. Il y a parmi les mulâtresses de très-belles femmes qui deviennent presque toujours les concubines des blancs, mais plus rarement des Nord-Américains que des François : les premiers se marient de bonne heure, et leurs mœurs sont généralement très-réglées.

Les nègres sont plus maltraités que dans les états de l'ouest, surtout par les François. Trois fois ils se sont révoltés, puis se sont sauvés dans les forêts de la Haute-Louisiane : plusieurs blancs ont

été sacrifiés à leur vengeance; mais on ne tarda pas à se rendre maître de leurs personnes. Les nombreuses exécutions qui atteignirent les coupables furent pour les autres un avertissement salutaire. Depuis cette époque, la tranquillité n'a pas été troublée.

Malgré sa diversité, la population de cette ville offre un trait commun dans le caractère, c'est le désir de gagner de l'argent. Ce penchant y attire et y attache des hommes de toutes les parties du monde. Des marchands en gros et en détail, après y avoir fait leur fortune, retournent chez eux; beaucoup viennent seulement passer l'hiver ici pour vendre leurs marchandises, puis, en été, retournent dans le nord, d'où ils sont arrivés. Il résulte de cet état de choses un effet peu avantageux sur l'esprit des institutions publiques, et voilà pourquoi, sous ce rapport, il y a tant à désirer dans une des villes les plus riches des États-Unis.

Le collége dans lequel on enseignoit l'histoire, la géographie, le latin, l'histoire naturelle et les mathématiques, a été supprimé; mais on doit fonder, à une certaine distance de la ville, un établissement du même genre. Le précédent étoit fréquenté par de jeunes protestans : à l'époque de sa clôture, il ne comptoit que douze élèves. Un collége semblable pour la jeunesse catholique est éloigné de quelques milles de la ville, et dirigé par des ecclésiastiques. Il y a des écoles libres

d'après le modèle de celles des états du nord, plusieurs institutions particulières et beaucoup d'écoles élémentaires.

Les filles reçoivent leur éducation dans des couvens de religieuses; il y a aussi pour elles des écoles élémentaires et des pensions. Julien Poydras fonda, en 1807, une maison pour les orphelines; le gouvernement lui assigna un fonds de 4,000 dollars. Depuis cette époque, on a établi également une maison pour les orphelins; il existe aussi une société de secours pour les femmes indigentes et une autre pour les Irlandois.

Il n'y a pas encore de société de lecture, tandis qu'ailleurs on en trouve dans toutes les villes de 2,000 âmes. Toutes les tentatives faites pour en créer une ont échoué contre l'aversion des créoles pour tout effort de tête. Il paroît tous les jours huit gazettes, dont une en espagnol; les autres, en anglois, en françois, ou dans ces deux langues. La meilleure feuille en ce genre est le *Louisiana Advertiser*, très-bien rédigée sous le rapport commercial.

Nulle part, dans les États-Unis, il n'y a si peu d'esprit religieux : la Nouvelle-Orléans n'a que quatre églises et une chapelle; tandis qu'à Philadelphie, qui est trois fois aussi peuplée, il y a cent églises, et que Pittsbourg en a dix pour 10,000 habitans. Le créole ne va jamais à l'église, ou seulement une fois l'an, à Pâques.

Le carnaval commence à la fin de décembre ; il y a pour la haute société des redoutes et des bals de souscription : le créole, riche ou non, y vient ordinairement avec sa famille ; mais l'ennui règne dans ces réunions, à cause du peu d'harmonie qui subsiste entre les créoles et les Nord-Américains.

Quant au luxe, la Nouvelle-Orléans n'approche pas des villes du nord qui ont la même étendue. Le désir du gain réprime l'immoralité ; le Nord-Américain n'y fait aucune dépense, même lorsqu'il demeure dans la Louisiane, parce qu'il lui importe peu de briller devant le créole ; il aime mieux aller faire parade de sa richesse dans le nord. Peu de maisons reçoivent de la société : les meilleures pensions coûtent 60 dollars par mois ; les inférieures, pour la nourriture et le logement, 40.

L'hiver est le temps des affaires. En été, quiconque en a le moyen, part pour la campagne ou pour le nord, parce que le séjour dans un canton, dont les trois quarts du terrain consistent en marais, est malsain. Cependant la Louisiane ne peut pas être considérée comme le siége de la fièvre jaune, ainsi qu'on se l'imagine en Europe ; en revanche, le pays est délicieux en hiver et au printemps. On peut appeler décembre et janvier les mois d'hiver ; il pleut souvent pendant plusieurs semaines de suite ; il tombe très-rarement de la neige ; au bout d'un quart d'heure, elle est disparue. L'hiver le plus rigoureux dont on ait en-

tendu parler depuis quelques années fut celui de 1821 : le thermomètre de Fahrenheit descendit à 20° (5° 3—R.). Tous les orangers gelèrent ; on n'a pu obtenir de nouveau une récolte de leurs fruits qu'en 1827. Vers la fin de janvier, le Mississipi commence à monter : alors l'Ohio lui envoie ses glaces. Le débordement est uniquement dû au Missouri, quand ses glaces arrivent au moment où les eaux sont déjà hautes.

En février, le printemps commence, la végétation se déploie en abondance : dès le 1er mars on cueille des petits pois, des artichauts, des pommes de terre. Ce mois est, sans contredit, le plus beau, quoique variable ; quelquefois cependant il survient des gelées préjudiciables aux orangers ; mais le thermomètre marque ordinairement 68° à 74° (15°.98 à 18°.65). Les maladies les plus communes dans ce mois et le suivant sont les rhumes : il faut se garantir soigneusement du froid.

Vers la fin de mars et au commencement d'avril, les arbres ont fleuri, les forêts sont revêtues d'une verdure nouvelle, toute la nature a la parure de la jeunesse. Tout se développe avec une vitesse prodigieuse sur ce terrain d'une fertilité incroyable : bien que la température soit encore agréable, les moustiques commencent à devenir importunes; mais on est en plein été : les vents de sud dominent, et pourtant alternent quelquefois avec les vents frais du nord-est et du nord-ouest. Déjà le thermo-

mètre monte à plus de 80° (21°.30); les orages sont fréquens. En juin, la chaleur devient étouffante, les moustiques sont innombrables; c'est surtout dans l'obscurité que leur piqûre est la plus cruelle; elle est douloureuse, et occasionne une démangeaison désagréable : leur bourdonnement est insupportable. Deux de ces insectes malfaisans, derrière un rideau, ne laissent pas un instant de repos à l'homme le plus fatigué.

Juin et juillet ne sont pas encore dangereux sous le rapport de la fièvre jaune; c'est dans les premiers jours d'août qu'elle commence ses ravages; ils durent jusqu'en octobre. Pendant tout ce temps, la tranquillité règne dans cette ville, ordinairement si vivante. La plupart des boutiques sont fermées; à l'exception des nègres, on ne voit personne dans les rues; ce triste silence n'est interrompu de temps en temps que par le bruit des roues du corbillard. Heureusement, la fièvre jaune ne reparoît pas tous les ans; et de plus, depuis 1822, elle n'a plus été ressentie. Ce n'est pas la chaleur excessive qui engendre la maladie; rarement elle excède 100° (30°.20); et même, en 1825, elle fut de 108° (33°.76) à Boston, et ailleurs, au nord de la Nouvelle-Orléans; tandis que, dans cette ville, le thermomètre ne marqua que 97° (28°.86) : la maladie est occasionnée par les miasmes pestilentiels qui s'élèvent des marais situés autour de la Nouvelle-Orléans; ils rendent la

respiration difficile et oppressent la poitrine ; à leur effet se joint celui des vents de sud qui énervent entièrement le corps. C'est dans les années 1811, 1819 et 1822 que la fièvre jaune fut la plus meurtrière ; en cinq mois, elle enleva 8,000 personnes ; ses ravages s'étendirent principalement sur la classe pauvre, obligée de s'exposer aux influences de l'atmosphère ; elle frappa moins les femmes : ce sont celles-ci, surtout les créoles et les mulâtresses, qui rendent les services les plus efficaces dans la fièvre jaune quand on a recours à elles de bonne heure, tandis que des milliers de malades meurent entre les mains des plus habiles médecins.

Cette maladie affreuse est annoncée par des symptômes particuliers, par la multiplication à l'infini des essaims de moustiques : alors toute affaire est suspendue, et le port est vide. Elle cesse aux premiers froids quand ils sont suivis de pluie, et les affaires reprennent leur cours. L'excellente police établie à la Nouvelle-Orléans a depuis cinq ans sauvé la vie à des milliers d'hommes. Tous les pauvres et les gens sans domicile sont, à la première apparition de la fièvre jaune, renvoyés de la ville aux frais de la commune. Actuellement, on travaille avec activité à dessécher les marais ; l'accroissement de la population facilitera l'exécution de cet ouvrage, ces marais offrant le terrain le plus gras : alors la cause de la fièvre jaune pourra être éloignée.

Pendant six mois, la Nouvelle-Orléans est un séjour extrêmement sain; alors elle est visitée par les personnes maladives. La douceur du climat, interrompue rarement en hiver par une gelée de nuit, la quantité de beaux fruits des pays chauds, tels qu'ananas, figues, oranges, bananes, cocos, qui arrivent par mer ou qui croissent naturellement dans le pays, des huîtres excellentes, des tortues de mer, du gibier, de la volaille, toutes sortes de bonnes choses en un mot, donnent à cette ville des avantages qui se rencontrent rarement réunis. La tempérance, une activité modérée, la sobriété, des remèdes promptement appliqués dans les dérangemens d'estomac, maintiendront la bonne santé de l'étranger; s'il vient du nord, il perdra une partie de ses forces par la raréfaction de son sang. Il doit se résigner à être malade; mais si, dans ce cas, au lieu d'avoir recours à un médecin ou à une mulâtresse, il cherche à combattre le mal par des boissons fortes, il ne peut attribuer qu'à lui-même les accidens graves qui surviendront.

L'émigrant riche qui arrive en Louisiane pour s'y fixer y trouve encore de grandes propriétés plantées, soit en cannes à sucre, soit en cotonniers: ce qui vaut le mieux est d'acheter un terrain sur le Mississipi ou sur la rivière Rouge, afin de s'habituer graduellement au climat, s'il lui est possible. Il faut qu'il le quitte au commencement

de la saison chaude pour se réfugier plus au nord; mais, s'il ne le peut, il doit du moins éviter toute espèce de travail forcé, et ne s'exposer ni à la chaleur du soleil ni à la fraîcheur du matin ou du soir. Les nègres, même ceux du nord, s'accoutument plus aisément au climat, et les exhalaisons des marais leur sont bien moins nuisibles.

Les terres sont d'un très-bon revenu; jamais il n'y a de mauvaises récoltes dans celles qui sont plantées en cannes à sucre, et elles sont très-rares dans celles où l'on cultive le cotonnier. Il en coûte 25,000 dollars pour mettre en rapport une terre de 150 acres cultivée en cannes et y placer 30 nègres: dès la troisième année, elle produit 1,500 quintaux de sucre valant 12,000 dollars. Une terre de 4,000 acres, plantée en cotonniers, coûte, avec vingt-cinq nègres, 20,000 dollars. La quatrième année, elle rapporte 800 quintaux de coton qui valent jusqu'à 10,000 dollars. La culture du riz et celle du tabac sont bien moins profitables. Un nègre, par la première, ne donne que 300 à 400 dollars de profit net, et, par la seconde, que 150. Depuis quelque temps, on ne cultive que peu d'indigo: cette plante exige un arrosement continuel; on a trouvé sa culture si préjudiciable à la santé des esclaves, qu'on l'a presque entièrement abandonnée.

Actuellement, un nègre coûte de 400 à 700 dollars; pour 500, on a un bon ouvrier; un esclave sachant un métier vaut jusqu'à 800 dollars.

Ordinairement, on achète les esclaves dans les états de Kentucky, de Virginie et autres au nord de la Louisiane, et on les fait venir par le Missis-sipi. Le long de ce fleuve, la canne réussit jus-qu'au 31° de latitude; le long de la rivière Rouge, elle remonte encore plus haut. Le Missouri abaisse la température du Mississipi. La canne se plante depuis août jusqu'en décembre; en dix-huit mois, elle atteint une hauteur de 8 pieds, et est alors bonne à couper : le cotonnier est mis en terre à la fin de février; au-dessus de Natchez, il souffre fré-quemment des gelées du printemps. Quoique le prix du coton ait baissé de plus de moitié, cepen-dant celui de la Louisiane vaut encore 16 cents (80 centimes) la livre, tandis que celui du Ten-nessee est d'un tiers meilleur marché.

On n'a pas à craindre que le terrain s'épuise. Depuis environ quatre-vingts ans, on cultive la canne et le cotonnier au-dessus et au-dessous de la Nouvelle-Orléans, et le produit des terres n'a pas encore diminué. L'exportation est commode et fa-cile : les navires abondent le long des plantations pour prendre leurs productions, dont la défaite est toujours sûre.

L'émigrant qui, voulant s'établir, ne possède pas un capital de 10,000 dollars pour acheter des nègres, n'a d'autre parti à choisir que d'acquérir des terres dans le pays haut pour y cultiver du fro-ment et du sorgho et y élever du bétail : le riz, le

sucre et le coton ne viennent pas dans ces terres, de même que les céréales ne réussissent pas dans les terres basses du Mississipi. Les terres hautes de la Louisiane sont généralement saines; c'est, en été, le refuge des habitans de la Nouvelle-Orléans. L'homme du nord peut y travailler pendant toute l'année sans craindre ni la fièvre jaune ni la fièvre bilieuse : le voisinage de la Nouvelle-Orléans lui assure un débouché à ses denrées. Tous les ans la ville souffre, pendant quelques semaines, du manque de provisions fraîches ; mais, en général, leur prix est considérable dans tous les temps : la livre de beurre coûte 30 cents (1 fr. 50 cent.) : toutes les autres denrées sont en proportion également chères. Les métairies de seconde et de troisième classes ne sont presque pas en usage : chacun est pressé de s'enrichir, et beaucoup sont, dès la première année, victimes de leur désir du gain; ils succombent à un travail forcé.

Une troisième classe d'émigrans se compose de négocians. La Nouvelle-Orléans, offrant une grande facilité de s'enrichir, est le rendez-vous du rebut de l'Europe et de l'Amérique. Tous les aventuriers accourent par troupes sans posséder un cent, comme si le Mississipi rouloit de l'or. Des milliers de ces coureurs de fortune perdent ici leur santé et leur vie; mais, d'un autre côté, il est très-exact de dire que les plus gros négocians ont commencé leurs affaires presque sans aucun fonds.

Le marchand européen qui s'établit ici est sûr de réussir : les produits de l'industrie européenne y trouvent un débouché très-facile ; le commerce de commission avec l'Europe est très-considérable. De jeunes négocians ayant quelques fonds y feront certainement fortune, s'ils parlent le françois, et surtout s'ils sont les commissionnaires de maisons d'Europe.

La main-d'œuvre est fort chère : la façon d'un habit coûte 10 dollars : voilà pourquoi la majeure partie des habitans achète des vêtemens tout faits qui viennent de New-York, de Boston et de Philadelphie : c'est ce qui arrive généralement pour les souliers, les bottes et les chapeaux. Je doute qu'il y ait à la Nouvelle-Orléans un seul fabricant de chapeaux ou un seul sellier, un carrossier ou un orfévre. Presque tous les objets fabriqués viennent du dehors ; il n'y a que les gens riches qui fassent faire leurs habits dans la ville : les confiseurs, les parfumeurs, les distillateurs et les tailleurs habiles gagnent beaucoup d'argent ; il y a tels de ces derniers qui, en dix ans, ont acquis une fortune de 50,000 dollars. Les commencemens sont difficiles; et, à cause de la cherté des vivres, il est nécessaire de se trouver en état de faire quelques avances. Les bouchers, les maçons, les couvreurs, les boulangers et les forgerons font les meilleures affaires ; ces professions-là sont ordinairement exercées par des Allemands : ce sont aussi eux qui

tiennent les cabarets. Toutefois, les artisans ne sont pas considérés, et l'espace qui les sépare de la haute classe est si grand qu'on ne les y rencontre jamais, tandis que cela a lieu dans les états du nord. Ici, l'artisan est à peu près au même degré que l'esclave affranchi.

La Louisiane offre beaucoup de traits de ressemblance avec l'Egypte; elle est à peu près située sous les mêmes latitudes: ce que le Nil est pour l'une, le Mississipi l'est pour l'autre.

L'état de Louisiane n'est qu'une petite partie du vaste territoire de même nom que les États-Unis, sous la présidence de Jefferson, achetèrent de la république françoise pour une somme de 15 millions de dollars, prix qui n'équivaut pas à la dixième partie de la valeur de l'objet. Cette masse de pays a complété ce qui pouvoit manquer à la position géographique des États-Unis, et donné à leurs relations une étendue prodigieuse. Le fleuve le plus considérable et le plus important de l'Amérique septentrionale a sa source et son embouchure dans les terres de l'Union, dont le commerce intérieur peut ainsi acquérir un développement que n'arrêteront ni les péages étrangers ni des obstacles quelconques. Les états du nord ne sont plus obligés de tirer des pays étrangers les fruits et les productions du sud, et les états du sud reçoivent les marchandises fabriquées dans ceux du nord.

La Louisiane, telle qu'elle fut cédée, avoit une

surface de 1,309,000 milles carrés ; on en a formé les états de Mississipi, Louisiane, Missouri, et les territoires d'Arkansâ, Oregan et Missouri : le second état est le plus important; la nature l'a destiné à jouer un rôle distingué dans l'histoire de l'Amérique. Le congrès l'a bien reconnu, en ordonnant de tracer, aux frais de l'Union, entre Washington et la Nouvelle-Orléans, une grande route dont la longueur sera de 1,300 milles, et qui ensuite passant au-dessus de Natchez, se prolongera jusqu'à Mexico.

L'état de Louisiane a une surface de 45,000 milles carrés; plus des deux tiers, ou 23,480,000 acres, ont déjà été mis en culture; le reste consiste en marais, lacs et rivières : la population est de 190,000 habitans, dont 100,000 sont hommes de couleur. La constitution est démocratique fédérale; le gouverneur, les sénateurs et les représentans doivent posséder des propriétés foncières, dont la valeur est, selon ces emplois, de 5,000, 1,000 et 500 dollars. Le droit d'élection appartient à tout homme blanc, libre et citoyen, âgé de vingt-un ans, demeurant dans le pays depuis un an, et payant une contribution foncière depuis six mois. Le nombre des électeurs doit être vérifié tous les quatre ans. Les nègres libres ne peuvent jouir du droit de citoyen qu'à la cinquième génération, et doivent à chacune s'être mêlés avec les blancs.

L'état est divisé en quatorze sénatoreries : le

gouverneur est élu pour un an, et ne peut être réélu qu'après un intervalle de quatre ans; les sénateurs sont élus pour quatre ans; les représentans, pour deux ans. Le gouverneur a un traitement de 5,000 dollars par an; les sénateurs et les représentans reçoivent une rétribution de quatre dollars par jour pendant la session, et une indemnité pour leurs frais de voyage. Les membres du clergé et de l'instruction publique ne peuvent être élus à l'assemblée générale, et restent de même exclus de tous les emplois étrangers à leur profession.

La Louisiane est divisée en 25 comtés:

1. *Plaquemine* offre beaucoup de marais impraticables; on y cultive principalement la canne à sucre; le coton, le riz, l'indigo y viennent aussi très-bien; on sème peu de sorgho : le fort Saint-Philippe est un des points les plus importans de défense de la Louisiane; plus bas est le fort Saint-Léon, destiné à interdire aux vaisseaux de guerre l'entrée du Mississipi.

2. *Nouvelle-Orléans* renferme la capitale : la plus grande partie consiste en marais; il n'y a des forêts que sur les bords des rivières et des lacs. On y voit de belles plantations de cannes à sucre; le coton, puis le riz et le sorgho y sont également cultivés. Le fort Saint-Jean a été bâti à l'embouchure du bayou Saint-Jean, dans le lac Pontchartrain, pour couvrir la Nouvelle-Orléans de ce côté; le fort Petite-Coquille, à l'entrée du Rigolet dans

le lac, la défend du côté de la Floride ; il est garni de 84 canons ; sa garnison est de 600 hommes : des marais profonds l'entourent.

3. *Saint-Bernard* ou *Côte allemande*, ainsi nommée de ce que des Allemands s'y établirent en 1716 ; aujourd'hui, on ne trouve plus une seule maison où l'on parle allemand. Cette paroisse est presque entièrement cultivée ; la principale production est le sucre.

4. *Saint-Charles*. On peut encore y acquérir des terres non cultivées.

5. *Saint-Jean-Baptiste*. Dans la partie méridionale, on cultive la canne à sucre : dans le nord, c'est plutôt le cotonnier ; les orangers y gèlent souvent.

6. *Saint-Jacques* ou *Côte d'Acadia*. Même culture que dans la précédente paroisse.

7. *Ascension*. Une partie est inondée tous les ans par le Mississipi. Presque toute la surface est couverte de forêts épaisses remplies de tillandsia et de sarmens de vignes immenses.

8. *Assomption*. A l'exception des bords de la Fourche, le pays n'est pas propre aux établissemens : toutes les fermes sont dans des terrains marécageux.

9. *La Fourche*. Les marécages en occupent les deux tiers ; le reste du terrain est excellent pour la canne à sucre : l'état y possède de belles terres.

10. *Iberville*. Il s'y trouve encore des milliers

d'acres de terre non cultivés. La cour de justice siége à Galveston, lieu qui n'a que 70 maisons et 380 habitans; cependant il y a une imprimerie : la situation est très-avantageuse pour le commerce.

11. *Attacapas.* Paroisse très-saine, étant parcourue par les vents de la mer : les habitans, la plupart François et Espagnols, tirent du profit de la location de maisons aux habitans de la Nouvelle-Orléans qui ont coutume d'y venir passer l'été.

12. *Opelousas*, avec les paroisses de la Fayette et de Saint-Landri : le terrain offre beaucoup de diversité. Des plaines sablonneuses y alternent avec un très-beau sol d'alluvion : on y récolte du sucre, des oranges, du coton, du maïs et du tabac; toutes ces productions sont très-recherchées à cause de leur excellente qualité. Dans le nord-ouest, les forêts d'arbres résineux couvrent les deux tiers de la surface; au sud-ouest s'étendent des prairies immenses où paissent des milliers de bœufs; plus au sud, on trouve des marais. Une chaîne de collines qui commence dans ce comté prend graduellement le caractère de montagnes. Le bétail a un débouché assuré à la Nouvelle-Orléans. La rivière principale est la Sabine ; le chef-lieu est Opelousas, où l'on compte 100 maisons, et qui fait un bon commerce.

13. *Rapides.* Sous le rapport du climat et de la nature du sol, ce comté est un des meilleurs de la Louisiane; quoique la canne à sucre n'y croisse

pas. La rivière Rouge est, dans tous les temps, navigable pour les bateaux à vapeur ; le coton que l'on recueille sur ses rives est plus estimé que celui du Mississipi. Alexandria, le chef-lieu, a 1,200 habitans, la plupart Américains, qui font un commerce considérable : la position de cette ville est très-avantageuse, et doit la rendre bientôt une des plus importantes de la partie occidentale de l'état.

14. *Natchitockes*. Le climat est très-sain : la population fait des progrès rapides : le coton et le tabac sont les principales productions. La ville, de même nom, située par 31° 46′ de lat. N., est sur la rive droite de la rivière Rouge; elle a 280 maisons presque toutes habitées par des Américains. C'est la résidence de l'agence des États-Unis pour les Indiens.

15. *Ouachita* donne les mêmes productions : il est arrosé par l'Ouachita, qui sort d'un lac dont on n'a pu trouver le fond : cette rivière est navigable pendant six mois. La capitale, de même nom, compte 450 habitans.

16. *Ocatahoula* a peu de terres fertiles.

17. *Concordia* consiste en grande partie en attérissemens du Mississipi, mais est aussi en partie exposé aux débordemens du fleuve; ses rives sont presque partout garnies de terres bien cultivées. Concordia, qui est le chef-lieu, a 150 habitans.

18. *Avoyelles* renferme principalement des terres

inondées par le Missisipi et la rivière Rouge, et cultivées surtout en coton.

19. *Pointe-coupée* a de belles cultures de cotonniers, et produit aussi du sucre.

20. *West-Bâton-Rouge.* Il n'y a pas encore de villes, mais on y voit des terres bien cultivées.

21. *New-Feliciana* a un terrain excellent et des cultures florissantes. Ce pays est presque entièrement peuplé d'Américains. Le coton y est excellent. Jackson, sur le Thompson, a 300 habitans, une institution pour l'instruction et une imprimerie de journal. Françoisville, à l'embouchure du Thompson, a 360 habitans.

22. *East-Bâton-Rouge.* On y cultive principalement du coton, et, dans le sud, du sucre. Le chef-lieu, bâti depuis long-temps, a 400 habitans.

23. *Sainte-Hélène.* Ses principales productions sont le maïs et les fruits ; on y cultive aussi un peu de coton..

24. *Washington* renferme des terres hautes : on y cultive le sorgho, et on y élève du bétail.

25. *Saint-Tommany.* Le terrain y est maigre ; néanmoins il produit du coton et du froment excellent. Les cuirs, le bois, le goudron et les fruits sont les principaux objets de commerce ; l'air y est pur et le climat sain ; c'est pourquoi plusieurs habitans de la Nouvelle-Orléans, qui n'en est éloignée que de 40 milles, viennent y passer l'été Le chef-lieu est Madisonville, avec 300 habitans.

Les trois derniers comtés n'ont pas un terrain aussi fertile, et par conséquent les mêmes productions que le reste de la Louisiane. On y rencontre principalement des terres couvertes d'arbres résineux; on y élève du bétail, on y cultive le sorgho et les fruits; les terres y sont à bon marché. Le voisinage de la Nouvelle-Orléans offre un débouché assuré aux denrées; ces cantons conviennent donc aux colons qui ne peuvent consacrer des fonds considérables à leur établissement.

Voyage de M. le comte Alexandre de la Borde dans le Levant.

(Extrait de son rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.)

En me demandant le récit de mon voyage, Messieurs, vous me faites éprouver le regret de ne l'avoir pas rendu plus digne de votre intérêt et pour mériter au moins votre indulgence : je vous ferai connoître quel en a été le but; ce sera mon excuse.

Occupé principalement de l'éducation de mon fils, et désirant vivement le rendre digne un jour de votre estime, j'ai cru devoir le soumettre à un nouveau système d'éducation plus étendue, plus pénible, mais que je crois nécessaire aujourd'hui pour être en harmonie avec les lumières et les idées du siècle.

Ce système, qu'il seroit trop long de vous développer ici, consiste, dans sa première partie, à joindre aux études classiques et à la connoissance de plusieurs langues modernes un voyage d'application dans les pays les plus célèbres de l'antiquité, ou, autrement, le périple de la Méditerranée : ce travail, comme vous le voyez, n'exclut pas les découvertes; mais il n'en est pas le but principal. Afin de rendre cette entreprise plus agréable et moins dipendieuse, j'ai cherché à adjoindre à mon fils quelques jeunes compagnons de voyage qui voulussent bien partager ce genre d'étude, et j'ai été assez heureux

pour en rencontrer tels que j'aurois pu le désirer : l'un d'eux est M. Becker, fils du brave général de ce nom, et lui-même officier d'état-major, plein de talent et de zèle ; l'autre, M. Hall, jeune Anglois fort distingué, et enfin M. le duc de Richelieu, qui nous a quittés trop tôt pour aller à Odessa remplir un devoir de reconnoissance.

Après un temps assez long d'études en Italie et un court séjour dans les îles Ioniennes, nous sommes arrivés sur la terre classique de la Grèce, que tant d'intérêts nous appeloient à visiter. Mais la situation politique du pays nous força d'intervertir l'ordre de nos travaux, et de commencer par les autres parties de l'empire ottoman. C'est donc de Smyrne, où nous arrivâmes le 15 juillet 1826, que datent les recherches qui pouvoient avoir quelque intérêt.

L'Asie-Mineure, vous le savez, Messieurs, n'est pas encore bien connue ; et cependant quelle terre renferme plus de souvenirs et de monumens intéressans ! Les voyageurs qui nous ont précédés dans ce pays sont presque tous venus par les côtes, et n'ont guère pénétré qu'à vingt ou trente lieues dans les terres. Nous avons cherché à compléter leurs travaux en arrivant par l'intérieur, et rejoignant les points où ils s'étoient arrêtés. Notre première excursion fut de Smyrne à Constantinople, en passant par Sardes. Cette ville, la plus intéressante de toute la route, est bâtie sur une élévation qui domine la plaine de l'Hermus : les ruines de ses murailles se prolongent des deux côtés du Pactole, foible ruisseau qui, du temps de Strabon, ne rouloit plus de parcelles d'or. Deux colonnes ioniques, soutenant un entablement, sont les seuls restes du temple de Cybèle. Rien n'égale l'élégance de leur chapiteau, dont les volutes sont ornées de palmettes ; elles sont à moitié enlevées, et, d'après

leur diamètre, on peut calculer qu'elles ont cinquante pieds de hauteur. Sur le penchant de la colline, de l'autre côté, sont un théâtre et un stade. Il n'existe plus d'habitans dans cette ville célèbre. Quelques tentes de pauvres Urucks, peuples nomades, ornent seuls les bords du Pactole; et, du haut de la citadelle de Crésus, on n'aperçoit dans la campagne que les tombeaux des rois de Lydie : ce sont de grandes buttes (*tumuli*) au nombre d'environ soixante, parmi lesquelles on distingue le tombeau d'Alyattes, père de Crésus, dont parle Hérodote, comme du monument le plus considérable qu'il eût vu après les pyramides, et qui ressemble en effet à une montagne naturelle. Comme l'historien ajoute que ce tombeau fut construit aux frais des courtisanes de Sardes, on peut juger, par sa grandeur, que les mœurs n'étoient pas très-austères dans cette ville.

En sortant de Sardes, on traverse l'Hermus, la plaine d'Hyrcanie, et on entre dans la chaîne de montagnes connue sous le nom de *Youssouf-Dagh*, qui s'étend du mont Olympe au mont Ida, et forme la séparation des eaux de la mer de Marmara avec celles de l'Archipel.

Partout on trouve sur cette route, de distance en distance, des fontaines élevées par des hommes bienfaisans dont on lit le nom sur la pierre, et ordinairement un verset du Coran. Nous vîmes sur l'une d'elles le passage suivant : *L'homme le plus parfait est celui qui est le plus utile à ses frères.*

Je ne vous parlerai point de Constantinople, Messieurs; rien n'est plus connu que la beauté de sa situation et le peu de splendeur de ses édifices; nous y fûmes témoins des trois événemens qui en caractérisent le mieux le séjour : une révolution, la peste et un incendie. Après avoir passé six semaines dans la maison de ma-

dame la comtesse Guilleminot, qui nous a donné tant de marques d'intérêt, nous songeâmes à nous mettre en route et à nous rendre au Caire par l'intérieur de l'Asie. Le succès de ce voyage dépendoit de la manière dont nous l'aurions entrepris, et il falloit pour cela s'écarter de l'usage ordinaire des voyageurs, dont Seetzen et le colonel Boutin avoient été victimes. Nous arrêtâmes d'acheter à Constantinople des chevaux et des armes, de prendre le costume musulman, de nous munir d'un firman très-expressif que l'ambassade françoise nous procura, et de nous adjoindre, outre un Tartare de la Porte et un drogman, un nombre de domestiques éprouvés; nous nous trouvâmes de cette manière former une troupe de douze hommes à cheval, ayant chacun un fusil à deux coups, et supérieur en armes à feu aux habitans de presque tous les lieux où nous nous arrêtions. Quelques poignées de paras, distribués à propos, ajoutoient la bienveillance à la considération; et, dans les mêmes lieux où isolément nous aurions pu faire à peine quelques notes, nous nous établissions tranquillement à dessiner et mesurer les monumens, sans inquiéter les habitans et sans en être inquiétés. Le bas prix des denrées dans le Levant rend cette manière de voyager peu dispendieuse; c'est ainsi que nous avons parcouru l'intérieur de l'Asie-Mineure, la Syrie et la Palestine. Dans l'impossibilité de vous rendre compte de tous nos travaux, Messieurs, et des observations auxquelles ils ont donné lieu, je vous indiquerai les principales découvertes ou recherches que nous avons pu faire. En sortant des villes de Nicomédie et de Nicée, où sont encore des ruines importantes, nous nous dirigeâmes à l'est vers les bords du Sangarius; et, à peine arrivés près du lac Sabanja, l'ancien Sophon, nous trouvâmes un monument romain de la plus grande

dimension : c'est un pont de six arches, précédé d'un arc de triomphe, et terminé par une sorte de répétition de l'arc en forme de voûte, adossé à la montagne et ouvert des deux côtés pour le passage d'une route romaine. A dix lieues sud-ouest de Cutahia, point culminant de cette partie de l'Asie, nous parvînmes à une ville romaine qu'aucun voyageur n'avoit visitée, et que les itinéraires anciens même n'indiquent point. Ses édifices principaux consistent en un grand théâtre, un stade, plusieurs portiques bien conservés et sur une légère élévation, un temple ionique de la plus élégante architecture : les colonnes sont d'un seul bloc de marbre de trente pieds de hauteur ; elles sont cannelées et soutiennent un entablement très-orné et du meilleur goût. Par les fragmens d'une inscription, qui appartenoient au fronton, on voit que ce temple fut réparé du temps d'Adrien et consacré à Apollon. Ce lieu se nomme en turc *Chapder*, et est arrosé par un cours d'eau que l'on passe sur un pont romain de cinq arches, aussi bien conservé que la voûte romaine, à laquelle il aboutit. De Chapder, nous nous rendîmes au monument phrygien décrit par le colonel Leake : nous eûmes la satisfaction de découvrir dans la même vallée un autre monument semblable, et, à six lieues plus loin, un troisième beaucoup plus considérable, avec une inscription en même caractère. Mais ce qui nous intéressoit davantage et qui nous demanda deux mois de travail, fut le pays compris entre Affiom-Karahissar, Denislu et Isparta, afin de pouvoir bien déterminer les sources et le cours du Méandre, du Lycus et du Marsyas ; l'emplacement du grand nombre de villes anciennes situées sur leur bord, surtout celles d'Hiérapolis et Aphrodisias : la première, célèbre de tout temps par ses eaux minérales, conserve encore la caverne mé-

phitique dont parle Strabon, dans laquelle les oiseaux tomboient asphyxiés, les ruines d'un temple d'Apollon, et une longue suite de magnifiques tombeaux : du milieu d'Aphrodisias, aujourd'hui Guera, s'élève le temple de Vénus, d'ordre ionique et en grande partie conservé. A gauche sont le stade et le théâtre. D'une porte à l'autre règne un portique ionique de la plus grande élégance : Aphrodisias est bien en effet la ville de Vénus ; ce sont des amours qui soutiennent les guirlandes sur l'entablement du portique. C'est une chasse des amours contre toutes sortes d'animaux qu'on voit représentés sur la frise intérieure du temple, dont plusieurs fragmens sont encore bien conservés. Cent inscriptions grecques, éparses dans les ruines, augmentent l'intérêt de ce lieu.

Pour se rendre de Guera à Conié, en passant par Isparta, on traverse un pays de montagnes coupé par de grands lacs. C'est ici la Suisse de l'Asie-Mineure. Eyerdir ressemble à l'Isola-Bella du lac Majeur. Cette chaîne de montagnes renferme plusieurs villes anciennes qu'on n'avoit pas encore reconnues et dont nous avons pu fixer l'emplacement, tel que Salagassus, Antioche de Pisidie, Cremna et Selga ; mais, plus que tous les autres lieux, Conié, l'ancienne Iconium, mérite l'attention des voyageurs ; cette ville renferme des vestiges curieux de tous les âges, et surtout des monumens arabes des sultans seldjioucides qui ne le cèdent en rien en élégance et en perfection aux édifices moresques de l'Espagne.

A douze lieues de la plaine de Conié s'élève une montagne isolée, *Kara-Dagh* ou montagne Noire, dont on racontoit beaucoup de merveilles, et où personne n'avoit encore pénétré. Là, disoient les Turcs, il y a mille et une églises ruinées qui renferment des trésors, mais qui s'écroulent sur ceux qui osent y entrer. Les pierres de ces

monastères, nous disoient les Grecs et les Arméniens, se promènent la nuit en procession et répandent partout la terreur. En effet, Olivier et Kinnaird ne trouvèrent personne qui consentît à les y conduire. La vérité est que ce lieu désert a toujours été un repaire de brigands : Ali, pacha de Conié, nous donna un de ses gardes pour nous y accompagner, et nous parcourûmes la montagne en différens sens, espérant y trouver les ruines de quelques villes anciennes. Mais, à notre grand regret, nous ne rencontrâmes en effet que les mille et une églises dont parloient les Turcs, c'est-à-dire des monastères et des tombeaux des cinquième et sixième siècles, offrant cependant la singularité remarquable de toutes les voûtes en fer à cheval, ce qui prouve évidemment que ce genre de construction, usité dans les plus anciens monumens arabes, n'est point une invention de ces peuples, mais se rattache, comme tout ce qui concerne les arts en Asie et en Europe, à l'empire de Byzance ; car les Grecs ne se sont jamais dessaisis du sceptre du goût, même dans le temps de leur décadence.

De Conié nous nous dirigeâmes vers le mont Taurus et la Caramanie. Pour arriver au point le plus élevé de cette montagne, on n'emploie que sept heures, et on met trois jours à descendre jusqu'à la mer, ce qui indique combien est élevé le plateau de l'Asie. Que ne puis-je, Messieurs, vous décrire les sites intéressans du Taurus et les monumens répandus sur toute la côte de Selefké à Tarsus, les ruines de Corysus, Eleusa et la forêt de colonnes de Pompéiopolis ; Tarsus enfin, où Alexandre le-Grand courut tant de dangers dans les eaux vives du Cydnus, et où naquit l'apôtre saint Paul : en passant près de l'emplacement où étoit la maison de ce Père de l'Eglise, on se rappelle ses belles paroles à une femme qui se jetoit à

ses pieds : « Que faites-vous ? je ne suis qu'un homme de Tarsus. » Ses successeurs n'ont pas toujours été si modestes.

Nous nous hâtâmes de quitter ce lieu, où la peste faisoit déjà de grands ravages, dans l'intention de remonter le Pyramus et d'explorer les ruines d'Anazarba, l'ancienne Anazarbus ; à six lieues plus loin, celle de Boudroun, qui renferme, au rapport des Arabes, plus de deux cents colonnes debout ; mais Nourid, pacha d'Adana, auquel nous en témoignâmes le désir, nous en dissuada, à cause des ravages de la peste chez les Turcomans qui habitent cette vallée, et de l'état de révolte où ils étoient contre son autorité. Nous fûmes surpris d'entendre ce pacha nous demander des nouvelles du général Sébastiani et du prince de Talleyrand ; il avoit connu le premier étant visir à Constantinople, et le second dans une mission en France, qui avoit précédé celle de Galib-Effendi. En effet, sa conversation étoit plus animée et plus instructive que celle des autres pachas ou muselims que nous avions visités ; il nous engagea à assister à l'espèce de divan qui se tient tous les jours dans la cour de son palais, et où se rendent toutes les personnes de sa maison. Les delhy-bachi, tartars, tchaouchs, cavas, etc., se formèrent en cercle, ayant tout le peuple derrière eux ; la musique, composée d'instrumens à vent et de tambours, se rangea auprès. Dans l'intérieur se placèrent cinq tchaouchs qui, à différens intervalles, lançoient en l'air et reprenoient leurs longues cannes, ornées de chaînes d'argent qui faisoient l'effet d'encensoirs : ils récitèrent des prières pour la conservation des jours du grand-seigneur et du pacha. Dès qu'elles eurent cessé, un des tchaouchs s'avança quelques pas en avant, et demanda, à trois reprises et à haute voix, si personne

n'avoit éprouvé quelque injustice et n'avoit de plainte à porter; et, dans ce cas, le placet auroit été lu au milieu du cercle et présenté au pacha. Cette formalité nous plut beaucoup, et nous en témoignâmes notre satisfaction, lorsqu'un homme, qui s'étoit tenu debout, en avant de la musique, pendant toute la cérémonie, la main droite appuyée sur son sabre, fit également trois pas en avant en regardant le pacha, comme pour demander ses ordres : nous crûmes que c'étoit l'officier de garde; la réponse fut : *c'est le bourreau*. Ce mot nous fit tressaillir : tout l'Orient venoit de reparoître à cette parole.

La route d'Adana à Alep est celle qu'Alexandre suivit pour aller au-devant de Darius par les Pyles-Maritimes. Le champ de bataille d'Issus est tel que le décrivent les historiens : une plaine, resserrée entre la montagne et la mer, qui convenoit si bien à la phalange macédonienne, et où la valeur pouvoit suppléer au nombre. Antioche et ses ruines imposantes, les bosquets de Daphné et les bords de l'Oronte nous arrêtèrent quelques jours; mais les ravages de la peste dérangeoient toutes nos combinaisons. En traversant les cimetières des villages, nous voyions avec effroi la multitude des nouvelles fosses et les fleurs encore fraîches que les Turcs placent sur les tombeaux. C'est dans cette disposition d'esprit que nous arrivâmes à Alep. A une lieue de cette ville, le consul de France, M. de Lesseps, prévenu de notre arrivée, vint à cheval au-devant de nous avec les principaux négocians françois; mais ils n'osoient nous approcher, parce qu'il avoit été décidé que nous ferions dix jours de quarantaine. Lorsqu'arrivé à notre logement et en descendant de cheval, M. de Lesseps s'écria : *Je n'y peux plus tenir, il en sera ce qu'il pourra*, et se jeta dans mes bras; les autres François firent de même pour mes compagnons de voyage, et

il ne fut plus question de quarantaine. Il y a si peu de François qui voyagent dans le Levant, que l'arrivée de quelques-uns est un jour de fête pour nos pauvres compatriotes. Hélas! deux mois après, la peste enleva une partie d'entre eux, que le tremblement de terre avoit épargnés.

Nous partîmes d'Alep pour Palmyre; cette excursion assez difficile est un épisode isolé dans un voyage du Levant, comme la ville même l'est dans le désert. C'est ordinairement d'Homs ou de Hama qu'on s'y rend. On trouve dans ces deux villes des habitans qui sont en rapport avec les chefs arabes, et négocient avec eux pour qu'ils servent de guides aux voyageurs : ce sont en quelque sorte des courtiers du désert. Le plus considérable, le cheikh Thala, qui escorte la caravane de la Mecque de Hama à Damas, fit partir sur-le-champ un exprès pour un chef très-considéré à cette époque; car la puissance est très-mobile dans le désert; elle passe d'une tribu à l'autre, suivant les aglomérations qui s'opèrent entre elles et les nouvelles tribus qui viennent chaque année de l'Euphrate et du Tigre. Nous vîmes arriver, quatre jours après, l'homme qui devoit nous conduire; il s'appeloit le cheikh Nahar, de la tribu des Lions, faisant partie de la grande famille des Anesées. Il commandoit environ 10,000 hommes répartis dans six mille tentes sur trente ou quarante lieues carrées de territoire. C'étoit un homme assez grand, âgé d'environ soixante ans, maigre et basané comme tous les Bédouins, et couvert d'une peau de mouton retournée et enduite d'une couleur rougeâtre qui le distinguoit des gens de sa suite; il marchoit avec gravité; sa figure sévère laissoit voir, lorsqu'il sourioit, une expression douce, mais en général mélancolique, et annonçant quelque chagrin secret. Il parloit

très-peu, et jamais avec émotion. Nos arrangemens furent bientôt faits; mais la condition qui nous arrêta quelque temps, et à laquelle nous eûmes tort d'accéder, fut de ne point emporter nos armes: sans cela, disoit-il, il ne pouvoit répondre de notre sûreté, et la moindre imprudence pouvoit nous perdre. C'est avec cet homme seul et trois des gens de sa tribu à pied que nous entrâmes dans le désert. Nous étions six à cheval, avec trois chameaux pour porter l'eau et les provisions. Nous allâmes le premier jour coucher dans le camp des Arabes-Benikali, partie de la tribu des Embaraka qui s'étend sur toute la lisière du désert de Damas à Alep; nous eûmes la nuit une alerte par l'apparition de quelques voleurs dans le lointain; tout le camp se mit en mouvement, et nous commençâmes à sentir l'inconvénient de n'avoir pas nos armes. Les deux jours suivans ne furent marqués par aucune circonstance particulière. Les hommes à pied de la tribu nous précédoient ordinairement et alloient à la découverte; souvent ils se plaçoient debout sur un chameau pour apercevoir de plus loin: inquiet du moindre bruit, attentif au moindre mouvement, l'homme étranger à l'homme dans ces vastes solitudes craint toujours de rencontrer un ennemi dans son semblable. On s'aperçoit et on s'évite à des distances énormes, et là où une armée entière se perdroit, un homme seul ne peut se cacher.

Le cheikh Nahar marchoit silencieusement devant nous, s'arrêtant à différentes heures pour faire sa prière. Un jour qu'il parut avoir perdu sa route, lorsque seulement il cherchoit de l'eau qu'il savoit devoir trouver dans un rocher, nous lui témoignions notre inquiétude; il répondit, sans s'émouvoir: « J'ai promis au cheikh Thala de vous conduire à Tadmor et de vous ramener à Homs, je

tiendrai ma parole; ne vous inquiétez de rien de ce que vous verrez: Dieu est grand!» Il trouva en effet l'eau qu'il cherchoit. Le quatrième jour, après avoir passé la nuit en plein air et sans feu par un froid très-vif, nous marchions lentement, lorsqu'au détour d'un mamelon nous vîmes accourir quinze ou vingt Arabes au grand galop, la lance baissée, qui attaquoient nos chameaux restés en arrière. Nous retournons pour les défendre, et alors il s'engagea entre eux et nous un combat à coups de poing et de bâtons, car ils n'avoient pas plus que nous d'armes à feu. Le reste de la tribu arrivant, nous nous vîmes au moment d'être dépouillés et laissés ainsi dans le désert à vingt lieues de toute source d'eau et de toute habitation. Pendant que nous nous arrachions nos vêtemens des mains les uns des autres, nos chevaux entiers se prenoient avec les jumens arabes, et le désordre étoit à son comble. MM. Hall et Becker se colletoient à pied avec deux Bédouins; mon fils, qui seul avoit caché dans sa ceinture un pistolet, tenoit avec cette arme en respect deux Arabes qui lui avoient arraché son turban. Je cherchois dans la mêlée notre guide dont la lance avoit été renversée dès le premier choc, lorsque tout à coup un de nos gens s'écrie: *Nous sommes secourus!* et, en effet, nous voyions les Arabes se battre entre eux, et leur chef prosterné devant notre vieillard et se confondant avec lui en excuses. Nahar, toujours de sang froid, rajustoit ses vêtemens, remontoit à cheval, et ne manifestoit sa colère que par deux grosses larmes qui rouloient dans ses yeux, et les reproches qu'il adressoit au jeune chef qui nous escorta près d'une lieue. Ce jeune homme, moitié nu, montoit une jument qui valoit 15,000 piastres; et la seule chose qu'il nous demanda pour prix du service qu'il nous avoit rendu en arrêtant sa tribu, fut un peu d'orge

pour sa jument : nous y joignîmes une robe qu'il endossa sur-le-champ.

Palmyre est bâtie sur le plan de la plupart des villes anciennes de la Syrie, et en général des colonies romaines. Une longue rue, ornée de portiques en colonnes et coupée par une autre semblable, aboutit, d'une part, au temple de Neptune; de l'autre, à celui de Jupiter. Cet amas de temples, de tombeaux, cette longue suite de colonnes présente sans doute un aspect imposant; mais il est loin de l'être autant qu'on le suppose : la plaine qui s'étend autour à perte de vue sans la moindre ondulation, isole les monumens sur l'azur du ciel, les fait paroître petits, et leur donne l'air de bâtons blancs fixés sur une surface aride : la qualité du marbre, qui n'a pas cette teinte chaude des monumens de l'Italie, nuit encore à l'effet; l'examen de près ne leur est pas plus favorable : à l'exception du temple de Jupiter, qui présente une grande masse et de beaux détails, les autres ont beaucoup de défauts : les consoles en saillies sur les colonnes, les niches et les rentrans multipliés, la profusion des ornemens, plutôt que leur magnificence, s'écartent déjà du beau temps des Antonins. L'ensemble cependant de cette ville singulière, sa position surtout dans le désert en feront toujours un des lieux les plus curieux pour les voyageurs. Pendant les deux jours que nous y passâmes, nous fûmes sans cesse tourmentés par les instances des habitans qui vouloient nous rançonner, comme ils avoient fait, peu de temps avant, à un voyageur anglois distingué, M. Bankes; nous résistâmes constamment lorsque, le soir du deuxième jour, ils entrèrent en foule, armés de fusils, dans la salle où nous étions, jurant qu'ils nous garderoient prisonniers, à moins que nous ne leur payions chacun mille piastres. A tous ces propos notre

cheikh, sans s'émouvoir, répétoit sa formule : *J'ai promis au cheikh Thala de conduire à Tadmor ces voyageurs et de les ramener à Homs ; ils partiront demain matin ; Dieu est grand !* En effet, le lendemain, les habitans furent plus traitables ; et, moyennant une légère gratification, ils nous laissèrent nous mettre en route. Après trois jours de marches et de fatigues excessives, nous arrivâmes à la tribu de notre chef qu'il appeloit sa maison. Là, nous passâmes deux jours avec cette tribu, voyageant avec elle, couchant sous ses tentes, et observant les mœurs de ces hommes de la nature, qui, en proie à tous les besoins, luttant contre toutes les privations, n'ont de consolation que dans le charme de la vie aventureuse et de l'indépendance.

De Palmyre nous remontâmes vers Latakié pour visiter la côte de Syrie, l'intérieur du Liban, les belles vallées qui le coupent en différens sens, lieux célèbres dans l'Écriture, et embellis encore par les monumens de tous les âges. A deux journées d'intervalle, on passe des cèdres de Salomon au monument gigantesque de Balbec et au palais merveilleux du prince des Druses. Balbec est supérieure à Palmyre en grandeur et en perfection de style : des colonnes de soixante pieds de haut, d'un seul bloc, y reposent sur des soubassemens de pierres plus grandes encore, et le palais de l'émir Béchir est peut-être ce qu'il y a de plus délicieux en architecture arabe. Le prince qui le fit élever a sous ses ordres cinquante mille chrétiens armés et quarante mille Druses ; et, quoique à l'extérieur il observe la religion mahométane, il est chrétien, et son existence singulière et aventureuse rappelle le temps des Saladin et des Malec-Adel.

De Balbec nous nous rendîmes à Damas, la ville la plus considérable et la plus belle de tout l'Orient, après

la capitale. Nous logeâmes dans le couvent des Lazaristes : ces bons religieux sont la providence des voyageurs, et se soumettent toute l'année à une foule de privations pour être en état de les mieux recevoir. L'accueil que nous firent Saleh, pacha de Damas, et les principaux seigneurs de cette ville, nous sauvèrent de l'usage reçu de quitter le turban blanc et de descendre de cheval dans les rues, humiliation à laquelle nous ne nous serions pas soumis, et dont nous espérons avoir affranchi les voyageurs. De Damas nous partîmes pour le Haouran, l'ancienne Décapolis, point le plus important de notre voyage, que Zeetzen et Burckhardt ont décrit, mais dont ils n'avoient point dessiné et étudié les monumens. Au sortir de Damas, nous vîmes accourir à nous un chrétien du Liban, bel homme, bien vêtu, et portant des armes riches, mais harassé de fatigues; il avoit fait six lieues de suite sans manger, à cause du carême. Il me remit une lettre en anglois, ainsi conçue :

« Vous allez faire un voyage dangereux : l'homme que » je vous envoie est un des plus braves de la montagne ; il a » l'ordre de ne pas vous quitter un moment jusqu'au lieu » où vous vous embarquerez, et de m'apporter de vos » nouvelles. ESTHER STANHOPE. »

Cette noble et aimable dame, nièce du célèbre Pitt, m'avoit permis de passer quelques jours auprès d'elle dans sa solitude; elle m'avoit raconté ses aventures, mais elle ne m'avoit pas dit, ce qui eût été plus long, tout le bien qu'elle fait dans le pays ; les malheureux seuls nous en avoient instruits.

La province du Haouran est une grande plaine fertile, jadis couverte de villes considérables, et dont il reste beaucoup de monumens : nous rapportons quatre-vingts dessins ou plans des principaux, et surtout des villes de

Ganoubat, Soueda, Bostra, et plus loin, dans le désert de la mer Morte, Gerasa et Aman. Du Haouran nous nous rendîmes à Jérusalem par Tibérias, Nazareth et Naplouse.

Nous avions passé la semaine-sainte à Rome l'année précédente; nos dispositions avoient été faites de manière à nous trouver à la même époque à Jérusalem; et, en effet, le contraste est intéressant à observer dans ces jours solennels entre ces deux grandes cités du monde chrétien: il est tout à l'avantage de la ville éternelle. A Rome, les hommes et les monumens surpassent ou égalent au moins les souvenirs, tandis qu'à Jérusalem ils en sont de beaucoup au-dessous: ils les rapetissent, les déparent; on voudroit les en chasser. Le souverain pontife, entouré de son clergé et des fidèles accourus de tous les points de la terre, donnant sa bénédiction à la ville et au monde, *urbi et orbi*, du haut du plus grand monument élevé par le génie des hommes, cette foule immense prosternée dans le plus profond silence, tout cela porte un caractère de grandeur, de solennité qu'on ne trouve pas à Jérusalem. Les lieux saints y sont à la garde de pauvres religieux de toutes les sectes pris dans les rangs inférieurs de la société, fort honnêtes gens sans doute, mais la plupart sans lumières comme sans dignité, s'entretenant et n'entretenant les étrangers que de leurs querelles particulières, s'accusant tous les jours auprès des autorités turques qui trafiquent de leur haine, se font payer leur animosité, et troublent sans cesse, par une grêle d'injures et de coups, les momens les plus augustes de leur cérémonie: ces lieux sont, de plus, défigurés par des ornemens mesquins et des constructions de mauvais goût. Il faut voir Rome dans toute sa pompe et Jérusalem dans toute sa solitude; il faut

errer aux environs de cette ville seul avec ses pensées, seul avec les événemens qu'elle retrace : alors on s'élève au-delà des siècles; on voit ces lieux tels qu'ils ont été; on contemple dans le rocher nu de la crèche le berceau du Christ et de la civilisation, et, dans la pierre du saint sépulcre, la leçon de tous les sacrifices, l'exemple de supporter tous les maux dans l'espoir de tous les biens.

Rien n'égale l'étonnement du voyageur qui arrive en Égypte, après avoir traversé tout l'empire ottoman. Là, il trouve le sucre et le coton, arbuste cultivé en grand comme aux Indes, vingt manufactures plus spacieuses et aussi bien conduites qu'à Manchester, des troupes exercées comme en France, enfin un pacha lisant le *Constitutionnel.* Il n'a fallu que le génie d'un homme pour créer comme par enchantement de telles merveilles, pour changer en dix ans la culture, l'industrie, les mœurs et le gouvernement d'un pays; mais ce pays est-il heureux? Voilà ce qu'il faut examiner. Méhémet-Ali, inquiet de l'avenir, voulant opérer rapidement ces changemens, a dû saisir le monopole de la pensée et du travail, presser le mouvement pour arriver au résultat; il s'est dit : *Ce que j'aurai fait se conservera peut-être; ce que j'aurai négligé de faire ne s'exécutera jamais.* De là cette action trop violente, cette avidité de gain trop exclusive, et la misère momentanée du pays; mais qu'il consente à se relâcher de la part trop forte qu'il s'est réservée dans le travail, qu'il renonce surtout à la déplorable expédition dans laquelle il s'est laissé entraîner, et son pays sera aussi heureux qu'il l'a rendu habile. Et, en effet, déjà, par ses ordres, des commissaires sont envoyés dans les provinces pour fixer un impôt qui tienne lieu du monopole; des écoles sont établies sur plu-

sieurs points ; quarante jeunes gens de ses meilleures familles sont élevés en France ; cent autres étudient au Caire dans une école d'état-major dirigée par un officier françois distingué, M. Plana ; cent cinquante suivent des cours de médecine, et préparent des successeurs aux Avicennes et aux Averrhoës après dix siècles d'intervalle. Partout les préjugés disparoissent comme l'ignorance. A une des leçons d'anatomie où je me trouvois, l'habile professeur qui dirige ce cours, M. Clote, interrogea au hasard un élève, et lui demanda pourquoi il étudioit l'anatomie ? Parce qu'il est impossible d'exercer la médecine sans connoître le corps humain, dit-il. — Mais cette étude est défendue dans le Coran ? Le jeune homme, le regardant fièrement, lui répond : Rien de ce qui est utile aux hommes ne peut être défendu dans le Coran. L'homme qui éclaire ainsi son pays ne peut vouloir son oppression ; mais, hélas ! que de craintes ne laissent point ces institutions improvisées, cette civilisation viagère : la hache est suspendue sur ces métiers ingénieux : la torche allumée brûle près de ces arsenaux, de ces moulins, de ces écoles. L'Arabe du désert n'attend que le moment pour envahir son ancien domaine, et faire paître ses chameaux dans les jardins de Schoubra.

Je ne vous parlerai pas, Messieurs, des antiquités de l'Égypte, tout a été dit et fait sur ce sujet ; mais la langue de ces curieux monumens vient d'être découverte : il est né parmi nous un drogman des Sésostris et des Ptolémées, et l'Égypte l'attend pour lui dévoiler ses mystères.

C'est par la Grèce que nous avons terminé, comme nous avions commencé notre voyage : nous l'avions laissée dans la détresse, nous la retrouvâmes pleine d'espoir et de confiance : après avoir vaincu l'oppression, elle a

désarmé l'indifférence. Grâce à l'obligeance de M. de Rigny, du vainqueur de Navarin, nous visitâmes ces belles contrées sur des bâtimens de l'état, traités comme des amis, comme des frères par nos braves officiers de la marine. Hydra nous montra une population tout entière qui, après avoir enrichi par le commerce ses principaux citoyens, vit aujourd'hui de leurs bienfaits.

A Poro, nous trouvâmes l'amiral de toute la flotte grecque, Miaoulis, travaillant de ses mains à radouber son vaisseau.

Nous entrâmes sous le toit modeste de Canaris à Égine, et nous vîmes cet homme intrépide aussi simple, aussi pauvre qu'il avoit toujours été, ne voulant aucune récompense, n'assistant à aucune fête, et bornant son ambition à l'héroïsme.

Fabvier, dans la presqu'île de Métana, nous parut comme Robinson dans sa colonie, faisant des boulets avec du marbre, des moulins avec des planches, du pain avec des racines, se distrayant de l'absence des dangers par des fatigues, et pouvant à peine contenir son âme de feu dans un corps de fer.

Enfin, la triste Athènes nous reçut au milieu de ses décombres. Vivant encore après tant de siéges, victime de ses triomphes comme de ses revers, elle n'a plus une seule maison moderne; mais elle existe toujours dans ses monumens, qui sont là debout comme le génie des siècles que la barbarie et l'ignorance peuvent bien enchaîner quelque temps, mais ne sauroient jamais détruire.

En quittant cette ville, nous voulûmes visiter le champ de bataille de la dernière affaire qui eut lieu sous ses murs, où des chefs inhabiles conduisirent sur une plaine découverte des hommes à pied sans baïonnettes, sans canons, sans soutien. On nous montra la batterie turque

établie au tombeau de Philopappus, qui a enlevé de larges morceaux des colonnes du Parthenon. On nous fit remarquer le point le plus avancé où étoient parvenus les malheureux Grecs, qui, déjà, se croyant près d'entrer dans la place, étendoient leurs bras vers leurs compatriotes, lorsque la cavalerie turque, débouchant du ravin, en fit un horrible carnage : c'est en suivant la longue rangée de leurs corps, laissés sans sépulture, que nous arrivâmes au camp de Phalère, d'où ils étoient partis. Mais jetons un voile sur ce triste tableau. La Grèce est désormais libre, et ne peut plus cesser de l'être; elle a passé pour ainsi dire de l'intérêt des peuples à l'honneur des rois. Le principe d'intervention, qui jusqu'à présent n'avoit été utile qu'au pouvoir absolu, va rendre enfin un peuple à la liberté; à la liberté, qu'il a su conquérir par son courage, qu'il saura mériter un jour par des vertus; et, quels que soient d'ailleurs les torts de la génération actuelle, quel est l'homme éclairé qui ne fait des vœux pour une cause qui se rattache à l'époque héroïque de l'espèce humaine, et pour laquelle ont de nouveau succombé tant de braves! Quel est le voyageur surtout qui ne pense avec charme qu'un jour peut-être une nation heureuse et policée le recevra sur cette terre classique, lui en fera les honneurs dans la langue d'Homère, et conservera intact ce qui reste encore du génie de Phidias, de la gloire de Périclès!

Après cet exposé, Messieurs, je devrois vous parler des différens peuples qui composent l'empire ottoman : je ne pourrai que vous en esquisser le tableau. Les Arabes, et principalement ceux qui habitent la lisière du désert, sont encore tels que l'Écriture nous peint les patriarches avec leurs tentes, leurs nombreux troupeaux, leur vie errante et leurs mœurs simples. Les Grecs,

quoique mêlés du sang esclavon et albanois, conservent encore beaucoup de traces des anciens habitans de leur pays. C'est encore chez eux le même esprit d'épitropie ou de localité, les mêmes rivalités, le même penchant vers le vol et la piraterie; enfin, le mélange de grandes vertus et de grandes foiblesses. Les Turcs, ayant fait peu de progrès dans la civilisation, sont encore dans l'espèce d'état féodal des derniers temps de l'empire de Constantinople. Cette singulière coïncidence m'a donné l'idée de me livrer à un travail déjà avancé qui pourra avoir quelque intérêt, et qui portera pour titre : *Mœurs et caractères des Arabes actuels d'après les livres saints, Mœurs et caractères des Grecs actuels d'après les auteurs classiques; Mœurs et caractères des Turcs d'après les écrivains du moyen âge*. Ces portraits, auxquels je ne me suis permis d'ajouter aucune phrase, aucune observation, pourront cependant paroître d'une grande vérité, tant il est vrai que, chez les peuples comme chez les individus, les vices et les vertus se trouvent plutôt dans les situations que dans les caractères, et ne se modifient que par les institutions.

Malgré la différence de religion, de langage et de mœurs qui existent parmi ces trois peuples, il y a cependant certaines qualités qui leur sont communes, et qui semblent appartenir au sol même qui les a vus naître. L'une des principales, et à laquelle nous devons rendre hommage, est le sentiment de l'hospitalité que l'on trouve partout comme au temps d'Abraham et d'Homère. Dans les moindres villages, il existe une maison pour l'étranger qui arrive, et il est défrayé par la commune pendant vingt-quatre heures, sans qu'on lui demande son état ni son nom. Les formules d'accueil aux étrangers sont à peu près les mêmes dans les trois langues; elles font porter

les souhaits sur ce que l'on suppose vous être le plus cher. Adieu, mon hôte, me disoit-on ordinairement : *Dieu vous conserve votre fils !* Adieu, jeune homme, disoit-on à mon fils : *Dieu prolonge les jours de votre père !*

On pourroit ouvrir au hasard notre journal, et on verroit toujours à peu près les mêmes marques d'intérêt. Je n'en citerai qu'une seule pour donner une idée de toutes les autres.

Arrivés de Palmyre à Homs, après quinze jours de fatigue et de privations dans le désert, nous apprîmes que nous étions attendus chez un riche négociant turc, nommé Hadgi-Hassan, auquel nous étions recommandés d'Alep. Ce brave homme nourrissoit depuis dix jours nos domestiques et nos chevaux qui nous avoient devancés ; il nous accueillit avec une bonté que je n'oublierai jamais. Il exigea que nous passions quatre jours chez lui à nous remettre de nos fatigues ; et, pendant ce temps, il nous combloit d'attention avec une prodigalité et une grâce qu'il seroit difficile de trouver en Europe. Sa conversation étoit aussi spirituelle qu'instructive ; les ayans ou notables de la ville, le gouverneur, l'évêque grec venoient dans sa maison, et montroient pour lui une haute estime. Au moment de le quitter, je me préparai à lui faire un présent, comme c'est l'usage dans l'Orient ; et, lorsque je lui présentai une montre d'or et un fusil : « Ne vous fâchez pas contre moi, mon cher hôte, me dit-il, si je n'accepte pas votre présent ; d'autres voyageurs m'ont déjà pardonné le même refus ; ce que vous m'offrez est au-dessus de ce que j'ai fait pour vous, mais au-dessous de ce que j'attends de votre amitié. Voici ce que je vous demande : Promettez-moi que, lorsque vous serez de retour dans votre famille, vous m'enverrez la moindre bagatelle, mais qui soit bien de votre pays, qui me prouve

bien que vous avez pensé à moi; car ce n'est pas votre reconnoissance que je désire, mais votre souvenir. »

Vivement touché de ces paroles, je lui serrois les mains, et lui promettois ce qu'il demandoit. « Attendez, me dit-il, nous allons sortir ensemble; j'ai envoyé vos chevaux hors de la ville, les rues sont étroites, cela vous sera plus commode, et j'aurai ce temps de plus à passer avec vous. » Nous nous mettons en route lentement; et, en traversant le bazar, je m'aperçois que nous sommes suivis par les gens de sa maison, qui portoient de grandes corbeilles de pain que son neveu remplissoit encore en passant près des boutiques du bazar.

« Hadgi-Hassan, lui dis-je, vous nous avez donné assez de pain pour notre route. — Aussi n'est-ce pas pour vous celui-ci, me dit-il. » Arrivés hors de la ville, nous trouvons nos chevaux; la foule du peuple nous avoit suivis, et nous nous vîmes, comme toujours, entourés de pauvres auxquels nous nous disposions à faire l'aumône, lorsque notre hôte, élevant la voix : « Rangez-vous tous ici, leur dit-il; ne demandez rien à cet étranger : voici tout le pain qui s'est trouvé à vendre aujourd'hui; il va vous être distribué : joignez-vous à moi pour souhaiter à cet ami que Dieu l'assiste toujours lui et les siens dans son voyage. »

Homme excellent! celui que vous avez ainsi accueilli est de retour dans sa famille; il a reçu de ses concitoyens un hommage qu'il étoit loin d'attendre; il est bien heureux; mais il lui reste encore des momens pour penser à Hadgi-Hassan, et lui souhaiter tout le bonheur que méritent ses vertus.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

A history of the life and voyages of Christopher Colombus, by Washington Irving, etc., in four volumes. —*Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, par W. Irving; 4 vol. in-12. — Paris, Baudry, 1828. Prix, 24 fr.

Histoire de l'Amérique, par W. Robertson, avec des notes puisées dans les ouvrages de MM. de Humboldt, Bulloch, Warden, Clavigero, Jefferson, etc.; par M. de la Roquette; 4 vol. in-8°. — Paris, 1828; Janet et Cotelle.

La vie de Christophe Colomb, vie pleine d'agitations, de gloire et d'amertume, unit l'histoire de l'ancien monde à celle du nouveau. Ce grand fragment des annales de l'espèce humaine rassemble tous les genres d'intérêts. Là sont les merveilles du génie, les forces d'une conviction profonde nourrie par l'étude et la méditation, les luttes du courage aux prises avec les préjugés de l'ignorance, la persévérance active se repliant de mille manières pour triompher des obstacles, et les grands services payés de toute l'ingratitude des puissans de la terre. Comme tableau dramatique, quel cadre fut jamais

plus vaste! Un monde tout entier donné à l'Espagne, ou plutôt à l'Europe, changeant les destinées du vieux continent, détruisant toutes les combinaisons de l'ancienne politique, créant un nouveau système financier, jetant de nouveaux intérêts dans les rapports des nations entre elles, et conduisant la bravoure chevaleresque dans les routes inconnues de la cupidité; tels sont les principaux résultats de la mémorable entreprise de Colomb et les épisodes de la vie de ce grand navigateur.

Son histoire a tenté plus d'un écrivain ; mais, avant Robertson, elle n'avoit trouvé que des annalistes : c'est dans l'ouvrage du célèbre Écossois qu'elle parut pour la première fois, riche de toute l'importance des grands événemens auxquels elle se lie, brillante de toute la nouveauté des tableaux qui lui servent de cortége et des couleurs qu'elle réclame.

Mais un tel héros, placé en première ligne dans l'*Histoire de l'Amérique*, demandoit un peintre pour lui seul. Il tient, à la vérité, chez Robertson, la première place dans le récit de la découverte; mais c'est autour de lui qu'on aime à voir se grouper les événemens et les hommes, ses contemporains; c'est à sa destinée qu'on se plaît à voir se rattacher les faits. On veut le suivre, depuis son enfance jusqu'à ses derniers jours, sur le théâtre de sa gloire comme dans l'intérieur de sa vie. Les Italiens ont reproduit plusieurs fois son éloge, mais son éloge à la manière de l'Italie, en phrases sonores, en expressions hyperboliques. Ce n'est pas là de l'histoire, et l'histoire seule convient aux grands hommes. La biographie de Colomb sur un large cadre restoit à faire. En exécutant une pareille entreprise, M. Washington Irving n'est point resté au-dessous de son sujet. Rien de ce qui se rapporte à son héros n'a été oublié; aucun des

évènemens liés à la découverte de l'Amérique n'est passé sous silence ; les personnages secondaires paroissent groupés avec art autour de la grande figure de Colomb, et les détails scientifiques et nautiques sont habilement fondus dans un récit animé des formes les plus pittoresques.

L'auteur de l'histoire de Christophe Colomb, l'un des écrivains qui font le plus d'honneur à l'Amérique du nord, l'un de ceux qui ont le plus contribué à lui faire une réputation littéraire, n'étoit connu, jusqu'à présent, que dans le monde idéal où le Sketch-book, Bracebridge-hall, Rip van Winkle, Dolop Heigliger, la légende de Sleepy Hollow et les contes d'un voyageur, ingénieuses fictions, tiennent un rang très-distingué. Il y a loin cependant de ces piquans ouvrages pleins d'originalité, d'expressions pittoresques et de couleurs poétiques, aux graves compositions de l'histoire. Le bonheur avec lequel cette distance a été franchie par M. Irving atteste toute la souplesse de son talent.

Circonscrits dans notre examen par la nature même des *Annales*, les progrès de la géographie, la marche des sciences qui s'y rattachent, les questions controversées que la découverte du nouveau monde a fait naître, doivent seuls nous occuper ici.

D'aveugles panégyristes ont cru ajouter quelque chose à la gloire de l'illustre navigateur, en le présentant comme un magicien qui avoit deviné l'Amérique : c'étoit le rapetisser beaucoup. La connoissance des documens géographiques du temps suffiroit seule pour éloigner une telle supposition. Colomb n'eut et ne pouvoit avoir une telle pensée. Il sut tout ce que savoient de son temps les hommes les plus habiles ; il jugeoit, comme Arsitoste, marin de Tyr, et quelques anciens, que les

rivages de l'Inde devoient être assez rapprochés des côtes d'Espagne. Les cosmographes du moyen âge suivoient cette opinion dans leurs tracés défectueux, et dominés par une autre idée bizarre qu'il devoit exister des terres dans la partie opposée du globe pour servir de contre-poids aux continens connus : ils inscrivirent au hasard, sur leurs cartes, des terres ou îles imaginaires, auxquelles ils donnèrent le nom d'*Ante Insulæ*. Une d'elles porte le nom d'*Antilia* sur les cartes de Bianco, de Bedrazio et de Pareto. Le savant Buache a cherché à prouver que cette Antilia n'étoit autre qu'une des îles Açores. Il se fonde en partie sur ce qu'elle est très-rapprochée de ces dernières. La carte de Bianco a pu motiver cette opinion ; mais elle est détruite par l'inspection de la carte de Pareto, que le géographe françois ne connoissoit pas. Sur cette dernière, l'Antilia se trouve à une distance très-considérable de l'Europe et tout à l'occident de l'océan Atlantique. Toutefois ces îles n'indiquoient pas un nouveau monde, mais le commencement de l'Asie. Toscanelli, l'ami de Colomb, un des plus célèbres cosmographes de son temps, ne les croyoit séparées du Japon ou de Cipango que par un espace de 225 lieues; les élémens de sa conviction reposoient encore sur l'extension à l'est que les cartes tracées d'après les idées de Ptolémée donnoient à l'Asie. Là, se trouvoient les dernières découvertes de Marco Polo, la Chine placée à la suite de l'Inde, et flanquée d'un assez grand nombre d'îles, parmi lesquelles cette fameuse Cipango tenoit le premier rang. La relation du voyageur vénitien exerçoit également une grande influence sur les idées de Colomb ; il la cite souvent : il a foi dans les positions qu'elle indique, et l'on voit, dans son premier voyage, que ce sont ces îles en avant du continent asiatique qu'il cherche avec persévérance.

Dans sa pensée, aucune terre étrangère ne s'interposoit entre cette extrémité orientale de l'Asie et les rivages d'Europe; l'Océan seul remplissoit cet immense intervalle.

C'étoient ces flots inconnus qu'il se proposoit de franchir. Cette généreuse résolution étoit encore fortifiée par une ferme croyance dans la sphéricité de la terre. Malte-Brun lui donne un autre appui; il suppose que Colomb, voyageant dans les mers du nord vers 1477, avoit appris quelque chose des découvertes scandinaves du moyen âge et de cette terre de Vinland, inscrite sur la carte des voyages des frères Zeni sous le nom d'*Estoti-land* et de *Droceo* ou *Drogeo*. Aucun témoignage ne vient appuyer cette opinion; bien plus, un fait décisif la repousse complétement. Dans sa correspondance avec Toscanelli, en 1474, trois années avant sa navigation au nord, l'illustre Génois fait part à son savant ami du projet qu'il a conçu de chercher les rivages de l'Inde par la route de l'ouest, et Toscanelli l'encourage avec d'autant plus d'empressement, que, dans un mémoire adressé à un certain Martinez, chanoine de Lisbonne, il avoit conseillé au roi de Portugal de tenter la même route pour arriver au pays des épices, conseil qu'il appuyoit d'*une carte* indiquant, par cette voie, les distances probables, mais très-erronées, entre les côtes d'Europe, les provinces de la Chine méridionale et les Indes. Les suffrages d'un tel savant enflammèrent Colomb d'une nouvelle ardeur; mais ce que son génie lui présente comme une vérité démontrée, paroît le rêve d'un insensé aux chefs des gouvernemens contemporains. Gênes, sa patrie, et Venise, repoussent le don qu'il veut leur faire d'immenses richesses et de terres nouvelles. Le roi de Portugal s'efforce de le retenir dans l'inaction et de tromper sa confiance. Six années de refus

l'attendent en Espagne. L'ignorance des ministres et des courtisans de Ferdinand est plus forte que leur cupidité. Il parvient enfin jusqu'au monarque; il est écouté sans être compris, et renvoyé devant une assemblée de mathématiciens et d'astronomes, de moines, d'évêques, de pédagogues de collége, de docteurs en théologie et de physiciens chargés de prononcer sur le sort de tout un monde. Assistons un moment aux séances de ce singulier tribunal; elles offrent un tableau trop caractéristique des mœurs, des connoissances et des préjugés de l'époque pour les passer sous silence.

Dans le couvent de Saint-Etienne des Dominicains de la ville de Salamanque se réunirent les examinateurs de Colomb. Le grand navigateur y fut logé et nourri. On étoit alors aux premiers jours de la renaissance des lettres; la science et la religion se trouvoient encore entre les mains des moines; le cloître les tenoit emprisonnés: lui seul fournissoit les universités de professeurs; toutes les chaires appartenoient aux hommes de la religion; ils régnoient à la cour, commandoient à la ville; on les voyoit disputer sur les bancs ou combattre à la tête des armées; ils faisoient les destinées de l'ordre social, et leur influence étoit encore plus grande en Espagne que dans les autres contrées catholiques : l'inquisition l'appuyoit de ses terribles argumens.

L'aréopage devant lequel Colomb se trouvoit traduit n'étoit pas sans quelques lumières qu'obscurcissoient toutefois les préjugés du temps, les susceptibilités cléricales et les préventions théologiques. Qu'on se représente, en face d'évêques fiers de leur position sociale, de vieux cosmographes vaniteux de leurs erreurs, et dont l'ignorance ombrageuse s'alarmoit des nouveautés, un pauvre homme de mer, sans nom, sans renommée, qui ne tenoit

à aucune corporation scientifique, à aucune congrégation religieuse, venant combattre des idées dominantes et leur substituer des théories nouvelles sans autre appui que la force de sa conviction et la simplicité de son éloquence. Qu'on se figure la suffisance des examinateurs et la modestie de l'homme de génie, et l'on prendra une première vue de l'intérieur de la junte de Salamanque. Ecoutons maintenant les étranges discours qui s'y tiennent : là, Colomb fut traité d'aventurier, de fou, de visionnaire ; on lui demanda quelle étoit sa mission pour déranger l'ordre du globe et contredire tant d'habiles gens. En savez-vous plus qu'eux ? disoient les cosmographes. Puis venoient les théologiens qui citoient, pour le confondre, l'Ancien-Testament, l'Evangile, S. Chrysostôme, S. Augustin, S. Jérôme et S. Grégoire ; on entreméloit les doctrines scientifiques aux doctrines religieuses. Colomb soutenoit que la terre est ronde ; on lui répondoit que sa véritable figure étoit indiquée dans les psaumes ; qu'on y lisoit que les cieux sont étendus comme une peau, et que S. Paul, dans son épître aux Hébreux, comparoit la voûte céleste à une vaste tente dressée au-dessus de la terre, ce qui prouvoit sans réplique que cette dernière étoit plate. La croyance de Colomb aux antipodes étoit attaquée tout à la fois par les théologiens et par les savans. Y a-t-il quelqu'un d'assez fou, s'écrioient les sages de l'assemblée, un Lactance à la main, pour croire qu'il existe des hommes qui marchent les pieds opposés aux nôtres et la tête en bas ? Y a-t-il un pays où la pluie arrive des cieux comme un jet d'eau, où la neige monte au lieu de tomber ? La doctrine des antipodes est celle d'un hérétique, ajoutoit-on ; car, s'il est des hommes au-dessous de nous, ils ne sont pas les enfans d'Adam ; ceux-ci n'ont pu franchir l'Océan pour ar-

river jusque-là. D'autres argumentateurs barceloient Colomb à leur tour. Vous vous imaginez, lui disoient-ils, que la terre ressemble à une boule : s'il en est ainsi, la mer doit aller en montant jusqu'à un certain point et redescendre ensuite ; et vous qui voulez aller au loin à l'occident, comment parviendrez-vous à gravir l'Océan, surtout si le vent vient à vous abandonner ?

Que ne dut pas souffrir le grand homme dans ces longues conférences d'esprits bornés, vis-à-vis desquels sa position de suppliant le contraignoit au respect. Toutefois la Providence lui ménagea la consolation d'être compris de quelques-uns de ses juges. Les moines de Saint-Etienne, plus instruits que les autres, prêtoient une oreille favorable à ses démonstrations ; et, parmi ceux qu'entraînoit son éloquence, Diego de Deza, de l'ordre de Saint-Dominique, et qui depuis fut archevêque de Séville, se fit remarquer non comme un auditeur passif et timide, mais comme un auxiliaire zélé. Ses nobles efforts réconcilièrent Colomb avec quelques savans ; mais la majorité resta inébranlable dans son ignorance, et l'on se sépara avec l'idée que les plans de Colomb étoient ou la chimère d'une tête exaltée, ou inexécutables.

Il seroit trop pénible de suivre Colomb dans cette succession d'espérances trompées et de refus humilians qui remplirent sa vie depuis la réunion de Salamanque jusqu'à l'année 1492. Le roi de France, auquel il s'étoit adressé, lui avoit fait parvenir une réponse encourageante. Il va partir pour Paris, et y recevoir des mains du monarque le drapeau françois qu'il promet de planter sur des terres inconnues ; mais le capricieux destin refuse cette grande gloire à la France. L'amour paternel ramène Colomb au couvent de la Rabidia ; il veut revoir encore

un fils tendrement aimé, le jeune Diego, qu'il a confié aux soins du moine Perez. Cet ancien confesseur d'Isabelle parvient à suspendre son départ; il plaide auprès d'elle en faveur des projets de son ami: l'étoile de Colomb l'emporte; la reine cède aux vœux du prêtre; et, dans les joies de la prise de Grenade et de l'expulsion des Maures, on rappelle le navigateur à la cour, on marchande ses services, on lui confère le titre d'amiral, et trois frêles barques, avec quatre-vingt-dix hommes, sont mises à sa disposition. Qui ne sait qu'après avoir lutté contre un équipage révolté, et près de retourner en Europe, une petite lumière, aperçue la nuit, indique à l'illustre navigateur un nouvel univers; que, de 1492 à 1498, il découvre l'archipel des Antilles; que, dans cette dernière année, il pénètre jusque sur la côte de la Terre-Ferme, à l'embouchure de l'Orinoco, et qu'en 1502, il reconnoît les rivages du continent depuis le cap Gracias á Dios jusqu'au havre de Porto-Bello? Le monde entier sait encore que Colomb épuisa toute la coupe de l'ingratitude. Le nouveau continent ne porta pas son nom, et le grand homme fut le premier Européen qui traversa, chargé de chaînes, cet Océan dont il avoit le premier mesuré les flots.

A la nouvelle de ce merveilleux succès, toutes les ambitions s'éveillent; l'Amérique se montre comme une riche proie, comme la terre de l'or et de la renommée; une foule d'aventuriers et d'autres navigateurs s'y précipitent. Leur cupidité forme un contraste frappant avec les vues généreuses et désintéressées de Colomb. M. Irving n'a pas passé sous silence ce trait caractéristique de son héros.

On le voit dédaigner de s'arrêter, pendant sa navigation de 1502, sur plusieurs parties de la Terre-Ferme; l'or

que les naturels lui présentent ne le séduit pas; c'est un détroit qu'il cherche pour arriver au pays des épices. Dans son dernier comme dans son premier voyage, la même idée le domine. Dix années de découvertes ne l'ont pas détrompé. Ce pays de Ciguare, que les Indiens lui vantent souvent et qu'ils placent dans l'ouest, n'étoit probablement autre que le Mexique. Colomb veut absolument que ce soit le pays du grand-khan; on lui parle d'un fleuve à dix journées au-delà de Ciguare; ce fleuve est pour lui le Gange; il croit que la côte méridionale de Cuba est une partie du continent asiatique; il reste convaincu que les géographes se sont trompés sur la circonférence de la terre, qu'elle est plus petite qu'on ne le suppose. La forme de cette même terre change un peu dans son opinion, et il faut avouer que ses idées sont moins justes qu'elles ne l'étoient devant les examinateurs de Salamanque. Il lui suppose la forme d'une poire, encore n'en est-il pas bien sûr. Son quatrième voyage fut presque entrepris malgré lui. Pendant neuf mois passés à Grenade il médita, sous les légères arcades de l'Alhambra et dans les palais déserts des rois maures, une croisade contre les Musulmans; il veut les chasser de Jérusalem et délivrer le tombeau du Christ. Le mémoire, dans lequel il expose ce ridicule projet, est plus bizarre encore par la forme que par le fond; il s'y montre comme un illuminé que les idées religieuses auroient rendu fou. A son tour, il cite l'Ecriture et les Pères; il annonce qu'il est destiné de toute éternité à l'accomplissement de cette œuvre sainte, comme il croit l'avoir été à la découverte du Nouveau-Monde et à la conversion des gentils. On voit qu'il se nourrit de la lecture des prophéties et de tous les livres mystiques du temps. Plaignons Colomb, et ne le condamnons pas. Il se trouvoit alors

sous le joug des réflexions amères, les fers qu'il avoit portés lui pesoient encore; il avoit vu se dissiper ses rêves d'ambition et de fortune, il avoit éprouvé les infidélités de l'amitié et les caprices du pouvoir absolu. La religion, telle qu'on la concevoit, dut s'emparer de cette âme tourmentée et l'occuper tout entière. Heureusement Ferdinand et Isabelle, plus jaloux des trésors du Nouveau-Monde que de la conquête du Saint-Sépulcre, reportèrent les pensées de Colomb sur le théâtre de sa véritable gloire; il reparut dans le golfe du Mexique.

Les navigations de ses compagnons des Ojeda, des Pinzon, des Alonzo, des Bastides et de beaucoup d'autres se rattachent trop intimement à ses propres travaux et à l'histoire de la science pour avoir été négligées par son biographe; j'en voudrois toutefois le récit plus complet. Il seroit à désirer que les points visités par ces derniers eussent été mieux identifiés, et que la part qui revient à chacun fût mieux déterminée. C'est encore un travail à entreprendre.

On croit assez généralement qu'Amerigo-Vespucio fut le rival de Colomb. On suppose que, jaloux de la gloire de l'illustre Génois, le navigateur Florentin fit tout pour lui ravir l'honneur de nommer le Nouveau-Monde; c'est une erreur. Parmi les personnes que Colomb employoit dans ses réclamations auprès de la cour pendant l'année 1505, et lorsqu'Isabelle n'étoit plus, Amerigo tient le premier rang. Il lui confie la défense de ses intérêts, ou plutôt de ses droits; il en parle comme d'un homme de mérite qui lui est cher, comme d'un homme méconnu et aussi mal récompensé que lui. M. Irving suppose que Colomb invoquoit près du gouvernement espagnol le témoignage d'Amerigo pour établir que, dans son dernier voyage, lui Colomb avoit découvert les rivages les

plus riches du Nouveau-Monde, rivages qu'Amerigo devoit bien connoître, puisqu'il les avoit explorés *depuis* avec Ojeda. Ce *depuis* me semble renfermer une inexactitude. Les côtes découvertes par Colomb, dans son quatrième voyage, sont particulièrement celles qui s'étendent entre le cap de Garcias à Dios et Porto-Bello; et les points reconnus par Amerigo, dans la compagnie d'Ojeda, doivent être cherchés depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la baie Honda, au nord-ouest du golfe de Venezuela. Ce n'étoit donc pas relativement à ses dernières découvertes que Colomb réclamoit le témoignage de Vespucio. Il me paroît plus probable qu'il invoquoit la loyauté de son ami pour imposer silence à la calomnie. Elle le poursuivoit dès-lors; elle attribuoit à Vespucio la première vue du continent, tandis qu'il ne l'avoit visité qu'en 1499, un an après Colomb, et *guidé par ses propres cartes*. Il faut s'empresser d'ajouter qu'Amerigo fut entièrement étranger à toutes les intrigues ourdies contre le véritable découvreur du Nouveau-Monde. Nous reviendrons sur ce sujet dans un prochain article, et nous aurons alors à examiner la traduction françoise de la collectionde M. de Navarette, et les notes savantes et curieuses qui accompagnent la nouvelle édition de Robertson donnée par M. de la Roquette.

Encore un mot pour l'acquit de ma conscience. J'ai comparé l'édition originale de l'histoire de M. Irving qui a paru à Londres avec la réimpression qu'en vient de publier M. Baudry, et j'ai trouvé cette dernière aussi complète et aussi correcte. Ajoutons qu'elle coûte moitié moins; voilà, je crois, ce que M. Baudry trouvera de mieux dans mon article.

LARÉNAUDIÈRE

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Sur le jardin des Hespérides.

(*Fragment inédit de la Relation d'un voyage dans la Cyrénaïque*, etc., par M. Pacho.)

Je suis porté à douter au moins de l'opinion des savans Mannert, Thrige et Malte-Brun, lesquels, embarrassés de la confusion qui règne dans les notions de l'antiquité sur le jardin des Hespérides, trouvent plus simple de placer ce jardin plutôt dans les idées populaires que dans la réalité, et dans la fable bien plus que dans la géographie. Les idées mythologiques se trouvent, il est vrai, dans l'antiquité, le plus souvent unies à l'histoire, et tellement confondues avec elle, qu'il devient difficile de les distinguer, mais non invraisemblable ni impossible. De ce que nous voyons le jardin des Hespérides placé successivement par des traditions diverses, d'abord dans une île de l'Océan, ensuite à l'extrémité occidentale de l'Afrique, et enfin dans la Cyrénaïque, il ne résulte point que ce jardin soit le même : cette conformité de dénomination me paroît représenter une même idée, mais non une même localité; et rien n'empêche de croire qu'il ait existé différens jardins des Hespérides qui auront successivement pris ce nom de leur position occidentale à différentes régions. Mais mon objet n'est point de traiter ici des jardins, ou plutôt des localités diverses connues sous le même nom; je dois me borner exclusivement à celui

que l'antiquité place dans la Cyrénaïque. Son existence dans cette contrée est prouvée par les témoignages de Scylax, Hérodote, Strabon, Théophraste et autres.

Le premier de ces auteurs en a laissé une description si détaillée, qu'elle seule suffiroit pour prouver que cette tradition avoit pour base fondamentale la géographie, puisqu'elle s'accorde exactement avec l'aspect et les productions du lieu qu'elle désigne. Un témoin oculaire, le judicieux Della-Cella, a déjà fait cette observation; mais il ne lui a pas donné assez de développement : je vais chercher à suppléer par quelques détails à ses omissions, et je commencerai par citer le passage de Scylax. » Le golfe formé par le promontoire Phycus est inabor» dable.....; c'est là que se trouve le jardin des Hespé» rides : c'est un lieu de dix-huit orgyes, ceint de toutes » parts de précipices si escarpés, qu'ils ne sont accessi» bles d'aucun côté. Il a deux stades d'étendue en tous » sens, sa longueur étant égale à sa largeur. Ce jardin est » rempli d'arbres serrés les uns contre les autres, et dont » les branches s'entrelacent : ce sont des lotus, des pom» miers de toutes les espèces, des grenadiers, poiriers, » arbousiers, mûriers, myrtes, lauriers, lierres, oliviers » domestiques et sauvages, amandiers et noyers (1). »

Est-il nécessaire de dire qu'une description si détaillée n'est point le fruit d'une tradition fabuleuse ? N'est-ce pas là de la topographie proprement dite, qui n'a rien de commun, on l'avouera, avec l'imagination et la fable? Ajoutons que, si l'on en excepte les noyers et les pommiers, tous les arbres nommés par Scylax se retrouvent encore de nos jours dans la région boisée de la Cyrénaïque. En admettant donc, ce qui me paroît prouvé,

(1) Scylax, ed. Gronor, p. 110.

que cette description est locale et non pas fabuleuse, cherchons à reconnoître le lieu qui, dans cette contrée, peut le mieux lui convenir.

L'opinion générale des savans place ce jardin auprès de l'ancienne Bérénice, par la raison que cette ville, appelée d'abord Hespéris, donna ce nom au jardin des Hespérides, ou bien qu'elle l'en reçut. L'aspect et les productions des lieux, comparés au témoignage de Scylax, sont tout-à-fait contraires à cette opinion. Bérénice, actuellement *Ben-Ghazi*, située à l'extrémité occidentale de la Pentapole, se trouve détachée, par une plaine de six lieues environ, de la région boisée, c'est-à-dire des terrasses au-dessus desquelles s'étend le plateau cyrénéen. Une plage nue, aride, sablonneuse, généralement rocailleuse, mais plate, et parsemée seulement çà et là de quelques tiges de palmiers; tels sont le lieu même et les environs de l'ancienne Bérénice, surnommée avec raison *la brûlante* par l'exact Lucain (1).

On conviendra que cette situation est on ne peut pas plus contraire à un lieu ceint *de précipices* et *de toutes parts inabordable*, à un lieu qui offroit une si belle végétation, que sa description exacte a passé pour fabuleuse; enfin à l'idée que les anciens ont donnée du jardin des Hespérides et de la fertilité de son territoire, qui passoit pour le meilleur de la Cyrénaïque (2).

Je n'ignore point que des personnes, par respect pour des opinions accréditées, n'ont pas craint, naguère encore, d'être infidèles aux convenances locales, et qu'elles se sont obstinées à placer ce jardin auprès de Bérénice. Des figuiers sauvages et des caroubiers clair-semés dans

(1) Bell. civ., l. IX, v. 524.
(2) Hérodote, l. IV, 198.

un peu de terre d'alluvion, non loin de cette ancienne ville, leur ont paru convenir parfaitement aux descriptions des anciens. Quant à moi, dont l'opinion sur des sujets d'érudition est sans doute d'un bien foible poids, et qui, par cette raison même, ne crains pas de combattre ces sortes d'opinions lorsque je ne les trouve point d'accord avec les lieux que j'ai visités, je ne perdrai pas mon temps à réfuter plus longuement celle que je viens de rappeler. Au défaut d'un grand savoir, je me servirai de mes yeux et de mon bon sens, et je chercherai à reconnoître la vraie place du jardin des Hespérides de la Cyrénaïque. Pourvu de ce modeste secours, je serai entêté dans mon idée : je détournerai la vue de l'aride Bérénice ; et, grimpant au promontoire Phycus, me reposant près du port des Phéniciens (1), j'aurai la bonhomie de voir dans ce port celui où abordèrent les Argonautes, lorsque, du cap Malée, ils furent poussés en Libye par un vent du nord. Je mesurerai des yeux les hautes falaises du promontoire; je parcourerai les épaisses forêts, les bosquets qui en couronnent le sommet; je dénombrerai les espèces d'arbres et d'arbustes que j'y rencontrerai; et, me trouvant dans un lieu de toutes parts ceint de précipices, de toutes parts inabordable, reconnoissant les mêmes plantes nommées par Scylax, je céderai à mon goût pour l'illusion, je me croirai dans l'ancien jardin des Hespérides; je ferai plus, j'essaierai d'expliquer des allégories par des allégories : le terrible dragon qui gardoit le jardin mystérieux déroulera sa croupe rocailleuse à ma vue; il le ceindra de ses sinueuses aspérités, et en défendra encore l'accès, de nos jours, à nos

(1) Le Périple anonyme nomme le Phycus *Phœnicus* (Iriarte, p. 486). A l'ouest de ce cap on trouve un port décrit par le même Périple et par Synésius. P.

Argonautes de Gênes ou de Provence; mais en ceci mon imagination fera peu de frais. Pline me suggérera mot pour mot mon allusion, puisqu'il l'a déjà faite lui-même pour cet autre dragon de Lixos qui, auprès des colonnes d'Hercule, comme le mien vis-à-vis de l'ancien Péloponèse, brave encore les efforts des tempêtes, et attend les interprétations des savans. La forme en promontoire de cet autre jardin des Hespérides, à peu près semblable à celle du Phycus, les rochers dont il est hérissé, ou, si l'on préfère, le bras de mer qui l'investit comme feroit une zone, ont suggéré aux Grecs, dit l'ancien naturaliste, de feindre qu'il étoit gardé par un dragon.

Cependant, quoiqu'il soit parfois utile que chacun cède à ses goûts, je m'arrêterai dans ce débordement d'hypothèses; et, leur souhaitant un bon accueil chez les sévères critiques, je continuerai mes promenades, prêt à recommencer à rêver, si l'occasion s'en présente.

PACHO.

Dévotion des Hindous.

La fête du Tcherek-Poudjah, à Kali-ghat, au lieu de tomber en désuétude, voit au contraire accroître chaque année le nombre des gens qui la célèbrent, et devient de plus en plus révoltante; de sorte que les magistrats de Calcutta paroissent décidés à supprimer le spectacle dégoûtant qui a lieu au mois d'avril, plusieurs personnes ayant été arrêtées cette année par la police.

Les journaux du pays racontent que la foule qui assiste à ces cérémonies augmente sans cesse. Le *Timirahnasé,* une de ces feuilles, s'exprime ainsi : « Jamais on n'a vu tant de monde à cette fête qu'il y en avoit cette an-

cée. A Sib pour, plusieurs troupes de Sanyassis y sont accourues des différentes parties du pays. Ces fanatiques, par les nombreuses tortures qu'ils ont fait éprouver à leur corps, ont semblé vouloir se rapprocher de la nature de Chiven. Le 31 de chait, un homme s'étant fait accrocher par la peau des reins à l'extrémité de la balançoire, cria aux personnes qui étoient au-dessous de lui de le faire tourner plus vite : aussitôt trente jeunes gens s'attachèrent à la corde, et se mirent à courir avec une rapidité extrême ; l'effet en fut tel, que les crochets qui étoient entrés dans la peau des reins la déchirèrent, et que le Sanyassi tomba ; il se seroit tué, si les spectateurs ne l'eussent reçu dans sa chute. D'autres fanatiques le suivirent ; mais l'intervention de l'autorité les priva du bonheur dont ils s'étoient flattés de jouir en se distinguant. »

Un autre journal, le *Samartchar-tchandria*, nous apprend le fait suivant : « Le 8 de chait dernier, un homme du pays de l'ouest étant allé à Kali-ghat pour y honorer Kali, se coupa la langue pour l'offrir en sacrifice à la déesse. Cette action ne laissera que peu d'honneur à espérer à ceux qui ne se coupent qu'une partie de leurs petits doigts. » (*Asiatic Journal*, décembre 1827.)

Colonie angloise de la côte de Natal.

La reconnoissance de la baie de Lagoa, faite en 1823 et au commencement de 1824, a engagé plusieurs négocians du cap de Bonne-Espérance à entreprendre des voyages à cette partie de la côte orientale de l'Afrique. M. Henry Nourse, entre autres, arma un navire qui, parmi les choses composant sa cargaison de retour, rapporta une grande quantité de dents d'hippopotame, regardées par les indigènes et par les Portugais

comme étant d'une valeur insignifiante. La vente de la cargaison de M. Nourse fit connoître que l'ivoire de l'hippopotame valoit la moitié de plus que celui de l'éléphant : depuis ce temps, il a été plus demandé et plus estimé par les Portugais.

Ce commerce étant alors un peu mieux entendu, les négocians s'associèrent pour un voyage aux côtes de Natal et de Fumos, afin d'y fonder un établissement. Le *Salisbury* fut armé en conséquence, frété et équipé à grands frais. M. Farewell, lieutenant de vaisseau de la marine royale et l'un des intéressés, s'y embarqua. Le navire fut pourvu d'interprètes. Arrivé à la côte de Natal, il essaya plusieurs rivières, et, à la fin, entra dans le port de Natal, dans lequel un bâtiment n'avoit peut-être pas pénétré depuis cinquante ans. Sous le rapport commercial, ce voyage ne fut pas heureux, car on ne rassembla qu'une demi-cargaison d'ivoire. M. Farevell ayant essayé de débarquer dans un canot à Santa-Lucia, le ressac fit chavirer son embarcation; et Jacob, un des interprètes qui étoit avec lui, croyant que le naufrage le délioit de ses engagemens, alla chez Tchaka, roi des Zoulos ou Olontotes, comme les appellent les naturels de la baie de Lagoa; il ne tarda pas à gagner l'affection de ce monarque, et, par son moyen, M. Farewell ouvrit des communications avec lui.

Il en résulta une invitation à M. Farewell de s'établir à Natal. En conséquence, au mois de juillet 1824, cet officier partit du Cap dans une goëlette de trente tonneaux, avec une trentaine de personnes, dont un M. Fynk et deux autres gentlemen, deux ou trois Hottentots, et le reste des Hollandois et des Anglois du Cap.

Le 8 août suivant, Tchaka fit à M. Farewell une concession de terres comprenant trente à quarante milles le

long de la côte, et s'étendant à cent milles dans l'intérieur du pays. Il paroît que M. Farewell paya cette concession avec de la verroterie, des objets de cuivre et de la toile. Le navire qui avoit amené les passagers fut destiné à faire constamment la navigation entre le Cap et la colonie de Natal; mais en y revenant, il périt en mer par un incendie, et tous les hommes qui se trouvoient à bord furent victimes de cet accident.

Pendant près d'un an, l'on n'entendit plus parler de la petite colonie. Enfin, en mai 1825, l'*York*, commandé par le lieutenant Hawes, la visita, et rapporta des nouvelles de M. Farewell. Cet officier s'étoit d'abord occupé de fonder un établissement stable; il l'avoit placé au nord du port, tout près de l'aiguade; il consistoit en trois petites maisons et en quelques cabanes faites en terre et en branchages, et entourées d'un mur haut de cinq à six pieds, afin d'être à l'abri des tigres et des loups que l'on voyoit tous les soirs en grand nombre. M. Farewell construisoit une grande maison que devoit protéger un mur haut de six pieds et épais de trois, avec des plate-formes, pour y poser de l'artillerie. Tous les colons jouissoient d'une bonne santé; le terrain étoit fertile, et produisoit en abondance des grains et des herbes potagères; le gibier et le bétail ne manquoient pas, mais on n'avoit ni farine ni pain. On vivoit en bonne intelligence avec les naturels, et on jouissoit de la protection de Tchaka, leur roi, qui sembloit avoir beaucoup de respect pour les Européens. Trois rivières, dont aucune n'est navigable, traversent la colonie, qui étoit composée d'à peu près 250 habitans; Tchaka y en avoit envoyé 100 guerriers pour la défendre. Ce prince, ayant fait la conquête de ces cantons deux ans auparavant, en avoit détruit presque toute la population. Le port est très-commode pour les navires qui ne tirent pas plus de neuf pieds d'eau.

Le *Lever*, bâtiment du roi, commandé par le capitaine Owen, aborda ensuite à la colonie. Il y arriva le 15 septembre 1825. Suivant le rapport d'un officier du bord, M. Farewell n'a pas les moyens suffisans pour faire un commerce étendu; cependant il a réuni près de quatre tonneaux d'ivoire, dont la plus grande partie vient des cantons du sud. Il en avoit une quantité réunie près des bords de l'Ants-River; il étoit allé jusque-là pour faire transporter ensuite cette marchandise à Natal. Comme chaque dent devoit ainsi parcourir une distance de quatre-vingts milles, ce trafic est extrêmement pénible. Les mouvemens hostiles de diverses tribus ennemies avoient empêché M. Farewell d'essayer d'ouvrir des communications directes avec la colonie du Cap; mais Tohaka, instruit de ces faits, avoit décidé de faire une expédition contre tous les Cafres de la frontière, en jurant qu'il n'en vouloit pas laisser un seul en vie.

M. Fynn et les autres Anglois avoient adopté le costume cafre, qui consiste simplement en une peau de bête nouée autour de la ceinture; mais M. Farewell avoit conservé l'habillement européen.—A. R. 1826.

Château Saint-Ange.

Mon conducteur m'ayant assuré qu'il m'avoit fait voir tout le château, je lui parlai du passage nouvellement découvert; il me regarda avec l'air étonné d'un homme qui ignore ce dont il s'agit. A la fin je lui montrai ma permission; elle fut portée au commandant, puis mon soldat revint avec une torche pour me conduire. Un trou dans le plancher d'un des corridors modernes du fort avoit toujours été couvert de planches. Personne n'avoit jamais eu l'idée d'examiner où ce trou conduisoit; mais, il y a

à peu près six mois, un officier qui demeuroit depuis six ans dans le château, et qui, chaque jour, avoit passé sur les planchers, prit soudainement la résolution de s'assurer de ce qui se trouvoit au-dessous; s'étant fait descendre, par des cordes dans le trou, il se trouva dans un passage large d'environ sept pieds, et haut de quinze, qui étoit entièrement fermé par de la terre et des décombres; on en retira ensuite dix sept cents charretées; le plancher et les murs du passage étoient couverts de mosaïques. On a découvert que la grande entrée du tombeau étoit directement en face du pont Saint-Ange; dans les temps postérieurs, elle avoit été murée. Au-delà de ce mur, il y a un appartement orné autrefois de marbres et d'une grande statue placée dans une niche vis-à-vis du portail; mais tout cela est brisé et entassé sur le pavé. En sortant de cet appartement, je suivis le passage à droite; il va en montant par une pente douce, conservant la largeur et la hauteur que j'ai indiquée précédemment; un carrosse à six chevaux pourroit s'y avancer sans peine. Jadis il étoit éclairé par des soupiraux pratiqués au sommet. Il monte, en suivant le contour intérieur de l'édifice, jusqu'au point où il est arrêté par un escalier moderne qui, dans son cours du bas au sommet du monument, rencontra l'ancien passage et le perça; ce dernier étoit muré de chaque côté de l'escalier.

On n'a pas exploré ce passage au-delà de l'escalier, à cause, dit-on, des bâtisses que l'on a élevées par dessus. Ce même escalier traverse aussi l'appartement dans lequel se termine le passage nouvellement découvert, qui est vaste et haut, et qui, ainsi qu'on le voit encore, étoit orné richement; on dit que les sarcophages de la famille impériale y étoient placés. On y trouva une urne de porphyre que le pape Innocent II fit transporter à Saint-Jean-de-Latran

pour recevoir sa dépouille mortelle. Les parties de cet appartement situé, à ce qu'il paroît, au centre du monument, qui ne sont pas occupées par l'escalier, par lequel il est traversé, servent actuellement de prison militaire; leur plancher est élevé de cinq pieds au-dessus de l'ancien pavé. L'aspect actuel du château Saint-Ange est réellement barbare. Un fort en lui-même est un bel objet; mais ce mélange d'un fort et d'un tombeau a quelque chose qui blesse les convenances.

Anecdotes and observations of an English catholic.

Visite et censure des livres à Naples.

Nous allâmes de Livourne à Naples. Arrivé dans cette dernière ville, j'assistai à l'examen de nos livres. Deux prêtres et trois savans, je parle sans vouloir porter atteinte au savoir des prêtres, firent vider devant eux la caisse sur une table, puis ils regardèrent les titres de quelques-uns des livres; cet examen léger et rapide leur fit connoître l'innocence et en partie le contenu de ces ouvrages, et la doctrine enseignée par les autres. D'ailleurs le danger que pouvoit cacher toute la collection fut diminué au moins d'un cinquième, parce qu'un des savans y trouva, je crois, le *Rassélas* de Johnson qui captiva son attention, et le tint dans l'inaction jusqu'à la fin de l'examen. Le droit payé par les livres, à leur entrée dans le royaume, est de trois, six, ou neuf carlini, selon le format du volume. J'entendis un libraire se plaindre, dans l'appartement où j'étois, de ce qu'on l'obligeoit à payer, pour un pamphlet in-4° de six feuilles, un droit double de celui que l'on exigeoit pour un in-8° de cinq cents pages. Ces droits énormes, ajoutés au peu de goût

des Napolitains pour la lecture, s'oppose à l'importation des livres.

Il s'en imprime encore moins dans le royaume, à cause des réglemens et des difficultés qui accompagnent la revue des manuscrits, et aussi à cause d'un usage qui semble ne pas pouvoir être aboli, c'est que quiconque publie un ouvrage, doit en donner un exemplaire à toute personne avec laquelle il a eu la moindre liaison; on connoît tel ou tel qui a formé une bibliothèque considérable par ce moyen, et aux dépens des auteurs qui, de plus, sont tenus de payer tous les frais de la publication. On m'a cité un livre très-estimé, dont l'auteur a modestement gardé le plus strict incognito, en avouant qu'il n'étoit pas en état de se conformer à cette coutume.

L'approbation du bureau de révision est imprimée en tête de chaque ouvrage qui paroît dans les états napolitains; la forme en est curieuse. Elle commence par une requête de l'auteur, tendante à obtenir la nomination d'un *revisore* pour que son livre soit imprimé; ensuite vient la réponse d'un sécretaire, portant que «le réviseur «royal aura la *complaisance* d'examiner le manuscrit;» puis une lettre du réviseur, déclarant au *réviseur en chef* « qu'il a lu avec attention l'ouvrage en question, » et qu'il peut assurer à sa révérendissime excellence » que l'ouvrage est exempt de tout ce qui peut blesser » l'honneur de notre sainte religion, et les devoirs sacrés » du sujet envers son souverain, et en même temps il » fait l'éloge de l'auteur pour son érudition, etc. Il pense, » en conséquence, que l'ouvrage doit jouir de l'honneur » d'être imprimé, s'il plaît à sa révérende excellence de » ne pas être d'un avis contraire, lui baisant dévotement » les mains, et se disant de sa révérende excellence, » Naples le 10 octobre 1824 (en Italie la date se met tou-

» jours avant la signature), le très-humble et très-dévoué » serviteur, et réellement le très-obligé réviseur » Le tout est terminé, par une réponse du président de la junte de l'instruction publique, avec la demande de ***. « Vu la ré-» ponse favorable du réviseur royal, il est permis que ledit » ouvrage soit imprimé; mais il ne pourra être publié sans » une seconde permission, qui ne pourra être donnée » qu'après que le même réviseur royal aura reconnu, par » une confrontation exacte, que l'exemplaire imprimé est » conforme à l'original qu'il a revêtu de son approbation. »

J'ai traduit mot à mot la substance d'une permission extraite au hasard, d'un livre imprimé dans les états napolitains; la forme en est toujours la même, elle ne varie que par le plus ou le moins de politesse, et d'humilité des personnages. Mais la rigueur de ces mesures montre seulement la grandeur du danger supposé. Les journaux annoncent qu'un souverain d'Italie a adopté une mesure qu'il regarde comme bien plus efficace, pour arrêter la diffusion des opinions dangereuses; ils disent qu'il a défendu à tous ceux de ses sujets, qui ne possèdent pas 1,500 fr., je crois que c'est là somme, d'être initiés dans les mystère de la lecture ou de l'écriture.

(*Anecdotes and Observations of an English catholic.*)

III.

REVUE GÉNÉRALE.

Nouvelles cartes dressées par M. Lapie, premier géographe du roi, officier supérieur au corps royal et militaire des ingénieurs-géographes, chef de la section topographique au dépôt général de la guerre.

Carte de la Turquie d'Europe, en 16 feuilles.	80 fr.
Carte de la Grèce moderne, en 4 feuilles....	40
Carte de l'île de Candie, en une feuille.....	10
Carte de la Turquie d'Europe, en une feuille..	8
Carte de la Grèce, en une feuille............	10

Ces cartes, qui présentent des différences notables avec toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour, sont le résultat de quinze années de recherches et de travaux pénibles. Elles sont dressées d'après de nombreux matériaux recueillis par M. le lieutenant général comte Guilleminot, ambassadeur à Constantinople, et M. le lieutenant général comte Tromelin, qui a fait plusieurs voyages dans ces contrées. Indépendamment de ces précieux documens, l'auteur a fait usage d'une immense quantité d'itinéraires faits par des officiers de l'armée de Dalmatie; les voyages de MM. Pouqueville, Gell, Dodwell, etc., lui ont fourni d'excellens renseignemens, et les relèvemens de MM. les capitaines de vaisseau Gauthier et Smith lui ont été d'un grand secours et ont servi de base à ses combinaisons.

On remarquera que ces nouvelles cartes sont enrichies de plusieurs milliers de positions, et qu'elles offrent le double avantage de donner, conjointement avec les noms modernes, tous ceux de l'antiquité, sur lesquels les anciens auteurs nous ont transmis quelques documens.

La révision des noms est due à l'obligeance de M. le chevalier Jaubert pour les noms turcs et slaves, et à celle de M. Hase, membre de l'Institut, pour les noms grecs.

Le stade de 700 et le mille romain de 75 au degré sont les mesures anciennes dont on a fait usage.

Plusieurs plans particuliers accompagnent ces cartes : tels sont ceux de l'isthme de Corinthe, de Missolonghi, d'Athènes, de Coron, de Modon, de Navarin, de Salonique, de Candie, de la Canée, de Rhétymo, du labyrinthe de Crète, et des détroits des Dardanelles et du Bosphore, ainsi que des territoires de Parga et de Butrincti.

IV.

NOUVELLES.

Nouvelles explorations dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande.

Les Anglois continuent avec persévérance l'exploration des contrées intérieures de la Nouvelle-Hollande. Un de leurs voyageurs, qui a mérité le nom d'infatigable,

M. Cunningham, a pénétré de nouveau au nord de la Nouvelle-Galles du sud.

C'est le 27 avril 1827 qu'il entreprit cette nouvelle excursion. L'expédition se composoit d'un certain nombre d'hommes et d'onze chevaux. M. Cunningham partit de Segenhoe, et se dirigea, aussi directement que possible, dans la ligne du méridien; il traversa les plaines de Liverpool, alors desséchées et privées depuis quinze mois des bienfaits de la pluie. Après s'être arrêté plusieurs jours dans les contrées nues et stériles du nord, il étoit parvenu au 29° de latitude, lorsque le manque d'herbe et la foiblesse des chevaux l'obligèrent de dévier vers l'est, entre les 151 et 152° de longitude sur le parallèle du mont Warning. L'expédition traversa de belles forêts et de gras pâturages auxquels M. Cunningham assigne le nom de *Darling-plains*, c'est un espace de 2,800 acres, long de 18 milles et large de 3, sans un seul arbre; le milieu de cette vaste étendue est arrosé par une chaîne de lacs assez profonds; *Peel-plains* et *Canning-plains* sont plus vastes encore; mais, bien qu'elles soient mieux boisées en certains endroits, elles ne présentent pas un aspect aussi remarquable que les Darling-plains. Le pays qui se développe à l'ouest près de la côte, entre les 28 et 29° parallèles, est admirable; d'immenses prairies offrent à l'œil de superbes pâturages, propres à la nourriture des moutons. Les nombreux ruisseaux qui courent au nord et à l'ouest, et les terres fertiles de cette partie y appellent de nouveaux établissemens. L'élévation de ces plaines est considérable. M. Cunningham s'assura, par une observation barométrique, que, moins hautes que le village de Bathurst, elles ont de 15 à 1,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que les Liverpool-plains, plus avancées dans l'intérieur des terres, n'ont que 900 pieds d'élévation

moyenne. M. Cunningham, d'après la direction qu'il a suivie, n'a pu observer les rivières Hastings, Logan et Brisbane. Ce fut par les 28° 6′ sud et les 152° longitude est qu'il s'arrêta à environ 70 milles de distance des établissemens anglois sur la rivière Brisbane; ses gens et ses chevaux étoient épuisés de fatigue, les derniers manquoient de fourrage, les chaussures des hommes étoient en pièces, la lune avoit changé, et tout faisoit craindre de longues pluies. Ces importantes considérations purent seules empêcher M. Cunningham de s'avancer davantage vers le nord-ouest; sa route, pour regagner Sydney, a été un peu plus à l'ouest, jusqu'aux montagnes Hardwick; il traversa ensuite les plaines de Liverpool, et parvint enfin à Segenhoe.

Quatre fois seulement, pendant le cours de son voyage, M. Cunningham a rencontré des naturels. A peine eurent-ils aperçu les chevaux, qu'ils s'enfuirent, donnant tous les signes d'une grande frayeur. Le pays semble s'aplanir à l'ouest du 151° degré de longitude, ce qui confirme dans l'opinion qu'il y existe quelque grande mer intérieure. M. Cunningham s'est assuré de la possibilité de pratiquer une route dans la vaste étendue des pays qu'il a découverts, et qui se trouvent aux environs des sources des rivières Logan et Brisbane.

C'est le 4 septembre 1827 que cet intrépide explorateur est arrivé à Sydney; son voyage a duré près de six mois.

Dans l'année 1827, on avoit appris, des naturels de la Nouvelle-Galles, questionnés par les agens britanniques de la colonie, que dans l'intérieur des terres il existoit un immense lac. . . . . .

C'est pour vérifier cette importante indication que M. Thomas Jamison, ayant pris connoissance des différentes enquêtes, se mit en route pour la vallée de Wel-

lington, accompagné de plusieurs naturalistes. Il paroît qu'après avoir pénétré dans la direction nord-ouest, à 80 milles au-delà de Capety, ses provisions se sont trouvées épuisées, et qu'il s'est vu forcé à retourner sur ses pas sans avoir rien découvert. Il n'étoit plus, suivant le rapport des naturels qu'il rencontra, qu'à deux jours de marche du grand lac. Il paroît, d'après leurs renseignemens, que, lorsque le vent souffle avec violence, les eaux du lac sont extrêmement agitées. De là on a conclu que la masse d'eau devoit être très-considérable; mais, puisque les natifs assurent que plusieurs peuplades en ont fait le tour, on peut aussi en inférer que ce lac n'a aucune communication avec la mer; les tribus nomades qui parcourent ses bords se nourrissent d'un animal, de la chair duquel ils sont très-friands; ils le représentent de la grosseur d'un chien et très-gras. Cet animal amphibie est assez souvent vu sur les bords du lac.

Lorsque M. Jamison sera reposé de ses fatigues, il se propose d'entreprendre un second voyage dont on espère d'importans résultats.

M. Rousseau.

Lorsqu'une nouvelle est annoncée dans la séance publique d'une société savante par un de ses membres qui occupe un emploi dans un ministère, il est naturel d'y ajouter foi, et il ne l'est pas moins de donner cette nouvelle dans un journal. Voilà pourquoi on lit, dans notre cahier d'avril 1828, que M. Rousseau, consul général de France à Tripoli de Barbarie, étoit mort dans cette ville. Le bruit de son décès s'étoit tellement accrédité, que le ministère des affaires étrangères de France en étoit persuadé.

Heureusement, ce n'étoit qu'une vaine rumeur, nous nous empressons donc de porter la consolation dans l'âme de nos lecteurs, que nous avions bien involontairement affligés. On a appris d'une manière certaine que M. Rousseau vit encore. Nous nous en réjouissons, et nous souhaitons que, pendant de longues années, il continue à servir sa patrie, et à contribuer, par ses travaux, aux progrès de la géographie de l'Orient.

Nous désirerions vivement pouvoir aussi démentir la nouvelle de la mort de Laing et de Clapperton, mais il n'y a plus lieu d'en douter; seulement il paroît que ce dernier n'a pas été victime d'un assassinat et qu'il a succombé à une fièvre ardente, comme on va le voir.

Le capitaine Clapperton.

Richard Sander, le domestique de Clapperton qui vient d'arriver à Portsmouth, en Angleterre, a apporté la nouvelle de la mort de cet intrépide voyageur. C'est le 13 avril 1827 que le capitaine est mort à Sackatou, à la suite d'une dissenterie. Sa maladie a duré trente-deux jours. Il avoit été détenu pendant cinq mois, dans cette ville africaine, par le sultan Bello, sous le prétexte de la guerre avec le Bornou. Il avoit néanmoins l'espérance d'obtenir la permission de se rendre à Timbouctou. En attendant, il demeuroit dans une petite maison en terre, de forme circulaire, qui appartenoit au frère du sultan, et où il fut attaqué par la dissenterie qui l'a emporté en peu de temps. Il paroît avoir prévu sa prochaine fin, et il étoit entièrement résigné à son sort; il est mort dans les bras de son fidèle domestique, à l'âge de trente-huit ans.

C'étoit un homme de la taille de 5 pieds 11 p. anglois (5 p. 6 p. de France), et dont l'extérieur remarquable annonçoit une très-forte constitution; cependant, peu de temps avant sa mort, il étoit réduit presque à l'état de squelette.

Des tentatives avoient été faites pour l'empoisonner, elles manquèrent leur effet: dès-lors, la superstition des Africains leur montra en lui un favori du grand-être; et, après l'avoir traité avec distinction, ils le laissèrent partir. Les courses de Sander, dans le période qui s'écoula du mois d'avril 1827 au mois de janvier 1828, offrent, dit-on, des circonstances pleines d'intérêt; malgré toutes les difficultés qu'il éprouva et les dangers auxquels il fut exposé, il sauva la montre du capitaine, ainsi que ses papiers.

La route que ce fidèle serviteur a tenue à son retour est différente que celle qu'il avoit parcourue avec son maître. Il a voyagé soixante-dix jours dans différentes directions pour savoir si le Niger se jette dans la baie de Beinn, mais il a été obligé d'abandonner son dessein, poursuivi qu'il étoit par les Fellatahs qui vouloient l'assassiner.

Il est occupé à mettre en ordre son journal. Sander n'a que vingt-cinq à vingt-six ans.

Le jeune Mungo-Park.

Ce jeune homme, qui avoit entrepris un voyage dans les contrées jadis visitées par son père, étoit arrivé heureusement à Kimbo, où il séjournoit depuis quelque temps pour acquérir la connoissance des langues du pays. L'imprudence qu'il eut de monter sur un arbre regardé comme sacré lui attira la haine des prêtres, qui s'en sont défait aussitôt par le poison.

SUR LA PRÉTENDUE BREBIS DU SI-FAN;

PAR M. J. KLAPROTH.

Je viens de parcourir le Mémoire sur la brebis de Si-fan, publié par M. *Rey*, membre du conseil général des manufactures : l'auteur de cet écrit s'efforce de prouver que les châles de Kachemir sont fabriqués avec le duvet des *moutons* du Tubet et non pas avec celui des *chèvres*, comme on l'avoit cru jusqu'à présent en Europe. Le seul témoignage que M. Rey invoque en faveur de cette opinion paradoxale est celle de M. *Cochelet*, ancien voyageur du commerce, et qui maintenant remplit en Russie d'honorables fonctions diplomatiques. Je reviendrai plus bas sur les faits énoncés par ce dernier; maintenant je me bornerai à citer quelques passages extraits d'ouvrages écrits en langues asiatiques ou en anglois, lesquels passages démontrent le peu de fondement des raisonnemens de M. Rey.

On sait, depuis le voyage de M. *Jaubert*, que la chèvre dont le duvet est employé à la fabrication des châles porte, chez les tribus d'origine turque qui habitent l'Asie centrale, le nom de *Tubetin*

eckki, c'est-à-dire *chèvre du* TUBET. S'il s'agissoit d'une brebis, on diroit *Tubetlu-koui.*

Une chèvre se nomme, en chinois, *chan-yang* et *yuan-yang:* les auteurs chinois qui parlent du Tubet disent qu'on y trouve le *yuen-yang*, ou la chèvre dont le duvet fin sert à la fabrication des tissus précieux de l'Inde (*Thian-tchu-kouei-pou*).

Dans l'Hindoustân et en Perse, le nom ordinaire de ce duvet est *Teftik.* Le célèbre Dictionnaire persan, intitulé *Bourhani-katiu*, achevé, en 1652, à la cour d'un roi de l'Inde, explique ce mot par *pechmt bâched nerm, keh ânra az ztr-i-mouï* BEZ *bechaneh berârend, wa az ân châl, wa takiyah, wa namad wa amtsal ân sâzend.* « Cest » une laine fine qu'on recueille avec le peigne au-» dessous de la laine des chèvres; on en fait des » châles, des coussins, du drap et des choses sem-» blables (1). »

Sans répéter ici les descriptions des *tchangra* ou chèvres à châle du Tubet, données par Turner et Moorcroft, qui ont été dans le pays, et par Kirkpatrik, qui les a vues au Nipâl, je crois utile de citer le passage suivant de Francis Hamilton (2). « Un grand nombre de boucs châtrés de cette es-

(1) *Bourhani-Katiu*, édition de Calcutta, 1818, in-fol., p. 244.

(2) *An account of the Kingdom of Nepal*, by Fr. Hamilton. Edinburgh, 1816, in-4°, p. 94.

» pèce sont conduits annuellement à Kathmandu
» (*capitale du Nipâl*) ; on peut se les procurer faci-
» lement ; il paroît que ceux que le capitaine Turner
» a amenés (*du Tubet*) n'étoient pas non plus des
» mâles entiers. Ceux qui restoient, en 1803, dans
» le parc du gouverneur général (*à Calcutta*)
» étoient aussi coupés. Cependant nous savons,
» par M. Moorcroft, qu'il est possible de se procu-
» rer des mâles et des femelles ; mais ce voyageur,
» de même que le peuple du Nipâl, m'ont assuré
» que les habitans du Tubet étoient extrêmement
» jaloux de s'en conserver le monopole. »

Le même auteur donne, à la page 212, une énumération des marchandises que les Bhot ou Tubétains conduisent au marché de Kathmandu ; savoir : du papier, du gros drap de laine, des chevaux, des CHÈVRES A CHALE, des chèvres ordinaires, des brebis, etc. Voilà donc encore une preuve que le duvet à châle ne vient pas d'une *brebis*, mais d'une *chèvre*. A la page suivante, M. Hamilton donne aussi le dessin d'un *tchangra* qui ne laisse aucun doute que c'est une chèvre dont il s'agit.

M. Rey a été induit en erreur par le récit de M. Cochelet, qui, lui-même, a été abusé par trop de confiance dans ceux qui lui ont donné des renseignemens : c'est ce que l'on va voir.

Texte de M. Cochelet.

« Pendant un séjour de deux années en Russie, je fis la connoissance intime d'un fonctionnaire supérieur du gouvernement, qui avoit fait deux fois le voyage en Sibérie, et qui étoit allé jusque sur les confins de la Chine. Sa connoissance parfaite des langues orientales, et surtout le désir de s'instruire, lui avoient fait prendre des notes sur les diverses espèces de chèvres et de moutons que renferme l'Asie, etc. »

Note. — Nous ne doutons pas que M. Cochelet n'ait fait la connoissance intime d'un fonctionnaire supérieur, lequel a été deux fois en Sibérie, et qui a recueilli des renseignemens sur les chèvres et sur les moutons de l'Asie; mais nous pouvons assurer qu'il n'existe aucun *employé supérieur* en Russie qui sache, excepté le russe, les langues parlées à la frontière chinoise, et encore moins celles de l'Asie centrale, d'où vient le duvet employé dans la fabrication des *châles*. Ces langues sont le mongol, le tubétain, le turc oriental et le chinois. Pour cette dernière, le gouvernement russe a trois ou quatre interprètes formés à Péking; mais ils ne parviennent jamais à des emplois supérieurs : ils sont en partie attachés au collége des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg et en partie au gouverneur d'Irkoutsk : leur position subalterne ne leur permet pas de voyager pour s'instruire. Pour le *mongol*, le gouvernement a deux interprètes, dont l'un réside à Kiakhta

et l'autre à Irkoutsk. Indépendamment de ces deux truchemens, il n'y a en Russie que M. J.-J. Schmidt qui sache cet idiome; il est en même temps la seule personne qui ait quelque connoissance de la langue du *Tubet*. Pour le *turc oriental*, la Russie n'a que des interprètes qui le parlent sans pouvoir l'écrire. Les *fonctionnaires supérieurs* de l'empire n'ont ni le temps ni l'envie de s'occuper de l'étude des langues de l'Asie centrale. On peut donc hardiment assurer que l'anonyme, en se vantant de posséder ces connoissances, en a imposé à M. Cochelet. Les Gascons ne sont pas rares en Russie.

Suite du texte de M. Cochelet.

« Ayant appris que je m'occupois de tout ce qui intéresse l'agriculture, l'industrie et le commerce, il me fit voir un jour une armoire remplie de nombreux paquets d'échantillons de laines. Sur l'un d'eux je lus cette inscription : *Véritable et unique espèce de laine de brebis, avec laquelle on confectionne les châles à Kachemyr. Ces brebis habitent les hautes montagnes situées entre le Tibet et la Chine, dans les tribus de Tschabas et Tschantans.* J'avoue que cette inscription piqua ma curiosité. Je demandai à voir l'échantillon. L'obligeant voyageur le partagea avec moi, et me donna, au sujet de ces laines et de ces brebis, quelques explications que voici. Dans le cours de ses longs voyages, il avoit eu des relations directes avec le kouchou-

lama, souverain des tribus des Tschabas et des Tschantans, peuple de Si-fan, dans le pays duquel sont situées les hautes montagnes du Tibet, où vit l'espèce de brebis dont il est question. »

Note. — Ce qui précède démontre clairement que l'on a abusé de la bonne foi de M. Cochelet. Le mot Si-fan est le nom que les Chinois donnent à la partie du Tubet oriental qui est limitrophe des provinces de Chen-si et de Szu-tchhouan, et est comprise entre ces provinces et la partie supérieure du cours du Ya-loung-kiang, qui sépare cette contrée de la province tibétaine de *Kam* ou *Kam-youl;* ce pays n'est appelé *Si-fan*, ou *des* Barbares occidentaux, que par les Chinois. Comment pourroit-on croire que le *Kouchou-lama,* son prétendu souverain, ait désigné son propre pays *par ce nom étranger et injurieux* en parlant au fonctionnaire russe dont il est question ? D'ailleurs, les habitans du Si-fan ne s'appellent ni *Tchaba* ni *Tchantan;* leur nom est *Miniak* ou *Minak.* C'est d'après ce nom que la partie supérieure du *Yarloung* ou *Ya-loung-kiang* a reçu celui de *Miniak-tso* (1). Ni la statistique officielle de la

(1) Voici ce qu'un géographe chinois, qui écrivoit il y a cinquante ans, disoit des Miniak : « C'est un peuple farouche et guerrier ; on l'a cependant converti, en partie, à la religion des lamas rouges. Les hommes sont coiffés d'une espèce de casque fait de feutre, et vêtus de vestes de coton ouatées et piquées qui ont des manches étroites. Sur le dos, ils ont une grande plaque de fer qui leur sert de cuirasse ; ils vont pieds nus et n'ont pas de souliers; ils ne sortent jamais sans être armés d'un sabre, d'un arc et de flèches dont ils se servent pour la chasse. Les femmes tressent leurs cheveux et les laissent tomber en arrière ; elles les lient avec des rubans de coton bleu bro-

Chine, ni le dictionnaire géographique de l'Asie centrale, publié à Péking en six langues, ne connoissent les tribus de *Tchaba* et de *Tchantan*, non plus que leur souverain, le *Kouchou-lama*, qui, comme tel, devroit recevoir l'investiture de l'empereur, et être porté sur la liste des vassaux de l'empire.

Nous savons, d'ailleurs, par le témoignage formel de *Moorcroft*, que le duvet à châles n'est recueilli dans le Tubet qu'entre Ladak et Lassa (1), et nullement dans la partie orientale de cette vaste contrée. Il n'existe non plus de possibilité, pour un employé russe quelconque, d'avoir des *relations directes* avec les chefs de ce pays, éloigné environ de cinq cents lieues de la frontière russe. Un coup d'œil jeté sur le traité de paix et de commerce conclu entre la Chine et la Russie (traité que j'ai publié dans le premier volume de mes *Mémoires relatifs à l'Asie*) fera voir qu'il est sévèrement défendu aux sujets des deux empires de franchir leurs limites respectives, si ce n'est sur une permission spéciale de la cour de Péking, qu'on n'accorde jamais qu'aux courriers expédiés pour cette ville, ainsi qu'aux moines et jeunes de langue que la Russie y envoie tous les dix ans. Péking est, d'ailleurs, à 350 lieues au nord-est du *Si-fan* ou Tubet oriental.

S'il étoit permis de hasarder une conjecture sur la source dans laquelle le fonctionnaire anonyme

dés avec des perles; elles portent aux oreilles de grands annèaux, et aiment à s'habiller en étoffes de différentes couleurs, sur lesquelles elles brodent des dessins en perles et en pierres de couleur. »

(1) *Nouvelles Annales des Voyages*, Vol. I, p. 356.

a puisé ces noms, nous dirions qu'il les a trouvés dans la *Description de la Chine du P. Duhalde* (Vol. IV, p. 52, édition de La Haye). Il y est question de la montagne de *Poutala*, près de Lassa ; et l'auteur dit : « Au milieu de la montagne est la » pagode qui a sept étages. Le grand lama loge » dans l'appartement le plus élevé. A côté de la » montagne sont les restes de la ville, où *Tsanpa* » tenoit sa cour ; elle a été entièrement détruite » par *Couchi-han*, roi des Eleuths. » — Ayant besoin de quelques noms de son tubétain, le hâbleur de la Néva les aura cherchés dans Duhalde ; il paroît qu'il aura fait de *Tsanpa* les deux tribus de *Tchaba* et de *Tchantan*, et du *Couchi-han* son *Kouchou-lama*. Cependant *Tsanpa* ou *Dzanba* est le nom d'un roi du Tubet qui fut détrôné par *Couchi-khan*, prince des Eleuths du Koko-noor, vers le milieu du seizième siècle ; mais on n'y regarde pas d'aussi près quand il s'agit de mystifier un étranger.

RELATION ABRÉGÉE

D'un Voyage fait au mois de mai 1827 dans les steppes situées entre les parties méridionales du fleuve Oural et du Volga;

Par M. E. Eversman, D. M., et conseiller aulique de S. M. I. de toutes les Russies.

J'effectuai mon voyage en quarante jours avec ma voiture; chaque jour, je parcourus 30 à 40 versts, suivant que le soir je rencontrois plus tôt ou plus tard un lieu convenable pour y passer la nuit : alors je dressois ma tente, et les chevaux pâturoient où ils trouvoient quelque chose. Dans les cantons habités, je n'entrois pas non plus la nuit dans les maisons, afin surtout de pouvoir profiter du reste du jour pour recueillir à mon aise des plantes et des insectes. J'avois pour compagnon de voyage M. Karélin, homme de beaucoup de talent; il avoit été lieutenant d'infanterie, et tient actuellement à Orenbourg une petite pension pour les enfans.

Le 11 mai, je partis d'Orenbourg; le 17, j'arrivai à Ouralsk. On traverse une steppe sans arbres; ce n'est que sur les rives de l'Oural, ainsi que des

petites rivières et des ruisseaux qui s'y jettent, que croissent des bouquets d'arbres; les peuples tatars les nomment *ouréma :* dans leur langue, *ourman* signifie forêt : les arbres qui les composent sont le peuplier noir et argenté, tous deux d'une grosseur énorme; de sorte que l'on fait avec leur tronc tous les bateaux qui naviguent sur l'Oural. On voit aussi dans ces bocages des trembles, des bouleaux et des chênes rabougris, des ormes, plusieurs espèces de saules (*frangula* très-gros, *pentandra*, *viminalis*), le mérisier à grappes, le nerprun, l'obier, le rosier fécond, le *lonicera tatarica.*

Les arbrisseaux des steppes sont principalement le *spiræa crenata*, les *Robinia frutescens* et *caragana*, le citise noir, le cerisier et l'amandier nains. Les plantes qui caractérisent ces plaines immenses sont les *stipa pennata* et *capillata*; et beaucoup d'espèces de *tragacantus* et d'autres (1) dans la partie septentrionale. Les steppes n'ont pas un aspect si agréable et si varié dans leur partie méridionale vers la mer Caspienne, quoi-

(1) Je citerai, entre autres, les *astragales excapus, pilosus, dasyanthus, floribundus, declinatus, montanus, austriacus, vulpinus, hypoglottis;* les *onobrychis ornithopoïdes, contortu gelicatus*, etc.; les *hadysarum argenteum, tauricam, flexicosum, onobrychis;* un *cicer, salvia* nemolosa; les *scorzonera hispanica, purpurea, graminifolia;* les *chrysocoma limosyris* et *biflora.*

qu'elles n'y manquent pas d'attraits pour le bota-niste : toutes les plantes salées forment le caractère de ces déserts. Nous jouissons en ce moment des fleurs du printemps et de celles de l'automne.

Dès que la neige est disparue des steppes, et lorsque les terres basses, telles que les prairies, en sont encore couvertes, les premières sont émaillées de fleurs, ou plutôt en sont entièrement tapissées (1).

(1) *Ornithogalum luteum* et *bulbosum; iris punita,* dans toutes ses variétés, bleu, violet, rouge, jaune, blanc, gris, etc.; *tulipa gesmeriana* de toutes les nuances possibles; T. *sylvestris ; fritillaria tulipifera* fleurissent les premières; *potentilla patens, Adonis vernalis* fleurissent les premières, ensuite s'épanouissent successivement les *ostrogalus excapus* et *atriger*. Sur les coteaux, *polygonum frutescens, ephedra nonostachia, gypsophila paniculata* et *altissima; dianthus plumarius, casius, carthusianorum, prolifer* et *atrorubens; sinhe chlorantha; cucubalus viscosus* et *otites; scorzonera caricifolia,* etc. Enfin, vers la fin de juin et au commencement de juillet, lorsque la steppe commence à sécher, elle se pare encore de plusieurs jolies plantes, notamment de la syngénésie, telles que *centaurea ruthenica, glastifolia, sibirica, arenaria* et *paniculata; serratula amara, salicifolia* et *coronata; aster amellus, punctatus, canus* et *acris; Chrysocoma Limosyris* et *biflora; echinops sphærocephalen* et *ritro,* avec ses belles têtes globuleuses; et, dans d'autres classes, *onosma simplissima* et *achivoïdes; scabiosa isetensis, ochrolanca* et *urolensis; phlomis tuberosa* et *pungeus; eryngium planum,* etc.

C'est avec les plantes nommées dans la note que se termine la flore des steppes; et déjà les plantes des prairies, c'est-à-dire des enfoncemens et des bords des rivières, ont développé leurs fleurs d'automne. La croix de Jérusalem (*lychnis chalcedonica*) étale partout ses fleurs couleur de feu; plus rare et plus modeste, le *polemonium cæruleum* se montre çà et là; on remarque encore le *cacalia hastata* avec ses feuilles triangulaires, qui atteint quelquefois la hauteur d'un homme; l'angélique, qui souvent s'élève jusqu'à huit pieds; la *silene baccifera* avec ses baies noires, et plusieurs autres (1). Ces fleurs des prairies durent jusqu'au moment où la gelée et la neige suspendent de nouveau la vie végétale pendant cinq mois.

Les steppes sont employées comme pâturage pour le bétail; les enfoncemens le long des rivières, que celles-ci inondent au printemps, fournissent la provision de foin pour l'hiver.

Sous le rapport géognostique, la steppe n'offre pas autant de variétés; la plaine ondulée s'élève rarement jusqu'à former de grandes collines ou de petites montagnes; plus rarement encore, la roche se montre à nu. L'âge relatif de la steppe diminue à mesure que l'on va d'Orenbourg à l'ouest ou au sud. Cette diminution suit en général l'abais-

(1) *Veronica spuria* et *longifolia*, *sonchus cæruleus*; *cineraria sibirica*, *palustris* et *longifolia*.

sement du terrain dont les points les plus bas sont les rivages de la mer Caspienne et du lac d'Aral.

La roche la plus ancienne des environs d'Orenbourg est un grès rouge à grains fins sur lequel la ville est construite, et qui s'élève à 50 et 80 pieds au-dessus du lit de l'Oural. Il abonde en bois pétrifié ; et, lorsque les habitans d'Orenbourg creusent une cave, ils rencontrent fréquemment une forêt de troncs d'arbres, mais tellement détériorés et friables à leur surface, que l'on en tire rarement un morceau susceptible d'être façonné ; il y a sans doute de plus beaux échantillons à une plus grande profondeur.

Plus au nord et à l'est, ce grès est à grains plus grossiers, et consiste en couches de cailloux de différentes dimensions, et, indépendamment du fer, renferme beaucoup de minérai de cuivre. On en tire le sable cuivreux, qui alimente plusieurs usines situées à de grandes distances dans les cantons abondans en bois. Dans ce grès grossier, que l'on peut ranger parmi les grès rouges anciens, on trouve également beaucoup de troncs d'arbres qui sont aussi pénétrés par du minérai de cuivre de diverses espèces, entre autres de la malachite et des pyrites cuivreuses. On n'observe pas des couches bien déterminées dans le grès rouge ancien ni dans le grès rouge à grains fins des environs d'Orenbourg ; toutefois il semble qu'il s'est formé

tranquillement par dépôts horizontaux ; car, lorsqu'il alterne avec le schiste sablonneux ou bien passe à cette roche, par exemple au sud d'Orenbourg, les couches de ce schiste sont horizontales et rocailleuses.

Le grès grossier ou le grès rouge ancien se prolonge au nord d'Orenbourg, au delà de la Sakmara, presque en droiture à l'ouest, et forme ainsi des éminences à pente douce, ou une chaîne de dos larges et aplatis qui porte le nom d'Obtcheï-Syrt. C'est là que se trouvent la plupart des mines qui donnent du sable cuivreux. En russe, *obtchei* signifie commun, et *syrt* est un mot tatare qui désigne le dos, ainsi qu'une ligne de partage d'eaux ou une montagne séparant le cours des rivières.

Dans le territoire d'Orenbourg on trouve, au-dessus du grès rouge à grains fins, un calcaire bleu compacte qui s'élève plus haut que le grès au-dessus des plaines, et compose çà et là des collines et de petites montagnes. On s'en sert avec avantage pour les constructions. Ses couches, au lieu d'être horizontales, sont considérablement inclinées à l'horizon. Il est riche en coquilles bivalves pétrifiées; il en contient une si grande quantité, qu'il en résulte une pierre calcaire blanche très-poreuse et tendre, mais qui, exposée à l'action de l'air, durcit tellement, qu'elle fournit des matériaux excellens pour la bâtisse et très-aisés à tailler. Auparavant, on se servoit du grès rouge à grains fins :

mais il se détériore si promptement par l'action des météores, qu'au bout de quelques années il se rompt en éclats, surtout lorsqu'il est placé dans les fondemens ou près de la surface de la terre, et exposé ainsi à l'humidité. Au contraire le calcaire poreux, depuis qu'on l'emploie dans les bâtimens, n'a pas souffert de dégradations sensibles.

A 70 verstes au sud d'Orenbourg, on voit la fameuse saline d'Iletskoï, où une couche de sel gemme, épaisse de 4 à 6 pieds, s'étend sous le sable : le gypse est superposé au sel, et forme des monticules isolés.

A l'ouest et au sud-ouest d'Orenbourg, le calcaire bleu schisteux dont j'ai parlé précédemment est limité par du schiste marneux ; et plus il s'étend à l'ouest et au sud, plus la steppe devient unie et pauvre en particularités géognostiques. Près d'Ouralsk s'élèvent de nouveau des monticules calcaires ; plus au sud, dans la steppe, sur la rive gauche de l'Oural, on rencontre des buttes de craie et de marne renfermant des rognons de pyrites, dont une grande quantité est éparse à la surface de la steppe ; puis, plus loin, sur les deux rives du fleuve, en descendant au poste d'Inderskoï, la fameuse colline marneuse d'Inder, renfermant du gypse compacte et spathique ; plus bas encore, à l'est de la steppe des Kirghiz, le long du rivage marécageux de la mer Caspienne, au-dessous du terrain argileux et salé, un grès blanc à

grains fins, probablement très-récent, avec beaucoup de gros rognons de fer; et enfin, à l'ouest de l'embouchure de l'Oural, de la sélénite en couches avec du sable argileux.

La route d'Orenbourg à Ouralsk est connue par le voyage du célèbre Pallas. Elle suit le cours de l'Oural, dont les sinuosités tantôt s'en éloignent et tantôt s'en rapprochent : ici, elle traverse des prairies et des bois; là, des steppes qui sont plus élevées, et va ainsi d'une redoute gardée par des Cosaques à une autre : il y a presque toujours deux chemins, l'un supérieur et l'autre inférieur. Le premier, qui passe par la steppe, est un peu tortueux; le dernier, au contraire, qui coupe les enfoncemens et les bocages, est plus direct : ce n'est qu'au printemps, quand les terrains bas sont inondés, que l'on va par la steppe; dans les autres saisons, on préfère la route par les prairies.

Le nombre des ruisseaux que l'Oural reçoit à droite, entre Orenbourg et Ouralsk, est considérable. La plupart se trouvent dans la première moitié de la route et sont insignifians; mais, au printemps, ils se gonflent à un tel point, qu'on ne peut les passer qu'en bateau. Le 15 mai, nous l'apprîmes à nos dépens. Arrivés sur les bords du Triboukha, il nous parut assez diminué pour que notre bagage pût le traverser sans dommage; mais, une fois que nous y fûmes entrés, nous enfonçâmes toujours plus profondément; enfin, nous

perdions pied ; et, comme enfin nous ne pûmes plus rebrousser chemin, nous continuâmes, à tout hasard, le trajet à la nage. Parvenus sur la rive opposée, nous y restâmes une demi-journée tout entière pour faire sécher au soleil nos effets qui étoient entièrement mouillés. Quand nous fûmes à Ouralsk, nous reconnûmes qne nos provisions de bouche, consistant en biscuit et en gruau, étoient absolument gâtées par l'humidité qui y étoit restée ; il fallut donc les renouveler.

Tous ces ruisseaux sortent du flanc méridional de l'Obstchei-Syrt, qui est la partie boisée.

Cosaques ouraliens.

Quoique Ouralsk ne soit plus ce qu'il fut, et que la richesse et le bien-être, surtout dans les classes inférieures, y aient considérablement diminué, toutefois il y règne une aisance que l'on trouve rarement dans les lieux semblables : cela tient au naturel du Cosaque de l'Oural ; il est actif, laborieux et persévérant : dès sa jeunesse, accoutumé aux fatigues, il supporte les peines et les difficultés les plus grandes avec une facilité étonnante ; mais, les jours de dimanche et de fête, il se dédommage en buvant avec excès et en sacrifiant à Vénus. L'absence constante des hommes, qui sont retenus au-dehors par le service militaire ou par la

pêche et le commerce des bestiaux, contribue beaucoup au relâchement des mœurs.

Il règne entre les hommes et les femmes une grande différence sous le rapport de l'instruction et des lumières. Pendant les guerres, les hommes ont l'occasion de voir les mœurs et les usages des pays étrangers; d'ailleurs, ils ont aussi le moyen de s'éclairer par le séjour qu'ils font dans les principales villes de l'empire russe, où, tous les ans, cent hommes de quelques régimens, répartis dans les diverses provinces, sont remplacés par cent autres, conformément aux dispositions d'une sage ordonnance. Au contraire, les femmes, soutenues par les moines, tiennent fermement à leurs anciennes coutumes, et ne permettent pas à leurs maris d'introduire de nouveaux usages, tels que fumer ou priser du tabac et se raser la barbe. Voilà pourquoi les hommes sont, dans leur pays, tout différens de ce qu'on les voit ailleurs; car, ce qui paroît assez singulier pour un Cosaque ouralien, ils sont soumis à la domination de leurs femmes. Un homme ayant tenu absolument à se couper la barbe, sa femme ne voulut plus se mettre à table avec lui, et le laissa manger et boire seul jusqu'à ce que, fatigué de cette manière de vivre, il consentit, au bout de quelques années, à laisser pousser sa barbe. Cet homme étoit alors major; aujourd'hui, il est colonel.

Ainsi, les épouses des officiers les plus avancés en grade et les plus riches, même celle de l'ataman, sont aussi arriérées, et souvent ont moins de savoir-vivre que les paysannes; elles ont pour l'eau-de-vie un goût peut-être plus décidé que les hommes; et, quand elles sont réunies entre elles, les verres circulent constamment; la maîtresse de la maison ne s'occupe que d'encourager les autres à boire; un verre remplace sans cesse un autre. Il faut qu'un étranger soit depuis long-temps connu dans une maison pour parvenir à voir la maîtresse. On n'a pas d'exemple que la femme d'un officier de Cosaques se soit encore habillée à l'européenne: mais, depuis quelques années, trois officiers se sont mariés à des filles de nobles russes qui mènent une bien triste vie à Ouralsk.

Les bonnes qualités des Cosaques ouraliens sont gâtées en partie par les préceptes de leur doctrine religieuse; ils donnent volontiers à manger au voyageur, mais il doit avoir sa vaisselle; car quiconque n'appartient pas à leur secte est regardé comme impur, et tout ce dont un étranger s'est servi ne peut plus être d'aucun usage. On lui accorde l'hospitalité, mais il n'est pas admis dans la maison; il reste dans la cour, ou bien il se couche dans la grange ou dans l'écurie: sa présence souilleroit une chambre, et on seroit ensuite obligé de la purifier par l'encens et les prières; et, à cette

occasion, il faudroit payer la personne qui rempliroit les fonctions de prêtre.

Depuis le milieu du dix huitième siècle, plusieurs des riches habitans d'Ouralsk ont établi des jardins fruitiers qui sont tous à 5 verst au nord de la ville, sur la rive droite du Tchégan; les maisons en sont fort jolies. Les gelées nuisent beaucoup moins aux arbres que les vents violens et fréquens qui, surtout au printemps, endommagent les fleurs : voilà pourquoi, quand on forme un jardin, on l'entoure de saules ou d'autres arbres qui croissent facilement et s'élèvent beaucoup, et on en plante même dans l'intérieur : lorsqu'au bout de trois ans ils ont acquis une grosseur convenable pour pouvoir abriter les arbres fruitiers, on met ceux-ci en place. L'eau pour les arroser est tirée du Tchégan par une machine (*tchiyhir*) qu'un cheval met en mouvement, et conduite par une rigole à un petit bassin au pied de l'arbre. Dans quelques jardins on en compte 800 pieds; ce sont des pommiers, des poiriers et des cerisiers. On les greffe par approche et en fente : la première manière passe pour la plus sûre. Les arbres n'atteignent jamais à une grosseur considérable; ils croissent plutôt en buissons.

Ces jardins sont contigus à un petit bois de peupliers et de saules qui est rempli d'un grand nombre de maisonnettes, habitées chacune par une

femme; c'est ce que l'on nomme les couvens de religieuses. Les dimanches et les fêtes, les habitans de la ville vont là en pélerinage, et rendent visite à leurs parentes et à celles qu'ils connoissent.

On estime le nombre des Cosaques ouraliens à 15,000 individus mâles, dont 5,500 propres au service militaire sont enregistrés au bureau de la guerre, et ont le droit de pêcher dans l'Oural. Dès qu'ils sont appelés sous les drapeaux, ils sont tenus de marcher. C'est à dix-huit ans que commence leur temps de service; il y en a ordinairement 3,000 en activité; mais, dès que le besoin l'exige, ils sont obligés de se rendre tous à leurs dix régimens qui sont de 500 hommes chacun: dans ce cas, il ne reste que 500 Cosaques pour garder la ligne des postes de l'Oural. Quand un régiment ou un certain nombre d'hommes doit être mis sur pied, on divise toute la masse qui est capable de service par la quantité à fournir, et l'on voit par le quotient combien d'hommes sont tenus d'en présenter un monté et équipé.

Sur les 3,000 Cosaques ouraliens qui sont constamment sous les armes, il y en a 1,500 de service sur la ligne depuis la mer Caspienne jusqu'à 650 verst en remontant le long de l'Oural. Les autres sont dans divers lieux de l'empire, comme à Saint Pétersbourg, à Nijnenovgorod, à Casan, dans le gouvernement d'Astrakhân et sur le Pruth. Ceux qui, propres au service, n'y sont pas employés,

restent dans leur pays, où ils s'occupent de la pêche; eux seuls ont le droit de la faire. Il y en a annuellement trois grandes et deux petites.

Les grandes pêches sont, 1° celle du printemps ou du sevrïonga et du sterlet (*acipenser stellatus*); elle dure un mois et demi; quelquefois elle donne aussi des bélouga (*acipenser huso*). On dit que la quantité de poissons que l'on prend alors dans les filets se monte à 4,000 charges, estimées chacune à 30 poud (1). 2° La pêche d'automne, qui dure tout le mois d'octobre, consiste principalement en esturgeons, et aussi en bélouga et en skhipa, que Pallas regarde comme variété de l'esturgeon : la quantité de poisson prise va de 800 à 1,000 charges. 3° La pêche à la fouenne (*bagrenie*) dure du 30 décembre au 30 janvier; on prend surtout des esturgeons et des bélouga.

Les petites pêches sont, 1° celle du Kourkhaï; elle s'étend le long de la côte septentrionale de la mer Caspienne, depuis l'embouchure de cette rivière ou la baie de ce nom jusqu'à celle de l'Oural; elle a lieu au filet et dans le mois d'avril; 2° la pêche au grand filet (*akhani*) qui se fait dans la mer Caspienne, sous la glace. On évalue à 5,000 charges la quantité de poissons que donnent les trois dernières pêches, et à 60,000 poud celle du caviar que l'on prépare annuellement. Au printemps, le poud de poisson vaut 3 à 3 1/2 roubles

(1) Le poud équivaut à 33 1/3 de nos livres.

en papier et le poud de caviar 13 à 15. parce qu'alors le poisson et le caviar sont salés, pour empêcher qu'ils ne se corrompent, ce qui diminue leur prix. En automne et en hiver, le poud du poisson coûte 8 à 12 roubles, et le poud de caviar 20 à 25. Le prix de l'esturgeon augmente, d'après sa grosseur, par progression géométrique; de sorte qu'un poisson de 5 à 7 poud se paie 40 à 60 roubles.

Tout ce que je viens de dire s'applique aux poissons du genre esturgeon : les poissons mous, ainsi qu'on les nomme ici, sont à trop bon marché pour être pris en considération.

La consommation du sel s'élève à 200,000 pouds, dont 1,000,000 sont pris dans le lac salé d'Inderskoï, et le reste dans les autres lacs salés : celui de Sakryzki, entre les deux Ouséen, en fournit seul 1,000 charges.

Quand les poissons sont expédiés de l'Oural dans l'intérieur de l'empire, les esturgeons paient 30 kopek par poud et les poissons mous 6 kopek de droits à cause du sel.

En estimant la quantité de poissons expédiée au-dehors à 40,000 poud, et le prix moyen du poud à 6 roubles en papier, enfin le caviar à 60,000 poud, valant chacun 18 roubles, il en résulte une valeur de 2,400,000 roubles pour le poisson, et de 1,080,000 roubles pour le caviar; en tout 3,480,000 roubles.

Dans tout l'empire russe, il n'y a pas de peuple qui, sur un si petit nombre d'hommes, procure au pays un produit aussi considérable. Il est extraordinaire qu'une population de 15,000 âmes entretienne et équipe complétement, chaque année, 3,000 cavaliers, et en fasse marcher 5,000 aussitôt qu'elle en est requise; elle exporte, ainsi qu'on vient de le voir, des poissons pour 3,480,000 roubles; enfin, le commerce qu'elle fait le long de la ligne avec les Kirghiz, en échangeant des marchandises de Russie contre des moutons, peut s'évaluer à 2,000,000 de roubles. Or, si l'on déduit les 3,000 Cosaques, constamment sous les armes, du nombre de 5,500 en état de servir, il en reste 2,500, et ce sont ceux-là qui fournissent à l'empire pour 5,500,000 roubles de marchandises utiles, pour lesquelles il ne sort pas un kopek du pays. J'aurois pu encore citer des branches d'industrie moins importantes qui sont également profitables au pays, tels que la chasse aux cygnes et l'entretien des chèvres achetées aux Kirghiz; la laine courte de ces chèvres est celle qui sert à fabriquer les châles et d'autres tissus d'une grande finesse. La chasse aux cygnes se fait dans des bateaux plats, et les Cosaques côtoient ainsi les îles nombreuses qui bordent la côte orientale de la mer Caspienne, et où ils prennent aux lacets, à l'époque de la mue, des cygnes et d'autres oiseaux qui donnent une quantité de duvet. Quel

dommage que cette peuplade si utile dégénère d'année en année! mais l'on vient de prendre des mesures efficaces pour arrêter ce mal.

Postes de Cosaques. — Selenoï et Tchichimskoï, — Le grand et le petit lac Ouséen.

Ayant passé deux jours à Ouralsk, je m'éloignai de la ligne de l'Oural, et je m'enfonçai dans la steppe. Tout près de la ville, je traversai le Tchégan, qui a à peu près 50 pas de largeur. Cette rivière, de même que celles dont j'ai déjà parlé, prend sa source sur la pente méridionale de l'Obstchei-Syrt. Plus loin, je passai, en côtoyant le Tchégan, dans un enfoncement argileux auquel les fleurs du *sisymbrium amphibium* donnoient l'aspect d'une surface jaune. A 4 verst plus loin, je gravis sur la steppe, dont le bord étoit garni de cabanes et d'étables en terre: c'étoient les fermes des habitans d'Ouralsk, qui font le commerce de bétail. Bientôt nous aperçûmes dans le lointain des buissons annonçant la rive droite du Derkoul, qui, à 5 verst d'Oural, se jette dans le Tchégan. Nous allâmes, 18 milles plus loin, à Derkoulskoï-Oumaet, poste de Cosaques situé sur ses bords, et composé de quelques misérables cabanes en terre. Nous longeâmes ensuite la rive droite du Derkoul en le remontant. Selenoï est un autre poste (*stanitza*) de Cosaques, qui ne consiste également

qu'en quelques cabanes en terre ; mais il est dans un canton plus gai que le précédent, et entouré de bocages, de saules et de peupliers qui croissent dans les enfoncemens : en général, les rives du Derkoul sont bordées de saules et de lonicera. La steppe, qui est principalement couverte de *stipa pennata*, excellent fourrage pour les chevaux, et de *salvia nemorosa*, étoit partout complètement unie. Le sol étoit de l'argile mêlée de sable. Le *lepidium perfoliactum* remplissoit les ornières, et, sur leurs côtés, la *veronica austriaca* fleurissoit fréquemment. L'*astragalus physodes*, belle plante que je n'ai pas vue ailleurs, étoit défleuri depuis longtemps; ses gousses gonflées et étalées à terre, qui claquoient sous les pieds, l'ornoient encore.

A Selenoï, nous nous éloignâmes du Derkoul, qui sort également de la pente de l'Obstchei-Syrt; 16 verst plus loin, nous parvînmes dans un enfoncement où il y avoit des puits (*kopani*) de bonne eau bien fraîche, et où croissoient l'*alopecurus pratensis*, le *lathyrus pratensis*, la vesce et autres plantes des prairies. La roche, visible à peu de distance, étoit un grès gris compacte et dur qui me parut propre à faire des meules, si on le trouvoit en grandes masses. A 26 verst, nous rencontrons une flaque de mauvaise eau stagnante qui, à quelques verst à droite, sortoit avec peine d'un monticule à pente douce. A 16 verst plus loin, Tchichimskoï, poste de Cosaques sur le Grand-Tchicha, ruisseau qui, à

20 verst à droite, a sa source sur la pente de l'Obstchei-Syrt, et, à 20 verst à gauche, se perd dans un grand enfoncement. Il est large et assez profond pour nourrir une quantité passable de poissons du genre de la carpe. La steppe, couverte partout de stipa, et offrant ainsi des pâturages abondans, n'étoit plus si plate qu'auparavant; elle se montroit onduleuse et montueuse, à cause du voisinage de l'Obstchei-Syrt.

Le second poste de Tchichimskoi, sur le Tchicha moyen, qui ne consistoit là qu'en flaques d'eau unies les unes aux autres, mais très-profondes, étoit à 25 verst de distance. La Podtaechka, ruisseau semblable au précédent, se présenta à 10 verst plus loin. Tous ces ruisseaux viennent de l'Obstchei-Syrt, coulent généralement du nord au sud, et, après un cours de 40 verst plus ou moins, se perdent dans un enfoncement couvert de roseaux qui, surtout, précédemment, étoit le repaire de beaucoup de sangliers. La Solænaia (salée) est à 8 verst de la Podtaechka; et, 20 verst au-delà, nous laissâmes à gauche un grand lac salé, et, à 10 verst plus loin, nous étions sur les bords de la Gorkaia (amère). L'eau de ces deux petites rivières a un goût qui nous parut purement salé; nous pensâmes cependant que, dans un cas de nécessité, on en peut boire. Ce que nous aperçûmes du lac salé étoit à sec; ce n'étoit que très-loin, dans le sud, que brilloit l'enveloppe

blanche de sel dont les habitans des environs tirent leur approvisionnement. Les bords du lac n'étoient couverts que du *salicornia strobilacea* qui s'étendoit circulairement sur le marécage salé. La Gorkaia, dans l'espèce où je la vis, avoit 25 pas de largeur; elle étoit assez profonde et presque stagnante : ses eaux, quoique salées, contiennent des insectes (1).

De la Gorkaia au Durê on compte 25 verst. Jusqu'à ce point, la steppe n'offroit en général qu'une surface aride, blanche, couverte de diverses plantes salines, et au-dessus de laquelle s'élevoient des espaces de grandeur inégale, où le *stipa* et la vesce indiquoient que le terrain étoit meilleur. Le long des rives du Durê, garnies de saules, il y a des enfoncemens fertiles où l'on récolte du foin; de sorte que ce ruisseau est bordé de nombreuses fermes (*khouter*) qui appartiennent les unes au village de Tchertanli, les autres à celui d'Alexandrov-Gay, situé sur le Grand-Ouséen. En

(1) Je trouvai sur le rivage les élytres de l'*hydrophillus piceus*, et je tirai de l'eau, avec un filet, de petits ditisques, le *notonecta glauca*, le *sigaca striata*, le *nepa cinerea* et le *naucoris cimicoides*. On m'a dit qu'il se trouve des insectes aquatiques dans le Ielton ou Altonnoor, fameux lac salé dont l'eau est une saumure très-forte. Le terrain aride de la steppe étoit parcouru par de beaux coléoptères, tels que *lamia glycirrhizæ*, *lamia morio*, *pimelia muricata*, *akis orbicularis*, etc.

été, ces fermes sont la plupart vides; mais, au commencement de l'hiver, les propriétaires y font rentrer leurs nombreux troupeaux: tant que la neige n'est pas trop profonde, ils les laissent paître dans les fonds abondans en herbes, et ensuite les nourrissent avec du foin jusqu'au printemps. Les fermes de ce genre sont quelquefois éloignées de 20 verst des lieux où il y a de l'eau potable; mais, en hiver, seul temps où elles sont habitées, la neige leur en fournit (1).

Des rives du Durê au village d'Alexandrov-Gay, appartenant au gouvernement de Saratov, on compte 40 verst à travers une steppe unie et herbeuse. Le village situé sur le Grand-Ouséen a 700 habitans mâles qui sont venus des bords du Volga. Ce sont des paysans de la couronne; ils cultivent la terre et entretiennent du bétail; cinq moulins à vent et un moulin à eau convertissent leur grain en farine.

L'Ouséen qui, dans sa partie inférieure, peut passer pour stagnant, a de si nombreuses chutes dans ce canton, qu'au-dessus du village on a barré son cours au-dessous duquel est le moulin à eau. L'eau de cette rivière n'est guère potable en été;

(1) J'ai trouvé le long de toutes ces rivières des steppes, le *carabus marginatus* de Pallas. Cet insecte se trouvoit dans les fentes de l'argile humide, et guettoit sa proie.

elle est alors presque fétide. Ses bords sont garnis d'ormes en buissons, de *lonicera tatarica*, de tamarisc, de trembles et de saules.

Je vis un gros tas de pierres tirées du point de l'Obstchei-Syrt, où le Dura prend sa source; elles sont destinées à la construction d'une église; ce sont des blocs de grès avec des nids de rognons de fer.

J'arrivai à Alexandrov-Gay le jour de la Pentecôte. L'extérieur des habitans, vêtus proprement et d'une manière bigarrée, annonçoit l'aisance; ils avoient bonne mine et l'air satisfait. Les jeunes gens des deux sexes se divertissoient à la balançoire et avec une autre machine qui les faisoit tourner horizontalement; les vieillards étoient assis et causoient amicalement devant le cabaret.

D'Alexandrov-Gay au poste de Talov, sur le Petit-Ouséen, il y a 35 verst; la steppe est absolument unie, argileuse et salée; il y croît tantôt des plantes salines, tantôt du *stipa* et plusieurs espèces d'astragale. Dans cet espace et ailleurs, nous fûmes souvent amusés par les cabrioles des saïga: on dit que ces animaux, réunis en troupe, suivent aveuglément, de même que les moutons, un mâle qui marche à leur tête: quand celui-ci tombe, en les menant boire, dans un puits profond et à bords escarpés, tous s'y précipitent après lui et le remplissent, de sorte que la plupart y étouffent. Quelqu'un m'a raconté que, durant son séjour à Kal-

mukova, il avoit vu arriver sur les bords de l'Oural une grande troupe de saïga qui vouloient le passer à la nage. Les Cosaques s'en étant aperçus, se cachèrent sur la rive gauche de la rivière, et laissènent passer le chef du troupeau; ensuite ils sortirent de leur cachette et le chassèrent dans la steppe; puis, se plaçant sur le bord de l'Oural, ils attendirent, avec des massues à la main, les autres saïga qui ne se dérangèrent pas de leur route; de sorte qu'en arrivant sur la rive, il y en eut un grand nombre d'assommés.

Les deux Ouséen sortent de la pente méridionale de l'Obstchei-Syrt; leur pente étant moyenne dans la partie supérieure de leur cours, l'eau en est douce et de bon goût; mais, dans leur partie inférieure, ce ne sont plus que des canaux dont l'eau, presque stagnante, est amère et salée; et, en été, depuis Alexandrov-Gay et Talov jusqu'au lac Kamych-Samarskiia, où ils se terminent, leur eau n'est plus potable; cependant elle n'est pas également salée partout. A la fonte des neiges, au printemps, ces deux Ouséen se gonflent beaucoup; la saumure qui remplit leur lit est délayée et emportée; aussi, en été, sont-ils assez potables; ensuite ils reprennent peu à peu leur salure qui leur est fournie par le terrain, et surtout par les nombreuses sources salées qu'ils reçoivent. La fonte des neiges fait aussi déborder ces petites rivières; elles inondent alors les enfoncemens voi-

sins et font croître des herbes à une si grande hauteur, qu'on les coupe comme le foin; sans cela, il n'auroit pas été possible aux Cosaques ouraliens d'établir dans ces cantons des demeures fixes.

Les habitans de l'Ouséen inférieur souffrent surtout du manque d'eau potable; mais, par une singularité remarquable, les puits que l'on creuse immédiatement au bord des rivières ont de l'eau douce; mais, si l'on fouille plus profondément, on arrive à l'eau amère et salée. Du reste, on est constamment obligé de renouveler et de changer ces puits, et d'en creuser dans d'autres lieux ou bien auprès des anciens; car, au bout tantôt d'une, tantôt de plusieurs semaines, leur eau devient salée et ne peut plus se boire. Les Kirghiz choisissent, pour ces puits, l'endroit le plus bas de la steppe, afin d'avoir moins de peine; on fouille encore plus aisément dans l'Ouséen, dont les bords sont élevés de 10 à 40 pieds; on les creuse dans la vase du lit même de la rivière, à côté de l'eau salée; le trou, qui a deux à trois pieds de profondeur, se remplit d'eau douce qui est au niveau de celle de la rivière, et n'en est séparée que par un bourrelet de limon qui n'a qu'un demi-pied d'épaisseur, et qui l'empêche d'être gâtée.

Verbovoï. — Couvens des Cosaques ouraliens.

J'avois le projet d'aller de Talov à la demeure d'hiver du khan, située à l'extrémité orientale du désert sablonneux de Naryn ; mais on m'assura que ce plan étoit inexécutable, à cause du manque total d'eau potable dans la steppe qui s'étend de ce côté. Je fus donc obligé de faire un grand détour pour y arriver ; car je suivis le cours du Petit-Ouséen jusqu'à son extrémité au poste de Glinenoï. Depuis, j'ai appris que l'on m'avoit induit en erreur, puisque, dans l'espace que je comptois parcourir, on rencontre partout des Kirghiz nomades qui dressent toujours leurs tentes dans le voisinage des puits; ensuite nous sûmes que le khan, informé de notre venue prochaine, avoit envoyé au-devant de nous, à Talov, un Kirghiz qui connoissoit la route, ou plutôt les lieux où il y avoit de l'eau, mais qui n'arriva qu'après notre départ.

Nous parcourûmes donc, de Talov au poste de Verbovoï, 36 verst le long de la rive gauche du Petit-Ouséen, dont le cours, extrêmement sinueux, tantôt se rapprochoit et tantôt s'éloignoit de la route. Verbovoï est sur le bord même de l'Ouséen, tandis que Talov en est éloigné de plus d'un verst. Cette rivière n'a, en général, dans ces cantons, que trois pas de largeur, excepté dans les endroits où elle s'élargit pour former de vastes étangs : ses bords sont tantôt nus, tantôt couverts

de roseaux, de bouquets de saules et de rosiers sauvages. Déjà son eau étoit si salée qu'on ne pouvoit la boire, parce que la quantité de neige tombée l'hiver précédent n'avoit causé qu'un débordement peu considérable. Sa profondeur moyenne n'étoit que de deux à trois pieds; les étangs sont incomparablement plus profonds; mais son lit est si marécageux, qu'on ne peut le passer qu'en un petit nombre d'endroits; il consiste en une vase noire bleuâtre et fétide, semblable à celle que l'on rencontre dans toute la steppe des Kirghiz depuis la mer Caspienne jusqu'à Boukhara, par intervalles, dans les déserts sablonneux, sous le sable et dans les lieux où l'on trouve de l'eau en creusant.

La steppe entre les deux Ouséen est très-stérile jusqu'à la hauteur de Talov; on n'y voit presque que des plantes salines; le sol est une argile salée tantôt avec des flaques d'eau salée et amère ou des marais salans, tantôt avec des lacs qui donnent du sel de cuisine.

De Verbovoï à Alinskoï il y a 18 verst, et, de ce dernier lieu à Mokroï, 46; la steppe est parfaitement unie; les bords de l'Ouséen s'élèvent toujours davantage; ils ont déjà de 30 à 35 pieds, et de temps en temps sont couverts de buissons, de saules et de rosiers, de tamarisc et de nerprun. Le *lytta erythrocephala* couroit par centaines sur le sol. A neuf verst avant d'arriver à Mokroï, nous coupâmes l'ancien chemin des caravanes qui va d'Ouralsk à Astrakhân, et traverse l'Ouséen.

De Mokroï au poste de Glinenoï (vaseux), le dernier sur l'Ouséen, on parcourt 18 verst dans une steppe très-unie, extrêmement stérile, couverte uniquement d'absynthe et de plantes salines. Les cabanes de tous ces postes, construites en terre à cause du manque absolu du bois de charpente, ne ressemblent pas mal à des nids d'hirondelle accolés les uns contre les autres, car elles sont de travers et tortues. Les Cosaques sont tantôt des Russes, tantôt des Tatars, tantôt des Kalmuk : ces derniers pourroient bien être plus nombreux. L'hospitalité règne au plus haut degré dans toutes ces huttes; mais les préceptes religieux des Russes, vieux croyans, si peu favorables aux étrangers, sont cause que l'on préfère les habitations des bons et obligeans Kalmuk; on est dans leurs tentes comme chez soi. En été, les Kalmuk ne demeurent pas dans des maisons : dès les premiers jours du printemps, ils dressent leurs tentes de feutre dans le voisinage du poste et les occupent jusqu'à l'hiver (1).

(1) L'*onitis mænalitus* étoit si commun dans le fumier des chevaux autour des tentes des Kalmuk, que les enfans m'en apportèrent plus de cent. De même que les gros scarabées et les ceprides, ils se creusoient en terre, au-dessous du fumier, un trou perpendiculaire profond de six pouces à un pied, afin d'y déposer leurs œufs.

Le *messerschmidia* croissoit abondamment sur les bords de l'Ouséen inférieur; ses fleurs blanches répandoient une odeur de violette très-agréable.

Jusqu'à Glinenoï, l'Ouséen a encore une vingtaine de pas de largeur, et son lit est encore assez profond. A Glinenoï, il s'élargit ou se termine par des lacs extrêmement tortueux et nommés Kamych-Samarskiïa ; leur eau n'est pas moins salée que celle de l'Ouséen ; leurs bords sont partout garnis de roseaux touffus, qui, encore tendres, sont coupés pour en nourrir les bestiaux et pour en faire du foin : quand ils sont plus gros, ils servent de bois de chauffage, et on en couvre les cabanes. Il y avoit autrefois dans ces lieux beaucoup de sangliers ; la passion des Cosaques pour la chasse les a fait devenir plus rares. Ces sangliers mangeoient les rats de diverses espèces qui se tiennent en grand nombre dans ces roseaux. La tarentule y étoit assez commune.

On voit plus loin, sur les bords du lac Kamych-Samarskiïa, les couvens des Cosaques ouraliens ; ils consistent en quelques cabanes en terre éparses, habitées chacune par un homme ou par une femme : ces ermites s'occupent de la pêche ou de la chasse aux bêtes sauvages, ou bien les Cosaques de la vieille croyance fournissent à leur entretien. Les ermites sont des Cosaques ouraliens ou des fugitifs venus de toutes les provinces de la Russie ; ils embrassent la vieille croyance, et sont sûrs d'être favorablement accueillis. Mais cet abus a diminué depuis quelques années, que le gouvernement a fait procéder à un examen de ces

couvens. Il y arrivoit toutes sortes de gens qui s'enfuyoient de chez leurs maîtres; toutefois, nul criminel ne se trouvoit parmi eux; c'étoient en général de vieux croyans qui ne se trouvoient pas bien avec les nouveaux. On voit, d'après ce que je viens de dire, que ce canton est une véritable terre inconnue, où, à l'exception des Cosaques ouraliens, rarement d'autres personnes pénètrent.

J'eus occasion de faire en ce lieu une observation sur un point qui en a frappé bien d'autres; c'est que la haine réciproque des sectes religieuses est d'autant plus vive, qu'il y a moins de différence entre elles. Les Cosaques ouraliens ont au milieu d'eux des Tatars musulmans et des Kalmuk lamaïtes qu'ils souffrent volontiers et auxquels ils ne contestent aucun droit; mais ils tolérereroient difficilement un chrétien grec de la croyance épurée; du moins il ne s'en trouve aucun parmi eux.

Territoire de la horde des Kirghiz-Boukaïk. — Leur khan. — Désert de Naryn. — Marais salé sans fond.

A Glinenoï, je passai l'Ouséen sur un pont en bois, et j'entrai dans le territoire de la horde des Kirghiz-Boukaïk. Depuis la rive droite de l'Ouséen, la steppe commence à être très-sablonneuse; elle est couverte d'armoise blanche, et, dans les endroits salés, d'*atriplex portulacoïdes*. Il y avoit, à

droite de notre route, un grand lac dont l'eau amère et salée étoit peu profonde, et entourée d'un si grand nombre d'oiseaux aquatiques, tels que pélicans, hérons, spatules, oies, canards, etc., que la rive opposée à celle que nous longions paroissoit toute blanche.

Plus bas, nous cheminâmes entre des plaines et des fondrières salées; et, au bout de 16 verst, nous parvînmes à la grande route de la caravane d'Astrakhân, qui est aujourd'hui peu fréquentée. Un puits à peu de distance, à gauche de la route, près duquel nous passâmes la nuit, avoit de l'eau douce à la profondeur de quinze pieds. De nombreux tertres tumulaires, nommés *tombeaux des Tchoudes*, s'élevoient dans les environs; on en rencontre partout dans les steppes; mais ils sont bien plus fréquens dans le voisinage de Naryn qu'ailleurs, et en général leur quantité augmente à mesure que le canton est plus fertile et plus habité.

Quittant bientôt la route des caravanes, nous tournâmes à droite: la steppe ne tarda pas à devenir plus sablonneuse, et nous aperçûmes dans le lointain les collines sablonneuses de Naryn, qui sont d'une blancheur éblouissante. L'armoise blanche disparut entièrement; elle fut remplacée, dans les espaces sablonneux, par l'*euphorbia esula* et quelques graminées. Franchissant alternativement des plaines sablonneuses et des marécages salés de

formes très-irrégulières, nous arrivâmes, au bout de 40 verst très-pénibles, dans le voisinage de la première colline : toutes étoient tapissées d'*elymus arenarius*. A 18 verst de ce lieu, mes chevaux se trouvèrent si fatigués de cette course de trois jours depuis notre départ de Glinenoï, course qui n'avoit pu être achevée que pas à pas à travers les sables et les marécages, qu'ils tombèrent d'épuisement : il n'y avoit pas d'espoir qu'ils pussent se remettre promptement ; j'expédiai un Cosaque avec une lettre adressée au khan ; j'exposois à ce chef notre position, et je le suppliois de venir nous aider.

Le khan, de même que tous les Kirghiz, changeant continuellement de place, le lieu de sa résidence n'est connu au loin que d'une manière confuse ; il faut, pour le découvrir, s'en informer d'un aoul à l'autre, et ce n'est que lorsqu'on s'en approche que l'on reçoit une réponse positive. Notre Cosaque ne tarda pas trop à rencontrer de cette manière l'aoul d'un sultan, qui, instruit de notre position désagréable, nous renvoya notre émissaire pour nous annoncer qu'il nous escorteroit jusqu'à la tente du khan. On conçoit que cette nouvelle nous fit grand plaisir ; et, un instant après le retour de notre homme, nous aperçûmes le sultan qui venoit au-devant de nous. Mais notre joie fut de courte durée ; le sultan croyoit que, par son autorité, il pourroit contraindre les Kirghiz du canton

à nous fournir des chevaux. On ne voulut pas l'écouter, et il se retira tout honteux. A cette occasion, j'appris qu'en général les sultans ne sont pas aimés du peuple, et que, lorsqu'il s'agit de décider dans une affaire litigieuse, on s'adresse plutôt aux anciens (*s'archina*) qu'à eux, parce qu'on dit que les sultans, semblables en cela à bien des avocats, entendent l'art de tirer profit de tous les différends. Les anciens sont élus par le khan et par le peuple : les sultans sont ce qu'on appelle les nobles dans la langue des Kirghiz; leur nom est *ak-suyêk* (os blancs). Cette expression n'est pas plus ridicule que celle d'homme de sang noble.

Mais, pour en revenir à ce qui nous concerne, comme mon Cosaque avoit déjà parcouru un espace de 18 verst en rôdant au milieu des sables, je remis à un Kirghiz ma lettre pour le khan.

Le désert de Naryn consiste en dunes de sable mobile qui s'étendent très-loin, et forment des chaînes plus ou moins distantes les unes des autres, par exemple jusqu'à 5 verst et plus, et courant parallèlement de l'est à l'ouest, et séparées par de grandes plaines sablonneuses. Elles sont coupées plus ou moins visiblement par d'autres chaînes du même genre; de sorte qu'il en résulte un réseau tellement reconnoissable dans plusieurs endroits, qu'un canton du désert en a pris son nom. En général, dans quelque plaine du Naryn que l'on se trouve, on se voit constamment entouré de

quatre chaînes différentes de dunes. Celles qui se prolongent de l'est à l'ouest sont toujours plus considérables que celles qui vont du nord au sud; elles sont composées de dunes isolées et alongées (*barkhan*) qui renferment entre elles des vallées humides et herbeuses où l'on rencontre invariablement à une profondeur médiocre, ou d'un à cinq pieds, dans une argile noire bleuâtre, de l'eau potable. C'est pourquoi ces vallées et les plaines sablonneuses sont tapissées d'une plus grande quantité de plantes que la steppe argileuse, nommée *katkul* par les Kirghiz, et les végétaux y conservent leur verdure très-long-temps en automne, tandis que la steppe en est dépouillée, dès les mois de juin et de juillet, par la sécheresse et la chaleur.

Le *calligonum Pallasii* et le chalef sont presque les seuls végétaux arborescens qui croissent çà et là sur les dunes. Pallas dit, dans son Voyage, que les Kalmuk emploient les tiges du *calligonum* à faire des tuyaux de pipe; mais ce savant voyageur s'est trompé : ce n'est pas de la tige qu'ils se servent, c'est des racines, et ils en font non pas des tuyaux, mais des têtes de pipe : ces racines, qui s'étendent très loin dans le sable, ont quelquefois à leur extrémité un gros nœud qui atteint, rarement à la vérité, à la grosseur de la tête d'un enfant, et est veiné d'une manière agréable ; les Kirghiz font, avec ces nœuds, des tasses qui sont très-estimées chez eux.

Quel triste aspect que celui des plaines ou des fondrières salées! En général, toute végétation disparoît de leur surface; sur leurs bords seulement croissent les nombreuses espèces de plantes salines qui ne sont nulle part plus abondantes que dans les steppes d'Asie. Tantôt une argile amère et salée compose leur sol; elle est desséchée entièrement ou en partie durant les grandes chaleurs, et, en hiver, gelée par le grand froid: alors les Kirghiz la nomment *sorr;* tantôt ce sont des fondrières composées d'une vase argileuse salée; elles n'ont point de fond, ne sèchent dans aucune saison, et le plus grand froid ne les fait pas geler: les Kirghiz les nomment *khak:* les Russes appliquent à ces deux sortes de steppes le nom de *solontchak*. Il y a quelques années qu'une troupe de chevaux effarouchés, au nombre de 2,000, s'étant précipités, en plein jour, dans un khak que l'on voit sur la carte au sud-ouest de Naryn, furent perdus sans ressource. Lorsque, dans un millier d'années ou plus, ces marécages se dessécheront, ce qui arrivera incontestablement, parce que les végétaux finiront par remplir les cavités qu'ils occupent, nos descendans y trouveront ces chevaux peut-être pétrifiés. A quelles conjectures ne se livreront-ils pour expliquer comment un si grand nombre d'animaux de la même espèce se sont trouvés réunis dans un même endroit, et tous debout!

Il ne faut pas se figurer que la surface de ces

fondrières salées soit une vase liquide; elle ressemble à une argile grise passablement compacte : le voyageur ignorant est persuadé qu'il pourra la traverser avec sûreté; mais, dès qu'il s'y est avancé, il s'y enfonce toujours de plus en plus, et enfin il n'est plus possible de le sauver. Dans une excursion que je fis durant l'hiver de 1825 entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, je vis une de ces fondrières dont la surface étoit aussi molle que dans toute autre saison, quoique le thermomètre de Réaumur marquât 30° au-dessous de zéro.

Hospitalité du khan.—Notice sur la horde —Préparatifs de retour. – Lac Kouchoum.

Après un repos de trente heures, ne pouvant savoir avec certitude si le Kirghiz s'acquitteroit fidèlement de ma commission auprès du khan, duquel, d'ailleurs, je n'espérois pas grand secours, je pris le parti de continuer ma route avec mes chevaux fatigués; mais à peine avions-nous parcouru 6 verst, que nous rencontrâmes cinq chevaux que le khan nous envoyoit, ainsi qu'un telengoute chargé, dans le cas où ces animaux ne pourroient plus aller, de nous en procurer à l'instant de frais. De plus, le khan m'avoit écrit une lettre qui étoit arrivée avec une promptitude incroyable; car nous reconnûmes ensuite que le khan demeuroit à plus de 60 verst de distance, et

nous ne voyageâmes jusque-là qu'au milieu des plaines sablonneuses et des barkhané.

On nomme *telengoutes* les esclaves du khan et des principaux Kirghiz ; ils ne sont pas nombreux, et remontent au temps où cette horde parcouroit la steppe des Kirghiz au-delà de l'Oural : ce sont donc des Persans d'origine.

Arrivés chez le khan, il nous fit aussitôt dresser un kibitka, où 50 hommes eussent été à l'aise. On tua deux agneaux, et on nous apporta du bois de chauffage consistant en *calligonum Pallasii*, objet de luxe dans ces cantons dénués d'arbres, et où l'on ne fait du feu qu'avec du fumier desséché ; de plus, le khan plaça près de nous un telengoute qui étoit chargé de nous procurer tout ce dont nous aurions besoin.

Le khan Djanghir est âgé d'environ quarante ans. Il est fils du khan Bouké ; celui-ci, voyant que la steppe entre le Volga et l'Oural restoit inhabitée et inutile depuis l'émigration des Kalmuk, demanda au gouvernement russe la permission d'y faire paître ses troupeaux ; et, dès qu'il l'eut obtenue dans les premières années du dix-neuvième siècle, il y arriva avec un nombre considérable de Kirghiz qui quittèrent avec lui la steppe au-delà de l'Oural portant leur nom, et il se rangea entièrement, et pour toujours, sous la souveraineté de la Russie. Les Kirghiz qui le suivirent étoient pauvres ; ils avoient pour la plupart perdu leurs trou-

peaux (*baranta*) par les pillages continuels qui ont lieu dans cette steppe. Le repos non interrompu dont ils ont joui sous la protection de la Russie a procuré à leur horde un degré de bien-être dont assurément nul peuple nomade de l'Asie ne jouit.

La horde consistoit, il y a quelques années, en 12,000 kibitka ou familles, qui, dit-on, contiennent 60,000 individus du sexe masculin, ce qui pourroit bien être une estimation trop forte. On assure que la horde possède quatre millions de moutons, un million de chevaux, 500,000 chameaux et 200,000 têtes de gros bétail; ce qui fait pour chaque individu mâle 66 moutons, 16 chevaux, 8 chameaux et 3 vaches. Quoi qu'il en puisse être de l'exactitude de ces évaluations, on reconnoît, au premier coup d'œil, que ces Kirghiz ont une aisance dont je n'ai pas vu d'exemple dans la steppe au-delà des frontières de l'empire russe. Ils emploient uniquement leur richesse à leur parure. Chez les hommes, le luxe consiste principalement à avoir des vêtemens de drap fin et de velours, notamment de couleur rouge, et ornés de tresses d'or et d'argent; chez les femmes, indépendamment d'étoffes et de mouchoirs de toutes couleurs, en corail, perles, plaques d'argent, pièces de monnoie, etc. Ces marchandises leur sont apportées par des marchands tatars, arméniens et même russes, qui trafiquent très-sûrement

et très-tranquillement parmi eux; ils prennent en échange du bétail, et surtout des moutons.

Le khan a passé sa jeunesse à Astrakhân jusqu'au moment où il a succédé à son père; il ne doit donc pas être comparé aux khans des Kirghiz vivant au-delà des frontières russes. Sa curiosité sans bornes l'a mis en état d'acquérir un trésor de connoissances en histoire naturelle, et surtout en physique, de sorte qu'il est quelquefois difficile de répondre aux questions qu'il ne cesse de faire sur tel ou tel phénomène de la nature.

Son épouse est fille du moufti décédé, il y a trois ans, à Oufa; il a de plus deux autres femmes kirghizes; mais la première, qui a reçu une éducation toute européenne, est la favorite. Elle est jeune et belle; et, indépendamment de ces avantages, elle sait, chose étrange aux mœurs asiatiques, entretenir une société; elle parle assez bien le russe, un peu l'allemand et le françois: son père lui avoit donné une gouvernante allemande et une françoise.

Auparavant, le khan passoit l'hiver à Astrakhân; cette année, il restera dans la steppe. En conséquence, il fait construire, à l'extrémité occidentale du Naryn, une belle maison, avec diverses dépendances et des granges.

Le temps que nous avoit fait perdre le détour que nous avions pris pour venir chez le khan nous

obligea d'en partir au bout de trois jours : nous revînmes sur nos pas jusqu'à Glinenoï; mais notre voyage fut bien moins pénible qu'auparavant, le khan ayant eu la complaisance de nous faire conduire à ce poste, sur ses chevaux, par un telengoute qui connoissoit bien le pays. Il nous fit d'abord aller, par une grande plaine sablonneuse, entre deux chaînes de dunes, en droiture de l'est à l'ouest, jusqu'à l'extrémité orientale du Naryn : nous fûmes rarement forcés de franchir les chaînes basses de dunes qui se dirigent du nord au sud.

Arrivé à Glinenoï, je voulois gagner, par la route la plus courte, Kalmukova sur l'Oural, et aller de là au lac salé d'Inderskoï; mais comme il n'y a dans cet espace qu'un seul puits, et qu'il n'étoit pas sûr qu'il s'y trouvât de l'eau, le projet étoit inexécutable; car, par malheur, j'avois négligé de me munir d'outres. Nous prîmes, en conséquence, le chemin de Sakharnaïa.

Nous traversâmes une steppe unie, argileuse, couverte tantôt d'armoise blanche, tantôt de sel. A 25 verst de Glinenoï, nous laissâmes, à droite, un petit lac salé qui peut avoir trois à quatre verst de tour; il a 8 pouces de profondeur. Durant les grandes chaleurs, quand l'eau est en grande partie évaporée, on ramasse sans peine, avec des pelles, le sel resté à la surface. A 5 verst au-delà de ce lac, nous arrivâmes sur les bords du Grand-Ouséen,

dans un endroit où son fond est ferme, et où ses bords sont assez plats pour que l'on puisse le traverser; mais il étoit encore si profond, que je fus obligé de faire porter tous mes paquets un à un par les Cosaques à cheval, afin qu'ils ne fussent pas mouillés; ensuite je fis passer à la nage mes deux voitures. Les points où l'on peut traverser ainsi les deux Ouséen sont rares, et en conséquence désignés par des noms particuliers : celui-ci l'est par le nom de *Passage de Mokhor;* la largeur de la rivière y étoit de 35 pas, et sa profondeur si grande, que l'eau alloit jusqu'à la moitié du ventre des chevaux; les rives avoient sept pieds et demi de hauteur. Sur la gauche étoit l'embouchure d'une petite rivière, ou plutôt d'un canal large de quinze pas, et qui se prolongeoit à un petit nombre de verst vers l'ouest; il est alimenté, au printemps, par la fonte des neiges et par l'Ouséen; en ce moment, il étoit à sec dans plusieurs endroits; il paroît que jadis il a été employé comme canal d'irrigation; il porte le nom de Mokhor, qui a été donné ensuite au lieu du trajet. Nous longeâmes pendant dix milles ce canal que nous avions à gauche; ensuite il s'éloigna en se prolongeant au nord.

A 46 verst du Grand-Ouséen, nous arrivâmes au Kouchoum, ordinairement nommé tout simplement *Noor* (le lac). La première moitié de la route fut sablonneuse; on n'y voyoit que l'*euphorbia*

esula; l'autre moitié fut plus ferme ; c'étoit une steppe composée alternativement de flaques d'eau et de terrains salés. Ce lac est l'extrémité du Kouchoum, bras de l'Oural et long de 200 verst, qui, autrefois, a peut-être servi de canal d'irrigation : il est alimenté par la fonte des neiges au printemps et par l'Oural, à 40 verst au-dessous d'Ouralsk, par un enfoncement que le fleuve inonde dans ses débordemens ; mais que l'Oural baisse, cette communication cesse. Au printemps et durant une partie de l'été, l'eau du Kouchoum est potable ; mais, en automne, le fond salé lui communique un goût si désagréable, qu'il n'est plus possible de la boire. Les rives du Noor et du Kouchoum sont garnies de hauts roseaux ; des poissons du genre de la carpe, qui vivent dans ces eaux marécageuses, servent à la nourriture d'une quantité d'oiseaux aquatiques rares que l'on ne rencontre ordinairement que sur les bords de la mer Caspienne (1).

(1) Entre autres, *platalea leucorodia; pelecanus onocrotalus; p. carbo; tantalus falcinellus; hæmatopus ostralegus;* des troupes de canards sauvages de diverses espèces, de vanneaux, de bécasses, de hérons, etc. C'est également dans ces cantons que le grand cygne à bec rouge ou à bosse (*cygnus olor*) se tient fréquemment ; il ne va pas plus loin à l'est : au contraire, le cygne chantant (*cygnus melanorhynus seu ferus*), qui est moitié plus petit que le précédent, ne se rencontre pas ici ; il habite plus à

Je croyois pouvoir aller de Noor à Kalmukova, et de ce fort au lac d'Inderskoï ; mais les Cosaques du poste de Karmanov, situé sur le Kouchoum, à 15 verst du Noor, m'assurèrent que, vraisemblablement, tous les puits sur la route étoient à sec ; alors je n'osai pas essayer, avec mes chevaux près de tomber de fatigue, de me hasarder dans ce désert stérile, où la première eau que l'on fût sûr de rencontrer étoit celle de l'Oural. Je fus donc obligé de renoncer entièrement, pour cette année, à une excursion au lac d'Inderskoï ; et, suivant la rive droite du Kouchoum, je me dirigeai directement vers le poste de Merghenev, sur l'Oural.

A 15 verst du Noor, nous arrivâmes à Karmanov ou Kourkoupinskoï, poste semblable à ceux de l'Ouséen. Là, le Kouchoum reçoit à droite une petite rivière, ou plutôt l'issue d'une suite de flaques d'eau tantôt unies, tantôt séparées, qui sont entretenues par la fonte des neiges et par le Kouchoum (1). Les flaques d'eau sont nommées *Karmanavka* par les Cosaques, et *Kourkoupê* par les Kirghiz. De Karmanov, ainsi nommé d'après les flaques d'eau, je continuai à longer, pendant 35

l'est, par exemple à Orenbourg, et dans toute la steppe jusqu'à la Chine.

(1) Jusque-là, j'avois cherché inutilement le *phalangium araneoïdes;* enfin, je le trouvai dans la steppe couverte d'*atriplex portulacoïdes* qui mène à Kourkoupê.

verst, la rive droite du Kouchoum jusqu'au poste de Kouchoumskoi ou Kisiloubê. Deux verst plus loin, je passai le Kouchoum, puis je m'en éloignai tout-à-fait, et je m'avançai tout droit, à travers la steppe, vers Merghenev.

La largeur du Kouchoum, de même que celle de toutes les rivières de la steppe, est sujette à varier ; mais, en général, on peut l'estimer à une quarantaine de pas : tantôt il a plus de cinq pieds de profondeur, tantôt moins, et, vers le nord, il est à sec dans plusieurs endroits. Son fond est marécageux et vaseux ; ses deux rives, jusqu'à Kisiloubê, sont garnies de roseaux touffus ; plus haut, vers le nord, on n'en voit que par intervalles ; enfin, plus avant encore, elles sont absolument nues.

A 15 verst de Kisiloubê on rencontre quelques puits, dont deux avoient 20 pieds de profondeur au dessous de la surface de l'eau, qui étoit sale et exhaloit une odeur de soufre. Des puits, à Merghenev, on compte 40 verst. La steppe qui, jusqu'alors, n'étoit presque tapissée que de plantes salées et en général d'armoise blanche, dont l'odeur est suave, et d'*atriplex portulacoïdes*, devint plus fertile et plus riche en plantes ; nous en revîmes que nos yeux n'avoient pas aperçues depuis longtemps (1). Des tertres tumulaires épars, les seules

(1) *Salvia ; heracleum ; cacrys odontalgica ; verbascum*

marques qui servissent à déterminer les distances, changèrent aussi l'uniformité de la steppe; enfin, nous découvrîmes à l'horizon les bocages de la rive de l'Oural, et toutes nos misères furent oubliées.

A Merghenev, les femmes et les enfans, assis devant les portes des cabanes, étoient occupés à écorcer les racines de la réglisse glabre : cette racine séchée se vend deux roubles en papier le poud aux marchands ambulans.

Les rives escarpées de l'Oural étoient composées de glaise qui contenoit beaucoup de coquilles marines du genre *cardium*, et qui reposoit sur des couches d'argile durcie.

De Merghenev j'allai à Ouralsk, en remontant le long du fleuve, que je suivis également en retournant à Orenbourg par la vieille route.

phoeniceum; achillea millefolium; potentilla bifurca, p. verna; p. hirta; onosma echioïdes, etc.

DÉTAILS

Sur ce qui s'est passé à Tauris, du 24 octobre au 5 novembre 1827, durant la guerre entre les Russes et les Persans.

---

24 octobre. Ce matin, il est arrivé de Soufian des lettres adressées à l'aga Resa et à d'autres chefs de quartiers (ked-khedas) de Tauris; elles étoient écrites par Nasser-Aly-khan, ex-chef de Marand, afin d'instruire les habitans de Tauris de l'arrivée prochaine de l'armée russe dans son territoire. Il recommandoit de ne faire ni opposition ni résistance, parce que, si les habitans restoient tranquilles, leur vie ni leurs biens ne souffriroient nulle violence. Ces lettres, ayant été interceptées, furent portées à Aly-yar-khan, essef-ed-doulâh, qui convoqua immédiatement toutes les personnes à qui elles étoient adressées, et les accusa d'inviter l'ennemi à entrer dans la ville. Les ked-khedas repoussèrent cette imputation dans les termes les plus forts; mais, le contenu de ces lettres ayant été divulgué, l'effet qu'elles etoient destinées à produire fut parfaitement accompli.

Plus tard, dans la matinée, un ghollam du

châh, venant de Soufian, entra dans la ville; il annonça qu'une avant-garde très-forte étoit arrivée dans ce village au moment où il en sortoit. Dès ce moment, l'alarme se répandit rapidement dans tous les quartiers de Tauris. Les habitans des faubourgs se hâtèrent de chercher un refuge dans les murs de cette ville, tandis que ses citoyens, par petites troupes, essayoient de s'échapper dans la campagne. La crainte et une inquiétude extrême se peignirent sur le visage de chacun.

Ce rapport de l'approche de l'armée russe fixa l'attention des troupes de l'Irâk et du Mazandéran que le châh avoit laissées, au nombre de 6,000, pour la défense de Tauris. On les vit conduire tranquillement leurs troupeaux et sortir de la ville par petits détachemens : bientôt ce mouvement devint général parmi elles. Avant midi, ce corps avoit presque en entier pris la route de Téheran : quelques-uns des chefs et des soldats les moins poltrons restèrent seuls, se promenant dans Tauris.

Aly-yar-khan ne fut pas instruit promptement de la désertion de cette troupe : on croit que l'alarme de celle-ci s'accrut par les menaces des habitans de la ville, qui, indépendamment de leur antipathie pour les gens du sud, souhaitoient vivement que leurs gardiens la quittassent, parce qu'ils craignoient, soit qu'il ne leur prît envie de la piller avant d'en sortir, soit que, par un simulacre de

défense, ils ne l'exposassent aux mauvais traitemens des Russes. Aly-yar-khan, apprenant leur fuite, put seulement envoyer quelques-uns de leurs chefs et les personnes immédiatement attachées à sa personne pour les arrêter. Dans sa colère, il ordonna également aux Taurisiens de les poursuivre et de les piller. Ces ordres n'eurent pas été plus tôt donnés, qu'une partie des citoyens armés attaqua les soldats du sud demeurés à leur poste; et, vers une heure, il en restoit bien peu d'un corps de 5,000 hommes : à la vérité, on en ramena 400 qui furent renfermés dans l'ark ou citadelle, afin de prévenir une seconde fuite; mais, en fermant la porte qui donne sur la ville, on oublia qu'il s'en trouvoit une autre derrière un vieux bâtiment, par laquelle les détenus s'en allèrent. Les soldats de l'Irâk étoient campés principalement entre le mur intérieur et l'extérieur : beaucoup de tentes et de bagages furent laissés sur le lieu. Dans ce moment, deux bataillons, et même deux compagnies de Russes, auroient pu prendre possession de la ville.

Alors les deux bataillons de Chaggangri, campés à une petite distance hors des murs, reçurent l'ordre de s'approcher de la ville et de prendre soin des portes. Aly-yar-khan sortit pour leur persuader d'agir avec fidélité et fermeté : pendant quelques instans, on l'écouta; mais bientôt il fut accablé d'injures, et même des pierres lui furent jetées.

Durant toute la journée, les bruits les plus contradictoires se répandirent : cela vint à un tel point que l'on assuroit positivement qu'avant la soirée, Abbas-Mirza arriveroit de Khoy avec l'armée. Seyfé-al-Mâk-Mirza avoit été envoyé, avec un gros corps de cavalerie, pour faire une reconnoissance du côté de Soufian. Au coucher du soleil, il y eut une plus grande apparence de tranquillité dans Tauris; on croyoit que le prince étoit parvenu au pont de l'Adji-tchaï, à 4 milles de la ville; les khed-khedas reçurent des ordres précis de sortir pour aller à sa rencontre. Hier, les femmes du prince furent transportées au jardin; les principales autorités civiles partirent également avec leurs familles.

25. — Il n'a été que trop avéré que l'armée russe avoit atteint Soufian. Hier au soir, leur camp étoit à Sanakh-kourpi, à 12 milles de Tauris. Ce matin, de bonne heure, on vit leur corps d'armée qui s'avançoit : arrivé au pont de l'Adji-tchaï, il fit halte comme pour se préparer à combattre. Les bataillons des Chaggangri furent postés sur les murs de la ville de ce côté; les canons, placés peu de jours auparavant sur les bastions et les tours, furent chargés; on pourvut à la sûreté des portes. Aly-yar-khan parut à cheval entre le mur intérieur et l'extérieur; il essaya d'encourager les troupes à faire quelque résistance, et ordonna de tirer les pièces d'artillerie; trois seulement firent leur dé-

charge, deux chargées à poudre, l'autre à boulet. Les ennemis étoient entièrement hors de portée, et les canons n'étoient pas pointés du côté par où ils venoient; ils ne servirent qu'à donner le signal de la fuite à l'infanterie persane, qui s'en alla avec une extrême célérité.

Mir-Fêtha, chef des mollah, accompagné d'autres prêtres, se hâta d'aller vers Aly-yar-khan, et lui dit très-sérieusement de renoncer à toute tentative de combattre les Russes, la résistance, dans les circonstances actuelles, ne pouvant être que nuisible; il finit par l'engager à quitter son emploi et à s'en aller. Aly-yar-khan se retira avec deux hommes de sa suite, et prit la route de Téhéran. Les clefs de la ville avoient été cachées; Mir-Fêtha ordonna de briser les portes; et, à la tête des prêtres et des principaux habitans, il alla au-devant du prince Eristhavi pour lui remettre la ville. Il fut bien accueilli, et reçut l'assurance que les propriétés publiques seulement seroient saisies. Pendant que le corps d'armée s'avançoit, le prince Eristhavi, les généraux Pankratiev, Sacken, Tchavtchevatsé, le colonel Mouraviev, chef de l'état-major, et d'autres officiers, entrèrent dans la ville par la porte de Constantinople; ils étoient escortés par un détachement de cosaques et de houlans. Ils visitèrent d'abord l'arsenal, et prirent des mesures nécessaires pour s'assurer des munitions de guerre. Le prince Eristhavi et sa suite allèrent ensuite au

palais, qui, avant leur arrivée, avoit été pillé par les cavaliers de Marand et de Nakhdjivan, aidés par la populace de la ville; on n'y avoit guère laissé que les tapis, les gros meubles et les tentes; ces derniers objets étoient d'une valeur considérable.

Le pavillon britannique avoit été hissé sur l'hôtel de l'envoyé: le major Monteith, accompagné des officiers, alla, à trois heures, au palais, rendre visite au général, qui le reçut amicalement. M. Monteith dit au général que, bien qu'il eût reçu des ordres de quitter Tauris à l'approche de l'armée russe, il n'avoit pu y obtempérer: leur arrivée inattendue et la confusion qui s'en étoit suivie ayant privé les officiers anglois des moyens de s'en aller: il exprima l'espoir que la légation seroit traitée avec les égards convenables, et demanda qu'une garde fût placée devant l'hôtel de l'envoyé, dans le cas où il s'élèveroit quelque tumulte dans la ville.

Les officiers russes montrèrent tous une grande surprise de ce que l'on n'avoit fait aucune disposition pour arrêter leur marche; ils s'attendoient à soutenir un combat sérieux; mais, à l'exception de trois décharges d'artillerie, on n'avoit pas brûlé une seule amorce d'aucun côté. Jamais ville murée d'une si grande étendue n'avoit été prise avec tant de facilité. Les Russes marchoient seuls dans les rues sans la moindre crainte; les habitans

sont tous frappés de terreur panique, ont l'air abattu, et gardent un silence profond.

L'infanterie et l'artillerie ont campé sous les murs de la ville, vis-à-vis de la porte de Constantinople; la cavalerie régulière et irrégulière, sur les terrains élevés en deçà de l'Adji-tchaï : des gardes ont été placées pour la défense de ce côté des remparts; les portes ont été occupées; un bataillon est logé dans l'ark, un autre au palais. Vers le coucher du soleil, le major Soltikov amena une escouade, commandée par un sergent, à la demeure du colonel Macdonald.

26. — J'appris, de grand matin, qu'Aly-yar-khan avoit été fait prisonnier en sortant de la ville; il suivit la principale avenue qui mène à la grande route de Téheran : soit qu'il se souciât peu de s'échapper, ou soit qu'étant très-connu il craignît d'être découvert pendant le jour et poursuivi, il alla se réfugier dans la maison de Mirza-Djeber, qui avoit joui de la confiance du serdar d'Erivan : par malheur, cet homme étoit lié avec les fils de l'ex-khan de Marand, qui furent à l'instant avertis du lieu où l'essef s'étoit caché : un détachement de cosaques fut aussitôt envoyé pour s'assurer de sa personne, et le comte Sacken arriva bientôt après avec quelques cavaliers. Aly-yar-khan, voyant la maison investie, essaya de résister, et tira même ses pistolets; mais il fut pris sans recevoir ni faire aucun mal. Il étoit, sans le moindre doute,

l'auteur de la guerre actuelle ; il sera probablement aussi la dernière personne qui ait fait des démonstrations de résistance : dans les deux cas, il scella la ruine de son souverain.

Nous apprîmes, par M. Schaumberg, que le prince Eristhavi recevroit les officiers anglois à son camp, à dix heures du matin. Y étant allés, nous trouvâmes l'infanterie et un détachement de cavalerie à pied, rangés en carré, creux tout près de leur position, vers le côté nord-ouest de la ville; l'état-major et d'autres groupes d'officiers étoient assemblés dans le carré, attendant la venue du général. Au bout d'une demi-heure, le général Eristhavi marcha de sa tente à la parade. Il passa d'un pas assez vif le long du front de chaque bataillon, soit pour féliciter les troupes sur la prise de Tauris, soit, suivant l'usage russe, pour leur demander si elles étoient bien. Il fut reçu par chaque corps avec les acclamations instantanées des soldats; enfin, il se plaça au milieu du carré, où un autel temporaire avoit été dressé; un prêtre russe s'y trouvoit prêt à célébrer le service divin. Je croyois que des actions de grâces étoient offertes pour les brillans succès obtenus par les armes russes; et, ayant pris des informations, j'appris que l'on disoit la messe, parce que c'étoit l'anniversaire de la naissance de l'impératrice-mère.

Pendant tout le temps des prières, Aga-Mir-Fêtha, chef des prêtres mahométans, se tenoit

tout près du général; le kazi de la ville et d'autres mollah étoient également présens, mais ne parurent qu'un quart d'heure après le commencement du service divin; ils étoient à côté de Mir-Fêtha; ils ne furent l'objet d'aucune attention particulière : un général fit l'observation qu'ils étoient venus de leur plein gré.

Le service terminé, les troupes se partagèrent en deux colonnes et s'en allèrent. Il n'y avoit pas sous les armes plus de [illegible],500 hommes d'infanterie, 200 cosaques du Don, 200 du Kouban, et quelques détachemens de houlans. La conduite du général Eristhavi et des officiers russes envers nous fut pleine de politesse et de bienveillance. Dans la soirée, le grand bâtiment en ruine, situé dans l'intérieur de l'ark, fut illuminé avec des flambeaux placés sur son sommet.

27.—L'armée a changé de position; elle est postée sur le grand espace ouvert derrière la mosquée ruinée, près de la porte de Téheran : huit canons de douze furent pointés contre la ville. J'ai déjà dit qu'avant l'entrée du prince Eristhavi, le palais du prince de Perse avoit été pillé; il devoit renfermer beaucoup de choses précieuses. Des lits fort riches, une quantité d'argenterie, de tapis, etc., avoient été laissés dans l'appartement des femmes, faute de bêtes de somme pour les emporter; les pillards les avoient pris. Le général n'avoit pour escorte qu'un petit détachement de houlans et de

cosaques : il envoya tous ceux dont il put se passer pour être placés en sentinelles aux principales portes.

Quand nous allâmes au palais, aucun des tableaux de la grande salle d'audience n'avoit été endommagé ; mais le général étant retourné au camp, beaucoup d'habitans de Tauris, et, je crois, des Marandis et des Nakhdjvanis, entrèrent dans le palais par des portes latérales qui n'avoient pas été pourvues de gardes, ou bien franchirent les murs et se livrèrent à tous les excès. Les fenêtres, dans plusieurs parties du bâtiment, furent brisées, des miroirs cassés, des tableaux déchirés en pièces ; la méchanceté de ces bandits alla à un tel point qu'ils percèrent avec des couteaux les yeux des portraits du roi et du prince. Les déprédateurs étoient trop nombreux pour pouvoir être chassés à l'instant par l'officier de garde, qui n'avoit sous ses ordres qu'un petit nombre d'hommes. La destruction ayant commencé dans l'intérieur du palais, qui est d'une grande étendue, l'officier en fut instruit par le bruit qu'elle produisoit ; il se hâta d'aller prévenir le mal, et les misérables prirent la fuite, quoiqu'il n'eût avec lui que trois soldats au plus. L'arrivée d'un bataillon empêcha de plus grands désordres. Les maisons du caymakan et des principaux arrak civils et militaires ont été également dévastées par la canaille. Ces scènes de violence se sont passées le jour même de l'arrivée de l'armée

russe. Le prince Eristhavi et ses officiers en général exprimèrent leur profond regret de ces événemens inévitables et inattendus. Le soir, beaucoup de vols furent commis dans la ville; mais la conduite des troupes russes a été, sous tous les rapports, régulière et irréprochable.

28. — J'apprends ce matin que les cavaliers de Marand et de Nakhdjivan, qui s'étoient mis à la poursuite de la famille du prince, l'atteignirent au passage de Slottel; il étoit occupé par l'infanterie du Mazandéran, qui formoit une partie de l'escorte: en essayant de forcer le défilé, plusieurs Marandis et Nakhdjivanis furent tués. Alors ils pénétrèrent par d'autres cols à travers les montagnes, et arrivèrent en vue du harem, dont Bangher-khan-Tchellebenlou couvroit la retraite avec les cavaliers de sa tribu. Il réussit à repousser ses adversaires; mais ceux-ci s'emparèrent de plusieurs charges de bagage appartenant à deux des femmes du prince. Les officiers russes déclarent qu'aucun détachement n'a été autorisé à suivre la famille du prince. Le général avoit été pressé, par les fils de Nessir-Aly-khan, d'envoyer un détachement de cavalerie, parce que l'on supposoit que leurs femmes, qui avoient été prises pour ôtages, se trouvoient avec celles du prince; mais il n'avoit pas été possible de disposer d'un seul homme pour le service des particuliers dans la matinée de l'attaque de Tauris. Les fils de Nessir-

Aly-khan furent extrêmement choqués du peu d'empressement qu'on montroit à leur faire recouvrer leurs femmes : malgré les objections que leur firent même les hommes de leur suite, ils partirent le 24 de Sahillân pour reprendre ces objets de leur affection.

Les Russes ont porté leur camp au terrain uni derrière le jardin du prince. Leur nombre ne peut se monter à plus de 4,000 hommes d'infanterie, 800 de cavalerie régulière, 800 cosaques et 1,200 de cavalerie russe irrégulière. L'artillerie consiste en 18 pièces de campagne de différens calibres.

29. Le colonel Lazarev est nommé gouverneur de la ville ; il loge au palais. Hier, des officiers furent employés à prendre soin de ce qui restoit des effets du prince. Les habitans de la ville commencent à déplorer leur conduite pusillanime ; ils blâment hautement l'aga Mir - Fêtha, regardé comme la personne qui a agi le plus efficacement en faveur des Russes. D'un autre côté, les chefs des anciennes familles de Tauris ont sollicité la protection de l'empereur de Russie, et ont demandé qu'à la paix leur ville ne fût pas rendue. Il n'a pas manqué parmi eux d'hommes qui auroient volontairement conduit un détachement de soldats pour s'emparer de la personne du prince. Leur mécontentement de son gouvernement et leur désir d'être délivrés de la domination des Kadjars, sont causés

par les traitemens qu'ils endurent depuis plusieurs années. Ils étoient privés de pouvoir, de considération et d'émolumens. Les Irâki, attachés à Abbas-Mirza, remplissoient toutes les places du gouvernement; tandis qu'un petit nombre seulement des habitans de Tauris n'en occupoient que d'insignifiantes. Ils espèrent qu'un changement leur fera regagner leur considération. Aga-Mir-Fétha est regardé, par le prince Eristhavi, comme le principal personnage de la ville; il s'est complétement identifié avec les Russes. Ahmed-khan, fils de Feth-Aly-khan Kecthi, gouverneur de Tauris, continue à agir comme lieutenant de son père.

30.—Des recherches sérieuses ont été faites ce matin pour recouvrer les objets enlevés du palais. Les déprédateurs étant connus, des détachemens de soldats russes, accompagnés de Persans, ont fouillé leurs maisons : beaucoup d'effets ont été retrouvés. Mirza-Djaffer, un des jeunes gens envoyés en Angleterre par le prince pour y être élevés, avoit pris une part active au pillage : on a découvert chez lui une grande quantité d'objets.

On m'a dit qu'Aga-Mir-Fétha est allé aujourd'hui chez le prince Eristhavi pour l'avertir que les citoyens complotoient une révolte et le massacre des Russes; il est certain que de plus grandes précautions, occasionnées probablement par cette révélation, ont été prises. La possibilité d'effectuer un tel projet s'est souvent présentée; mais les

habitans n'ont ni le courage ni l'unanimité nécessaires pour son exécution. Le petit nombre des Russes peut avoir encouragé cette idée. Les chefs des divers quartiers de la ville ont été rendus responsables de la sûreté des gardes placés dans leur arrondissement.

31.—Le général Paskevitch et son état-major sont arrivés hier à Sahillân avec un détachement peu nombreux de la grande armée. Ce matin, je suis allé au pont de l'Adji-tchaï pour les voir passer. Le général Paskevitch étoit à la tête de la colonne : à trois quarts de mille en avant du pont, il fut rencontré par Aga-Mir-Fétha, accompagné d'une députation des principaux habitans de Tauris ; la conversation dura quelque temps. Les troupes marchoient dans l'ordre suivant : Trois bataillons d'infanterie, un régiment de dragons, deux régimens de houlans, dix-huit pièces d'artillerie placées par intervalles, un régiment de cosaques du Don et un autre de la mer Noire ; tous ces corps allèrent se placer sur le terrain élevé entre la ville et l'Adji-tchaï, à gauche de la route ; la division du prince Eristhavi étoit assemblée pour recevoir le commandant en chef, devant lequel toute l'armée passa en revue ; tous les mouvemens furent exécutés avec une grande précision. L'apparence des troupes, quoique nullement brillante, étoit très-bonne, et annonçoit des hommes très en état de faire le service. Les régimens d'infanterie étoient à

peu près de 700 soldats, tous robustes et bien portans; leur marche étoit ferme, assurée et bien alignée; la cavalerie déployoit une perfection égale dans ses mouvemens; à la vérité, les chevaux étoient très-maigres, et avoient besoin d'un peu de repos avant de pouvoir entreprendre une marche de longue durée, mais ils étoient encore susceptibles de service. La taille, et en général les bonnes qualités des chevaux rendoient ce corps de cavalerie capable d'être opposé avec succès au meilleur corps actuel de cavalerie persane. En général, toute l'armée n'avoit rien de splendide ni d'élégant, mais étoit d'une tenue imposante.

La revue terminée, le général Paskevitch marcha vers Tauris: quand il arriva aux portes, il fut salué par une salve de l'artillerie des tours et des bastions. La division légère étoit venue d'Erivan en treize jours sans faire halte: la distance est de 180 milles. A la nuit tombante, les tours et le sommet de l'ancien bâtiment de l'ark furent illuminés avec des flambeaux.

1er novembre. — Le caymakam est arrivé ce soir au village de Kallamullay, à 4 milles de Tauris: on ne lui permet pas d'entrer dans la ville, parce qu'il y jouit d'une grande popularité; ce qui fait craindre aux Russes que sa présence n'y occasionne quelque tumulte. Il est muni de pouvoirs pour traiter de la paix.

2. — Les prisonniers russes, principalement des

officiers qui étoient détenus à Maragah, ont été relâchés et envoyés au général Paskevitch comme une offrande de paix. Presque tous les cantons de l'Adzerbaidjan ont suivi l'exemple de Tauris. Les habitans de Koy ont envoyé une députation au général Paskevitch pour le prier de ne pas faire marcher des troupes contre leur ville, parce qu'ils la remettroient à la Russie, si elle garde cette province. Le canton de Karadâgh a fait sa soumission : Mohamed-kouly-bey, descendant de l'ancien chef, en a obtenu le gouvernement.

Les principaux des Châh-Sawan et des Chaggangri sont armés contre le prince. Djehan-Ghir-khan, héréditaire de la seconde de ces tribus s'est joint ouvertement aux Russes, a reconnu leur suprématie : c'est le fils du fameux Azad-khan, qui a disputé le trône au châh actuel. Les habitans de Maragah ont montré le plus de violence. Cette ville étoit depuis plusieurs années gouvernée par Feth-Aly-khan, frère aîné d'Assuf, dont la sœur est la principale femme du prince. En sortant de Tauris, une des filles, et la sœur d'Abbas-Mirza, et la femme de Mohamed-Mirza, cherchèrent un refuge à Maragah; elles n'y étoient que depuis peu de temps, lorsque la maison du gouverneur Feth-Aly-khan fut assaillie par la populace qui y pénétra, la pilla entièrement, entra dans l'appartement des femmes, et continua de commettre les mêmes dégâts. On dit que les jeunes

fils d'Ahmed-khan, ex-chef de Maragah, ont été les principaux auteurs de ce tumulte. Heureusement, Djaffer-kouli-khan, leur frère aîné, interposa son autorité, et tira de peine les femmes, dont le sort étoit à plaindre. On dit que les joyaux et les effets précieux de cette partie de la famille du prince sont tombés entre les mains des pillards. Le lendemain matin, Djaffer-kouli-khan escorta ces femmes jusqu'à Miândâh, qui est à 20 milles de Maragah. La canaille poursuivit jusque-là Feth-Aly-khan et le harem, avec le projet de les inquiéter de nouveau; mais elle fut dispersée par des décharges de mitraille que fit l'artillerie commandée par Yousouf-khan, mandé pour protéger les fugitives.

3.—Tauris a été très-tranquille, relativement aux circonstances, depuis l'arrivée de l'armée russe. La conduite de ces troupes a été digne d'éloges: on voit très-peu de soldats ivres dans les rues, quoiqu'il paroisse qu'ils peuvent entrer librement dans la ville: je n'ai pas entendu dire non plus qu'il y ait eu quelque tapage sérieux. La fréquentation des bains par les Russes a causé du mécontentement, parce que, dans l'opinion des Mahométans, cela les rend impurs. L'administration civile reste entre les mains d'Aga-Mir-Fêtha; on avoit d'abord formé une autorité que présidoient quatre des principaux habitans de la ville; ils devoient faire leur rapport au colonel Lazzuav, sans

la sanction duquel nulle décision ne pouvoit être exécutée. Sur les représentations d'Aga-Mir-Fêtha, que ce tribunal tendroit à diminuer son influence sur les habitans, le gouvernement intérieur de la ville a été laissé entièrement sous sa surintendance. Ce personnage a le dessein de devenir la principale autorité de l'Adzerbaïdjan; il est rempli d'ambition; il a déjà expédié des rakam (proclamations) aux chefs des arrondissemens pour les engager à embrasser la cause des Russes, en les menaçant de punition et de l'exil en Sibérie, s'ils ne se conforment pas immédiatement à ses injonctions. Cette démarche, quoique utile pour faire suivre son exemple par d'autres, n'a pas été approuvée par le général Paskevitch. Mir-Fêtha oublie qu'en se dépouillant du caractère de chef des prêtres, il détruit entièrement l'autorité dont il jouit sur l'esprit de ses concitoyens. Un jour, il arriva sans être invité à dîner par le commandant en chef; il avoit apporté des mets préparés chez lui, mais en même temps il mangea de ceux des Russes. Cette conduite, si contraire aux préjugés des mahométans chiites, a produit dans la ville une sensation qui lui a été préjudiciable.

Aga-Mohamed-Aly, principal armurier du prince, a reçu l'ordre de *fabriquer* des clefs pour les portes de Tauris, quoiqu'il n'existe pas de serrures, afin de les présenter à l'empereur. Quatre canons doivent aussi être coulés en commémoration de la

prise d'Abbas-abad, Serdar-abad, Erivan et Tauris. Chaque pièce d'artillerie doit porter le nom d'une de ces places.

Les habitans de la ville n'ont pas souffert de la présence des Russes ; mais il n'en est pas de même des villages voisins. Le gouvernement provisoire leur envoya l'ordre de fournir du fourrage pour la cavalerie et les chevaux de trait de l'armée ; cette réquisition s'est effectuée sans la moindre difficulté ; la quantité enlevée a été quatre fois plus considérable que celle qui étoit demandée ; nulle espèce de paiement n'a été faite, et les villageois se plaignent amèrement de ce qu'on les a ainsi privés de la provision mise de côté pour soutenir l'existence de leur bétail pendant l'hiver.

4. — La division que l'on attendoit, et qui est composée du régiment des gardes de Moscou disgracié, d'un bataillon de la nouvelle garde, du régiment des grenadiers de Chirvan, du régiment de Tiflis, de 10 pièces d'artillerie et de quelques compagnies de cosaques, est arrivée ce matin. L'arrière-garde de l'armée reste à Marand avec le train de grosse artillerie.

Hier, le général d'Obrescov, plénipotentiaire russe, est allé trouver le caymakam à Kallamullay. A la fin de la conférence, le général a remis au ministre persan le projet des bases sur lesquelles la paix pourra être obtenue. Le caymakam est retourné au camp du prince à Salmass ; il faut

qu'il en rapporte, dans le délai de six jours, le consentement aux conditions proposées par le directeur en chef.

5. — Le colonel Macdonald a été invité, par le général Paskewitch, à assister à une revue de l'armée russe. Il avoit été ordonné de chanter un *Te Deum*; l'envoyé déclina d'être présent à cette cérémonie, mais accepta l'occasion de voir les troupes après qu'elle auroit été célébrée. A midi, un capitaine de houlans vint avec un détachement pour conduire l'envoyé. L'armée étoit formée en carré dans une plaine derrière le jardin du prince : l'infanterie sur deux faces du carré, la cavalerie régulière, les cosaques et l'artillerie sur les deux autres. Quand le colonel arriva, le service divin venoit de finir; les officiers qui étoient réunis dans le centre du carré pendant sa durée, retournèrent à leurs postes respectifs : une salve de cinquante coups de canon fut tirée. Nous nous joignîmes à la suite du commandant en chef; les troupes rompirent en colonnes pour passer devant le général; c'étoit une vue très-imposante : tous les mouvemens furent effectués avec la plus grande précision, les ordres donnés sans aucun cri inutile et exécutés avec promptitude.

Il y a un certain degré de roideur dans le maintien et dans la marche du soldat russe, qui tient à ce que la taille est trop serrée, ce qui produit un effet désagréable et gauche; mais pris, soit indivi-

duellement, soit en corps [redacted]r et l'équipement des troupes russes est très-[redacted]l, et réunit tout ce qui est nécessaire pour la parade ou pour le service actuel. Les troupes, après avoir défilé, se formèrent en une masse avec un front de quatre bataillons : le général Paskevitch s'avança au galop le long de la ligne, traversa l'intervalle des colonnes, et fut reçu par chaque corps avec des acclamations bruyantes. Voici une évaluation en gros de l'armée russe à Tauris :

12 bataillons d'infanterie à 540 hommes.	6,600
2 bataillons de gardes	1,100
1 régiment de dragons.	600
3 régimens de houlans (400 hommes)	1,200
Cosaques.	2,000
50 pièces d'artillerie (20 hommes).	1,000
	12,500

En comptant les absens pour le service et les malades, le total des troupes russes à Tauris peut s'élever à quatorze mille hommes.

Nous empruntons ces détails intéressans au journal anglois intitulé *The Literary Gazette*, etc. Cette feuille annonce qu'elle les tient de la *meilleure* source, et ajoute que d'autres lettres qu'elle a reçues de Saint-Pétersbourg et de Tauris sont en ce moment d'une importance singulière, mais qu'il

ne lui est pas poss[illegible]l'entrer dans tous ces détails ; puis elle poursuit [illegible] : « Qu'il nous suffise de dire que ce sont les dernières nouvelles reçues de ces pays, et que, sur la frontière de Perse, l'opinion bien décidée des résidens britanniques, qui ont la meilleure occasion de former un jugement, est malheureusement que les Persans ne pourront s'opposer avec succès à la marche des Russes. « Le » châh, dit une de ces lettres, en refusant impru- » demment de payer les sommes demandées par les » Russes, a occasionné le renouvellement des hos- » tilités, et l'armée russe avoit reçu l'ordre de mar- » cher sur Téheran. Il est difficile de prévoir les » conséquences ultérieures; elles doivent être fa- » tales à la Perse et certainement au châh. Il ne » pourroit pas attendre l'arrivée de l'ennemi à Té- » heran; et, en essayant de sortir de cette ville avec » son trésor, il seroit très-probablement attaqué et » pillé par ses propres sujets. »

« Nous recevons de Saint-Pétersbourg des détails si satisfaisans sur l'empereur Nicolas, que nous sommes sûrs de faire plaisir à nos lecteurs en les leur donnant, lorsque tant de choses dépendent du caractère personnel du souverain, et surtout pour ce qui concerne l'Angleterre, du caractère personnel de l'autocrate de toutes les Russies. Nous demandons de nouveau la permission de déclarer que nos informations viennent de sources telles, qu'elles méritent toute considération.

« L'empereur, dit l'écrivain, Anglois très-bien » instruit, aura, je l'espère, un règne heureux : » certes, jamais souverain ne le mérita mieux. Ses » sentimens sont si élevés et si nobles, sa vie pri- » vée et publique est si généreuse et si pleine de » dignité, qu'il présente le modèle d'un homme et » d'un monarque accompli. Ce n'est pas seulement » mon opinon, confirmée par mon expérience per- » sonnelle, c'est aussi celle qu'énoncent tous les » ministres étrangers qui ont porté un œil atten- » tif sur sa conduite, et qui l'ont vu dans les » momens de danger et dans les momens consacrés » au plaisir. »

« Le récit que nous donnons des affaires de Perse nous a paru peindre fidèlement l'état de ce pays à l'époque dont il est question. Les divisions intestines des Persans, les vues ambitieuses de plusieurs sujets du châh et l'état actuel du pays occupé par l'armée russe, donnent lieu à des réflexions politiques de la plus haute importance. »

RECONNOISSANCES DE FLEUVES DANS LA PROVINCE DE MARTABAN.

Le San-Louen (1).

Le détachement partit de Martaban, le 10 mars 1826, avec la marée montante et un vent de S. O. L'eau du San-Louen a l'avantage d'être claire et fraîche à peu de distance de la mer; c'est pourquoi les bords de ce fleuve, au lieu de présenter les plantes que l'on trouve ordinairement dans les eaux salées, en offrent qui sont entièrement différentes. D'abord, ses rives s'abaissent graduellement; mais bientôt elles s'élèvent considérablement au-dessus de l'eau, et sont assez hautes pour préserver le pays d'inondations. Au-dessus de Martaban, ils sont couverts de hautes herbes et d'*erythrina*, mêlées de betel et de quelques

(1) On trouve dans le Tome II des Nouvelles Annales des Voyages (2ᵉ série) un *journal d'un Voyage sur le San-Loun* : il diffère entièrement de celui-ci ; il est question du même fleuve, quoique le nom présente une légère différence dans l'orthographe.

touffes de bananiers. A son embouchure, le cours de la rivière est du nord au sud, et continue ainsi jusqu'à sa source avec de fréquentes déviations à l'est et à l'ouest.

Ayant parcouru 14 milles, le vent et la marée ayant manqué, les bateaux laissèrent tomber l'ancre vers cinq heures après-midi. Dans ce lieu, les deux rives de San-Louen étoient garnies d'un certain nombre de petites collines coniques presque nues; la rive gauche étoit haute, et consistoit en un grès tendre et poreux mêlé de beaucoup de fer. A trois heures, le thermomètre marquoit 95° (27°.97).

Le 11, la journée commença par un brouillard épais et humide qui dura jusqu'à huit heures: les collines furent encore couvertes de brume quelque temps après. Ces brouillards sont communs dans cette saison, et contribuent essentiellement aux progrès de la végétation; ils servent aussi à rafraîchir l'atmosphère, car ils abaissent quelquefois la température de 20 degrés. Les collines devinrent plus nombreuses; et, quoique l'on ne vît pas de villages, des colonnes de fumée indiquoient leur emplacement. Sur la rive gauche s'élevoit Trugla, grand village opposé aux extrémités supérieures d'une longue île plate qui sépare le fleuve en deux bras inégaux. Les coteaux voisins sont d'un calcaire de couleur foncée et d'un aspect raboteux; ils s'élèvent assez souvent à une hauteur

de 500 à 600 pieds, et sont couverts de broussailles et de petits arbres.

A peu près à 2 milles au S. O. de l'endroit où l'on débarque vis-à-vis de Trugla, est la fameuse caverne de Kogoun. On y arrive par un chemin qui traverse des bocages de cocotiers et de palmiers, et d'un palmier plus grand qui, au lieu de fleurir tous les ans, ne laisse échapper ses longues panicules que tous les trente ou quarante ans, puis meurt jusqu'à la racine. Sa hauteur, jusqu'au point d'où sortent les feuilles, est quelquefois de 140 pieds. On rencontre aussi l'arbre à vernis; son tronc, qui a onze pieds de tour, croît parfois jusqu'à la hauteur de 40 pieds. On en extrait le vernis en perçant l'écorce avec des morceaux d'une espèce de bambous taillés à une extrémité en bec de plume; on les fait entrer obliquement dans l'écorce, et ils servent en même temps à recueillir le suc qui découle : souvent on fiche à la fois cent à cent cinquante de ces morceaux de bambou dans un arbre; chacun est rempli dans vingt-quatre heures; alors on le retire.

Tout près de la caverne croissent deux arbres d'un nouveau genre, nommé *Amhertsia* par le docteur Wallich; ils ont à peu près 40 pieds de haut, et portent de grands panicules pendans de fleurs rouges, les plus belles que l'on puisse voir. Les Birmans le nomment *thoka;* ils offrent ses fleurs aux images de leurs saints. Le *jonesia asoka*

pousse abondamment dans le même lieu ; il ne le cède en beauté qu'au précédent.

La colline est composée d'un calcaire entremêlé de veines de quartz : quand on le frappe avec un marteau, il exhale une odeur assez semblable à celle de la poudre à canon enflammée. On brûle cette pierre, qui donne une chaux excellente.

La caverne est spacieuse, mais n'est pas profonde, et descend par une pente douce depuis la base de la montagne ; elle étoit, à la lettre, remplie de statues de Bouddha dorées, dans sa posture ordinaire, couchée ou assise, les unes en marbre, les autres en argile ; il y en avoit de colossales, d'autres petites. La voûte, excepté dans les endroits d'où pendoient les stalactites, en étoit couverte d'une quantité de la grandeur de la paume de la main ; elles étoient en argile durcie au feu, et curieusement sculptées.

Le 12, dans la matinée, il n'y eut pas de brouillard, et l'on alla voir Trugla : ce village, d'une étendue considérable, est contigu à un coteau qui s'avance dans le fleuve, et couvert, du côté de l'eau, de petits temples blancs : on observe des édifices semblables sur des collines plus hautes, à une distance à laquelle on pourroit croire que le pied de l'homme n'a jamais atteint.

Un nombre de bateaux étoit mouillé devant le village, où les navettes et la forge agissoient avec activité. Le cotonnier et l'indigo étoient cultivés ;

on prépare grossièrement une teinture avec la dernière plante. Les manguiers croissent, dans le voisinage, à une grande hauteur ; les palas sont très-communs dans les djengles. On avoit récemment nettoyé les champs par le feu pour les préparer à recevoir du riz ; les cendres des djengles couvroient la terre sur une épaisseur de quelques pouces, ce qui sans doute est un engrais excellent. À trois milles au-dessus de Trugla, une forêt, remplie d'arbres curieux et précieux, s'étend entre les collines. Un village karian est situé à l'entrée de la forêt, au milieu de champs de tabac, de sénevé, de coton qui est de très-bonne qualité ; le bananier et le betel croissent aussi en abondance.

Au-delà de Trugla, les rives du fleuve s'élèvent davantage, et les collines, sur l'une et l'autre rive, deviennent plus hautes et plus fréquentes. On trouve dans ce canton une très-belle sorte de coton qui est égale, si elle n'est pas supérieure, au coton de la Barbade cultivé dans l'Inde, et qui, sur le marché de Londres, fut déclaré l'emporter sur toutes les sortes connues. Les cocotiers et d'autres palmiers sont communs. L'eau du fleuve est très-limpide. Sa profondeur est de trois à cinq brasses. L'après-midi, on fit halte à Phanoe.

13 mars. — Phanoe consiste en quelques cabanes habitées par des Karians. Ce fut là que l'on trouva les premiers teks le long du San-Louen ; ils étoient en général bas et mal faits : les moins laids avoient

été évidemment transplantés quelque temps auparavant. Leur grosseur moyenne, à quatre pieds au-dessus de terre, étoit de plus de 9 pieds, et la longueur de leur tronc de près de 12 pieds. Il y avoit dans le même bocage un artocarpus qui avoit été dépouillé de son écorce; on apprit que les indigènes s'en servent pour mâcher avec leur betel au lieu de *kèth* ou catechou. Dans les environs on cultive une assez grande quantité de beaux cotonniers, parmi lesquels il y en a qui donnent le coton jaune: en ce moment, cette marchandise se vendoit 80 roupies les cent sacs, prix extrêmement élevé et même inconcevable, puisque la récolte avoit été abondante; les indigènes disoient que cela venoit de l'augmentation de population après la guerre; mais cette raison ne paroissoit pas plausible.

A peu de distance au-delà de Phanoe, le pays devient très-beau; les bords de la rivière s'exhaussent beaucoup. Dans un endroit, ils s'élèvent perpendiculairement du bord de l'eau à 400 pieds au moins. En essayant de passer à l'est d'une grande île, les bateaux touchèrent, tant le fleuve étoit bas; nous fûmes obligés de rebrousser chemin, et de prendre un autre canal pour remonter: nous rencontrâmes deux pirogues qui alloient à Martaban; mais nous avions vu très-peu de bateaux.

14 mars.—On continua de suivre le canal occidental où il y avoit trois et quatre brasses d'eau;

les bords du fleuve étoient très-hauts et couverts de djengles; on aperçut à droite plusieurs kioums ou couvens birmans. A l'extrémité supérieure d'une île s'élevoit le village de Kô-theyn, habité par des Birmans et des Talians, qui s'occupent principalement de la culture du tabac et du coton. Un radeau, composé de plusieurs milliers de petits bambous, étoit arrêté devant ce lieu; il alloit de Miayn à Môl-meyn: dans le premier de ces endroits ils coûtent une roupie le cent, et se vendent trois roupies dans le dernier.

15 mars. — On passa devant deux villages sur la rive gauche. Le dernier se nommoit *Payprouh*; en apercevant les bateaux, la plupart de ses habitans se cachèrent; il se passera quelque temps avant qu'ils prennent confiance à tout ce qui a l'air d'une autorité, n'en ayant connu que l'abus sous leurs anciens maîtres.

Les bords du fleuve contigu à ses eaux sont couverts de grands saules: on rencontre plusieurs espèces de cet arbre sur le territoire birman; les indigènes le nomment *manouka*; il s'élève à 40 pieds.

En approchant de Miayn, on aperçoit beaucoup de teks sur la rive gauche du fleuve. Des gens avoient été chargés d'en abattre quelques-uns des plus grands et des plus précieux, et il y en avoit d'étendus à terre; mais on ne vit personne.

En avançant vers l'île de Kâ-loung-gheoum, le lit du fleuve se montra rempli de cailloux. Cette

île est basse, et se prolonge beaucoup du N. au S. Sur son extrémité méridionale s'élevoit une cabane solitaire qui servoit de tchokey (1). Dans quelques endroits, les rives du fleuve étoient de grès poreux; dans d'autres, basses, inclinées et sablonneuses. On trouva sur ces dernières beaucoup d'œufs de tortue; les crocodiles étoient nombreux, mais il n'y en avoit que de l'espèce à museau obtus. Le gavial n'a jamais été aperçu dans les rivières des pays birmans, quoiqu'il en existe de nombreux vestiges dans les ossemens fossiles recueillis sur les bords de l'Iraouaddy.

La population de cette île avoit reçu un accroissement considérable de l'émigration des habitans de la rive birmane. Au village de Kaoulung, sur la côte occidentale de l'île, plusieurs bateaux chargeoient du coton; un grand bateau plein de sel, venant de Môl-mein, étoit arrêté à l'entrée du canal. Le sel coûte ici 20 roupies le vis (2). On prend beaucoup de poules sauvages dans les bois avec des lacets de ficelle. On apporta une grande quantité d'œufs à vendre. La distance entre Môl-mein et ce village peut être estimée à 25 milles; l'ancien village de Miayn, sur la rive opposée, a été brûlé et abandonné.

16 mars. — Aujourd'hui, on visita une forêt de

(1) *Tchokey* désigne un corps de garde, ou une douane riveraine.

(2) Le vis vaut 3 ½ livres. Ce prix paroît incroyable.

teks à peu près à un mille de Miayn. Les arbres étoient étouffés par les plantes grimpantes et les broussailles; leur qualité varioit beaucoup. Le thengan ou arbre à pirogue étoit abondant; c'est le meilleur bois de charpente après le tek; les indigènes le préfèrent pour la construction des canots; il a une grande affinité avec le saule, et, de même que cet arbre, donne beaucoup de résine. On vit aussi une espèce curieuse de bambou dont la tige étoit élégamment marquée de longues bandes blanches.

Les coteaux voisins ressemblent à ceux que l'on avoit vus auparavant; on en alla voir un qui avoit à sa base plusieurs cavernes remplies de stalactites sonores. On dit que cette roche ne donne qu'une petite quantité de chaux pure, ce qui est dû probablement aux nombreuses veines de quarts dont elle est traversée.

On passa ensuite à la rive opposée du fleuve, le long de laquelle s'étendoient des djengles touffus; on y aperçut distinctement des traces récentes d'éléphans et de tigres; toutefois ces animaux ne semblent pas être très-nombreux sur les bords du San-Louen, surtout en comparaison de ceux de l'Attaran et du Tchappedong, où l'on ne peut pas faire dix pas sans en rencontrer de fréquens vestiges. Les villageois de ce canton-ci ne sont pas effrayés des tigres; ils disent qu'ils attaquent rarement un homme, à moins qu'il n'entre seul dans les

djengles. Les éléphans ne sont redoutables que pour les cultures; mais, avant que leur nombre diminue beaucoup ou qu'ils soient repoussés à une certaine distance, il est inutile de cultiver de grands espaces.

De Miayn au canal d'Young-Salen on compte trois journées de route, et de là à Yenbin-Khari une journée. Au-delà, les plus petites pirogues peuvent à peine avancer, à cause des rapides et des rochers qui interrompent le cours du fleuve.

A quatre milles du village karian, situé vis-à-vis de l'île Kô-lung, s'étend, sur les bords du San-Louen, la plus grande forêt de teks que l'on y rencontre à cette distance de la mer. Les rives sont ici très-hautes et très-escarpées, et leur surface qui s'éboule met à découvert les couches dont elles sont composées; les supérieures sont de la même sorte que celles dont il a été question précédemment, et reposent sur du quartz grossier, du sable et de l'argile fortement imprégnée de fer à mesure que l'on descend. La forêt se prolonge à une distance considérable dans l'intérieur, et renferme une grande quantité de beaux arbres, quoique leur croissance soit gênée par les broussailles et les plantes grimpantes. Les troncs les plus grands avoient 77 pieds de long, 9 pieds 7 pouces de tour en bas et 5 pieds en haut. Les arbres qui ont 11 à 12 pieds de tour à l'endroit où on les mesure ordinairement se partagent généralement, à

peu de distance de terre, en deux branches principales.

On partit de Miayn pour revenir à Môl-mein, où l'on arriva dans la matinée du 18 mars.

L'Attaran.

Le détachement, étant sorti de Môl-méin, doubla la pointe des cantonnemens qui s'avance au nord, et où trois rivières importantes se réunissent, le San-Louen venant du nord, le Gheyn du nord-est, et l'Attaran du sud-est. Au-dessus de cette pointe, la ville et les cantonnemens de Môl-mein s'étendent sur une longue pente jusqu'au pied d'un petit coteau; le territoire se prolonge à deux milles à l'ouest et au nord sur les rives du San-Louen ou de la rivière principale, vers l'embouchure de l'Attaran. Celui-ci coule du sud-est au nord-ouest : à son confluent avec le San-Louen, il est profond et large; l'eau salée est à quelque distance : aussi ses rives sont couvertes d'arbres et de djengles que l'on voit dans des positions semblables. Les plantes voisines du bord de l'eau s'élèvent peu; mais, à mesure qu'elles s'en éloignent, elles acquièrent plus de hauteur et atteignent celle des grands arbres, ce qui produit un effet pittoresque et très-agréable. Il est singulier que le soundery, si commun

autour d'Amherst et de Poulo-Ghyoun, ne se rencontre pas sur cette rivière; cet arbre est plus grand qu'aucun de ceux que l'on voit au Bengale, de sorte que l'on douteroit qu'ils fussent de la même espèce, si, d'ailleurs, la ressemblance n'étoit pas complète. Les Birmans le nomment *kounedjon;* son bois est employé pour le jambage des portes.

A la distance de 2 à 6 milles de la rive gauche, une chaîne de collines basses court presque parallèlement à l'Attaran, sur une longueur de 16 milles vers les frontières. On passa devant deux villages près de l'embouchure de la rivière : le premier étoit grand et bien peuplé. Le long de chaque rive, de vastes plaines sont propres à la culture du riz et en partie inondées durant les pluies.

La colline de Pabung est remarquable, parce qu'elle est percée et traversée par un torrent; elle est de forme oblongue et s'étend parallèlement à l'Attaran, dont elle fait un des bords qui est presque perpendiculaire : vers son extrémité méridionale elle s'abaisse, et n'est plus qu'une petite éminence surmontée d'une pagode, et ayant à sa base un kioum ou couvent. C'est près de ce lieu que se trouve l'excavation formant un canal voûté qui traverse le roc, et a 40 pieds de long et 20 pieds de large : sa hauteur est de plus de 12 pieds au-dessus de la surface de l'eau : la voûte est garnie de stalactites courtes et grosses, toutes de couleur bleue

et jaune : dans les intervalles, le roc paroît taillé en surfaces anguleuses.

Les collines, le long de l'Attaran, sont généralement de calcaire primitif; leur hauteur excède rarement 400 pieds; leurs flancs et leurs sommets sont couverts d'une végétation mesquine. A peu près à 8 milles, au-dessus du coteau de Pabung, il y en a un autre à un mille, du pied duquel sort une source chaude dont l'eau forme un petit lac; on trouva sa température de 132° (44°.86). Le thermomètre, à l'ombre, marquoit 98° (29°.32). Le lac empêcha d'arriver à la source.

Au-delà de ce point, l'Attaran devient plus sinueux, ses rives sont plus hautes, le caractère de la végétation change ; il indique que l'eau n'est plus salée; les plantes croissant le long des bords étoient des peupliers, des palmira, des saules, des bambous : au-delà des lacs s'étendoient de vastes plaines. On passa devant l'emplacement du village d'Attaran, dont il ne reste plus de traces.

A quelques milles au-dessus d'Assami, village abandonné, l'Attaran devient trop bas pour les bateaux un peu forts; il fallut en conséquence naviguer avec des pirogues légères. Ici, le cours de cette rivière est presque du nord au sud, et très-sinueux; son eau est claire; elle coule avec rapidité, surtout quand elle est interrompue par des rochers ou des bancs de sable : son lit est garni de cailloux.

La roche est de calcaire, de grès et de quartz, en saillie sur les rives. Le cours de l'eau est fréquemment obstrué par des bas-fonds au-dessus desquels il falloit tirer les pirogues, et par de grands arbres tombés des rives en travers du courant. On conçoit que, dans les temps de pluie, nul de ces obstacles ne se présente; les plus grands bateaux peuvent descendre la rivière, et tous ceux d'une dimension quelconque passer dans ses affluens.

L'aspect du pays n'offrit pas beaucoup de changement : de vastes plaines s'étendoient à droite et à gauche, de gros volumes de fumée et le bruit des flammes annonçoient l'activité de la population qui nettoyoit le terrain pour le mettre en culture, aidée par l'action puissante d'un soleil brûlant. Les vestiges d'éléphans étoient très-fréquens; et, dans plusieurs lieux, ces animaux avoient abattu les djengles le long des rives sur les points où ils avoient coutume de descendre pour aller boire; on auroit dit que la main de l'homme y avoit travaillé; on voyoit aussi deux de ces clarières vis-à-vis l'une de l'autre dans les lieux où les éléphans avoient l'habitude de traverser l'Attaran. Le sable fin et profond du bord de l'eau recéloit souvent des œufs de tortue qui y avoient été déposés à une profondeur d'un ou deux pieds. Les bateliers birmans les découvrent en enfonçant dans le sable une baguette mince à chaque second ou troisième pas qu'ils

font; et, quand ils sentent ou remarquent qu'ils ont percé un œuf, ils retournent le sable avec leurs mains et découvrent le nid. Les paons, les martin-pêcheurs, et tous les oiseaux qui vivent le long des eaux ou à leur surface sont très-nombreux. Nous n'observâmes des traces de tigre que dans un seul endroit sur le sable. On vit un mongous, différent, sous quelques rapports, de ceux de l'Hindoustan, et un serpent long de six pieds qui me parut le même que le d'hamees du Bengale; les Birmans mangent sa chair.

A une petite distance de la rive droite, on aperçut une forêt de teks; des indices annonçoient que, peu de temps auparavant, on avoit abattu des arbres qu'on avoit transportés au bord de la rivière. Il y avoit sur pied des arbres très-droits, longs de 35 à 45 pieds, et de 11 à 13 pieds de tour. Cette forêt renfermoit également d'autres arbres précieux et des bambous de la grande espèce.

A 120 pieds de la rive gauche croissoit une autre forêt de teks où il y avoit beaucoup de très-beaux arbres; elle a un mille d'étendue le long de la rivière, et un mille et demi, dit-on, dans l'intérieur des terres. Une seconde forêt ou une suite de la même se présente plus loin; et, pendant près de deux milles, en remontant la rivière, on voit sur les deux rives des teks, tantôt tout près des

bords, tantôt disparoissant par intervalles : on en mesura plusieurs; leur grosseur moyenne étoit de 10 pieds; leur tronc avoit 30 pieds de hauteur: un arbre, tombé à terre, étoit long de 56 pieds.

L'Attaran continuoit à être sinueux et à couler du nord au sud; nous aperçûmes des collines en face de nous. Les bouquets de teks étoient très-fréquens, ainsi que les touffes de très-grands bambous, les djarroubs et les rotins. Notre approche troubla un groupe de cinq éléphans qui buvoient à un défilé, et qui se retirèrent dans les djengles. A quelques centaines de pas du lieu où nous fîmes halte, sur la rive droite, les teks étoient nombreux, beaucoup ayant 30 à 40 pieds de haut et 10 à 12 pieds de tour. Les bambous étoient de la meilleure sorte, épineux, longs de 60 à 70 pieds, droits, ayant 15 pouces de tour à la base et 10 pouces à une hauteur de 54 pieds : l'épaisseur des côtés étoit d'un pouce.

Le peu de profondeur de l'eau ne permettant pas aux pirogues d'aller plus loin, on continua le voyage par terre : malgré l'intensité de la chaleur, le thermomètre, à l'ombre, marquoit 95° (27°.97). On marchoit dans des djengles touffus, principalement dans des sentiers frayés par les éléphans, d'abord au S., ensuite au S. E. On vit plusieurs teks isolés, et, à midi, un groupe d'environ cent arbres; plus loin, ils couvroient presque entière-

ment le terrain jusqu'au bord du Mitikit-nellah, rivière large de 90 pieds qui coule du nord au sud, et roule ses eaux limpides sur un lit de cailloux. La forêt contenoit plusieurs autres arbres précieux. . . . .

On poursuivit la marche dans un terrain irrégulier, quelquefois marécageux ; on passa à gué un ruisseau coulant au S. S. E. A une petite distance de sa rive orientale ou gauche commence la grande forêt de teks de l'Attaran. D'abord le terrain est bas, mais on arrive à une vallée étroite, entre deux chaînes parallèles de petites collines, entièrement couvertes de teks ; au bout de trois milles de marche dans cette forêt on rencontre le Kyoumben-Kyoum ou ruisseau du Tek, large de 36 pieds, et coulant au N. O. entre des bords élevés : son eau étoit absolument transparente et profonde de deux pieds au milieu du courant. Dans le voisinage, le sol étoit principalement sablonneux et argileux de couleur jaune, et extrêmement sec. Les terrains couverts de verdure offroient un contraste agréable avec la nudité du sol de la forêt : le tek disparoissoit dans les endroits où la verdure dominoit, cet arbre préférant les situations hautes et sèches. . . . .

Deux jours furent consacrés à l'examen de la forêt, qui est la plus grande que l'on ait découverte jusqu'à présent ; elle renferme plusieurs milliers

d'arbres des plus grandes dimensions, et fournit une quantité de bois excellent pour les constructions militaires et navales; elle s'étend à cinq ou six milles jusqu'au ruisseau nommé plus haut, et dont elle suit le cours à une distance considérable, et finit par se perdre dans une chaîne de coteaux que l'on aperçoit au S.; elle est à peu près à 22 milles de la frontière du royaume de Siam, dont le voisinage empêchoit les Birmans de couper les arbres. Sa distance de Môl-mein est de 100 milles; mais, dans les temps de pluie, on peut aisément faire flotter les arbres par le Kyoumben-Kyoum et l'Attaran jusqu'à la station. L'espèce de bambou citée plus haut est également abondante dans cette forêt, et peut de même être amenée par eau.

On mesura plusieurs arbres qui avoient pour la plupart 30 pieds de hauteur jusqu'au commencement des branches, et de 10 à 12 pieds de tour. Les arbres de 50 pieds de long n'étoient pas rares; on en trouva de 60 pieds; il y en eut un de 24 pieds de tour, mais dont le tronc se partageoit bientôt en trois; la circonférence ordinaire étoit de 11 pieds; d'autres arbres parviennent à des dimensions immenses.

La population, le long de l'Attaran, est bien moins considérable que celle du San-Louen. Les villages sont rares; on apercevoit à peine une pi-

rogue, on ne vit pas une seule plante de coton ou d'indigo. Mais l'arrivée de Talians fugitifs sur les bords de cette rivière ne tardera pas sans doute à les animer.

(*Asiatic Journal.* — Mai 1828.)

BULLETIN.

I.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Falaise fumante.

Un phénomène naturel digne de l'attention des curieux ou des philosophes peut se voir actuellement à Holworth, près de Ringstead, sur la côte du Dorset-Shire, opposée à Weymouth : c'est un volcan en miniature ; il a commencé à se montrer en mars 1827 : les rochers de la falaise, dans une étendue de quelques pieds, paroissoient jeter de la fumée : étant frottés avec un bâton qui devint charbonneux, il sortit du roc des flammes assez fortes pour qu'on pût faire griller un morceau de pain. Une vue si inattendue a attiré un grand nombre de personnes sur les lieux. Quelques habitans du voisinage disent que de la fumée a été visible, par intervalles, depuis 1824.

On trouve, sur la plage au-dessous du rocher, une grande pierre lourde ayant l'apparence métallique, qui s'emploie comme lest sur les navires ; on l'appelle communément *pierre de fer*, parce qu'elle offre l'aspect de ce métal. Le phénomène en question est sans doute dû à la décomposition de pyrites par les pluies d'hiver, ce qui a produit naturellement la combustion.

Le journal intitulé *The Dorset County Chronicle* rap-

porte que, le 29 mars, on vit de la fumée sortir de quatre trous : le 31, une masse considérable de la falaise tomba, ce qui arrêta la fumée pendant quelque temps; mais, le 3 avril, elle parut avec une force redoublée.

Hutchins parle d'une fumée semblable qui fut visible à Charmouth, il y a trois cents ans, et l'attribue à une cause pareille, puisqu'il s'y trouve également des pyrites.

Voici quelques observations sur la falaise d'Holworth; elle forme la limite méridionale d'une ferme nommée *South Holworth*, est située à deux milles à l'est d'Osmington, et forme un point très-proéminent de la baie de Weymouth. Le nom d'Holworth s'écrivoit jadis Oleworth, Holeworth et Holwerde.

Cette falaise est composée d'une pierre calcaire bleue et schisteuse, assez semblable à celle de la falaise de Charmouth, mais montrant un état de décomposition plus avancé, et d'ailleurs ayant une affinité bien plus grande avec la houille de Kimeridge, et pouvant être considérée comme le chaînon qui les lie. Cette pierre, qui est employée par les pauvres comme objet combustible, est inflammable, et d'une nature fortement bitumineuse et sulfureuse; elle brûle bien, et donne une lumière brillante; mais, jusqu'à ce que les particules gazeuses soient évaporées, elle répand une très-mauvaise odeur; ensuite elle continue long-temps à brûler sans inconvénient; et, malgré l'émanation désagréable qui en dérive d'abord, il ne paroît pas qu'aucun effet nuisible résulte de son usage; la combustion ne la réduit pas entièrement en cendres; elle laisse une substance semblable à de l'ardoise brûlée, et qui, abandonnée à l'action de l'air, se réduit en poudre. Il est digne de remarque que les blocs de cette pierre qui ont été mouillés par l'eau de mer brûlent

mieux que lorsqu'ils viennent d'être tirés de la falaise.

Le terrain contient des pyrites, des marcassites, des cornes d'Ammon avec des restes d'autres coquilles et des bélemnites; ces corps ne se trouvent pas disposés en couches régulières; ils sont dispersés en masses dans la pierre, qui est plus ou moins imprégnée de bitume à une certaine profondeur. On reconnoît quelquefois des morceaux d'une pierre d'une couleur plus foncée ayant l'apparence du charbon de bois, mais beaucoup plus dure.

Il y a une douzaine d'années que la portion de la falaise, devenue récemment l'objet de la curiosité publique, parut changer d'aspect : une étendue de terre d'environ un acre et demi s'enfonça graduellement d'une trentaine de pieds au-dessous de son niveau précédent du côté de la mer, et resta quelque temps dans cet état. Une maison, habitée par un pêcheur, nommé Nicolas Bagge, et sa famille, se trouvoit sur cette pièce de terre : ces gens, aux premiers symptômes de changement, eurent la prudence d'abandonner la maison qui, cependant, à l'exception d'une fente légère dans un des murs, resta entière. Quelque temps après, la pièce de terre glissa encore davantage du même côté, emportant la maisonnette sans l'endommager davantage; et, dans une période de près de trois ans, après son premier mouvement, elle continua à s'enfoncer progressivement jusqu'à une profondeur de près de 500 pieds : alors elle s'arrêta, laissant voir dans la même position la maison entière et son jardin, bien garni de groseillers et de plantes potagères. L'habitation a été abattue récemment par l'ancien propriétaire; il en a employé les matériaux pour s'en bâtir une autre sur un emplacement voisin,

mais qui lui a paru plus ferme et moins sujet à un désastre semblable. Les arbres fruitiers et les autres végétaux n'ont pas cessé de croître très-bien jusqu'à la dernière éruption : alors les pas de la foule que la curiosité attiroit ont presque fait disparoître les traces de tout ce qui couvroit la terre.

Comme des portions de la falaise tout le long de là côte s'écroulent continuellement, surtout après les grandes pluies et les dégels, cette glissade de terrain, ainsi qu'on l'appelle, n'excita dans le temps aucune attention, quoiqu'elle fut si étendue ; on la regarda comme un incident propre à la nature du sol, et, après que la portion de terre se fût arrêtée dans sa marche, il n'arriva rien de remarquable ; mais, il y a à peu près cinq ans, on observa que, du côté tourné vers l'intérieur, il s'exhaloit une vapeur, et la même chose a eu lieu par intervalles irréguliers, surtout après les fortes pluies, et avec des variations pour l'étendue et la localité. On a reconnu que la vapeur a été plus puante et est sortie en plus grande quantité des interstices du terrain, à l'époque des grandes marées, que dans les autres temps, et que la plus forte émission de fumée s'est effectuée vers l'équinoxe de printemps et d'automne.

Aux mois de septembre et d'octobre 1826, on observa, pour la première fois, qu'il sortoit beaucoup de vapeurs de deux ou trois ouvertures au sommet de la falaise, et cela continua ainsi jusqu'à ce que leur action constante sur les côtés y eût formé d'autres crevasses assez larges pour qu'elles s'échappassent dans cette direction. La quantité qui s'exhaloit du sommet étoit, d'après l'expression d'un témoin oculaire, égale à celle qui sort du tuyau d'une cheminée quand on allume du feu. Dans des temps calmes, on l'a vu s'élever en une colonne de 20 pieds de

haut, ce qui, dans cette situation, produisoit un effet singulier et imposant. Depuis que la vapeur a pénétré dans une partie de la falaise, et trouvé un passage non interrompu par les fissures qu'elle s'est ainsi ouvert, elle n'a pas cessé de sortir presque sans discontinuation; il n'y a de différence que dans le nombre des ouvertures et dans l'espace de terre sur lequel elles s'étendent.

Le 15 mars 1827, Nicolas observa que la vapeur qui s'échappoit des flancs de la falaise étoit plus abondante qu'à l'ordinaire. Ayant besoin de matière combustible, la curiosité lui fit ordonner, aux personnes qu'il employoit à cette recherche, de creuser dans cet endroit: après avoir enlevé une petite portion de la surface, ils furent très-surpris de voir du feu, et ce qui, au premier aspect, leur sembla être une petite flamme. L'apparition en fut momentanée; elle s'évanouit presque au même instant où elle devint visible, et depuis il n'y a pas eu la moindre apparence de flamme, excepté lorsque l'on appliquoit une substance combustible à une des fentes du rocher dans lequel le feu étoit visible, et ce corps s'embrasoit à l'instant Des bâtons desséchés, ou tout autre matière inflammable qu'on enfonce dans une des ouvertures d'où la fumée sortoit, s'allument à l'instant et produisent de la flamme; mais aussitôt qu'elles sont consumées, la flamme disparoît. En conséquence de la multitude de rapports erronés qui prétendoient le contraire, il est nécessaire d'établir que jamais il n'est sorti spontanément de la flamme d'aucune partie de la falaise depuis la première apparition du feu.

Les ouvertures d'où sort la vapeur ou la fumée sont à peu près à 40 pieds au-dessus de la hauteur ordinaire des eaux: l'intérieur de ces fentes, à une profondeur de 5 à 6 pieds, ressembloit beaucoup à celui de la partie

inférieure d'un four à chaux quand il est bien embrasé. Les blocs de pierre enflammés offroient, à la première vue, un aspect brillant et en quelque sorte terrible, jetant une chaleur très-intense et accompagnée d'une odeur très-forte et extrêmement suffocante, puisqu'elle affectoit visiblement la respiration des personnes qui restoient quelque temps exposées à son influence.

Ce phénomène intéressant fut visible pendant cinq à six jours, et auroit probablement duré plus long-temps ; mais la curiosité mal avisée, tant des savans que des ignorans, les porta, les uns et les autres, dans leur impatience de scruter les secrets de la nature, à appliquer des pinces, des pioches et d'autres outils puissans pour enlever la surface, ainsi que des portions de la roche offrant quelque obstacle, afin de constater, ainsi qu'ils l'imaginoient, la cause de ce phénomène prodigieux ; mais tous leurs efforts n'aboutirent à rien, la nature, dans ses opérations, étant trop subtile pour que l'esprit de l'homme puisse pénétrer les causes qui la font agir. Il est résulté de ces travaux et de la quantité de roche et de terre enlevée des principales ouvertures, qu'une très-grande portion de la partie supérieure de la falaise ayant été en partie minée par-dessous, est tombée et a recouvert l'emplacement précis qui excitoit tant la curiosité. Quoique la quantité de vapeur qui s'échappe actuellement ne soit pas aussi abondante que dans le commencement, cependant l'exhalaison est encore considérable, et il sort des ouvertures une odeur très-forte. Quelle masse immense de feu couve, sous ce tuf, dévorant les monumens périssables d'un monde ancien ! La surface extérieure du rocher, dans cet endroit de la falaise, est très-chaude ; il en est de même du terrain autour des ouvertures, et de petits fragmens de pierre retiennent un

très-fort degré de chaleur long-temps après avoir été détachés de blocs plus gros.

Le terrain, pressé légèrement et soudainement avec le pied, ou même frappé avec un bâton, éprouve un tremblement; ce qui prouve évidemment que l'intérieur de cette masse de terre est creux, et par conséquent dangereux jusqu'à un certain point. Il est très-probable qu'à une époque future qui n'est peut-être pas très-éloignée, les matières qui alimentent ce feu immense ayant été consumées en partie, la croûte actuelle de la surface pourra s'enfoncer, et montrer toutes les particularités propres à un volcan éteint, ou bien nous étonner par le spectacle encore plus terrible d'un volcan en pleine activité.

Avant que cette partie de la falaise eût été séparée du reste du terrain, une source d'eau excellente donnoit naissance à un ruisseau limpide qui couloit abondamment et sans discontinuer; mais cette convulsion l'a tari entièrement. Un peu d'eau sort actuellement d'une autre partie de la falaise contiguë, puis se cache aussitôt en terre. A peu près à une centaine de pieds du sommet de cette falaise démembrée, d'où les exhalaisons sortoient en août dernier, il y a, dans un creux formé par sa séparation de son ancienne situation, un étang d'eau stagnante remplie de salamandres communes.

Rien actuellement ne fait présumer une éruption violente, et la nature du terrain ne peut exciter de vives inquiétudes à cet égard. Il est probable qu'après un certain temps la vapeur cessera en partie de s'exhaler, jusqu'à ce qu'un autre effort convulsif de la nature expose à l'homme étonné les effets surprenans de ses travaux cachés et inexplicables. Il est trop évident, pour qu'on en puisse douter, qu'il existe ici une accumulation de feu

souterrain : l'observation des lieux ne permet pas de tirer une autre conclusion, même d'un examen superficiel; il faut espérer que les puissantes opérations constamment en activité sous terre ne rencontreront pas un obstacle qui empêchera les vapeurs toujours croissantes et surabondantes de s'échapper librement.

L'éboulement dont il a été question, et qui arriva en 1816, fut certainement causé par l'opération du feu souterrain : ce fut le premier effet visible en en-haut produit, parce qu'il rencontra un obstacle qui s'opposa à ce qu'il prît son cours en en-bas, et accrut ainsi proportionnellement la force de cet élément terrible.

Comme il est reconnu que la falaise renferme un mélange de pyrites sulfureuses et martiales et de minérai de fer, l'effet que produit sur ce mélange de substances l'action de l'eau de mer doit être celui que le résultat a fait voir. On se souvient de phénomènes semblables dus aux mêmes causes : en août 1751, on en vit un exemple à Charmouth, dans le comté de Dorset, et à l'embouchure du Shannon, en Irlande, en 1755. Les *Transactions philosophiques* font mention d'un événement semblable arrivé dans le comté de Caernarven.

Il n'y a aucun doute que l'eau salée ne communique avec l'intérieur de la falaise de Holworth en pénétrant à travers les cailloux de la base : cette communication produisit d'abord la séparation et le déplacement de la masse de terre de sa situation précédente. En effet, on a observé que les grandes marées, et notamment celles des équinoxes, par la plus forte quantité d'eau qu'elles ont apportée, ont produit invariablement des effets très-visibles sur la sortie des vapeurs qui ont été plus abondantes alors que dans les autres temps.

Toute la côte montre, dans ses diverses couches et par

les nombreux dépôts d'attérissement qu'elles renferment, des traits extrêmement remarquables de convulsions violentes. Parmi les débris organiques les plus communs, on trouve des nautilles, des cornes d'Ammon, des peignes, des trigonies et d'autres coquilles, ainsi que des vertèbres et d'autres fragmens d'ichtyosauriens.

On pensa qu'il convenoit de percer le terrain le plus près possible des grandes ouvertures, afin de reconnoître sa nature et la profondeur à laquelle se trouvoit le feu; mais la dureté de la pierre qui compose la falaise ayant fait échouer cet essai, le 24 avril 1827, deux ouvriers furent chargés de creuser le terrain; ils élargirent la principale fente, de sorte qu'il en résulta une ouverture large et profonde de six pieds; et, avant qu'ils eussent terminé leur travail de la journée, on aperçut des étincelles de feu tombant de fragmens de blocs de pierre; l'intérieur du rocher montroit les symptômes des pierres incandescentes, ce qui indiquoit qu'il avoit été soumis immédiatement à l'action du feu, mais il ne parut pas de flammes. En continuant l'ouvrage le lendemain, on fit une ouverture plus grande que celle de la veille, et profonde d'environ six pieds; elle étoit à l'ouest de cette dernière; on ne laissa entre elles qu'une portion du rocher située dans une position perpendiculaire et suffisante pour soutenir l'assise supérieure qui inclinoit de 45 degrés au nord, et pour l'empêcher de tomber.

Quand on eut travaillé près de trois heures, on vit sortir d'une petite fente, à l'est de la première ouverture, une flamme sombre produite, à ce qu'il semble, par l'action de l'air extérieur avec lequel une communication avoit été ouverte par des fentes presque imperceptibles. La flamme, haute d'environ un pied, sembloit jouer sur la surface de la pierre, et, au bout de quelques instans,

sé fixa sur une particule de bitume qui l'augmenta ; ensuite elle se répandit sur un plus grand espace, et enfin, se glissant dans la seconde ouverture, présenta un feu d'un volume considérable qui prit toujours plus d'extension par l'action continuelle de l'air extérieur, et finit par offrir l'aspect d'une fournaise. Cela dura ainsi jusqu'à ce que la partie supérieure de la caverne, n'étant plus supportée par le soutien qui avoit été détruit ou affoibli, tomba et remplit les ouvertures, ce qui a complétement fait disparoître ce phénomène intéressant, jusqu'à ce que le retour d'un événement semblable à celui qui a fait naître la cause première produise une autre ouverture.

Durant la dernière partie du second jour, les ouvriers furent presque continuellement sur le point d'être suffoqués par l'effet combiné de la chaleur étouffante et des vapeurs sulfureuses. Les débris résultant de leur travail aux deux ouvertures, ayant été jetés en tas à l'entrée de la caverne, s'enflammèrent spontanément dans l'espace de quelques heures, et dans la soirée donnèrent un spectacle nouveau et divertissant aux habitans de Weymouth et de toute la côte voisine.

Durant le reste de l'année 1827, les exhalaisons de vapeur et de fumée ne cessèrent pas d'avoir lieu en plus ou moins grande quantité dans différentes parties de la falaise. Le nombre des ouvertures, qui alloit toujours croissant depuis la première découverte du feu, prouvoit que la combustion étoit considérable dans l'intérieur. Dans l'origine, la surface fumante n'étoit que de six pieds carrés; elle alla bientôt à 10, enfin à 30. Dans l'endroit où l'on creusa la terre au mois d'avril, et depuis il n'y a pas eu d'autre tentative d'excavation, on enleva une saillie angulaire de la falaise, afin que les habitans de Weymouth

pussent jouir pleinement de la vue du phénomène après le coucher du soleil.

Peu de temps après cette opération, on vit de la vapeur sortir de cette pointe, qui étoit à une quarantaine de pieds de l'ouverture primitive, et à une élévation égale au-dessus du pied de la falaise : bientôt la flamme se montra, et depuis on en a aperçu quelquefois, dans différentes fissures, sur un espace aussi étendu que le premier emplacement ; une autre, surtout, au pied de la falaise, a laissé voir du feu à diverses reprises, et la fumée a continué à sortir plus ou moins de ces crevasses.

Le 20 septembre, une masse considérable de vapeurs, accompagnée d'une odeur très-forte, sortit avec violence de trois ouvertures à quelque distance à l'est du lieu où le même phénomène s'étoit manifesté au mois de mars précédent. Une petite portion du terrain extérieur ayant été enlevée, on découvrit un feu vif dans les interstices du roc calcaire, ce qui produisit un effet tout pareil à celui que l'on avoit observé quand on découvrit pour la première fois du feu dans la falaise. Depuis ce moment, les ouvertures se sont accrues, et la fumée est sortie de neuf fentes dans cette partie ; dans d'autres, on a excité l'apparition de la flamme en appliquant des bâtons secs ou tout autre corps combustible sur ces trous.

Le 1er octobre, la surface de la pierre rongée par le feu dans une des ouvertures occupoit un espace de dix pieds carrés, et offroit l'aspect de la bouche d'un four que l'on fait chauffer. Quelqu'un ayant déplacé un petit bloc saillant du rocher calcaire, afin de mieux apercevoir le feu dans les fentes irrégulières de la roche, une flamme, haute de dix-huit pouces à deux pieds, et large d'un pied, se montra au moment où la pierre fut dérangée, puis disparut au bout de deux à trois minutes ; ensuite la

fumée augmenta pendant quelque temps, le feu jeta beaucoup de chaleur, et l'odeur sulfureuse devint très-forte.

En enlevant la surface pour examiner le terrain qui est au-dessous, on trouva deux vertèbres, l'une ayant trois pouces et demi de diamètre, et un quart et un huitième d'épaisseur; l'autre, deux pouces de diamètre et un pouce d'épaisseur. On suppose qu'elles ont appartenu au squelette d'un ichtyosaurien, plusieurs ossemens de ce reptile ayant eté découverts, il y a quelques années, dans cette falaise.

Les vapeurs n'ont pas cessé de sortir depuis cette dernière éruption. Les ouvertures dont il vient d'être question sont à 25 pieds au-dessus de la base de la falaise, et s'étendent sur une longueur de 20 pieds; elles sont éloignées de 120 à 140 pieds à l'est des premières; celles de l'ouest se sont prolongées à une distance de 170 pieds; de sorte que la suite de toutes ces crevasses occupe un espace de 210 pieds de l'est à l'ouest; ce qui est assez important pour mériter l'examen de la science.

Dans la paroisse de Saint-Austle, en Cornouaille, il y a également un phénomène singulier : à trois quarts de mille de la ville, près de la barrière de Hill-head, on voit une lumière qui sort de terre. En été, on l'aperçoit rarement; mais en hiver, notamment dans les mois de novembre et de décembre, il est rare qu'elle ne soit pas visible dans une nuit obscure; elle est d'une teinte jaune, et ressemble à une petite flamme. Elle est généralement stationnaire; et, quand elle remue, elle s'éloigne rarement de son plan primitif, quelquefois montant, puis descendant vers la terre. Ce phénomène,

existant là de temps immémorial, est devenu si familier, qu'il a presque cessé de fixer l'attention. On a fait beaucoup d'efforts pour le découvrir dans l'endroit où il paroît, mais ils ont été inutiles. Il devient invisible à ceux qui, le cherchant, s'approchent de ce point, tandis qu'il reste lumineux pour ceux qui l'examinent à une certaine distance. Afin de retrouver le lieu précis où il est, on a pris un niveau durant son apparition, pour que le lendemain les curieux pussent être guidés dans leurs recherches; mais, jusqu'à présent, on n'a rien découvert.

(*Gentleman Magazine*, 1827.)

Proportion du clergé à la population totale dans différens cantons de la Suisse.

Fribourg.

Le canton de Fribourg a, sur une population de 83,700 âmes (62,000, d'après l'échelle fédérale), 279 moines, 231 religieuses et 247 personnes du clergé séculier : total, 757, ou 1 sur 110 1/2 habitans, et, selon l'échelle fédérale, 1 sur 81.

En déduisant encore de la population totale du canton le district de Morat, qui contient 5,100 habitans protestans avec 5 pasteurs, ou 1 sur 1,200 âmes, on trouve, dans la partie purement catholique du canton, 1 ecclésiastique sur 103 habitans, et, d'après l'échelle fédérale, 1 sur 75 individus.

Dans la ville de Fribourg il y a, sur une population de 6,460 âmes, 45 ecclésiastiques séculiers, 141 moines et 149 nonnes : total, 335, ou 1 sur 18 habitans.

Des moines, 87 sont jésuites, 21 franciscains ou cordeliers, 20 capucins et 13 augustins; des religieuses, 43 sont capucines, 35 ursulines, 32 visitandines, 29 appar-

tenant à l'ordre de Cîteaux, et 10 sœurs de la Miséricorde, tous dans la ville.—Dans les autres parties du canton il y a 34 cîteaux à Hauterive, 38 trappistes à la Val-sainte (1), 20 chartreux à la Part-Dieu, 6 ligoriens à Tchoupérou, 6 capucins à Bulle et 5 à Romont : total, 101 moines, et 37 hors du canton. Dominicaines à Estavayer, 35; religieuses de l'ordre de Cîteaux à la Fille-Dieu, près Romont, 30; total, 55 nonnes, et, hors du canton, 27.

Il y a 202 curés de villages et 42 places vacantes.

Soleure.

Le canton de Soleure a, sur une population de 52,930 âmes (45,200, d'après l'échelle fédérale), 98 moines, 123 religieuses et 127 ecclésiastiques séculiers : total, 348, ou 1 sur 152 17/174 habitans, et, selon l'échelle fédérale, 1 sur 129 individus.

Dans la ville de Soleure il y a, sur une population de 4,000 âmes, 65 ecclésiastiques, ou 1 sur 61 7/13 habitans.

Des moines, 31 sont bénédictins à Maria-Stein, 16 cordeliers près Soleure, 34 capucins, dont 12 à Soleure, 12 à Olten et 10 à Dornach : total, 81 moines et 17 hors du canton. Des religieuses, 32 sont clarisses, 31 franciscaines, 31 salésiennes, 8 sœurs de la Miséricorde : total, 102 nonnes, et 21 hors du canton.

Il y a 72 curés de village et une place vacante. Dans les autres cantons et dans l'étranger, il y a 17 ecclésiastiques séculiers du canton de Soleure.

(1) Ils ne sont pas encore arrivés dans leurs couvens; mais on les attend au premier jour.

Dans le même canton, il y a 114 régens d'école, ou 1 sur 429 habitans.

Zoug.

Le canton de Zoug a, sur une population de 14,800 habitans (12,500, selon l'échelle fédérale), 38 moines, 63 religieuses et 99 ecclésiastiques séculiers : total, 210 ou 1 sur 70 1/2 habitans, et, d'après l'échelle fédérale, 1 sur 58 1/2 habitans.

Dans la ville de Zoug il y a, sur 2,810 habitans, 54 ecclésiastiques, ou 1 sur 51 1/27 habitans.

Des moines, 8 capucins sont à Zoug, et 30 hors du canton. Des religieuses, 32 de l'ordre de Cîteaux sont à Framenthal et 25 franciscains à Zoug : total, 57 nonnes et 16 hors du canton.

Il y a 34 curés de village et 44 ecclésiastiques séculiers hors du canton.

(*Bibliotheck der neuesten Weldkunde*, 1er volume, p. 180 et suivantes.)

Saint-Gall.

La véritable population du canton de Saint-Gall est de 157,700 âmes, dont 99,300 catholiques et 58,400 protestans.

Le clergé catholique séculier est de 187 personnes, ou 1 sur 609 habitans. Des moines, il y a 26 bénédictins à Pfeffers, 4 à Vieux-Saint-Jean et 4 à Nouveau-Saint-Jean, 15 capucins à Raperschnyl : total, 49, ou 1 sur 2,027 habitans.

Des religieuses, 28 sont de l'ordre de Cîteaux à Magdenau et 14 à Wourmsbach, 14 prémontrées à Mont-Sion, 19 dominicaines à Wyl, 14 franciscaines à Sainte-Marie-des-Anges, 17 *idem* à Mariahilf, 18 *idem* près

Rorschach : total, 124 hommes, ou 1 sur 801 habitans : total du clergé catholique, 370 personnes, ou 1 sur 276 habitans, et, d'après l'échelle fédérale (80,000 catholiques), 1 sur 222 habitans.

Le clergé protestant est composé de 70 personnes, ou 1 sur 833 habitans; et, d'après l'échelle fédérale (49,000 protestans), 1 sur 700 habitans. Il y a 20 ecclésiastiques protestans du canton de Saint-Gall dans les autres cantons.

Genève.

Le canton de Genève, à la fin de 1827, avoit une population de 53,560 habitans (44,000, selon l'échelle fédérale), dont 37,720 protestans et 15,840 catholiques.

Le clergé protestant consiste dans la vénérable compagnie des pasteurs de l'église de Genève, composé du banc des pasteurs de la ville, de 26 membres, et de celui de la campagne, de 24 membres; total, 50, dont 32 seulement exercent des fonctions pastorales, vu que les autres sont ou des professeurs laïcs ou se trouvent dans l'étranger. Les dissidens ou momiers, au nombre d'environ 280, ont 3 ecclésiastiques, ou 1 pour 93 individus. L'église protestante allemande a un pasteur; l'église luthérienne allemande, un; l'église anglicane, un : total, 38 ecclésiastiques protestans, ou 1 sur 1,019 habitans, et, d'après l'échelle fédérale (30,400 protestans), 1 sur 800 habitans.

Il y a 4 ecclésiastiques catholiques dans la ville de Genève, et 20 dans les autres paroisses du canton : total, 24, ou 1 sur 660 habitans catholiques, et, d'après l'échelle fédérale (13,600 catholiques), 1 sur 566 habitans.

Vaud.

La population du canton de Vaud étoit, à la fin de 1827, de 178,883 âmes (148,200, d'après l'échelle fédé-

rale). Il y a 3,032 catholiques à Lausanne, Echallens, Bottens et Assens, avec 4 curés, ou 1 pour 758 habitans.

Le clergé protestant est de 170 membres, ou 1 sur 1,034 1/2 habitans, et, d'après l'échelle fédérale (145,440 protestans), 1 sur 857 habitans.

(*Bibliothek der neuesten Weltkunde*, 3e volume, p. 154 et suivantes.)

Napolitains.

Les Napolitains sont haïs et même méprisés par les autres Italiens. Dernièrement un Romain me disoit : « Il » est fort heureux que l'Italie ne s'étende pas davantage » vers le Sud ; car les habitans de l'extrémité la plus re» culée seroient, d'après les gradations qui existent, de » véritables démons incarnés. » Alors il me cita un grand nombre d'argumens pour me prouver qu'après la destruction de Jérusalem par Titus, Naples avait été peuplée par une colonie de Juifs prisonniers.

La mauvaise humeur du Romain avoit surtout été excitée, parce que les Napolitains avoient trouvé à redire à sa manière de parler italien : en effet, un Napolitain, qui ne me comprenoit pas, s'excusa en me disant que je parlois : « *Qualche linguaccia Toscana.* » La force de cette terminaison en *accia* est connue; on l'emploie pour exprimer une chose de la pire qualité.

Un problême, presque aussi difficile que celui de la colonie juive à Naples, a souvent mis à l'épreuve la crédulité des lecteurs, et n'a jamais, à ce que je crois, été expliqué d'une manière satisfaisante : c'est celui de la tradition suivant laquelle les cendres du Vésuve, dans une de ses premières éruptions, furent portées, par le vent, à Constantinople. Aujourd'hui, comme peut-être autrefois du

temps de Procope, un des marchés, ou plutôt un des quartiers de Naples, se nommoit *Constantinople*. Si la rue de Tolède eût alors existé, le même vent auroit pu porter les cendres dans une direction tout opposée, sur les bords du Tage.

Les voyageurs ont beaucoup parlé de la manière de prêcher des Italiens ; celle qui est usitée à Naples a surtout été tournée en ridicule. Il est vrai qu'elle diffère beaucoup de celle de tous les autres pays : et tellement qu'avant d'arriver ici, la méthode suivie par les prédicateurs italiens ne me frappa point comme extraordinaire, mais je conviens qu'ici elle est quelquefois vraiment étonnante; mais si les prêtres trouvent que leurs gestes violens, leurs cris bruyans, leurs hurlemens, leurs sanglots, et toutes leurs autres extravagances produisent sur la multitude l'effet désiré, pourquoi ne les emploieroient-ils pas ? Ne visent-ils pas uniquement au cœur de leurs auditeurs ? Il est à regretter que ceux-ci ne se composent que de cette classe de la société qui, par son éducation, regarde cette sorte d'éloquence comme la plus persuasive; or, puisqu'il en est ainsi, j'aime et j'approuve leur méthode. Toutefois elle n'est pas généralement suivie. Dans des occasions plus fréquentes et plus tranquilles, j'ai entendu mon curé, se tenant devant l'autel, s'exprimer très-raisonnablement en bon italien; quand il en venoit à quelque exposition ou à des preuves dont il désiroit particulièrement que ses paroissiens fussent bien persuadés, il disoit : « Mais afin » que vous me compreniez parfaitement, je vais vous ré» péter cela en napolitain. » Quand il citoit son texte ou une phrase latine, il ajoutoit : « *Dirate, patre, cosa vuol dire?* (vous demanderez, père, qu'est-ce que cela signifie?) *Aspetto, mo velo dico moæ*, (attendez, je vais vous le dire tout-à-l'heure). Ce style pourra paroître trop fa-

milier; mais ce prêtre avoit pour auditeur des pêcheurs de Chiaia.

Je crois néanmoins que l'on suppose l'intelligence de cette classe d'hommes au-dessous de son niveau réel; en voici un exemple. Un Italien, mais non un Napolitain, et par conséquent porté à tourner en ridicule tout ce qui est Napolitain, me raconta qu'il venoit d'entendre un panégyrique de saint Janvier. Le prédicateur, après avoir amené le saint dans le ciel, avoit commencé à considérer quelle place il lui assigneroit : « Où le mettrons-nous, dit-il, ce ne sera pas à la droite de Dieu tout-puissant, puisque c'est la place de notre Sauveur Jésus-Christ; ce ne sera pas à sa gauche, puisque c'est celle de la vierge Marie; ce ne sera pas à la droite de notre Sauveur, puisque c'est celle de saint Pierre?... — *Padre*, s'écria un lazzaroni en se levant, *padre acco potete metterlo, qui che mene vado*. (Père, regardez, vous pourrez le mettre ici, en montrant sa place, parce que je m'en vais.) Voilà de jolies histoires à raconter pour un catholique, me direz-vous; mais, si je les repète, c'est afin de censurer la familiarité indécente des prédicateurs napolitains dans des matières si graves, en se laissant emporter au-delà des bornes, par le feu et la vivacité dont le climat de leur pays les imprègne.

C'est ainsi que, suivant le bruit public, et je crois à sa vérité, ils apostrophent fréquemment le crucifix, afin de lui demander pardon, et d'exciter ainsi le repentir chez leurs auditeurs. Qu'ils aient recours aux gesticulations, aux cris violens, etc., afin de produire sur la multitude l'effet qu'ils désirent, soit, mais qu'ils s'abstiennent d'invectives qui doivent tôt ou tard nuire à leur cause.

Il existe à Naples une superstition singulière; c'est celle des *jettatori* : elle est du genre de celle de l'influence du

mauvais œil. Les personnes remarquables par la laideur ou le désagrément de leur figure sont désignées par le public comme *jettatori*, et en conséquence évitées par tout le monde; ceux qui les rencontrent croient fermement et attendent qu'il leur arrivera quelque malheur inattendu. Peu de Napolitains, même d'un rang élevé, sont exempts de ce préjugé. Ils portent sur eux un morceau de corne ou de corail, et pensent qu'ils évitent par-là le danger que leur fait courir la rencontre de l'homme doué du pouvoir de faire le mal. Dans quelques salons de Naples, j'ai vu de grandes cornes très-bien polies et placées sur des guéridons aux quatre coins de l'appartement; c'est pour préserver toutes les personnes qui s'y trouvent des atteintes des jettatori qui pourroient entrer. Un Anglois, demeurant dans cette capitale, me raconta qu'un jour étant allé chez l'administrateur de la police, il y trouva des cornes placées dans tous les coins de la maison, depuis le bas jusqu'au haut de l'escalier; l'administrateur disoit qu'il étoit obligé d'en avoir une si grande quantité, à cause du nombre de personnes suspectes que sa place l'obligeoit de recevoir. Le feu roi portoit à sa chaîne de montre un petit morceau de corne qu'il tournoit continuellement entre ses doigts et son pouce, mais avec un soin et un empressement redoublés dans les jours de grande réception, pendant qu'on lui présentoit des gens qu'il ne connoissoit pas.

(*Anecdotes and Observations by an English catholic.*)

Très-anciens tombeaux dans le canton de Vaud.

Les tombeaux, au nombre de quinze, qu'on a découverts à Pierra-Portay, près Lausanne, sont très-remarquables : leur longueur est de 2 1/2 à 4 pieds, sur 1 1/2

à 2 pieds de largeur, et sur une profondeur moyenne d'un pied et demi. Les parois sont de pierres calcaires plates; le couvercle est de même; le fonds est le sol ordinaire. Ces tombeaux sont à trois pieds au-dessous de la surface du terrain : plusieurs sont remplis de terre. Dans un seul, on a trouvé un squelette humain entier; dans plusieurs autres, il y avoit les débris de deux squelettes; dans un autre, il y avoit même jusqu'à quatre crânes et les restes d'autant de corps.

Dans un autre tombeau, on a ramassé une pierre aiguë en forme de couteau; plus loin étoit un instrument tout pareil. Tous les tombeaux sont dirigés de l'orient vers l'occident, mais sans ordre ni régularité. Tous les crânes sont du côté de l'est : les corps paroissent avoir eu une position accroupie.

Il est impossible de dire de quel peuple peuvent être ces tombeaux : en tout cas, ils sont plus anciens que les tombeaux des Huns qu'on a récemment découverts à Arnex et à Tolochenaz, dans le canton de Vaud.

La colline du Pierra-Portay est tout-à-fait isolée et domine la contrée. Ne pourroit-elle pas avoir été un de ces « hauts lieux » où les Celtes avoient l'habitude de sacrifier? Dans ce cas, ces tombeaux renfermeroient probablement les restes des victimes dont le sang fut répandu sur l'autel homicide. Les deux couteaux ou instrumens tranchans de pierre viennent à l'aide de cette opinion. D'ailleurs, les tombeaux de Pierra-Portay ont une grande ressemblance avec les *Kistvean* ou tombeaux druides de la Grande-Bretagne. Cambden en décrit un qu'on avoit ouvert dans le Cardiganshire (pays de Galles).

Bénédiction de chevaux à Rome.

Hier j'ai visité plusieurs antiquités curieuses, mais qui, à Rome, ne tiennent que le second rang. Ma tournée commença par l'église Saint-Antoine; c'étoit le jour de la fête du saint. Quand ma voiture s'avança vers le portail, j'en vis sortir un prêtre en surplis et en étole, et accompagné d'un enfant de chœur portant le bénitier; le prêtre récita des prières, puis aspergea mes chevaux d'eau bénite; toute la cérémonie se fit avec une décence et une dévotion exemplaires. « Mais, me dit un vieux général écossais, qu'est-ce donc que toute cette momerie? Quoi! on fait venir les ânes et les chevaux pour les bénir? » — « Pourquoi pas, lui répondis-je? Ne trouvez-vous pas très-juste et très-convenable de réciter votre prière sur un bon jambon quand vous allez vous asseoir à table; ici on bénit le jambon quand il est encore en vie? Au reste, cette coutume existe en divers endroits du monde catholique. »

(*Anecdotes and Observations by an English catholic.*)

Hindous, preneurs de serpens.

Le 28 juillet 1826, un preneur de serpens, qui avoit été mordu par un cobra-capella énorme, me fut amené; il étoit presque dans un état d'insensibilité. Le poison avoit agi trop puissamment pour pouvoir être expulsé; il mourut en une demi-heure. Néanmoins ses compatriotes crurent qu'il seroit rendu à la vie: le lendemain ils placèrent son corps dans un canot, le conduisirent à Ramnagor, situé à 16 milles plus bas, et le portèrent chez un dévot personnage qui avoit la réputation de faire revivre les hommes morts par ces sortes d'accidens; mais

le troisième jour l'état de putréfaction du cadavre les força de le rapporter.

Toute la ville de Chenarghour sait que ce fakir, preneur de serpens, prétendoit posséder un charme qui prévenoit les effets du poison. Quelques heures avant sa mort il fut invité à aller chez un marchand où l'on avoit vu un serpent dans un appartement intérieur. On dit que le serpent s'entortilla autour de son corps; mais il paroît que, tandis qu'il cherchoit à s'en débarrasser sans être vu, le reptile le mordit tout près de la hanche. A l'instant le poison commença ses ravages; la honte néanmoins empêcha le fakir de révéler ce qui venoit d'arriver; il se plaignit seulement de l'excès de la chaleur, courut chez lui; il fit tout ce qu'il put pour neutraliser l'effet du poison, mais inutilement; ce fut alors qu'il demanda à être mené chez le docteur européen.

Les Hindous sont devenus très-méfians au sujet de ces hommes, sachant qu'ils ont l'habitude de lâcher des serpens qu'ils tiennent cachés, et prétendent avoir trouvé ceux qu'ils cherchoient.

(*Journal du Révérend Wn. Bowley, missionnaire à Chenarghour.*)

Notices sur les cantons de Vaud et de Genève.

D'après les calculs les plus réceus, le canton de Vaud est situé entre 3° 41′ et 4° 52′ de long. E. de Paris, et entre 46° 13′ et 47° 1′ de lat. N.

Le clocher de la cathédrale de Lausanne est situé sous 4° 17′ 54″ 2/10 de long. E. de Paris, et de 46° 31′ 24″ 8/10 de lat. N.

Élévat. de la terrasse de la Cité, à Lausanne, au-dessus des plus hautes eaux du lac Léman, 493 pieds de roi

(533′ 8″ mesure vaudoise), et, au-dessus de la mer, 1643 p. de roi.

Le canton de Genève est situé entre 3° 39′ et 3° 59′ de long. E. de Paris, et entre 46° 7′ et 46° 19′ de lat.

Le clocher de la cathédrale de Genève est situé sous 3° 48′ 43″ 1/2 de long. E. de Paris, et sous 46° 12′ 7″ 1/2 de lat.

Le point le plus élevé de la ville de Genève, la place de la Taconnerie, se trouve à 93 pieds de roi au-dessus des plus hautes eaux du lac (qui lui-même est à 1150 pieds au-dessus de la mer); la terrasse de la place Maurice ou Saint-Antoine, 87 pieds.; la terrasse de la Treille, 80 pieds; le bastion royal, 56 pieds; le Jardin des Plantes, 17 pieds.

Longueur de la ville de Genève, depuis la Corraterie jusqu'à la Fusterie, 740 pieds de roi; depuis là jusqu'au Molard, 500 pieds; depuis là jusqu'à Longemalle, 520; depuis là jusqu'à la porte de Rive, 550 : total, 2,310 pieds. Depuis le pont de fil de fer du bastion du Pin jusqu'à la porte de Cornevin, la long. est de 4,070 pieds. La largeur moyenne de la ville est de 2,000 pieds; la circonférence en dedans des fortifications est de 1,060 pieds.

(*Bibliotheck der neuesten Weltkunde,* 3ᵉ volume, p. 235.)

Légèreté des Anglois qui voyagent.

Les dévots de Rome montent à genoux les degrés de la *Scala-Santa ;* plusieurs Anglois protestans font de même, puis se glorifient de leur prouesse. L'autre jour, deux jeunes Anglois passèrent devant les degrés au moment où un vieillard et une vieille femme, s'agenouillant sur le plus bas, attirèrent l'attention des deux étrangers. A l'in-

étant l'un paria que l'homme arriveroit le premier au haut de l'escalier. L'autre soutient que ce sera la femme. Ces bonnes gens ne se doutant nullement qu'il leur importoit de se hâter, montoient tranquillement les marches en répétant les prières d'usage. Les Anglois poussoient des cris de joie et doubloient alternativement leur pari suivant que leur protégé ou leur protégée gagnoit de l'avance. Voilà comment les Anglois s'aliènent l'esprit des habitans des divers pays qu'ils visitent. Je crois qu'il n'y avoit pas à Rome un seul cardinal qui n'eût entendu parler de ce pari : on en instruisit même le Pape. Or, chaque personne qui le racontoit à une autre le citoit naturellement comme un exemple de l'esprit de singularité et d'impertinence des voyageurs anglois.

(*Anecdotes and Observations*, etc., *by an English catholic.*)

Bains de mer à Naples.

Les Napolitains usent des plus grandes précautions en prenant des bains de mer; ils commencent par consulter un médecin, qui, généralement, recommande d'en prendre quinze de suite. Avant de s'aventurer dans la mer, le Napolitain en prend de l'eau dans la main et s'en frotte; ensuite il descend peu à peu, et d'un air solennel, les escaliers qui conduisent à l'élément humide. La profondeur de la mer est là d'une quinzaine de pieds: une vingtaine au plus de jeunes gens s'y réunissent fréquemment, et s'amusent à se jeter de l'eau les uns aux autres, et à danser des walses et des quadrilles; on peut imaginer quelle doit être la pureté de l'eau. Cependant tout ce monde passe ainsi deux, et même trois heures. Rarement les Napolitains apprennent à nager; ils ne trem-

pent pas leur tête dans l'eau ; quand ils y sont plongés on leur apporte du vin et des gâteaux. Quel que puisse être le résultat de cette méthode pour ceux qui l'adoptent, elle est avantageuse aux nageurs, puisqu'elle leur laisse la mer libre pour leurs excursions.

(*Le même.*)

Contrastes.

Ayant l'autre jour demandé à Rome où je trouverois un tailleur, on m'en indiqua un *au Champ-de-Mars*. Ma surprise en cette occasion égala celle de Corine, quand on lui donna l'adresse d'une blanchisseuse : *Vicino alla » rocca Tarpeia.* » (*Le même.*)

Température de Menipour.

Il existe une grande différence entre le climat de Calcutta et celui de Menipour, ce qui vient de ce que cette ville est élevée de 2,634 pieds au-dessus du niveau de la mer. Au milieu de juin 1827, le plus haut point du thermomètre fut de 87° à 90° (24°.42 à 25°.75); mais bientôt il baissa, et, durant juillet et août, il marqua rarement plus de 80° (21°.31). Le terme moyen d'août est de 78° (20°.42). (*Calcutta Government Gazette.*)

II.

NOUVELLES.

Bouches du San-Louen.

Un officier anglois a visité, en 1827, un havre que l'on disoit exister sur la rive du San-Louen, où est Paleghionn.

Au commencement de septembre, on a exploré le vieux canal conduisant à Môl-mein; il a de 1,500 à 1,800 pieds de largeur, et de 3 à 5 brasses de profondeur quand la mer est basse : il est libre de rochers. Sur la rive droite des fleuves réunis à peu près à 7 milles au-dessous de Môl-mein, du côté où est Palaghyoun, on a découvert un emplacement excellent pour y établir un port et des bassins.

Découverte d'un banc dans l'Océan austral.

Le 17 septembre 1827, à trois heures après midi, le navire *George Canning* de Londres, faisant route au S. E. un quart E., le vent soufflant grand frais de l'O., on observa que l'eau étoit décidement d'une couleur verdâtre, comme si l'on se trouvoit dans les parages où l'on sonde. Le midi précédent on avoit trouvé 39°40m de lat. S. et 26°42m de longit. E. par une observation lunaire du 15, confirmée par le chronomètre.

Le 18 septembre, à huit heures du matin, les officiers me dirent qu'ils pensoient que nous étions sur la sonde, l'eau étoit bien plus décolorée que la veille. A midi, on mit en travers, et l'on trouva 88 brasses, fond de sable très-fin avec des taches rouges. Je présume que, si nous eussions sondé à 8 heures du matin, nous aurions eu moins d'eau, l'eau étant très-trouble dans ce moment ; mais comme le thermomètre, plongé dans l'eau, s'étoit

soutenu à 5° plus haut qu'à l'air, je ne mis pas en travers à 8 heures.

A 5 heures du soir on sonda de nouveau, et l'on trouva 100 brasses fond de roche dure, avec un terrain en décomposition; dans cet endroit l'eau avoit presque repris sa couleur bleu foncé.

J'ai donné à ce banc le nom de *Canning*; je ne doute pas que sa position ne soit assez exacte; ayant eu connoissance, le 5 octobre, des îles d'Amsterdam et Saint-Paul, notre chronomètre étoit de 10 minutes à l'E., et le lunaire à une minute à l'O.

Signé James Clard, capitaine.
(*Asiatic Journal*, mai 1828.)

Excursion en Tatarie.

On a reçu récemment les détails d'une excursion au col d'Outa Dhoura, sur la frontière du Djavahir, qui n'a encore été visité par aucun européen. Il est sur la route menant à Ghertok, principal marché de la frontière, et à peu près à une journée de route au-delà de Milam, poste le plus septentrional des Bhotia de Djavahir. Le capitaine Herbert, surintendant des recherches minéralogiques dans l'Himalaya, étant arrivé à Milam, par une route très-difficile et dangeureuse, fut empêché, par une indisposition, d'aller plus avant; mais le capitaine Monson, son adjoint, s'avança jusqu'au col, qui fut reconnu pour le plus haut de tous ceux que l'on avoit vus jusqu'alors, son élévation étant de 17,780 pieds au-dessus du niveau de la mer. Entre ce point et Ghertok, il faut traverser plusieurs dos de montagnes qui sont de hauteur presque égale; tout cet espace est dénué de végétation. Pendant une marche de ce côté des montagnes, la route passe à plus de 1000 pieds au-dessus de la ligne à laquelle croissent les arbrisseaux. Ce chemin n'est praticable que pendant deux mois de l'année; le reste du temps il est bouché par la neige. Cependant, malgré les difficultés du voyage, ce passage est le plus fréquenté de toute la chaîne par les marchands tartares. On estime que plus de ,000 moutons, seule bête de somme dont

on se serve dans l'Himalaya, franchissent annuellement cette montagne, et apportent neuf à dix mille maund de sel et de borax.

(*Calcutta Government Gazette*, 13 décembre 1827.)

Mort de M. Choris.

En 1827, M. Choris, peintre, qui avoit fait le voyage autour du monde avec M. O. de Kotzebue, expédition dont il a publié la relation, est parti de France pour l'Amérique; il comptoit parcourir une grande partie de ce continent, en commençant par le Mexique. Après avoir touché successivement à plusieurs iles de l'Archipel des Antilles, puis à Cuba et à la Nouvelle-Orléans, il avoit enfin abordé aux côtes du Mexique. Il n'a pas tardé à y être victime de la mauvaise police d'un pays où tout est encore en combustion.

Extrait d'une lettre de MM. Adoue et Plantevigne, de la Vera-Cruz, à MM. Eyriès frères, au Havre.

5 avril 1828.

M. Choris, peintre, est arrivé à la Vera-Crux, le 19 mars dernier sur *l'Éclipse*, de la Nouvelle-Orléans; nous l'avons reçu le mieux qu'il nous a été possible. Deux jours après son arrivée, il partit pour Jalapa, avec une lettre de recommandation que nous lui donnâmes pour notre correspondant. Le lendemain de son départ, nous avons appris, avec beaucoup de peine, que M. Choris, et un Anglais, son compagnon de voyage, avoient été assassinés par quatre voleurs.

Le premier est mort d'une balle qu'il a reçue et d'un coup de sabre; le deuxième fut atteint d'une balle dans la cuisse, et, dans la poitrine, de cinq à six grains de plomb d'un autre coup de fusil. Cet événement a eu lieu entre Puente National et Plan del Rio. Malgré ses blessures, M. Henderson a continué sa route jusqu'à Jalapa; mais à Plan del Rio il chargea le maire de faire des recherches de M. Choris, il ignoroit s'il étoit en vie ou

mort. Ce n'est que le lendemain que le maire l'a trouvé dans les bois, on l'avoit caché dans le feuillage; il fit prendre le cadavre pour le transporter à Plan del Rio, où il a été enterré.

FIN DU TOME VIII DE LA 2e SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Pages.

BULLETIN

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

III.

REVUE GÉNÉRALE.

IV.

NOUVELLES.

FIN DE LA TABLE DU TOME VIII DE LA 2[e] SÉRIE.

Planche qui accompagne ce volume.

Carte des pays situés entre le Volga et l'Oural, pag. 28